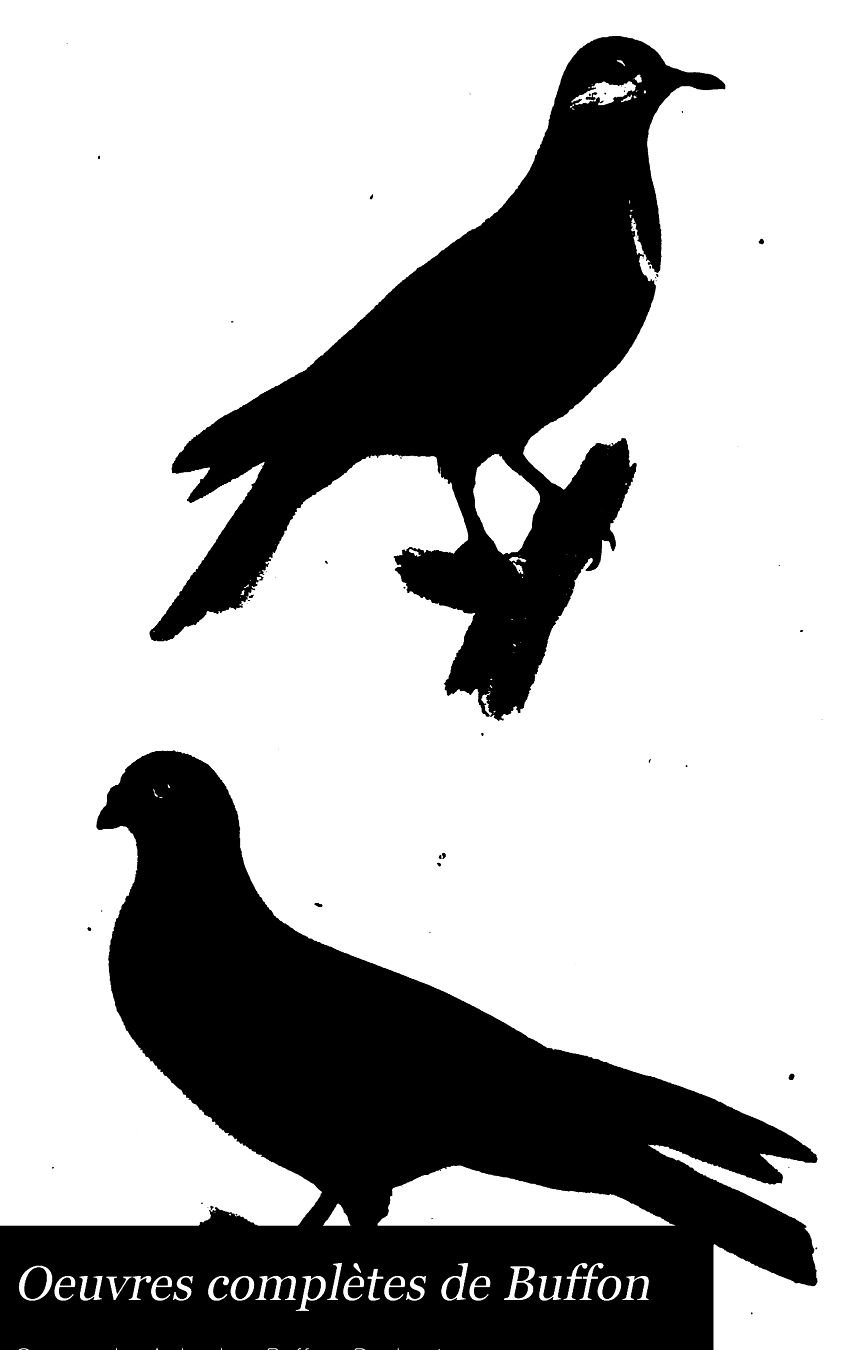
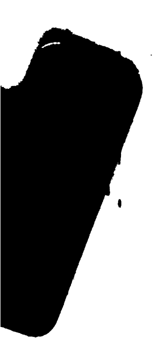


Oeuvres complètes de Buffon

Georges Louis Leclerc Buffon, Daubenton (Louis-Jean-Marie), Anselme-Gaëtan Desmarest




VE RI
TAS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

TOME XXXII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON,

AVEC LES DESCRIPTIONS ANATOMIQUES

DE DAUBENTON,

SON COLLABORATEUR.

XXXII.

NOUVELLE ÉDITION,

DIRIGÉE PAR M. LAMOUROUX,

Professeur d'Histoire Naturelle.

OISEAUX. — TOME III.

A PARIS,

CHEZ LADRANGE ET VERDIÈRE,

LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS.

1824.

HISTOIRE NATURELLE.

LES PERDRIX.

Les espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, et sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux ; en sorte que, de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un chaos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun ; la plupart de ces faits étant contraires entre eux, et d'une absurde incompatibilité lors-

qu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre. Nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, et il y a grande apparence que celui que va nous fournir l'article de la perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, et pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, et par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnais une variété et trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1° la perdrix grise ordinaire* (1), et comme variété de cette race celle que M. Brisson appelle *perdrix grise blanche* (2); 2° la perdrix de Damas, non celle de Belon (3), qui est une gélinotte, mais celle d'Aldrovande (4), qui est plus petite que notre perdrix grise, et qui me paraît être la même que la petite pérdrix de passage, qui est bien connue de nos chasseurs; 3° la perdrix de montagne, que

* Voyez les planches enluminées, n° 27. — *Nota.* Il faut se rappeler que par cette citation on entend les figures enluminées de Buffon, publiées en 10 vol. in-4°.

(1) Tetrao perdix; Linn.

(2) Brisson, Ornithologie, tome I, page 223.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, page 258.

(4) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, page 143.

nous avons fait représenter* (1), et qui semble faire la nuance entre les perdrix grises et les rouges.

J'admets pour seconde espèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnais deux races constantes répandues en France, une variété et deux races étrangères.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont, 1° celle de la planche enluminée, n° 150 (2);

2° La bartavelle de la planche enluminée, n° 231 (3).

Et les deux races ou espèces étrangères sont, 1° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, *planche* 70;

2° La perdrix de roche qu'on trouve sur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge est sujet à prendre du blanc de même que celui de la perdrix grise, il en résulte, dans cette espèce, une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'espèce grise ordinaire.

J'exclus de ce genre plusieurs espèces qui y ont été rapportées mal à propos :

1° Le francolin, que nous avons fait représen-

(*) Voyez les planches enluminées, n° 136.

(1) Tetrao montanus; Linn.

(2) Tetrao rufus, var. *b*. Linn.

(3) Tetrao rufus, var. *a*. Linn.

ter * (1) et que nous avons cru devoir séparer de la perdrix, parce qu'il en diffère non seulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, etc.

2° L'oiseau appelé par M. Brisson *perdrix du Sénégal*, et dont il a fait sa huitième perdrix (2); cet oiseau, qui est représenté sous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paraît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix; et comme c'est une espèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis ergot*.

3° La perdrix rouge d'Afrique ** (3).

4° La troisième espèce étrangère donnée par M. Brisson sous le nom de *grosse perdrix du Brésil* (4), qu'il croit être le *macucagua* de Marcgrave (5), puisqu'il en copie la description, et qu'il confond mal à propos avec l'agami de Cayenne *** (6), lequel est un oiseau tout différent et du macucagua et de la perdrix.

5° L'yambou de Marcgrave (7), qui est la per-

---

* Voyez les planches enluminées, n°s 147 et 148.

** Voyez les planches enluminées, n° 180.

*** Voyez les planches enluminées, n° 169.

(1) Tetrao francolinus, Linn.

(2) Brisson, Ornithologie, tome I, page 231.

(3) Tetrao rubricollis, Linn.

(4) Brisson, Ornith., tom. I, pag. 227, espèce 5.

(5) Marcgrave, Historia Avium Brasil., pag. 213.

(6) Psophia crepitans, Pall.

(7) Marcgrave, Historia Avium Brasil., pag. 192.

drix du Brésil de M. Brisson, et qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même (1), il a le bec allongé, qu'il se perche sur les arbres, et que ses œufs sont bleus.

6° La perdrix d'Amérique de Catesby (2) et de M. Brisson (3), laquelle se perche aussi et fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connaissons.

7° Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des ressemblances très-légères, et encore plus légèrement observées : tels sont les oiseaux qu'on appelle à la Guadeloupe *perdrix rousses*, *perdrix noires et perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec, ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos, mais que les père et mère les nourrissent dans le nid comme font les tourterelles (4) ; telles sont encore, selon toute apparence, ces perdrix

---

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 227.

(2) Catesby, Appendix, planche 12, avec une figure coloriée.

(3) Brisson, Ornithologie, tome I, page 230.

(4) Voyez le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tome II page 254.

à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane (1); tels sont les *manbouris*, les *pégassous*, les *pégacans* de Léry, et peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des auteurs, lorsque leur témoignage n'était point contredit par les faits, quoiqu'il le soit, à mon avis, par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetti.

---

(1) Gemelli Carreri, Voyages autour du monde, tome VI, page 326.



P. Oudart del.t Lith: de C. Motte

1. le Marail. 2. la Perdrix grise.

LA PERDRIX GRISE.*[1]

Tetrao perdix; Linn.—*Perdix cinerea*; Lath., Temm. (2).

QUOIQUE ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitait, dise que les perdrix grises sont communes partout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète (3); et il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisque Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avaient pas le bec rouge, comme elles l'avaient en Grèce (4): elles

* Voyez les planches enluminées, n° 27. Comme le mâle et la femelle se ressemblent presque en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches enluminées.

(1) En latin, *perdix*; en espagnol, *perdiz*; en italien, *perdice*; en allemand, *wild-hun* ou *feld-hun*; en suédois, *rapp-hoena*; en anglais, *partridge*; en polonais, *kuroptwa*.—Perdrix grise ou gouache, perdrix gringette, perdrix grièche, perdrix grise, perdrix goache, perdrix des champs. Belon, Nature des Oiseaux, page 257; et Portraits d'Oiseaux, page 62, *b*. — Perdix minor sive cinerea. Aldrovande, Ornithologie, tome II, page 140.—Perdix. Frisch, pl. 114, avec une figure coloriée. — La perdrix grise. Brisson, Ornithologie, tome I, page 219.

(2) La perdrix de montagne et la petite perdrix grise, que Gmelin, dans *le Syst. nat.*, Linn., considère comme deux espèces, ne diffèrent point de la perdrix grise selon Temminck. L. 1825.

(3) Voyez les Observations de Belon, liv. 1, chap. 10.

(4) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 680.

ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; et il paraît en général qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Laponie (1); et les provinces les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus : il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avait point de perdrix en Irlande (2); mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs auteurs de cette nation), et qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey et de Guernesey. La perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures (3): cette manière d'hiverner sous la neige ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède;* et si ce fait n'était point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerais quelque méprise, d'autant plus qu'en France les longs hivers, et surtout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix. Enfin, comme c'est un oiseau fort pe-

(1) La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île Bourbon de perdrix. Voyage autour du Monde, tome II, page 104.

(2) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 110.

(3) Voyez Linnæus, Syst. Nat., edit. 10, pag. 160.

sant, je doute qu'il ait passé en Amérique; et je soupçonne que les oiseaux du Nouveau-Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais, ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que, selon la remarque du petit nombre des chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvaient ajouter au penchant de la nature et aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge (1), et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme: cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de

(1) M. Ray dit le contraire, page 57 de son Synopsis; mais, comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont faite les observateurs d'après qui je parle.

cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée (1). Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles ; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour qui l'avait formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux ; celles même dont, par quelque accident, les pontes n'ont point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et surtout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes ; ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût. Les perdrix grises aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie ; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communé-

(1) Olina, page 57.

ment qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes : cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées, c'est-à-dire que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle : mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs. Faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, et surtout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix : aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve. Quelquefois, lorsqu'après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans le mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long. En général, elles font leur nid sans beaucoup de soins et d'apprêts ; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui

s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées, et déja instruites par l'expérience des pontes précédentes, apportaient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourraient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé, et défendu naturellement par des broussailles. Elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes, et celles des vieilles, sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle en certains pays des *recoquées*. Ces œufs sont à peu près de la couleur de ceux de pigeon : Pline dit qu'ils sont blancs (1). La durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couver, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève

(1) Plin. lib. 10, cap. 52.

pour aller chercher de la nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine: dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf; et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte. Pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes; l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau; et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement: peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec. Il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle, qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un à côté de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante: mais enfin, si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes: tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides! Mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée: on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur; il l'écarte de plus en plus

de la couvée: d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement; et avant que le chien, qui s'est emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déja emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte: tout est conséquent dans la nature, et la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans: c'est un moyen de connaître toujours leur âge: on le connaît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la pre-

mière mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes : ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez longtemps, et il y a apparence que c'est leur dernière nourriture : à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laiteron, le seneçon et même la pointe des blés verts ; dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige : lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires : en été, on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge ; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes entre l'œil et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paraître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le cas : cette crise annonce l'âge adulte : avant ce temps ils sont délicats, ont peu d'aile et craignent beaucoup l'humidité ; mais après qu'il est passé ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter ; et si on est parvenu à disperser la

compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent. Tout le monde connaît le chant des perdrix, qui est fort peu agréable : c'est moins un chant ou un ramage qu'un cri aigre, imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument (1) : le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce, comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles (2); et il importe, pour la réussite des couvées, de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation. La manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de *chanterelle* : la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur

---

(1) Ovide, Métamorphoses, liv. 8.

(2) Cela va à environ un tiers de plus, selon M. Leroy.

a tendus : cet appeau naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons et jusque sur l'épaule de l'oiseleur. Parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr et le moins sujet à inconvénients, c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à peu près en vache; et, pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail (1): lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours. Elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres et tiennent ferme, quoique l'oiseau, qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol. Au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix : quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la

(1) Voyez Olina, pag. 57.

force de l'âge et le temps de la pleine ponte est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze à quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étaient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvait les élever, à très-peu près, comme nous avons dit qu'on élevait les faisans : seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'accouplent; mais on ne les a jamais vues couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules ordinaires. Chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auraient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnaissent pas si bien sa voix ils la reconnaissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend les poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, et moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays; ce qui ferait croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas

même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, etc. Lorsqu'ils sont assez forts, et qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise et salutaire; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque aile, et dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos (1).

Les ouvertures des narines, qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plume qui est entre l'œil et l'oreille est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds et demi de long, les deux *cæcums* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit (2), et le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

(1) Willughby, page 120.

(1) *Ingluvies ampla*, dit Willulghby, pag. 120; mais les perdrix que j'ai fait ouvrir l'avaient fort petit.

LA PERDRIX

GRISE-BLANCHE. (1)

Tetrao perdix, var. B. Linn.—*Perdix cinereo-alba;* Briss. (2).

CETTE perdrix a été connue d'Aristote (3), et observé par Scaliger (4), puisque tous deux parlent de perdrix blanche, et on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède, appelé mal à propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car, pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvait avoir en vue le lagopède, qui est étranger à la Grèce, à l'Asie et à tous les pays où il avait des correspondances; et, ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéristique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus jusque sous les doigts : et à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux

(1) Voyez Brisson, Ornithologie, tome I, page 223.

(2) Il existe en Europe un grand nombre de variétés de la perdrix grise dont Buffon ne parle point. L. 1825.

(3) Jam enim perdix visa est alba, et corvus, et passer. Aristot., de Generatione Animalium, lib. 5, cap. 6.

(4) Scaliger, Exercitationes in Cardanum, Exercit. 59. Perdices albas ut lepores citavimus.

espèces, puisque, dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas et fort au long du *lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes et qui est notre vrai lagopède (1).

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède; il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur; et l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, et distribuées dans le même ordre: mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite, et qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenant à l'espèce de la perdrix grise, c'est que, selon les naturalistes, et même selon les chasseurs, elle se mêle et va de compagnie avec elle. Un de mes amis (2) en a vu une compagnie de dix ou douze qui étaient toutes blanches, et les a aussi vues se mêler avec les grises au temps de la pariade. Ces perdrix blanches avaient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, etc.; leur bec et leurs pieds étaient de couleur de plomb.

---

(1) Scaliger, ibidem.

(2) M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles.

LA PETITE PERDRIX GRISE.

Tetrao Damascenus; Linn. — *Perdix Damascena*; Briss.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec, qui est plus allongé, par la couleur jaune de ses pieds, et surtout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu et de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie et ailleurs passer par bandes très-nombreuses, et poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassait à la chanterelle au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avait entièrement disparu : ce seul fait, qui est très-certain, annonce et les rapports et les différences qu'il y a entre ces deux perdrix : les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par

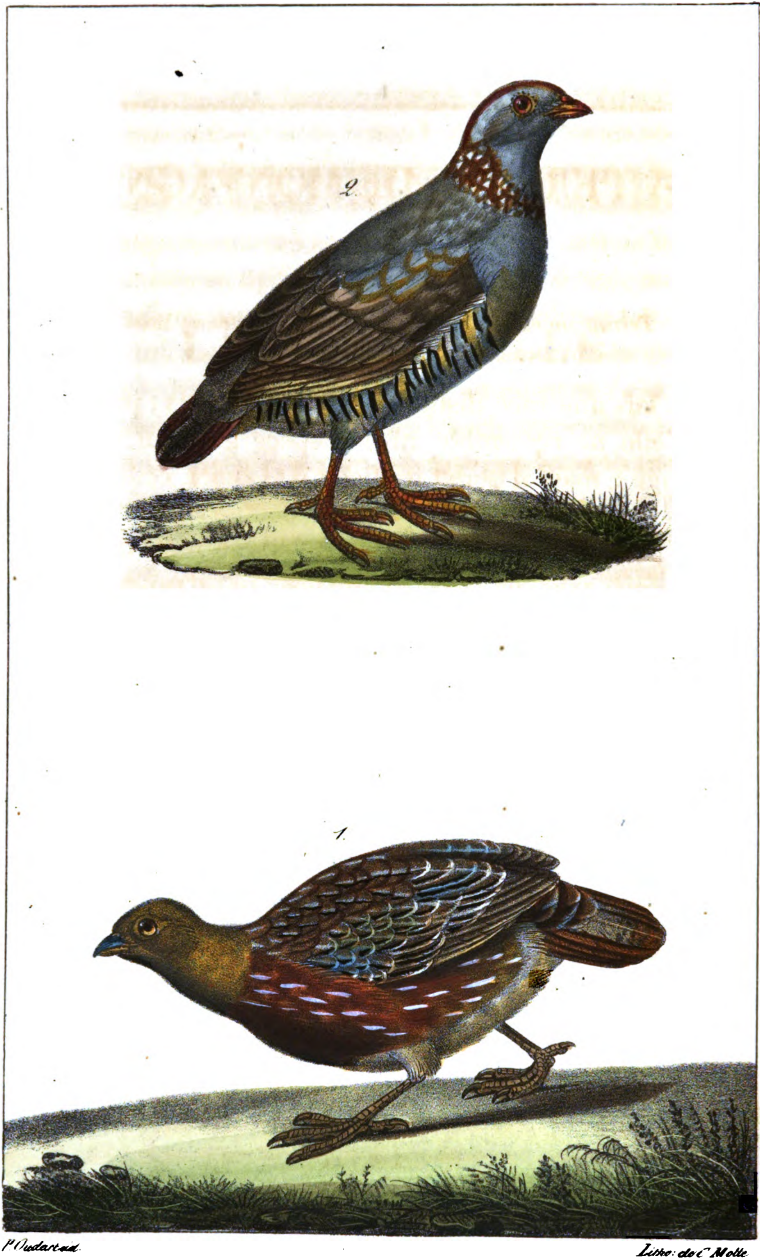
le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises et même aux rouges, les unes et les autres y demeurant toute l'année. Ces différences supposent un autre instinct, et par conséquent une autre organisation, et au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *syroperdix* d'Élien (1), que l'on trouvait aux environs d'Antioche, qui avait le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte et de meilleur goût, et le naturel plus sauvage que les autres perdrix: car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; et Élien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage: il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeait des pierres; ce qui, cependant, est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci; c'est, que dans un canton de la Gascogne où le terrain est fort sablonneux, la chair des perdrix était remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes (2).

---

(1) Élien, de Naturâ Animalium, lib. 16, cap. 7.

(2) Scaliger, Comm. in P. L. ari. de Plant.



P. Oudart ad. Litho: de C. Motte

1. la Perdrix de montagne 2 la Perdrix de Roches.

LA PERDRIX DE MONTAGNE.*

Tetrao montanus; Linn. — *Perdix montana*; Briss.

Je fais une race distincte de cette perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge : mais il serait difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car, si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises (1), d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur rouge de son bec et de ses pieds, la rapprochent aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; et par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales : elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt pennes à la queue.

* Voyez les planches enluminées, n° 136.

(1) Voyez Brisson, Ornithologie, tome I, page 226.

LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE

OU

PERDRIX GRECQUE.*

Tetrao rufus, var.; Linn. — *Perdix saxatilis*; Temm.

C'EST aux perdrix rouges, et principalement à la bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la perdrix. Aristote devait mieux connaître la perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvait guère connaître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée (1); et selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée (2), et qui était proba-

* Voyez les planches enluminées, n° 231.

(1) Voyez Belon, nature des Oiseaux, page 257.

(2) Il paraît que la perdrix des pays habités ou connus par les juifs

blement celle où Aristote avait ses principales correspondances. A l'égard des naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, etc., on voit assez clairement que, quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges (1), ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avait dit des perdrix rouges : il est vrai que ce dernier reconnaît une différence dans le chant des perdrix (2); mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce; car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe; elle a lieu quelquefois dans le même individu, et elle peut être l'effet de quelque cause particulière, et même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisque Athénée prétend que les perdrix qui passaient de l'Attique dans la Béotie se reconnaissaient à ce qu'elles avaient changé de cri (3). D'ailleurs Théophraste, qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs dif-

---

(depuis l'Égypte jusqu'à Babylone) était la perdrix rouge, ou du moins n'était pas la grise, puisqu'elle se tenait sur les montagnes. (Sicut persequitur perdix in montibus). Reg. lib. 1, cap. 26.

(1) Perdicum in Italiâ genus alterum est corpore minus, colore obscurius, rostro non cinnabarino. Athen.

(2) Aliæ Κακαβίζουσι, aliæ Τρίζουσι. Arist. Historia Animalium, lib. 4, cap. 9.

(3) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 671.

férentes voix dans son livre *de variâ voce Avium ejusdem generis* (1).

En examinant ce que les anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués (2), ce qui n'était pas difficile; mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier et de très-petits *cœcums* (3); qui vit quinze ans et davantage (4); qui, de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment (5), et cependant en un lieu bien exposé et défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce, qui est très-lascive, les mâles se battent entre eux avec acharnement dans la saison de l'amour,

(1) Il est aisé de voir que ces mots, *ejusdem generis*, signifient ici de la même espèce.

(2) Voyez Willulghby, Ornithologia, pag. 120.

(3) Aristote, Hist. Animal. lib. 2, cap. ultimo; et lib. 6, cap. 4.

(4) Idem, ibidem, lib. 9, cap. 7. Gaza a mis, mal à propos, vingt-cinq ans dans sa traduction, erreur qui a été copiée par Aldrovande, Ornithologia, lib. 13, pag. 116, tom. II. Athénée fait dire à Aristote que la femelle vit plus long-temps que le mâle, comme c'est l'ordinaire parmi les oiseaux. Voyez Gesner, de Avibus, pag. 674.

(5) Aristot. Hist. Animal. lib. 6, cap. 1.

et ont alors les testicules très-apparents, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver (1); que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle (2); que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue (3); que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre, que leurs œufs leur échappent partout où elles se trouvent (4): Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses, qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paraît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc: 1° que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle, qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs (5); ce qui a été traité de fable par Willughby (6), mais, à mon avis, un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, et séparant le fait observé de

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 3, cap. 1.

(2) Idem, ibidem.

(3) Idem, ibidem, lib. 5, cap. 5. Avicenne a pris de là l'occasion de dire que les perdrix se préparaient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons; mais c'est une erreur.

(4) Aristote, Hist. Animal., lib. 9, cap. 8.

(5) Idem, ibidem.

(6) Willughby, Ornithologia, pag. 120.

l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, et se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, surtout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse : c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce non seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées; qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent (1); et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle. Mais en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que, comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle partout où elle se trouve, et comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quel-

(1) Aristote, Hist. Animal. lib. 6, cap. 8.

ques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageait aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvait à part tous les œufs qui n'étaient point sous la femelle.

Aristote dit en troisième lieu que les mâles se cochent les uns les autres, et même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher (1), et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle, et même de tout autre meuble (2), comme d'une femelle ; et ce désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles, lorsqu'ils sont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale (3), et qui sont tellement transportés, et comme enivrés dans cette saison d'amour, que, malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'oiseleur : et combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles, comme cela arrive au temps de l'incubation (4) !

---

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 9, cap. 8.

(2) Voyez ci-dessus l'histoire du coq, celle du lapin, et les Glanures d'Edwards, partie II, page 21.

(3) Eustath apud Gesner, de Avibus, pag. 673.

(4) Voyez Aristote, Historia Animalium, loco citato.

Aristote dit en quatrième lieu que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix (1); et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondants du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisait pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes, et sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne (2), ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que, quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que, dans certaines circonstances, elle préférera le

(1) Aristote, Hist. Anim., lib. 5, cap. 5.

(2) Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt) si digito genitale palpetur. Arist. Hist. Anim., lib. 6, cap. 2.

plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits : il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même ; ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses désirs pour prévenir une inconstance qui serait nuisible à la famille ; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux (1).

Élien a dit encore que, lorsqu'on voulait faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'était toujours en présence de leurs femelles, parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimerait mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paraître devant elle après avoir été vaincu (2) : mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention : il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie, toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir ; et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précai-

(1) Sæpe et femina incubans exsurgit, cùm marem feminæ venatrici attendere senserit, occurensque se ipsam præbet libidini maris ut satiatus negligat venatricem. Arist., Hist. Anim., lib. 9, cap. 8. Adeòque vincit libido etiam fætûs caritatem, ajoute Pline, lib. 10, cap. 33.

(2) Élien, de Naturâ Animalium, lib. 4, cap. 1.

res, on retrouve la vérité, trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux par lés fictions de l'homm, et par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre et sa manière de voir et de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira, pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avait voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix; qu'elles sont fort communes, et plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce, les îles Cyclades, et principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour; qu'elles prononcent à peu près le mot *chacabis*, d'où les Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, et qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, etc., par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune, qu'il

appelle moyeu, ne se peut durcir : enfin, ce qui persuade à un observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent ; la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, et l'autre celui de *perdice* (1) : comme si le peuple, qui impose les noms, n'avait pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes, appartenant à une seule et même espèce ! enfin, il conjecture, et non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds ; ce qui n'arrive que rarement selon le philosophe grec, et n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq et de la perdrix (2), ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote : celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens ; et il y a long-temps

(1) Voyez Belon, Nature des Oiseaux, page 255.

(2) Je rapporte en entier le passage d'Aristote, parce qu'il présente des vues très-saines et très-philosophiques. « Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, et uteri gestatio proxima, et corporis magnitudo non multò discrepans), hæc primos partus similes sibi edunt, communi generis utriusque specie : quales.... (ex perdice et gallinaceo); sed tempore precedente diversi ex diversis provenientes, demùm formâ feminæ instituti evadunt, quomodò semina peregrina ad postremum pro terræ naturâ redduntur : hæc enim materiam corpusque seminibus præstat. » De generatione Animalium, lib. 2, cap. 4.

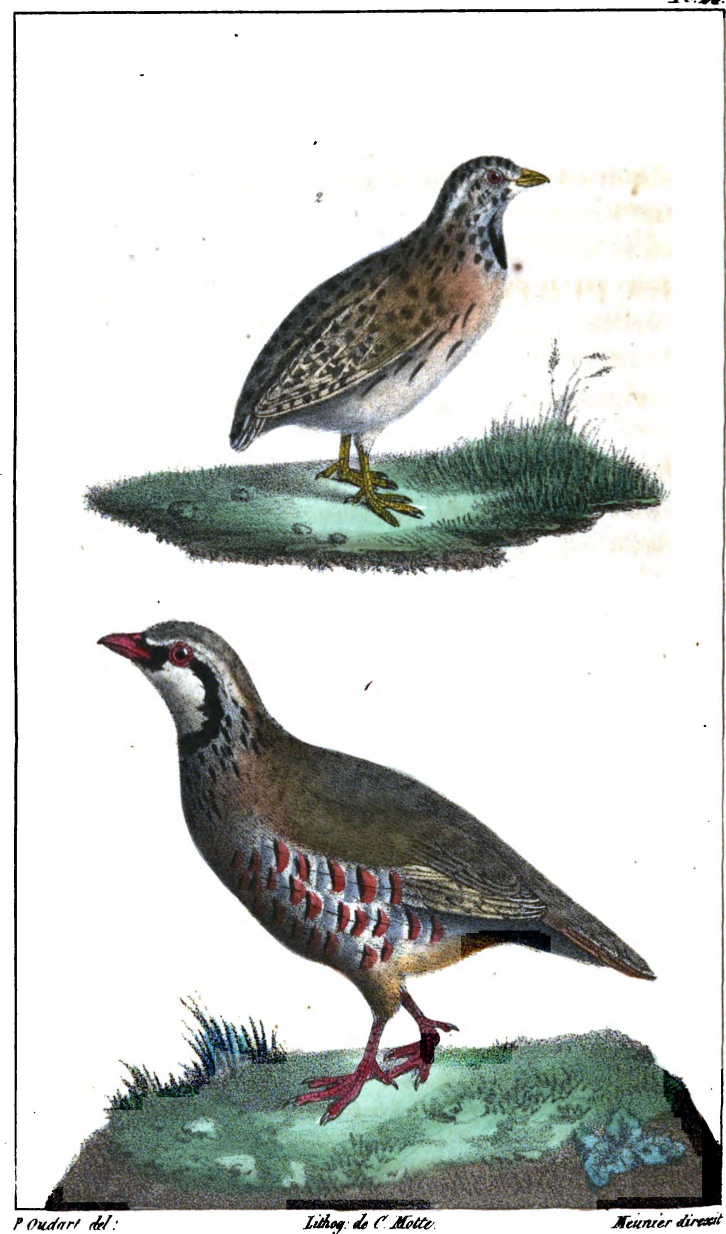
3.

que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés (1).

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantaient ou criaient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entre eux, et même avant de se battre (2): l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux; et de là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans des piéges, mais jusque dans les mains de l'oiseleur (3).

On a profité de la connaissance de leur naturel pour les attirer dans le piége, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre (4); et l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle, où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement; et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles (5): cet usage est encore très-commun aujourd'hui

(1) Perdix fovit ova quæ non peperit. Jerem. Proph. cap. 17, n° 2.
(2) Aristote, Historia Animalium, lib. 4, cap. 9.
(3) Idem, ibidem, lib. 9, cap. 8.
(4) Ibidem, lib. 4, cap. 1.
(5) Élien, de Naturâ Animalium, lib. 4, cap. 1.



P. Oudart del: Lithog: de C. Motte. Meunier direxit

1. La Perdrix rouge. 2. La Caille.

dans l'île de Chypre (1); et nous voyons dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amusait beaucoup de ce genre de combats.

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.*

Tetrao rufus, var. B., Linn. — *Perdix rubra;* Temm. (2).

Cette perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise: elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon. On la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais elle est rare dans les Pays Bas (3), dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohème, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi (4). On n'en voit point du tout en Angleterre (5), ni dans certaines îles des environs de Lemnos (6); tandis qu'une seule paire

(1) Voyez l'Histoire de Chypre de François Stephano Lusignano.

* Voyez les planches enluminées, n° 150.

(2) C'est à tort que Gmelin, dans le Syst. Nat. Linn., en fait une variété de la bartavelle. Lam. 1825.

(3) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 110.

(4) Idem, ibidem, pag. 106.

(5) Voyez Ray, Synopsis Avium, pag. 57. — Histoire naturelle des Oiseaux d'Edwards, pl. 70.

(6) Anton. Liberalis apud Aldrov. tom. II, p. 110.

portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio) y pullula tellement, que les habitants furent sur le point de leur céder la place (1). Ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendraient ne détruisissent entièrement les moissons; et ces œufs, accommodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (2).

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal à propos appelées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages (3). Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu : le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher longtemps par les chasseurs, et partent difficilement. On m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différents pièges que les grises, il s'en trouve toujours à peu près le même nombre au printemps

(1) Athénée, Deipnosoph. lib. 9.

(2). Voyez Tournefort, Voyage du Levant, tome I, page 275.

(3) Sumpsius apud Gesner, de Avibus, pag. 682.



dans les endroits qui leur conviennent : elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes ; mais leur chair se sent quelquefois des aliments dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corynthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail (1).

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises ; et on peut les reconnaître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur : lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois ; ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs ; elles sont moins sociables : à la vérité, elles vont par compagnies ; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite. Quoique nées, quoique élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres ; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même

(1) Élien, de Nat. Avium, lib. 4, cap. 13.

côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour; et alors même chaque paire se réunit séparément. Enfin, lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte, et la laisse seule chargée du soin de sa famille; en quoi nos perdrix rouges paraissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les prêtres égyptiens avaient choisi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle et l'autre femelle, couvant chacune de son côté (1).

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité; ou, pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits, qui m'ont été fournis par M. Leroy, paraissent contredire ce qu'on rapporte des per-

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, p. 120.

drix d'Asie (1) et de quelques îles de l'Archipel (2), et même de Provence, où on en a vu des troupes nombreuses (3), qui obéissaient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accourait à la voix de son maître, le caressait et exprimait son attachement par des inflexions de voix que le sentiment semblait produire, et qui étaient toutes différentes de son cri ordinaire (4). Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étaient devenues très-familières (5) : il paraît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en était venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel,

(1) In regione circa Trapezuntem.... ridi hominem ducentem secum supra quatuor millia perdicum. Is iter faciebat per terram ; perdices per aerem volabant, quas ducebat ad quoddam castrum..... quod à Trapezunte distat trium dierum itinere : cùm huic homini quiescere.... libebat, perdices omnes quiescebant circa eum, et capiebat de ipsis quantum volebat numerum. Odoricus de Foro-Julii apud Gesner, de Avibus, pag. 675.

(2) Il y a des gens du côté de Vessa et d'Élata (dans l'île de Scio) qui élèvent les perdrix avec soin : on les mène..... à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons : chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les ramène le soir ; et on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. Voyez le Voyage au Levant de M. de Tournefort, tome I, page 386.

(3) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisait des compagnies de perdrix à la campagne, et qui les faisait venir à lui quand il voulait ; il les prenait avec la main, les mettait dans son sein, et les renvoyait ensuite..... avec les autres. Ibidem.

(4) Porphire, de Abstinentiâ a carnibus, lib. 3.

(5) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 682.

qui, du moins dans certaines races, passait pour un ramage agréable (1).

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage ; qu'il est des moyens d'apprivoiser et de subjuguer l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible. Sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir, est du genre le plus intéressant et le plus noble : elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire ; il faut même, pour bien réussir, qu'elle soit absolument volontaire et libre. La perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés, qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter ; et, lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société ; en un mot, lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et le regret profond de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchants de la nature ; celui de se conserver, on l'a vue souvent se tourmenter dans sa prison jus-

(1) Athénée, Deipnosoph.—Plutarque, Utra Animalium, etc. Élien, de naturâ Animalium, lib. 4, cap. 13.

qu'à se casser la tête et mourir; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible; et si quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode et la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE.(1)

Tetrao rufus, var. *v*. Linn. — *Perdix rufo-alba;* Briss.

DANS la race de la perdrix rouge, la blancheur du plumage est comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races. Cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur, le bec et les pieds restent rouges; et, comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(1) Voyez, Brisson, Ornithologie, tome I, page 238.

LE FRANCOLIN.*

LE FRANCOLIN A COLLIER ROUX, Temm. — *Tetrao francolinus*, Linn.

Ce nom de Francolin est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différents : nous avons déja vu ci-dessus qu'il avait été donné à l'attagas ; et il paraît, par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin*, est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn*) (1).

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire, et, à vrai dire, la longueur de ses pieds, de son bec et de son cou, ne permettent point d'en faire ni une gélinotte ni un francolin (2).

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges et vit de poissons (3) :

* Voyez les planches enluminées, n°s 147 et 148.

(1) Est autem (Francolinus) eadem Germanorum Hazel-huhn, ut ex icone Francolini Venetiis dicti quam doctissimus Medicus Aloysius Mundella ad me misit, citra ullam dubitationem cognovi. Gesner, de Avibus, pag. 225.

(2) Gesner, ibidem.

(3) Alii alium quemdam francolinum faciunt, cruribus rubris, piscibus viventem, Ferrariæ, ut audio, notum. Gesner, ibidem.

l'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; savoir, des vers gris et des chevrettes: mais il n'est pas plus gros qu'une alouette (1). Le francolin dont Olina donne la description et la figure (2), est celui dont il s'agit ici : celui de M. Edwards en diffère en quelques points (3), et paraît être exactement le même oiseau que le francolin de M. de Tournefort (4), qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer et dans les lieux marécageux.

Enfin, le nôtre paraît différer de ces trois derniers, et même de celui de M. Brisson (1), soit par la couleur du plumage et même du bec, soit par les dimensions et le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, et tombante dans celles de M. Edwards et d'Olina; mais, malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui deM. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson et le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, et que les pe-

(1) Voyages de M. l'abbé Prevôt, tome XV, page 276.

(2) Olina, page 33.

(3) Edwards, planche 246.

(4) Tournefort, tome I, page 412; et tome II, page 103.

(5) Brisson, Ornithologie, tome I, page 245.

tites différences qu'on a observées entre eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, et peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix; et c'est ce qui a porté Olina, Linnæus et Brisson à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer. En effet, le francolin diffère des perdrix, non seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe (1); tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix. Il paraît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds; l'Espagne, l'Italie et la Sicile, sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve; on en voit aussi à Rhodes (2), dans l'île de Chypre (3), à Samos (4), dans

(1) Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait dessiner la femelle.

(2) Olina.

(3) Tournefort.

(4) Edwards...... M. Edwards dit qu'il n'est pas question du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de cet oiseau, sous le nom de *francolin*, sorte d'oiseau qui fréquente les marais. Cette assertion est fautive; voici ce

la Barbarie, et surtout aux environs de Tunis (1), en Égypte, sur les côtes d'Asie (2) et au Bengale (3). Dans tous ces pays, on trouve des francolins et des perdrix, qui ont chacun leurs noms distincts et leur espèce séparée.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau au-delà de ce que montre la figure. Son plumage est fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée: sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus faibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains: on peut les élever dans les volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable et quelques pierres de tuf.

---

que je trouve, tome I de ce Voyage, page 412, édition du Louvre: « Les francolins n'y sont pas communs (dans l'île de Samos), et ne quittent « pas la marine, entre le petit Boghas et Cora, auprès d'un étang maré- « cageux...... on les appelle *perdrix des prairies.* » La figure de l'oiseau porte simplement en tête le nom de francolin.

(1) Olina, pag. 33.

(2) Tournefort, Voyage au Levant, tome II, page 103.

(3) Edwards.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort qui se fait entendre de fort loin (1).

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix (2); leur chair est exquise, et elle est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

M. Linnæus (3) prend la perdrix de Damas de Willughby pour le francolin (4): sur quoi il y a deux remarques à faire; la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon qui en a parlé le premier (5), que celle de Willughby, qui n'en a parlé que d'après Belon; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, et par sa petitesse, puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon, et par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches enluminées, et par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus aurait dû reconnaître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willughby fait mention (6); enfin le naturaliste suédois se trompe encore en fixant exclusivement l'Orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se trouve, comme je l'ai remarqué, en Sicile, en Italie, en Espagne, en Barbarie, et dans quel-

(1) Olina. (2) Idem.

(3) Linnæus, Syst. nat. edit. X, page 161.

(4) Willughby, Ornithologia, pag. 128.

(5) Belon, Observ., page 152.

(6) Willughby, Ornithologie, page 125.

ques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs et frugivores (1) : Belon lui fait dire de plus que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs (2), quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore et pulvérateur. Belon dit encore, d'après les anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux; et cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos (3).

LE BIS-ERGOT.

Tetrao bicalcaratus, Linn.—*Perdix Adansonii*, Mas, Illig.

La première espèce qui nous paraît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui nous a été donné sous le nom de *perdrix du Sénégal* *: cet oiseau a à

(1) Aristote, Hist. animal., lib. 9, cap. 49.

(2) Avis multipara est attagen. Belon, Nature des oiseaux, page 241.

(3) Tournefort, tome I, page 412.

* Voyez les planches enluminées, n° 137.

chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse; et comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *Bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paraît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit par sa grosseur, soit par la longueur du bec et des ailes, soit par ses éperons.

LE GORGE-NUE,

Tetrao nudicollis, Linn.,

ET LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE,

Tetrao rubricollis, Linn.

Cet oiseau, que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le marquis de Montmirail, a le dessous du cou et de la gorge dénué de plumes, et simplement couvert d'une peau rouge: le reste du plumage est beaucoup moins varié et moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges et sa queue épanouie, et de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'observations nous met hors d'état

de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

LA PERDRIX ROUGE d'Afrique * est plus rouge que nos perdrix rouges, à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable. Elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparents: ses éperons plus longs et plus pointus, et sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix. Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes. (1)

* Voyez les planches enluminées, n° 180.

(1) Buffon a réuni dans cet article deux espèces bien distinctes. L. 1825.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

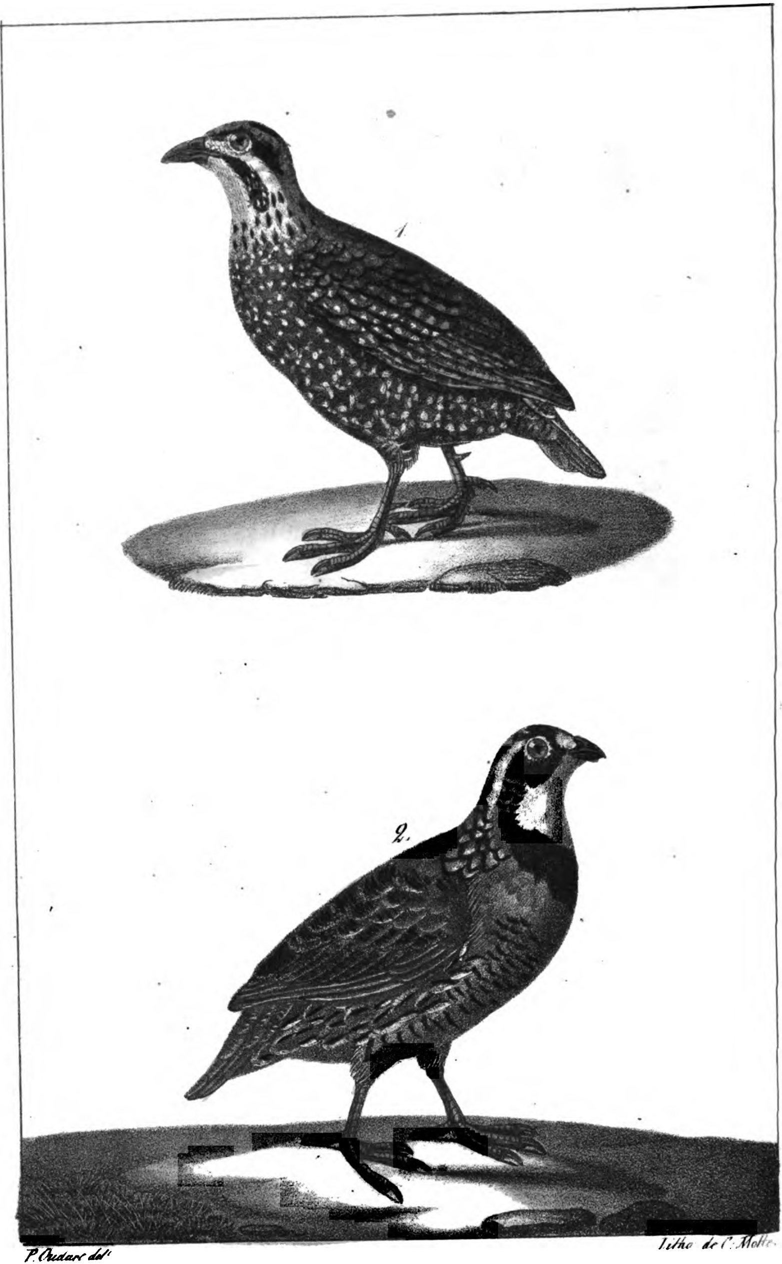
AUX PERDRIX.

I.

LA PERDRIX ROUGE DE BARBARIE. *Perdrix Gambra*, Temm. — *Tetrao rufus*, var. Linn. (1).

La perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards *planche* 70, nous paraît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe; elle est plus petite que notre perdrix grise : elle a le bec, le tour des yeux et les pieds rouges comme la bartavelle; mais elle a sur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun, et autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun; ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

(1) Dans Sonnini la synonymie de cette espèce diffère de celle de la suivante avec laquelle M. Temminck la réunit. L. 1825.



1. la Perdrix de la Chine 2. id. de la Nouvelle Angleterre.

2.

LA PERDRIX DE ROCHE
OU DE LA GAMBRA.

La perdrix gambra; Temm. — *Tetrao Petrosus*, Linn. (1).

Cette perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers et les précipices : sa couleur générale est un brun obscur, et elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec et du tour des yeux : elles sont moins grosses que les nôtres, et retroussent la queue en courant; mais, comme elles, elles courent très-vite, et ont en gros la même forme (2) : leur chair est excellente.

3.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

Tetrao Perlatus, Linn.

Cette perdrix, qui n'est connue que par la description de M. Brisson (3), paraît propre à l'extré-

(1) Sonnini, d'après Latham et Gmelin, a fait deux espèces distinctes de celle-ci et de la précédente; M. Temminck les a réunies, et les considère comme une seule espèce dans différents états. L. 1825.

(2) Voyez le Journal de Stibbs, page 287; et l'abbé Prevôt, tome III, page 309.

(3) Brisson, Ornithologie, tome I, page 234.

mité orientale de l'ancien continent: elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge; elle a la forme, le port de la queue, la brièveté des ailes et toute la tournure de la perdrix: elle a de notre rouge ordinaire (n° 150), la gorge blanche; et de celle d'Afrique (n° 180), les éperons plus longs et plus pointus; mais elle n'a pas, comme elle, le bec et les pieds rouges; ceux-ci sont roux, et le bec est noirâtre ainsi que les ongles : le fond de son plumage est de couleur obscure, égayée sur la poitrine et les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée :* elle a, outre cela, quatre bandes remarquables qui partent de la base du bec et se prolongent sur les côtés de la tête: ces bandes sont alternativement de couleur claire et rembrunie.

4.

LA PERDRIX
DE LA NOUVELLE ANGLETERRE. (1)

Tetrao Marilandicus, Linn.

Je mets cet oiseau d'Amérique et les suivants à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentants, parce que ce sont ceux des

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 229.

oiseaux du Nouveau-Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, et deux bandes de la même couleur qui vont de la base du bec jusque derrière la tête en passant sur les yeux: il a aussi quelques taches blanches au haut du cou. Le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, et le dessus d'un brun tirant au roux, à peu près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir. Cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix. Il se trouve non seulement dans la Nouvelle-Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats soient différents.

M. Albin en a nourri assez long-temps avec du blé et du chenevis (1).

(1) Albin, tome I, page 25.

LA CAILLE.*(1)

Tetrao coturnix, Linn. — *Coturnix dactyli sonans*, Mey.

Théophraste trouvait une si grande ressemblance entre les perdrix et les cailles, qu'il donnait à ces dernières le nom de *perdrix naines*; et c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, et que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapports entre elles: les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queue courtes, et courant fort vite (2), à bec de gallinacés, à plumage gris mou-

* Voyez les planches enluminées, n° 170. — *Nota.* Frisch prétend (pl. 117) que du temps de Charlemagne on lui donnait le nom de *quacara;* quelques-uns lui ont aussi donné celui de *currelius*, et j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(1) Ὄρτυξ, en grec; en latin, *coturnix;* en espagnol, *cuaderviz;* en italien, *quaglia;* en allemand, *wachtel;* en anglais, *quail;* en polonais, *przepiorka.* — *Coturnix.* Gesner, Avium, pag. 352.... Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 159.... Frisch, pl. 117, avec une figure coloriée du mâle et une de la femelle.

(2) Currit satis velociter, undè currelium vulgò dicimus, comestos et alii.

cheté de brun et quelquefois tout blanc (1); du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre : mais, quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix. En effet, 1° les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites ; 2° elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer-à-cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges ; 3° leurs œufs sont plus petits et d'une toute autre couleur ; 4° leur voix est aussi différente, et quoique les unes et les autres fassent entendre leur cri d'amour à peu près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre, et la caille en se battant (2) ; 5° la chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différente, et elle est beaucoup plus chargée de graisse ; 6° sa

(1) Aristot. lib. de Coloribus, cap. 6.

(2) Aristote, Historia animalium, lib. 8, cap. 12.

vie est plus courte; 7° elle est moins rusée que la perdrix, et plus facile à attirer dans le piége, surtout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience : elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeunesse dans une cage; elle a les inclinations moins sociales, car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays : mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car, dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre a leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit; encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles, qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce, les accouplements sont fréquents, mais l'on ne voit pas un seul couple : lorsque le désir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle alors non seulement quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec, et

ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille. De leur côté les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent; et, si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire (1).

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs (2), l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce désir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne pouvaient ni connaître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre. Cette inquiétude durait environ trente jours à chaque fois, et recommençait tous les jours une heure avant le coucher du soleil : on voyait alors ces cailles pri-

---

(1) Les anciens savaient bien cela, puisqu'ils disaient des enfants querelleurs et mutins, qu'ils étaient querelleurs comme des cailles tenues en cage. Aristophane.

(2) Tome I de cette Histoire naturelle des Oiseaux, page 10.

sonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servait de couvercle, et souvent avec une telle violence, qu'elle retombaient toût étourdies : la nuit se passait presque entièrement dans ces agitations, et le jour suivant elles paraissaient tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles, qui vivent dans l'état de liberté, dorment aussi une grande partie de la journée; et, si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent (1), et que ce désir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hiver; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différents pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déja faites dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elle et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable; car, d'un côté, il est acquis par l'ob-

(1) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, Nature des Oiseaux, page 265. *Et hoc semper noctu*, dit Pline en parlant des volées de cailles qui, fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisaient couler à fond par leur poids.

servation que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow (1), et qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même était tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre: et, d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe; puisque, selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, et que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année: d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes. Lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre: ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux; ils s'élèvent dans l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et surtout les animaux ailés, d'éven-

(1) Voyez Horrebow, Histoire générale des Voyages, t. V, p. 203.

ter de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection pour ainsi dire innée, et que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il serait dur de supposer avec Aristote (1), que c'est d'après une connaissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisaient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer avec Catesby (2), Belon (3) et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux qui pourraient leur convenir en-deçà de la ligne, pour aller chercher aux antipodes précisément le même degré de latitude auquel elles étaient accoutumées de l'autre côté de l'équateur; ce qui supposerait des connaissances, ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brute est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver, et un temps pour repartir : elles quittaient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion* (4), lequel comprenait la fin d'août et le commencement de septem-

---

(1) Aristote, lib. 8, cap. 12.

(2) Voyez Catesby, Transactions philosophiques, n° 486, art. 6, page 161.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, page 265.

(4) Voyez Aristote, Historia Animalium, lib. 8, cap. 12.

bre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai et s'en vont sur la fin d'août (1); nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paraître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril; Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril, mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne (2), dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, et de faire disparaître les insectes; et, si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la nature daigne s'assujettir; ce sont au contraire, des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat, et même d'une année à l'autre, dans le même pays, suivant que le chaud et le froid commencent plus tôt ou plus tard; et que par conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent de nourriture aux cailles est plus ou moins avancée.

(1) Voyez Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 249.

(2) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 354.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des cailles et des autres oiseaux voyageurs : les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses; les autres, considérant combien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes : mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avait élevé ce doute : cependant, ils savaient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu et presque malgré eux (1); que, quoique très-ardents pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieu à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin, qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les chasseurs. Les anciens savaient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, etc. C'était une absurdité réservée à quelques modernes (2), qui ignoraient sans

(1) Βαρεῖς καὶ μὴ πτήτικοι, dit Aristote, Hist. Animalium, lib. 9, cap. 8.

(2) Coturnicem multi credunt trans mare avolare, quod falsum esse

doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les oiseaux, elle avait besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs; et que, lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement et meurent même bientôt, s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles, en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe (1), et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivants dans les mains (2). D'ailleurs, on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord et sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires et très-dignes de foi qui me l'ont assuré. Or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparaissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles

---

convincitur quoniam trans mare per hiemen non invenitur, latet ergo sicut aves ceteræ quibus superflui lentique humores concoquendi sunt. Albert apud Gesnerum, de Avibus, pag. 354.

(1) On dit vulgairement: *chaud comme une caille.*

(2) Voyez Osborn. Iter. 190.

ne passent d'un pays dans un autre; et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon, se trouvant en automne sur un navire qui passait de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui allaient du septentrion au midi; et plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printemps précédent, le même observateur, passant de l'île de Zante dans la Morée, en avait vu un grand nombre qui allaient du midi au septentrion (1); et il dit qu'en Europe, comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vus constamment passer à Malte au mois de mai, par certains vents, et repasser au mois de septembre (2). Plusieurs chasseurs m'ont assuré que, pendant les belles nuits du printemps, on les entend arriver, et que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur : ajoutez à cela qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, et dans les îles qui se trouvent entre deux :

(1) Voyez les Observations de Belon, fol. 90, verso; et la Nature des Oiseaux, du même auteur, page 264 et suivantes.

(2) Voyez les Mémoires de Mathématique et de Physique, présentés à l'Académie royale des Sciences par divers savants, etc., tome III, pages 91 et 92.

presque toutes celles de l'Archipel et jusqu'aux écueils en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année (1); et plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia* (2). Dès le siècle de Varron, l'on avait remarqué qu'au temps de l'arrivée et du départ des cailles on en voyait une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia, Pandataria et autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie (3), et où elles faisaient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'évêque de l'île, appelé par cette raison l'*évêque des cailles* : on en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro, sur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps, qui est la saison de leur arrivée (4) : enfin, il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno*, que, sur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, et qu'on les

(1) Voyez Tournefort, Voyage au Levant, tome I, pages 169, 281, 313, etc.

(2) Ce nom d'*ortygia*, formé du mot grec Ὄρτυξ, qui signifie *caille*, a été donné aux deux Délos, selon Phanodémus dans Athénée : on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Syracuse, et même à la ville d'Éphèse, selon Étienne de Byzance et Eustathe.

(3) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 5.

(4) Aloysius Mundella apud Gesnerum, pag. 354.

donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie), à des espèces de courtiers qui les font passer à Rome, où elles sont beaucoup moins communes (1). Il en arrive aussi des nuées au printemps sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer; elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si faible, et qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer ? J'avoue que, quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel; j'avoue, dis-je, que, malgré cela, il leur faut encore du secours: et Aristote l'avait fort bien senti; il savait même quel était celui dont elles usaient le plus communément; mais il s'était trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidaient. « Lorsque le vent du nord souffle, « dit-il, les cailles voyagent heureusement; mais si « c'est le vent du midi, comme son effet est d'appe-

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 356; et Aldrovande, Ornithol., tom. II, pag. 164. Cette chasse est si lucrative, que le terrain où elle se fait par les habitants de *Nettuno* est d'une chèreté exorbitante.

« santir et d'humecter, elles volent alors plus dif-
« ficilement, et elles expriment la peine et l'effort
« par les cris qu'elles font entendre en volant (1) ».
Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cailles à faire le voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; et cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers (2).

M. le commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, et qu'à leur retour c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie (3). Nous voyons même que l'auteur de la nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme aux lois générales qu'il avait établies, pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux Israëlites dans le désert (4); et ce vent, qui était le sud-ouest, passait en effet en Égypte, en Éthiopie, sur les côtes de la mer Rouge, et en

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 8, cap. 12.

(2) Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum viresque parvas. Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 23.

(3) Mémoires présentés à l'Académie royale des Sciences par divers savants, tome III, page 92.

(4) Transtulit austrum de cœlo et induxit in virtute suâ Africum, et pluit super eos sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata. Psalm. 77.

un mot dans les pays où les cailles sont en abondance (1).

Des marins que j'ai eu occasion de consulter m'ont assuré que, quand les cailles étaient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattaient sur les vaisseaux qui se trouvaient à leur portée, comme Pline l'a remarqué (2), et tombaient souvent dans la mer, et qu'alors on les voyait flotter et se débattre sur les vagues, une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissaient d'un petit morceau de bois, qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassaient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air (3): on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline (4), pour se soutenir contre le vent; et, selon Oppien (5), pour reconnaître, en les laissant tomber une à une, si elles avaient dé-

(1) Sinus arabicus coturnicibus plurimùm abundat. Fl. Joseph. lib. 3, cap. 1.

(2) Advolant..... non sine periculo navigantium cum appropinquavere terris, quippe velis sæpe insident, et hoc semper noctu, merguntque navigia. Plin., Hist. nat., lib. 10, cap. 23.

(3) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 156.

(4) Quod si ventus agmen adverso flatu cœperit inhibere, pondusculis apprehensis, aut gutture arenâ repleto stabilitæ volant. Lib. 10, cap. 23. On voit à travers cette erreur de Pline qu'il savait mieux qu'Aristote comment les cailles tiraient parti du vent pour passer les mers.

(5) Oppian., in Ixeut.

passé la mer; et tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture, comme tous les granivores. En général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feraient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le râle terrestre, accompagnaient les cailles, et que l'oiseau de proie ne manquait pas d'en attrapper quelqu'une à leur arrivée: de là on a prétendu qu'elles avaient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi des cailles* (*ortygometra*); et cela, parce que, la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchaient de détourner ce malheur sur une tête étrangère (1).

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que, provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop faibles au temps du départ; et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont

---

(1) Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit. Pline, loco citato. Ac propterea opera est universis ut sollicitent avem generis externi per quem frustrentur prima discrimina. Solinus, cap. 18.

contraintes de rester (1). Le nombre en est fort petit dans nos provinces ; mais les auteurs de la *Zoologie Britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, et que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et principalement dans celle d'Essex, où elles restent tout l'hiver : lorsque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute et basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres (2). On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparaître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui arrivent heureusement ; et si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il

---

(1) Coturnices quoque discedunt, nisi paucæ in locis apricis remanserint. Aristot. Histor. Animal. lib. 8. cap. 12.

(2) Voyez Britisch Zoology, page 87.

en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas, on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre : elles ne s'apparient point comme je l'ai déja remarqué, et cela serait difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles ; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seraient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce ; la foule des mâles célibataires troublerait tous les mariages, et finirait par les rendre stériles ; au lieu que, n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et, si l'on veut, moins de moral dans leur amours : mais aussi il y a beaucoup de physique ; on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement ; ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisait à plusieurs femelles (1) ; et la nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce : chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 159 ; et Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 248.

creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie; ces œufs sont mouchetés de brun sur un fond grisâtre; elle les couve pendant environ trois semaines : l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la *Zoologie Britannique* disent que les cailles en Angleterre pondent rarement plus de six ou sept œufs (1). Si ce fait est général et constant, il faut en conclure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France, en Italie, etc.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide ou à quelque autre qualité du climat.

Les cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque, dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisaient deux couvées par été (2): mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et

(1) Voyez Britisch Zoology, page. 87.

(2) Aldrovande, ornithologia, tom. II, pag. 159, prétend que les cailles de l'année se mettent à pondre dès le mois d'août, et que cette première couvée est de dix œufs au moins.

dérangées dans leur première ponte ; il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeaient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois ; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres, et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent aux temps du passage.

Il ne faut aux cailleteaux que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse selon Aldrovande (d'autres la font égale, et d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre sans mélange d'autres couleurs : il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge et quelques poils autour de la

base du bec supérieur (1). Enfin, on a remarqué qu'il avait les testicules très-gros relativement au volume de son corps (2) : mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus faible : le mâle fait *ouan*, *ouan*, *ouan*, *ouan*; il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connaît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle, et quoique ce cri soit faible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri*, *cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur (3).

---

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 154.

Nota. Quelques naturalistes ont pris le mâle pour la femelle; j'ai suivi dans cette occasion l'avis des chasseurs, et surtout de ceux qui en chassant savent observer.

(2) Willughby, Ornithologia, pag. 121.

(3) Aristote, Histor. Animal., lib. 8, cap. 12.

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles : on a dit d'elles, comme des perdrix, qu'elles étaient fécondées par le vent : cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle (1) ; on a dit qu'elles s'engendraient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Libye ; qu'elles paraissaient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, et que, grossissant par degrés, elles devenaient bientôt des sauterelles et enfin des cailles (2), c'est-à-dire que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher, dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui étaient éclos, et qu'ayant quelque notion vague des métamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une sauterelle pouvait se changer en caille comme un ver se change en un insecte ailé : enfin, on a dit que le mâle s'accouplait avec

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 8, cap. 12.

(2) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 355.

le crapaud femelle (1); ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore; ce qui avait donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyaient que c'était le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc (2) : mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou couleuvrée *baies aux cailles* (3); ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire ; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyait jamais aller à l'eau, et d'autres, qu'ils en avaient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité : ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire lorsqu'elles sont attaquées d'une es-

(1) Phanodemus apud Gesnerum, pag. 355.

(2) Coturnicibus veratri (alias veneni) semen gratissimus cibus, quam ob causam eam damnavere mensæ, etc. Pline, Hist. nat., lib. 10, cap. 23.

(3) Apud Hollandos brioniæ acini quartels beyen dicuntur. Hadrian. Jun. Nomenclat.

pèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troublaient l'eau avant que de boire, et l'on n'a pas manqué de dire que c'était par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes. Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne se perchent jamais sur les arbres. Quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement ; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans ; et Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser (1) : Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur (2) ; et tel est en effet leur caractère, aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude. Solon voulait même que les enfants et les jeunes gens vissent ces sortes de combats, pour y prendre

(1) Olina, Uccellaria, pag. 58.

(2) Artemidore, lib. III, cap. 5.

des leçons de courage; et il fallait bien que cette sorte de gymnastique, qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains, et qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avait acquis de la célébrité par ses victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux cailles à qui on donne à manger largement; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre); d'abord elles se lancent des regards menaçants; puis, partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre, en dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille (1). Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme. La caille étant mise dans une grande caisse, au milieu d'un cercle qui était tracé sur le fond, l'homme lui frappait la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachait quelques plumes: si la caille en se défendant ne sortait point du cercle tracé, c'était son maître qui gagnait la gageure; mais si elle mettait un pied hors de la

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag, 161.

circonférence, c'était son digne adversaire antagoniste qui était déclaré vainqueur, et les cailles qui avaient été souvent victorieuses se vendaient fort cher (1). Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu: et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance (2) et dans toute l'Afrique habitable (3), en Espagne, en Italie (4), en France, en Suisse (5), dans les Pays-Bas (6) et en Allemagne (7), en Angleterre (8), en Écosse (9), en Suède (10), et jusqu'en Islande (11) et du côté de de l'est, en Pologne (12), en Russie (13); en Tarta-

(1) Voyez Jul. Pollux, de Ludis, lib. 9.

(2) Voyez Kolbe, tome I, page 152.

(3) Voyez Fl. Joseph, lib. 3, cap. 1. Comestor, etc.

(4) Voyez Aldrovande.

(5) Stumpfius Aldrovandi, Ornithologia, tom. II, pag. 157.

(6) Aldrovande, Ibidem.

(7) Frisch, planche 117.

(8) Britisch Zoology, pag. 87.

(9) Sibbaldus, Historia Animalium in Scotiâ, pag. 16.

(10) Fauna Suecica, pag. 64.

(11) Horrebow, Nouvelle Description de l'Islande.

(12) Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, pag. 376.

(13) In campis Russicis et Podolicis reperiuntur coturnices..... Martin Cramer, de Polonia; et Rzaczynski, loco citato.

rie (1), et jusqu'à la Chine (2). Il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires, qui sont les points où les deux continents se rapprochent le plus; et en effet, on en trouve dans les îles Malouines, comme nous le dirons plus bas. En général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc partout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse : Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement (3); et nous avons vu plus haut que les Chinois se servaient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piége; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au-devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils

---

(1) Gerbillon, Voyages faits en Tartarie à la suite ou par ordre de l'empereur de la Chine. Voyez l'Histoire générale des Voyages, tome VII, pages 465 et 505.

(2) Voyez Glanures d'Edwards, tome I, page 78. Les Chinois, dit-il, ont aussi notre caille commune dans leur pays, comme il paraît visiblement par leurs tableaux, où l'on retrouve son portrait d'après nature.

(3) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 172.

prennent pour un autre oiseau de leur espèce; à la Chine, on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement (1) : en général, tous les piéges qui réussissent pour les autres oiseaux sont bons pour les cailles, surtout pour les mâles, qui sont moins défiants et plus ardents que leurs femelles, et que l'on mène partout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs (2), à leur graisse, etc., la propriété de relever les forces abattues et d'exciter les tempéraments fatigués; on a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre procurait aux personnes qui y couchaient des songes vénériens (3). Il faut citer les erreurs, afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

(1) Gemelli Carreri.

(2) Ova coturnicis inuncta testibus voluptatem inducunt, et pota libidinem augent. Kiranides.

(3) Frisch, planche 117.

LE CHROKIEL

OU

GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

Tetrao coturnix, var. *B*. Linn.

Nous ne connaissons cette caille que par le jésuite Rzaczynski, auteur polonais, et qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article, qu'il parle d'un oiseau de son pays : elle paraît avoir la même forme, le même instinct, que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur (1) : c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos bécasses (2). Si le climat n'était pas aussi différent, je croirais que ce serait le même oiseau que celui de cet article.

LA CAILLE BLANCHE.

Tetrao coturnix, var. *Y*. Linn.

Aristote est le seul qui ait parlé de cette caille (3), qui doit faire variété dans l'espèce des

(1) Voyez Rzaczynski, Hist. nat. Poloniæ, pag. 277.

(2) Voyez Collection de Purchass, tome II, page 1567.

(3) Voyez Aristote, de Coloribus, cap. 6.

cailles, comme la perdrix grise-blanche et la perdrix rouge-blanche font variétés dans ces deux espèces de perdrix; l'alouette blanche dans celle des alouettes, etc.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*) (1). Est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel?.

LA CAILLE

DES ÎLES MALOUINES.*

Tetrao falkandicus, Linn. — *Perdix falklandica*, Lath.

On pourrait encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine; car elle n'en paraît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais, ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continents vers le midi; et il faudrait que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposait qu'ayant

(1) Martin Cramer, de Poloniâ, lib. 1, pag. 474.

* Voyez les planches enluminées, n° 222.

passé par le nord, de l'Europe en Amérique, elles se trouvent jusqu'au détroit de Magellan : je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines.

LA FRAISE

OU

CAILLE DE LA CHINE.*

Tetrao sinensis, Linn. — *Perdix sinensis*, Lath.

Cet oiseau est représenté dans nos planches sous le nom de *caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au Cabinet; mais elle se trouve aussi à la Chine, et je l'ai appelée la *fraise* à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun-noirâtre : elle est une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, *planche* 247 : il diffère de la femelle représentée dans nos planches enluminées, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus

* Voyez les planches enluminées, n° 126.

de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives et plus variées, et les pieds plus forts. Le sujet dessiné et décrit par M. Edwards avait été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles; et que les Chinois font, à cette occasion, des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs (1) : on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre de nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre et particulier.

LE TURNIX
OU
CAILLE DE MADAGASCAR.*

TETRAO NIGRICOLLIS; Linn. — *Hemipodius Madagascariensis;* Temm.

NOUS avons donné à cette caille le nom de *turnix*, par contraction de celui de *coturnix*, pour

(1) Voyez George Edwards, Gleanings, tom. I, page 78.
* Voyez les planches enluminées, n° 171.

la distinguer de la caille ordinaire, dont elle diffère à bien des égards : car, premièrement, elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs, que pour l'ordre de leur distribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, et n'en a point de postérieur.

LE RÉVEIL-MATIN

OU

LA CAILLE DE JAVA. (1)

Tetrao suscitator, Linn. — *Coturnix Javanensis*, Bein.

CET oiseau, qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, et chante aussi par intervalles; mais il s'en distingue par des différences nombreuses et considérables : 1° par le son de sa voix, qui est très-grave, très-fort, et assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais (2);

2° Par la douceur de son naturel, qui la rend

(1) Voyez Bontius, Historia naturalis et medica Indiæ Orientalis, pag. 64.

(2) Les Hollandais appellent ce mugissement *pittoor*, selon Bontius.

susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poulets domestiques;

3° Par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament : elle ne chante, elle ne vit, que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; et, dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison (1). Enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt bientôt.

4° Par son instinct; car il paraît, par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort social, et qu'elle va par compagnies. Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java : or, nos cailles vivent isolées, et ne se trouvent jamais dans les bois.

5° Enfin, par la forme de son bec qui est un peu plus allongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille et avec beaucoup d'autres espèces; c'est que les mâles se battent entre eux avec acharnement, et jusqu'à ce que

(1) Bontius dit qu'il tenait de ces oiseaux en cage exprès pour servir de réveil-matin; et en effet, leurs premiers cris annoncent toujours le lever du soleil.

mort s'ensuive : mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune ; et c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.

Nota. Le tetrao javanicus, Linn., quoique habitant le même pays que la caille de Java, forme une espèce bien distincte. L. 1825.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PARAISSENT AVOIR DU RAPPORT

AVEC LES PERDRIX

ET AVEC LES CAILLES.

I.

LES COLINS.

Les colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez (1), et au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet écrivain plus d'une méprise, qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg, qui fait profession de ne parler que d'après les autres, et qui ne parle ici des colins que d'après Fernandez (2), ne fait aucune mention du cacacolin du *chapitre* 134, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandez parle de deux aco-

(1) Voyez Fernandez, Historia Avium novæ Hispaniæ, cap. 24, 25, 39, 85 et 134.

(2) Voyez Joann. Euseb. Nierembergi Historia naturæ maximè peregrinæ. Lib. 10, cap. 72, pag. 232.

lins ou cailles d'eau, aux *chapitres* 10 et 131. Nieremberg fait mention du premier, et fort mal à propos, à la suite des colins, puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du *chapitre* 131, dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du *chapitre* 85 de Fernandez, lequel est une perdrix du Mexique, et par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray, copiant Nieremberg, copiste de Fernandez, au sujet du *coyolcozque*, change son expression, et altère, à mon avis, le sens de la phrase: car Nieremberg dit que ce coyolcozque est semblable aux cailles ainsi appelées par nos Espagnols (1) (lesquels sont certainement les colins), et finit par dire qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne (2); et M. Ray lui fait dire qu'il est semblable aux cailles d'Europe, et supprime ces mots, *est enim species perdicis Hispanicæ* (3): cependant ces derniers mots sont essentiels, et renferment la véritable opinion de Fernandez sur l'espèce à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au *chapitre* 39, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les Espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles de l'Europe, quoi-

(1) Coturnicibus vocatis a nostris similis. A l'endroit cité, page 233.
(2) Est enim ejus (perdicis Hispanicæ) species. Ibidem.
(3) Synopsis methodica avium appendix. Pag. 158.

que cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix. Il est vrai qu'il répète encore, dans ce même chapitre, que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir, au milieu de toutes ces incertitudes, que, lorsque cet auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'est d'après le vulgaire (1), qui, dans l'imposition des noms, se détermine souvent par des rapports superficiels, et que son opinion réfléchie est que se sont des espèces de perdrix. J'aurais donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le seul observateur qui ait vu ces oiseaux, placer les colins à la suite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter, autant qu'il était possible, à l'opinion vulgaire, qui n'est pas dénuée de tout fondement, et mettre ces oiseaux à la suite des cailles, comme ayant rapport aux cailles et aux perdrix.

Suivant Fernandez, les colins sont fort communs dans la nouvelle Espagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon et très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours : ils se nourrissent de grains, et on les tient communément en cage (2);

(1) Il dit toujours, en parlant de cette espèce, Coturnicis Mexicanæ (cap. 24), coturnicis vocatæ (cap. 34), quam vocant coturnicem (cap. 39); et quand il dit coturnicis nostræ (cap. 25), il est évident qu'il veut parler de ce même oiseau appelé *caille* au Mexique, puisqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille mexicaine, il dit ici (cap. 25), coturnicis nostræ quoque est species.

(2) Fernandez, Historia Avium, cap. 39.

ce qui me ferait croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles et même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivants.

2.

LE ZONÉCOLIN. (1)

Tetrao cristatus, Linn. — *Perdix cristata*, Lath.

Ce nom, abrégé du mot mexicain *quanhtzonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, et dont le plumage est de couleur obscur; mais ce qui le distingue, c'est son cri, qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, et la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandez reconnaît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros et sans huppe: ce pourrait bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

3.

LE GRAND COLIN. (2)

Tetrao Novæ Hispaniæ, Linn.

C'est ici la plus grande espèce de tous ces colins. Fernandez ne nous apprend point son nom:

(1) Voyez Fernandez, Historia Avium, cap. 39.

(2) Voyez Fernandez, cap. 39; et Brisson, Ornithologie, tome I, page 257.

il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc et de noir, et qu'il y a aussi du blanc sur le dos et au bout des ailes; ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds et du bec.

4.

LE CACOLIN.

Cet oiseau, appelé *cacacolin* par Fernandez, est, selon lui, une espèce de caille (1), c'est-à-dire de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, et ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson, n'en parlent point.

5.

LE COYOLCOS.

LA CAILLE DU MEXIQUE, Brisson. — *Tetrao Coyolcos;* Linn.

C'est ainsi que j'adoucis le nom Mexicain *Coyolcozque*. Cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre et de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage : le fauve mêlé de blanc est la couleur

(1) La plupart des ornithologistes rapportent cette espèce au zonécolin ou tetrao cristatus de Linn. L. 1825.

(2) Coturnicis vocatæ species. Voyez Fernandez, cap. 134.

dominante du dessus du corps, et le fauve seul celle du dessous et des pieds; le sommet de la tête est noir et blanc, et deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou : il se tient dans les terres cultivées. Voilà ce que dit Fernandez; et c'est faute de l'avoir lu avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille par son chant, son vol, etc. (1); tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles, ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire aux colins, et que c'est en effet une espèce de perdrix (2).

6.

LE COLENICUI.

Tetrao Mexicanus, Linn. (3).

Frisch donne (*planche* 113) la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, et qui ressemble, selon lui, aux gélinottes par le bec et les pieds, et par sa forme totale, quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paraît par sa

(1) Voyez Brisson, Ornithologie, tome I, page 256.

(2) Perdicis Hispanicæ... species est... Historia animalium novæ Hispaniæ. Pag. 19, cap. 24.

(3) La caille de la Louisiane est la *perdix borealis* de Temminck; Gmelin, dans le *Systema Naturæ*, la réunit au colenicui, et ne fait qu'une seule espèce de ces deux oiseaux.

figure. M. Brisson, qui regarde cet oiseau comme le même que le *coleniculltic* de Fernandez (1), l'a rangé parmi les cailles, sous le nom de *caille de la Louisiane*, et en a donné la figure (2); mais, en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch et de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau; car, sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, et encore moins à l'attitude, qui n'est que trop arbitraire, je remarque que le bec et les pieds sont gros et jaunâtres selon M. Frisch, rouges et de médiocre grosseur selon M. Brisson, et que les pieds sont bleus selon Fernandez (3).

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter: car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, et Fernandez qu'une perdrix; car, quoique celui-ci dise, au commencement du *chapitre* 25, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire; car il finit ce même chapitre en assurant que le *coleniculltic* ressemble par sa grosseur, son chant, ses mœurs, et par tout le reste (*ceteris cunctis*), à l'oiseau du *chapitre* 24: or, cet oiseau du *cha-*

(1) Fernandez, Hist. Avium novæ Hispaniæ, cap. 25, pag. 19.
(2) Brisson, Ornithologie, tome I, page 258; et planche 22.
(3) Fernandez, à l'endroit cité, page 20.

pitre 24 est le coyolcozque, espèce de *colin*; et Fernandez, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix (1).

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir et éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode; il lui assigne donc parmi ses classes et ses genres la place qu'il croit lui convenir le mieux: un autre, qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit; et pour peu que l'on connaisse le procédé des méthodes et la marche de la nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, et n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, et surtout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivants, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paraîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs et les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paraît avoir les ailes un peu plus longues: il est brun sur le corps, gris-sale et noir par-dessous; il a la gorge blanche et des espèces de sourcils blancs.

(1) Colin genera (quas Coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, etsi ad perdicum species sint citra dubium referendæ). cap. 39.

7.

L'OCOCOLIN

OU

PERDRIX DE MONTAGNE DU MEXIQUE.(1)

Tetrao nævius; Linn.

Cette espèce, que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique (2), s'éloigne encore plus de la caille et même de la perdrix que le précédent : elle est beaucoup plus grosse, et sa chair n'est pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge par la couleur de son plumage, de son bec et de ses pieds : celle du corps est un mélange de brun, de gris-clair et de fauve ; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée ; leur partie supérieure est semée de taches obscurs, blanches et fauves, de même que la tête et le cou. Il se plaît dans les climats tempérés et même un peu froids, et ne saurait vivre ni se perpétuer dans les climats brûlants. Fernandez parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent (3).

(1) Voyez Fernandez, chap. 85. Brisson, tome I, page 226.

(2) Voyez Ornithologie de Brisson, tome II, page 84. En général les rolliers ont le bec plus droit et la queue plus longue que les perdrix.

(3) Ococolin genus Pici, rostro longo et acuto.... vivit in Telzocanarum sylvarum arboribus, ubi sobolem educat : non cantillat. Fernandez, cap. 211.

LE PIGEON.

Il était aisé de rendre domestiques des oiseaux pesants, tels que les coqs, les dindons et les paons; mais ceux qui sont légers, et dont le vol est rapide, demandaient plus d'art pour être subjugués. Une chaumière basse, dans un terrain clos, suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles : il faut des tours, des bâtiments élevés, faits exprès, bien enduits en dehors et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons : ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie. Pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs : il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles

aux boulins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes et des creux d'arbres; d'autres qui semblent fuir nos habitations et que rien ne peut y attirer; tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs, sembleraient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeon* un grand nombre d'espèces diverses, dont chacune aurait son naturel propre et différent de celui des autres; et ce qui semblerait confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos nomenclateurs modernes qui comptent, indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq espèces de pigeons, sans y comprendre ni les ramiers ni les tourterelles. Nous séparerons d'abord ces deux dernières espèces de celles des pigeons; et, comme ce sont en effet des oiseaux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres, nous traiterons de chacun dans un article séparé.

Les cinq espèces de pigeons indiqués par nos nomenclateurs sont : 1° le pigeon domestique; 2° le pigeon romain, sous l'espèce duquel ils comprennent seize variétés; 3° le pigeon biset; 4° le pigeon de roche avec une variété; 5° le pigeon sauvage (1). Or ces cinq espèces, à mon avis, n'en font qu'une, et voici la preuve : le pigeon domes-

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 68 jusqu'à 89.

tique et le pigeon romain avec toutes ses variétés, quoique différents par la grandeur et par les couleurs, sont certainement de la même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. On ne doit donc pas regarder les pigeons de volière et les pigeons de colombier, c'est-à-dire les grands et les petits pigeons domestiques, comme deux espèces différentes; et il faut se borner à dire que ce sont deux races dans une seule espèce, dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre: de même, le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon sauvage, sont trois espèces nominales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du biset, dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon sauvage ne font que des variétés très-légères, puisque, de l'aveu même de nos nomenclateurs, ces trois oiseaux sont à peu près de la même grandeur; que tous trois sont de passage, se perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, et ne diffèrent entre eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq espèces nominales déja réduites à deux; savoir, le biset et le pigeon, entre lesquelles deux il n'y a de différence réelle, sinon que le premier est sauvage et le second est domestique: je regarde le biset comme la souche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, et duquel il diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les

hommes. Quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je suis persuadé que le biset et le pigeon de nos colombiers produiraient ensemble s'ils étaient unis; car il y a moins loin de notre petit pigeon domestique au biset qu'aux gros pigeons pattus ou romains, avec lesquels néanmoins il s'unit et produit. D'ailleurs, nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement, et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers, et prennent l'habitude de se percher sur les arbres: c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature : ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société, et vont s'établir dans les bois; ils retournent donc à leur état de nature poussés par leur seul instinct. D'autres, apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre se réfugient dans une tour peu fréquentée; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux

rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auraient dû les retenir : voilà la seconde nuance. Ces pigeons de murailles ne retournent pas en entier à l'état de nature ; ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connaît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons mêmes que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature à laquelle ils pourraient encore remonter. Mais il n'en est pas de même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération : ce sont les gros et petits pigeons de volière dont les races, les variétés, les mélanges sont presque innumé-

rables, parce que depuis un temps immémorial ils sont absolument domestiques; et l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité. Dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout temps : la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucune des ressources, aucun des petits talents que le besoin inspire à tous les animaux : on peut donc regarder cette dernière classe, dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme; et, comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur

de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la nature.

Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui était le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelque empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que, dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissements nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux; on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite: les descendants de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces: mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendants; et, par ces attentions suivies, on peut, avec le temps, créer à nos yeux,

c'est-à-dire amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux, que la nature seule n'aurait jamais produits. Les semences de toute matière vivante lui appartiennent; elle en compose tous les germes des êtres organisés: mais la combinaison, la succession, l'assortiment, la réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme: dès lors, il est le maître de forcer la nature par ses combinaisons, et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races, qui, sans ses soins, n'auraient jamais vu le jour.

Si quelqu'un voulait donc faire l'histoire complète et la description détaillée des pigeons de volière, ce serait moins l'histoire de la nature que celle de l'art de l'homme; et c'est par cette raison que nous croyons devoir nous borner ici à une simple énumération, qui contiendra l'exposition des principales variétés de cette espèce, dont le type est moins fixe et la forme plus variable que dans aucun autre animal.

Le biset (1) ou pigeon sauvage * (2) est la tige

---

* (1) La colombe biset, Temm. — Columba domestica, var. livia, Linn. Lam. 1825.

* Voyez les planches enluminées, n° 510.

(2) Biset, Belon, Hist. des Oiseaux, page 311..... Biset, croiseau. Idem, Portraits d'Oiseaux, page 77, b. *Nota.* Le nom *croiseau* vient peut-être de croisé, les ailes et la queue du biset étant croisées de bandes

primitive de tous les autres pigeons : communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique ; et c'est de cette couleur que lui vient son nom. Cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur : car le pigeon dont Frisch a donné la figure sous le nom de *columba agrestis* (1) n'est qu'un biset blanc à tête et queue rousses ; et celui que le même auteur a donné sous la dénomination de *vinago, sive columba montana* (2), n'est encore qu'un biset noir-bleu ; c'est le même qu'Albin a décrit sous le nom de *pigeon ramier* (3), qui ne lui convient pas ; et le même encore dont Belon parle sous le nom de *pigeon fuyard,* qui lui convient mieux (4) ; car on peut présumer que l'origine de cette variété dans les bisets vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuient et désertent nos colombiers pour se rendre sauvages, d'autant que ces bisets noirs-bleus (5) nichent non-seulement dans les arbres creux, mais aussi dans les trous des bâtiments

---

noires ou brunes. — Columba livia. Gesner, Avi. pag. 307..... Palumbus vel palumbes minor. Idem. Icon. Avi. pag. 66. — Columba fera saxatilis. Schwenckfeld, Theriot. Sil. pag. 240. — Columba saxatilis M. Varronis. Aldrov. Avi. tom. II, pag. 483. — Biset. Albin, tome III, p. 18, avec une figure, planche 44. — Le Biset. Brisson, Ornithologie, tome I, page 82.

(1) Frisch, planche 143, avec une bonne figure coloriée.

(2) Frisch, planche 139, avec une bonne figure coloriée.

(3) Albin, tome II, page 31, avec une figure, planche 46.

(4) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 312.

(5) Columba œnas. Linn. L. 1825.

ruinés et les rochers qui sont dans les forêts, ce qui leur a fait donner, par quelques naturalistes, le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies* (1); et, comme ils aiment aussi les terres élevées et les montagnes, d'autres les ont appelés *pigeons de montagne.* Nous remarquerons même que les anciens ne connaissaient que cette espèce de pigeon sauvage, qu'ils appelaient οἰνὰς ou *vinago*, et qu'ils ne font nulle mention de notre biset, qui néanmoins est le seul pigeon vraiment sauvage, et qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait, qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que, dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques, on trouve aussi des *œnas*, depuis la Suède (2) jusque dans les climats chauds (3), au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids et ne restent que

(1) Columba domestica, var. saxatilis, Linn. — Columba rupicola, Lath. L. 1825.

(2) Columba cærulescens, collo nitido, maculà duplici alarum nigricante. Linn. Faun. Suecica, n° 174.

(3) On trouve partout dans la Perse des pigeons sauvages et domestiques, mais les sauvages sont en bien plus grande quantité; et, comme la fiente de pigeon est le meilleur fumier pour les melons, on élève grand nombre de pigeons, et avec soin, dans tout le royaume: c'est je crois le pays de tout le monde où l'on fait les plus beaux colombiers...... on compte plus de trois mille colombiers autour d'Hispaham: c'est un plaisir du peuple de prendre des pigeons à la campagne..... par le moyen des pigeons apprivoisés et élevés à cet usage, qu'ils font voler en troupes tout le long du jour après les pigeons sauvages: ils les mettent parmi eux dans leur troupe, et les amènent ainsi au colombier. Voyage de Chardin, tome II, pages 29 et 30. Voyez aussi Tavernier, tome II,

pendant l'été dans nos pays tempérés : ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne, et dans les autres provinces septentrionales de la France, vers la fin de février et au commencement de mars ; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbres, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été; et à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent dans le mois de novembre : ils prennent leur route du côté du midi, et se rendent probablement en Afrique, par l'Espagne, pour y passer l'hiver.

Le biset, ou pigeon sauvage, et l'œnas, ou le pigeon déserteur, qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et, par cette habitude, se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de nature, vient le pigeon (1) de nos colom-

pages 22 et 23. — Les pigeons de l'île Rodrigue sont un peu plus petits que les nôtres, tous de couleur d'ardoise, et toujours fort gras et fort bons : ils perchent et nichent sur les arbres, et on les prend très-aisément. Voyage de Leguat, tome I, page 106.

(1) En grec, Περιστερὰ; en latin, *columba;* en espagnol, *colont* ou *paloma ;* en italien, *columbo*, *columba ;* en allemand, *taube* ou *tauben ;* en saxon, *duve ;* en suédois, *duwa ;* en anglais, *dove*, *common dove house pigeon ;* en polonais, *golab*. — Pigeon ; Belon, Hist. nat. des oiseaux, page 313... Coulon, colombe, pigeon, pigeon privé. Idem, Portraits d'Oiseaux, page 78, *a*. — Columba vulgaris. Gesner, de Avi-

biers *(1), qui, comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paraissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, et les pigeons de volière produisent jusqu'à dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus : combien de plaisirs de plus suppose cette différence, surtout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances et en jouir plus pleinement qu'aucune autre! Ils pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, et n'élèvent presque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre femelle : il y en a même plusieurs, et ce sont les plus jeunes, qui ne pondent qu'une fois; car le produit du printemps est toujours plus nombreux, c'est-à-dire la quantité de pigeonneaux, dans le même colombier, plus abondante qu'en automne, du moins dans

---

bus, pag. 279. — Columba. Prosper. Alpin. Ægypt. vol. 1, pag. 198. — Columba vulgaris. Sloane, Jamaïc. pag. 302. — Pigeon. Du Tertre, Hist. des Antilles, tome II, page 266. — Pigeon sauvage ordinaire. Albin, tome III, page 17, avec une figure, planche 42. — Le pigeon domestique. Brisson, Ornithol. tom. I, pag. 68.

* Voyez les planches enluminées, n° 466.

(1) Columba domestica, Linn. L. 1825.

ces climats. Les meilleurs colombiers, où les pigeons se plaisent et multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations: placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de votre terrain, et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication; ils aiment les lieux paisibles, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil. J'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers, situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit était entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étaient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder. C'est surtout au printemps et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers, qui, par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, était élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisaient que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire

cent ou cent trente paires : il faut seulement avoir soin de veiller à l'oiseau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés et isolés, et qui ne laisse pas d'inquiéter les pigeons, sans néanmoins en détruire beaucoup; car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière, qui le sont entièrement, et dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des races, qu'elles demanderaient un volume d'écriture et un autre de planches, si nous voulions les décrire et les représenter toutes; mais, comme je l'ai déja fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité et d'art, qu'un sujet d'histoire naturelle; et nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux et les rejetons des variétés secondaires.

Les curieux en ce genre donnent le nom de *bisets* à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, et qu'on met dans de grands colombiers: ceux qu'ils appellent *pigeons domestiques* ne se tiennent que dans de petits colombiers ou volières, et ne se répandent pas à la campagne. Il y en a de plus grands et de plus petits; par exemple, les pigeons culbutants et les pigeons tournants, qui sont les plus petits de tous les pi-

geons de volière, le sont plus que le pigeon de colombier; ils sont aussi plus légers de vol, et plus dégagés de corps; et, quand ils se mêlent avec les pigeons de colombier, ils perdent l'habitude de tourner et de culbuter. Il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, et qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'est-à-dire les variétés principales de pigeons domestiques, avec lesquelles on peut faire toutes les variétés secondaires de chacune de ces races, sont, 1° les pigeons (1) appelés *grosses gorges* (2), parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieusement leur jabot en aspirant et retenant l'air; 2° les pigeons mondains, qui sont les plus recommandables par leur fécondité, ainsi que les pigeons romains, les pigeons pattus (3) et les nonnains (4); 3° les pigeons-paons (5), qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon (6); 4° le pigeon-cravate (7) ou à gorge frisée (8); 5° le pigeon-coquille hollandais; 6° le pigeon-hirondelle; 7° le pigeon-carme;

(1) Columba domestica, var. gutturosa, Linn. L. 1825.
(2) Voyez la planche 25 des oiseaux.
(3) Columba domestica, var. cucullata, Linn. L. 1825.
(4) Voyez la planche 25 des oiseaux.
(5) Columba domestica, var. laticauda, Linn. L. 1825.
(6) Voyez la planche 26 des oiseaux.
(7) Columba domestica, var. turbinata, Linn. L. 1825.
(8) Voyez la planche 26 des oiseaux.



P. Oudart del: Lithog: de C. Motte Meunier direxit

1 Le Pigeon grosse gorge. 2 Le Pigeon Nonain.

8° le pigeon-heurté; 9° les pigeons suisses; 10° le pigeon culbutant; 11° le pigeon tournant.

La race du pigeon grosse-gorge est composée des variétés suivantes :

1° Le pigeon grosse-gorge soupe-en-vin, dont les mâles sont très-beaux, parce qu'ils sont panachés, et dont les femelles ne panachent point.

2° Le pigeon grosse-gorge chamois panaché; la femelle ne panache point : c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la *planche* 146 de Frisch, que les Allemands appellent *kropf-taube* ou *kröuper*, et que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa seu columba æsophago inflato.*

3° Le pigeon grosse-gorge, blanc comme un cygne.

4° Le pigeon grosse-gorge blanc, pattu et à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paraît fort détachée.

5° Le pigeon grosse-gorge gris panaché, et le gris doux, dont la couleur est douce et uniforme par tout le corps.

6° Le pigeon grosse-gorge gris-de-fer, gris barré et à rubans.

7° Le pigeon grosse-gorge gris piqué, comme argenté.

8° Le pigeon grosse-gorge-jacinthe d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9° Le pigeon grosse-gorge couleur de feu : il y a sur toutes ses plumes une barre bleue et une

barre rouge, et la plume est terminée par une barre noire.

10° Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11° Le pigeon grosse-gorge couleur de marron, avec les pennes de l'aile toutes blanches.

12° Le pigeon grosse-gorge maurin, d'un beau noir velouté, avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse-gorge marron : ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou, et, dans ces dernières races à vol blanc et à grosse-gorge, la femelle est semblable au mâle. Au reste, dans toutes les races de grosse-gorge, d'origine pure, c'est-à-dire de couleur uniforme, les dix pennes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, et on peut regarder ce caractère comme général.

13° Le pigeon grosse-gorge ardoisé, avec le vol blanc et la cravate blanche; la femelle est semblable au mâle. Voilà les races principales des pigeons à grosse-gorge ; mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleurs de nuit, etc.

Tous les pigeons, en général, ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en inspirant l'air; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de pigeons grosse-gorge ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement, qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les

organes; ce jabot, presque aussi gros que tout le reste de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi, pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent. On les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains: c'est la plus commune, et, en même temps, la plus estimée à cause de sa grande fécondité.

Le mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le biset; la femelle ressemble assez au mâle. Ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière; et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers, ou plutôt des trous un peu profonds, formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car, chacun de ces pigeons défend, non-seulement son panier, et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un espace quarré de huit pieds de côté; et les personnes qui en ont élevé assurent qu'avec six paires on pourrait avoir tout autant de produit. Plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combats, de tapage et d'œufs cassés. Il y a dans cette

race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles inféondes et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge; mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année : cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans. La ponte des deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hiver en deux jours; en sorte qu'il y a un intervalle de temps différent, suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf. La femelle tient chaud son premier œuf, sans néanmoins le couver assidument; elle ne commence à couver constamment qu'après la ponte du second œuf : l'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, surtout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en hiver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles, plutôt que de les quitter : une femelle, entre autres, dont les pattes gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos; ses pattes avaient gelé, parce que son panier était tout près de la fenêtre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin; et au moment que,

pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la tremie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs; et cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux :

1° Les premiers mondains sont des oiseaux lourds, et à peu près gros comme de petites poules: on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur, car ils ne sont pas bons pour la multiplication;

2° Les bagadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus du bec en forme d'une petite morille, et un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de voir : ces pigeons ne produisent que difficilement et en petit nombre.

Les bagadais ont le bec courbé et crochu, et ils présentent plusieurs variétés : il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, etc.;

3° Le pigeon espagnol, qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule, et qui est très-beau; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a

point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, et que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, et le produit est un très-gros et très-grand pigeon ;

4° Le pigeon turc qui a, comme le bagadais, une grosse excroissance au-dessus du bec, avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux : ce pigeon turc est très-gros, huppé, bas de cuisses, large de corps et de vol : il y en a de minimes ou bruns presque noirs, tels que celui qui est représenté dans la *planche* 149 de Frisch ; d'autres dont la couleur est gris-de-fer, gris-de-lin, chamois et soupe-en-vin : ces pigeons sont très-lourds et ne s'écartent pas de leur volière ;

5° Les pigeons romains, qui ne sont pas tout-à-fait si grands que les turcs, mais qui ont le vol aussi étendu, n'ont point de huppe ; il y en a de noirs, de minimes et de tachetés (1) *.

Ce sont là les plus gros pigeons domestiques ; il y en a d'autres de moyenne grandeur, et d'autres plus petits. Dans les pigeons patus, qui ont les pieds couverts de plumes jusque sur les ongles, on distingue le patu sans huppe, dont Frisch a donné la figure, *planche* 145, sous la dénomination de *trummel taube* en allemand, et de *columba tympanisans* en latin, *pigeon-tambour* en

(1) Columba domestica, var. hispanica, Linn. L. 1825.

* Voyez les planches enluminées n° 110.

français; et le patu huppé, dont le même auteur a donné la figure, *planche* 144, sous le nom de *montaube* en allemand, et sous la dénomination latine de *columba menstrua seu cristata pedibus plumosis* : ce pigeon patu que, l'on appelle *pigeon tambour*, se nomme aussi *pigeon glou glou*, parce qu'il répète continuellement ce son, et que sa voix imite le bruit du tambour entendu de loin. Le pigeon pattu huppé est aussi appelé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois et qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couver de nouveau. C'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit et neuf pontes; ce qui est encore un très-grand produit.

Dans les races moyennes et petites de pigeons domestiques, on distingue le pigeon nonnain, dont il y a plusieurs variétés; savoir, le soupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché, mais dont les femelles de tous trois ne sont jamais panachées. Il y a aussi, dans la race des nonnains, une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui est tout noir avec la tête blanche et le bout des ailes aussi blanc; et c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la *planche* 150 de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube*, et en latin, *columba galerita*, et qu'il traduit en français par pigeon coiffé: mais

en général, tous les nonnains, soit maurins ou autres, sont coiffés, ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête, qui descend le long du cou et s'étend sur la poitrine, en forme de cravate composée de plumes redressées. Cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur, et sait aussi enfler un peu son jabot. Il ne produit pas autant que les autres nonnains, dont les plus parfaits sont tout blancs, et sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race : tous ont le bec très-court; ceux-ci produisent beaucoup, mais les pigeonneaux sont très-petits.

Le pigeon-paon est un peu plus gros que le pigeon nonnain; on l'appelle pigeon-paon, parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze : lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant; et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelque autre cause; car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs (1). C'est ordinaire-

(1) *Nota.* On connaît en effet un pigeon trembleur différent du pigeon-paon, en ce qu'il n'a pas la queue si large à beaucoup près. Le pigeon-paon a été indiqué par Willughby et Ray, sous la dénomination de *co-*

ment quand ils sont en amour qu'ils étalent ainsi leur queue; mais ils le font aussi dans d'autres temps. La femelle relève et étale sa queue comme le mâle, et l'a tout aussi belle. Il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec la tête et la queue noires ; et c'est à cette seconde variété qu'il faut rapporter le pigeon de la *planche* 151 de Frisch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *hunerschwantz*, et en latin *columba caudata* : cet auteur remarque que dans le même temps que le pigeon-paon étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol.* Ces pigeons ne volent pas aussi-bien que les autres; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent, et qu'ils tombent à terre : ainsi, on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons, qui par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes. Il y a aux Philippines, dit Gemelli Carreri, des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons polonais (1) sont plus gros que les pigeons-paons : ils ont pour caractère d'avoir le bec très-gros et très-court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très-basses : il y en

---

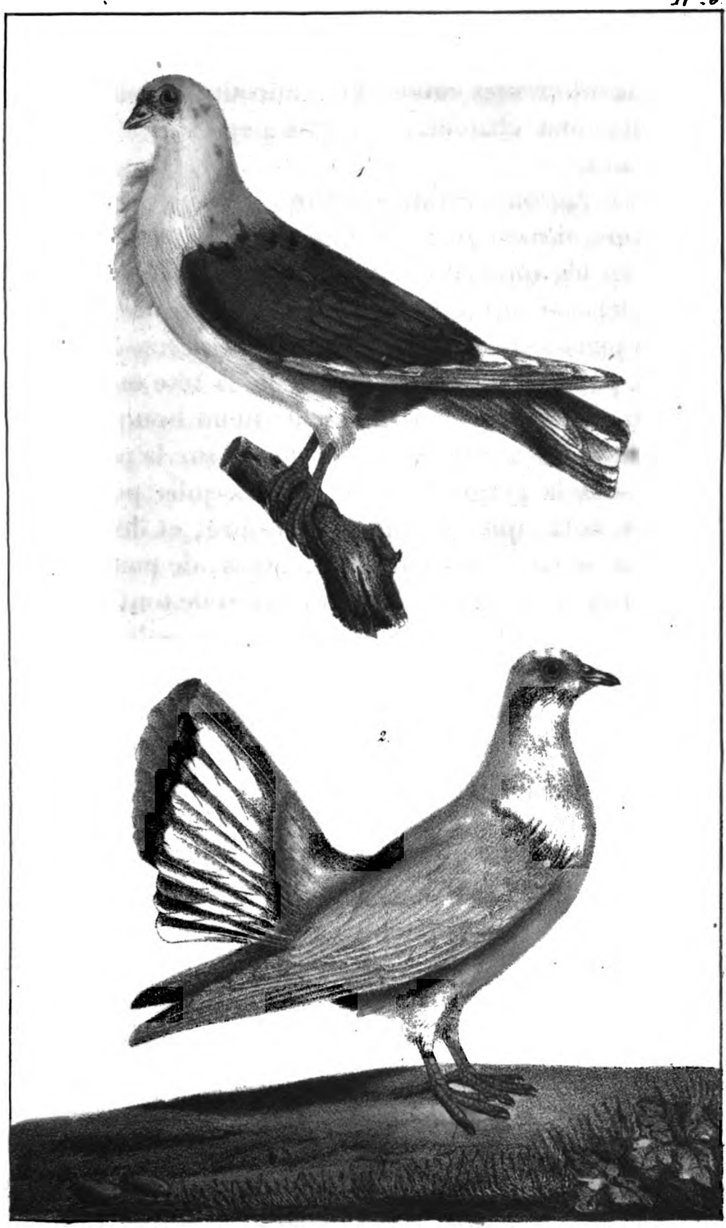
lumba tremula laticauda ; et le pigeon trembleur sous celle de *columba tremula angusticauda seu acuticauda :* celui-ci, sans relever ou étaler sa queue, tremble (dit-on) presque continuellement.

(1) Voyez la planche 27 de ce volume.

a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués et de tout blancs.

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle; et en les appariant ensemble, ils produisent des mulets ou métis. On distingue le pigeon-cravate du pigeon-nonnain, en ce que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête et sur le cou, et qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semblent se rebrousser sur la poitrine et sous la gorge. Ce sont de très-jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très-propre, et dont il y en a de soupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux et de gris, de tout blancs et de tout noirs, et d'autres blancs avec des manteaux noirs: c'est à cette dernière variété qu'on peut rapporter le pigeon représenté dans la *planche* 147 de Frisch, sous le nom allemand *mowchen*, et la dénomination latine de *columba collo hirsuto*. Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons, et n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs, il est petit, et se laisse aisément prendre par l'oiseau de proie; c'est par toutes ces raisons qu'on n'en élève guère.

Les pigeons qu'on appelle coquille-hollandais, parce qu'ils ont derrière la tête des plumes à rebours qui forment comme une espèce de coquille, sont aussi de petite taille : ils ont la tête noire, le bout de la queue et le bout des ailes aussi noirs,



P. Oudart del: Lithog: de C. Motte. Meunier direxit.

1. Le Pigeon Cravatte. 2. Le Pigeon Paon.

tout le reste du corps blanc. Il y en a aussi à tête rouge, à tête bleue et à tête et queue jaunes; et ordinairement la queue est de la même couleur que la tête, mais le vol est toujours tout blanc. La première variété, qui a la tête noire, ressemble si fort à l'hirondelle de mer, que quelques-uns lui ont donné ce nom avec d'autant plus d'analogie, que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais allongé et fort dégagé.

Il y a, indépendamment des têtes et queues bleues qui ont la coquille, dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont simplement le nom de tête et queue bleues, d'autres de tête et queue noires, d'autres de tête et queue rouges, et d'autres encore, tête et queue jaunes, et qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils sont à peu près gros comme les pigeons-paons: leur plumage est très-propre et bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle aussi pigeons-hirondelles, qui ne sont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps allongé de même, et le vol très-léger: tout le dessus de leur corps est blanc, et ils ont toutes les parties supérieures du corps, ainsi que le cou, la tête et la queue, noires, ou rouges, ou bleues, ou jaunes, avec un petit casque de ces mêmes couleurs sur la tête; mais le dessous de la tête est toujours blanc comme le dessous du cou. C'est à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cui-

rassé (1) de Jonston (2) et de Willughby (3), qui a pour caractère particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue et les pennes des ailes toujours de la même couleur, et le corps d'une couleur différente; par exemple, le corps blanc, et la tête, la queue et les ailes noires, ou de quelque autre couleur que ce soit.

Le pigeon-carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas et le plus petit de tous nos pigeons; il paraît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle le *crapaud-volant:* il est aussi très-patu, ayant les pieds fort courts et les plumes des jambes très-longues. Les femelles et les mâles se ressemblent, ainsi que dans la plupart des autres races: on y compte aussi quatre variétés qui sont les mêmes que dans les races précédentes, savoir: les gris-de-fer, les chamois, les soupe-en-vin et les gris-doux; mais ils ont tous le dessous du corps et des ailes blanc, tout le dessus de leur corps étant des couleurs que nous venons d'indiquer. Ils sont encore remarquables par leur bec, qui est plus petit que celui d'une tourterelle; et ils ont aussi une petite aigrette derrière la tête, qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée.

Le pigeon-tambour ou *glou glou*, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi parce qu'il

(1) Columba domestica, var. galeata, Linn. L. 1825.

(2) Columba galeata. Jonston, Avi. pag. 63.

(3) Columba galeata. Willughby, Ornithol. pag. 132, n° 11.

forme ce son *glou glou*, qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femelle, est aussi un pigeon fort bas et fort pattu; mais il est plus gros que le pigeon-carme, et à peu près de la taille du pigeon-polonais.

Le pigeon-heurté, c'est-à-dire masqué comme d'un coup de pinceau noir, bleu, jaune ou rouge, au-dessus du bec seulement et jusqu'au milieu de la tête, avec la queue de la même couleur, et tout le reste du corps blanc, est un pigeon fort recherché des curieux : il n'est point patu, et est de la grosseur des pigeons mondains ordinaires.

Les pigeons suisses sont plus petits que les pigeons ordinaires, et pas plus gros que les pigeons bisets; ils sont de même tout aussi légers de vol. Il y en a de plusieurs sortes, savoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune sur un fond blanc satiné, avec un collier qui vient former un plastron sur la poitrine, et qui est d'un rouge rembruni: ils ont souvent deux rubans sur les ailes de la même couleur que celle du plastron.

Il y a d'autres pigeons suisses qui ne sont point panachés, et qui sont ardoisés de couleur uniforme sur tout le corps, sans collier ni plastron; d'autres, qu'on appelle *colliers jaunes-jaspés, colliers jaunes-maillés;* d'autres, *colliers jaunes fort maillés,* etc. parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons suisses

une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré*, parce qu'il est d'une couleur plus bleue que les ardoisés.

Le pigeon culbutant (1) est encore un des plus petits pigeons. Celui que M. Frisch a fait représenter, *planche* 148, sous les noms de *tummel taube*, *tumler*, *columba gestuosa seu gesticularia*, est d'un roux brun; mais il y en a de gris et de variés de roux et de gris : il tourne sur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetterait en l'air, et c'est par cette raison qu'on l'a nommé *pigeon culbutant*. Il semble que tous ses mouvements supposent des vertiges, qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très-vite, s'élève le plus haut de tous, et ses mouvements sont très-précipités et fort irréguliers. Frisch dit que, comme par ses mouvements il imite, en quelque façon, les gestes et les sauts des danseurs de corde et des voltigeurs, on lui a donné le nom de pigeon-pantomime, *columba gestuosa*. Au reste, sa forme est assez semblable à celle du biset, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin et plus longtemps que les autres, et qu'il échappe plus aisément à l'oiseau de proie.

Il en est de même du pigeon-tournant que M. Brisson (2), d'après Willughby, a appelé le *pi-*

(1) Columba domestica, var. gyratrix, Linn. L. 1825.

(2) Columba percussor. Willughby, Ornithol. pag. 132, n° 9 — Le pigeon batteur. Brisson, Ornithol. tom. I, pag. 79.

geon batteur. Il tourne en rond lorsqu'il vole, et bat si fortement des ailes, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, et souvent il se rompt quelques plumes de l'aile par la violence de ce mouvement, qui semble tenir de la convulsion. Ces pigeons tournants ou batteurs sont communément gris avec des taches noires sur les ailes.

Je ne dirai qu'un mot de quelques autres variétés équivoques ou secondaires dont les nomenclateurs ont fait mention, et qui ressortissent sans doute aux races que nous venons d'indiquer, mais qu'on aurait quelque peine à y rapporter directement et sûrement, d'après les descriptions de ces auteurs : tels sont, par exemple, 1° le pigeon de Norwége, indiqué par Schwenckfeld (1), qui est blanc comme neige, et qui pourrait bien être un pigeon pattu huppé plus gros que les autres.

2° Le pigeon de Crète (2), suivant Aldrovande (3), ou de Barbarie, selon Willughby (4), qui a le bec très-court et les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre et marqué de deux taches noirâtres sur chaque aile.

(1) Schwenckfeld, Theriot. Sil. pag. 239.

(2) Columba domestica, var. barbarica, Linn.

(3) Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 478.

(4) Columba barbarica seu Numidica. Willugh. Ornithol. pag. 132, n° 8, planche 34, sous la dénomination de *Columba Numidica seu Cypria*.

3° Le pigeon frisé (1) de Schwenckfeld (2) et d'Aldrovande (3), qui est tout blanc et frisé sur tout le corps.

4° Le pigeon messager de Willughby (4), qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, et ses narines couvertes d'une membrane épaisse : on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers*.

5° Le pigeon-cavalier de Willughby (5) et d'Albin (6), qui provient, dit-on, du pigeon grosse-gorge et du pigeon messager, participant de l'un et de l'autre ; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse-gorge, et il porte sur ses narines des membranes épaisses comme le pigeon messager. Mais il y a apparence qu'on pourrait également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin ; il suffit, pour cela, de les séparer de leur femelle et de les transporter dans

(1) Columba domestica, var. hispida, Linn.

(2) Columba crispa. Schwenckfeld, Theriot. Sil. pag. 239.

(3) Columba crispis pennis. Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 470, avec une figure.

(4) Columba tabellaria. Willughby, Ornitholog. pag. 132, n° 5, avec une figure, planche 34.

(5) Columba eques. Willughby, Ornithol. pag. 132, n° 12.

(6) Pigeon cavalier. Albin, tom. II, page 30 avec une figure, planche 45.

le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelle, dès qu'ils seront mis en liberté (1).

On voit que ces cinq races de pigeons ne sont que des variétés secondaires des premières que nous avons indiquées, d'après les observations de quelques curieux qui ont passé leur vie à élever des pigeons, et particulièrement du sieur Fournier, qui en fait commerce, et qui a été chargé, pendant quelques années, du soin des volières et des basses-cours de S. A. S. Monseigneur le comte de Clermont. Ce prince, qui de très-bonne heure s'est déclaré protecteur des arts, toujours animé du goût des belles connaissances, a voulu savoir jusqu'où s'étendaient en ce genre les forces de la nature: on a rassemblé, par ses ordres, toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques; on les a multipliées et variées à l'infini. L'intelligence, les soins et la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui était connu,

(1) Dans les colombiers du Caire on sépare quelques mâles dont on retient les femelles, et on envoie ces mâles dans les villes dont on veut avoir des nouvelles : on écrit sur un petit morceau de papier qu'on recouvre de cire après l'avoir plié ; on l'ajuste et l'attache sous l'aile du pigeon mâle, et on le lâche de grand matin après lui avoir bien donné à manger, de peur qu'il ne s'arrête : il s'en va droit au colombier où est sa femelle... il fait en un jour le trajet qu'un homme de pied ne saurait faire en six. Voyage de Pietro della Valle, tom. I, pag. 416 et 417. — On se sert à Alep de pigeons qui portent en moins de six heures des lettres d'Alexandrette à Alep, quoiqu'il y ait vingt-deux bonnes lieues. Voyage de Thévenot, tome II, page 73.

et développé ce qui ne l'était pas ; on a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la nature ; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule et sans aide n'aurait pu amener à la lumière. En cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étaient inépuisables, et qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvait faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnaissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine.

Dès le temps des Grecs on connaissait les pigeons de volière, puisque Aristote dit qu'ils produisent dix et onze fois l'année, et que ceux d'Égypte produisent jusqu'à douze fois (1). L'on pourrait croire néanmoins que les grands colombiers, où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étaient pas fort en usage du temps de ce philosophe : il compose le genre *columbacé* de quatre espèces (2) ; savoir, le ramier (*palumbes*), la tourterelle (*turtur*), le biset (*vinago*), et le pigeon (*columbus*) ; et c'est de ce dernier dont il dit que le produit est de dix pontes par an. Or, ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de volière. Aristote

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 6, cap. 4.

(2) Idem, lib. 8, cap. 3.

n'en distingue pas les différences, et ne fait aucune mention des variétés de ces pigeons domestiques : peut-être ces variétés n'existaient qu'en petit nombre; mais il paraît qu'elles s'étaient bien multipliées du temps de Pline (1), qui parle des grands pigeons de Campanie et des curieux en ce genre, qui achetaient à un prix excessif une paire de beaux pigeons, dont ils racontaient l'origine et la noblesse, et qu'ils élevaient dans des tours placées au-dessus du toit de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les anciens au sujet des mœurs et des habitudes des pigeons doit donc se rapporter aux pigeons de volière plutôt qu'à ceux de nos colombiers, qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques et les pigeons sauvages, et qui participent en effet des mœurs des uns et des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs; la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque, et l'amour

---

(1) Columbarum amore insaniunt multi; super tecta exædificant turres iis; nobilitatemque singularum et origines narrant veteres. Jàm exemplo L. Axius, eques Romanus, ante bellum civile Pompeianum, denariis quadringentis singula paria venditavit, ut M. Varro tradit; quin et patriam nobilitavere, in Campaniâ grandissimæ provenire existimatæ. Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 37.

Nota. Les quatres cents deniers romains font soixante-dix livres de notre monnaie. La manie pour les beaux pigeons est donc encore plus grande aujourd'hui que du temps de Pline, car nos curieux les paient beaucoup plus cher.

sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même, qui supposent l'envie de plaire; l'art de se donner des graces, qui le suppose encore plus; les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes et pressants qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instants après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable: quels modèles pour l'homme, s'il pouvait ou savait les imiter!

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU PIGEON.

Il y a peu d'espèces qui soient aussi généralement répandues que celle du pigeon; comme il a l'aile très-forte et le vol soutenu, il peut faire aisément de longs voyages : aussi la plupart des races sauvages ou domestiques se trouvent dans tous les climats. De l'Égypte jusqu'en Norwége, on élève des pigeons de volière; et quoiqu'ils prospèrent mieux dans les climats chauds, ils ne laissent pas de réussir dans les pays froids, tout dépendant des soins qu'on leur donne; et ce qui prouve que l'espèce en général ne craint ni le chaud ni le froid, c'est que le pigeon sauvage ou biset se trouve également dans presque toutes les contrées des deux continents (1).

(1) Les oiseaux que les habitants de nos îles de l'Amérique appellent *ramiers* sont les vrais bisets de l'Europe : ils sont passagers et ne s'arrêtent jamais long-temps en un lieu; ils suivent les graines qui ne mûrissent pas en même temps dans tous les endroits des îles; ils branchent et nichent sur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année.... : il

Le pigeon brun de la Nouvelle-Espagne (1), indiqué par Fernandez sous le nom mexicain *cehoilotl* (2), qui est brun partout, excepté la poitrine et les extrémités des ailes, qui sont blanches, ne nous paraît être qu'une variété du biset : cet oiseau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noir, et les pieds rouges. Celui que le même auteur (3) indique sous le nom de *hoilotl*, qui est brun, marqué de taches noires, n'est vraisemblablement qu'une variété d'âge ou de sexe du précédent; et un autre du même pays appelé *kacahoilotl*, qui est bleu sur toutes les parties supérieures, et rouge sur la poitrine et le ventre, n'est peut-être encore qu'une variété de notre pigeon sauvage (4), et tous trois me paraissent appartenir à l'espèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Brisson (5) sous le

---

n'est pas croyable combien les chasseurs en tuent. Lorsqu'ils mangent de bonnes graines, ils sont gras et d'aussi bon goût que les pigeons d'Europe; mais ceux qui se nourrissent de graines amères, comme de celle de l'acomas, sont amers comme de la suie. Du Tertre, Hist. des Antilles, tome II, page 256. — Il y a des pigeons sur la côte de Guinée qui sont des plus communs, tels que nos pigeons des champs, et qui ne laissent pas d'être un fort bon manger. Bosman, Voyage de Guinée, page 242. — Il y a aux îles Maldives quantité de pigeons..... Il y a à Calécut des pigeons fort gros et des paons sauvages. Voyage de Pyrard, pages 131 et 426.

(1) Columba Mexicana, Linn.

(2) Fernandez, Hist. nov. Hisp. cap. 132, pag. 42.

(3) Ibidem, cap. 56, pag. 26; et cap. 60, pag. 57.

(4) Ibidem, cap. 159, pag. 46.

(5) Columba castaneo-violacea; ventre rufescente; remigibus interiùs

nom de *pigeon violet de la Martinique* (1), et qui est représenté* sous ce même nom de pigeon de la Martinique, ne nous paraît être qu'une très-légère variété de notre pigeon commun. Celui que ce même auteur (2) appelle simplement pigeon de la Martinique, et qui est représenté** sous la dénomination de *pigeon roux de Cayenne* (3), ne forment ni l'un ni l'autre des espèces différentes de celle de notre pigeon; il y a même toute apparence que le dernier n'est que la femelle du premier, et qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix* à la Martinique, où il n'y a point de vraies perdrix: mais ce sont des pigeons qui ne ressemblent à la perdrix que par la couleur du plumage, et qui ne diffèrent pas assez de nos pigeons, pour

---

rufis..... Columba violacea Martinicana. Le pigeon violet de la Martinique. Brisson, Ornithologie, tome I, page 129, planche 12, fig. 1. — Perdrix rousse. Du Tertre, Hist. des Antilles, tome II, page 254.

(1) Columba martinica, Linn.

* Voyez les planches enluminées, n° 162.

(2) Columba supernè fusco-rufescens, infernè dilutè fulvo-vinacea; torque violaceo aureo; maculis in utrâque alâ nigris; rectricibus lateralibus tæniâ transversâ nigrâ donatis, apice albis..... Columba Martinicana. Le pigeon de la Martinique. On l'appelle à la Martinique perdrix. Brisson, Ornithologie, tome I, pages 103 et 104.

** Voyez les planches enluminées, n° 141.

(3) Columba martinica, var. *b*. Linn.

Nota. Gmelin, dans le Systema naturæ, a décrit trois espèces de colombes sous les noms de columba cærulea, hoilt et nævia: ce ne sont que des variétés d'une seule et même espèce, disent quelques ornithologistes. L. 1825.

qu'on doive leur donner un autre nom; et comme l'un nous est venu de Cayenne, et l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'espèce est répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

Le pigeon décrit et dessiné par M. Edwards (*planche* 176), sous la dénomination de *pigeon brun des Indes orientales*, est de la même grosseur que notre pigeon biset; et, comme il n'en diffère que par les couleurs, on peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il est remarquable, en ce que ses yeux sont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, et qu'il relève souvent et subitement sa queue, sans cependant l'étaler comme le pigeon-paon.

Il en est de même du pigeon d'Amérique, donné par Catesby (1), sous le nom de *pigeon de passage* (2), et par Frisch sous celui de *columba Americana* (3), qui ne diffère de nos pigeons fuyards et devenus sauvages que par les couleurs et par les plumes de la queue qu'il a plus longues, ce qui semble le rapprocher de la tourterelle : mais ces différences ne nous paraissent pas suffisantes pour en faire une espèce distincte et séparée de celles de nos pigeons.

(1) Catesby, Hist. nat. de la Caroline, tome I, planche 23, avec une figure coloriée.

(2) Columba migratoria, Linn.

(3) Frisch, planche 142, avec une figure coloriée.

Il en est encore de même du pigeon indiqué par Ray (1), appelé par les Anglais *pigeon-perroquet*, décrit ensuite par M. Brisson (2), et que nous avons fait représenter * sous la dénomination de *pigeon vert des Philippines* (3) : comme il est de la même grandeur que notre pigeon sauvage ou fuyard, et qu'il n'en diffère que par la force des couleurs, ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'espèce de notre pigeon.

Il s'est trouvé, dans le cabinet du roi, un oiseau sous le nom de *pigeon-vert d'Amboine* (4), qui n'est pas celui que M. Brisson a donné sous ce nom (5), et que nous avons fait représenter ** : cet oiseau est d'une race très-voisine de la précédente, et pourrait bien même n'en être qu'une variété de sexe ou d'âge.

Le pigeon vert d'Amboine, décrit par M. Brisson (6), est de la grosseur d'une tourterelle ; et,

---

(1) Columba Maderas-patana variis coloribus eleganter depicta. Ray, Syst. Avi. pag. 196, n° 15.

(2) Le pigeon vert des Philippines. Brisson, Ornitholog. tom I, page 143, avec une figure, planche 11, fig. 2.

* Voyez les planches enluminées, n° 138.

(3) Columba vernans, Linn.

(4) Columba aromatica, Linn.

(5) Brisson, Ornithologie, tome I, page 145.

** Voyez les planches enluminées, n° 163.

(6) Columba viridi-olivacea ; dorso castaneo ; remigibus suprà nigris infrà cinereis, oris exterioribus flavis ; pedibus nudis... Columba viridis Amboinensis. Le pigeon vert d'Amboine. Idem, ibidem, avec une figure, planche 10, fig. 2.

quoique différent par la distribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'espèce de notre pigeon d'Europe; et il y a toute apparence que le pigeon vert de l'île Saint-Thomas (1) indiqué par Marcgrave (2), qui est de la même grandeur et figure de notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère, ainsi que de tous les autres pigeons, par ses pieds couleur de safran, est cependant encore une variété du pigeon sauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges; il n'y a de différence que dans l'intensité ou la vivacité de cette couleur; et c'est peut-être par maladie, ou par quelque autre cause accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les avait jaunes; du reste, il ressemble beaucoup aux pigeons verts des Philippines et d'Amboine, de nos planches enluminées. Thévenot fait mention de ces pigeons verts dans les termes suivants : « Il se trouve aux Indes, à Agra, « des pigeons tout verts, et qui ne diffèrent des « nôtres que par cette couleur. Les chasseurs les « prennent aisément avec de la glu (3). »

Le pigeon de la Jamaïque (4), indiqué par Hans Sloane (5), qui est d'un brun pourpré sur

(1) Columba sancti Thomæ, Linn.

(2) Columbæ sylvestris species ex insulâ sancti Thomæ. Marcgrave, Hist. nat. Brasil. pag. 213.

(3) Voyage de Thévenot, tome III, page 73.

(4) Columba Jamaïsensis, Linn.

(5) Columba minor ventre candido. Sloane, Jamaïc. pag. 303, plan-



P. Oudart del. — Lith. de C. Motte — Meunier direxit

1. Le Pigeon de la Jamaïque. 2. Le Pigeon polonais.

le corps, et blanc sous le ventre, et dont la grandeur est à peu près la même que celle de notre pigeon sauvage, doit être regardé comme une simple variété de cette espèce, d'autant plus qu'on ne le trouve pas à la Jamaïque en toutes saisons, et qu'il n'y est que comme oiseau de passage.

Un autre (1) qui se trouve dans le même pays de la Jamaïque, et qui n'est encore qu'une variété de notre pigeon sauvage; c'est celui qui a été indiqué par Hans Sloane (2), et ensuite par Catesby (3), sous la dénomination de pigeon à la couronne blanche: comme il est de la même grosseur que notre pigeon sauvage, et qu'il niche et multiplie de même dans les trous des rochers, on ne peut guère douter qu'il ne soit de la même espèce.

On voit par cette énumération que notre pigeon sauvage d'Europe se trouve au Mexique, à la Nouvelle-Espagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'est-à-dire dans toutes les contrées chaudes et tempérées des Indes occidentales; et qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine, et jusqu'aux Philippines.

---

che 262, fig. 1. — Columba media ventre candido. Browne, Nat. Hist. of Jamaïc. pag. 469.

(1) Le pigeon de roche de la Jamaïque, Brisson. — Columba Leucocephala, Linn.

(2) Columba minor, capite albo. Goritas, de Oviedo. Sloane. Jamaïc. pag. 303, planche 261, fig. 2.

(3) Pigeon à la couronne blanche. Catesby, Hist. de la Caroline, tome I, page 25, planche 25, avec une bonne figure coloriée.

LE RAMIER.[1]

La colombe ramier, Temm. — *Columba palumbus*, Linn.

Comme cet oiseau * est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourrait croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étaient dans

(1) Pigeon-ramier; en grec, Φάσσα ou Φάττα; en latin, *palumbes;* en italien, *colombo torquato*; en espagnol, *paloma torcatz;* en allemand, *riugel-taube*; en suisse, *schlag-tub*; en hollandais, *ring-duve*; en flamand, *kriess-duve*, et dans le Braband, *manseau*; en Anglais, *ring-dove*, et dans le nord de l'Angleterre, *cushat*; en Suédois, *ring-dufwa,* et dans le Oeland, *siutut*; en polonais, *grzywacz*; en Périgord, *palombe*; en Picardie, *mausard* et *phavier*, selon Salerne, p. 162. — Ramier, Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 307... Ramier, Mansard, Coulon ou Pigeon-ramier. Idem, Portraits d'oiseaux, pag. 76, *b.* — Palumbus. Gesner, Avi. pag. 310...... Palumbus major vel torquatus, id. Icon. Avi. pag. 66. — Palumbus, Prosp. Alpin. Ægypt. vol. I, p. 198. — Columba collo utrinque albo, ponè maculâ fuscâ. Linn. Faun. Suec. n° 175. — Palumbus sive palumbes major; columba torquata, Frisch, planche 138, avec une figure coloriée. Le pigeon-ramier. Brisson, Ornithologie, tome I, page 89.

* Voyez les planches enluminées, n° 316.

l'usage d'élever des ramiers (1), de les engraisser et de les faire multiplier : il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros pattus, viennent originairement des ramiers ; la seule chose qui paraîtrait s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent avec les grands, au lieu qu'il ne paraît pas que le ramier produise avec le biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes lieux sans se mêler ensemble. La tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourrait, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'était pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages : mais on peut concevoir que des animaux qui ne se mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de leur femelle propre et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère. Le biset, le ramier et la tourterelle ne se mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire celle de son espèce propre : mais il est possible qu'étant privés de leur liberté

(1) Palumbes antiqui cellares babebant quas pascendo saginabant. Perrottus apud Gesnerum, de Avibus, p. 310.

et de leur femelle, ils s'unissent avec celles qu'on leur présente; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les individus qui résultent de leur mélange doivent se trouver féconds, et produire par conséquent des races ou variétés constantes: ce ne seront pas des mulets stériles, comme ceux qui proviennent de l'ânesse et du cheval; mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis. A juger du genre *columbacé* par toutes les analogies, il paraît que dans l'état de nature il y a, comme nous l'avons dit, trois espèces principales, et deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires. Les Grecs avaient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différents; ce qu'ils ne faisaient jamais que dans l'idée qu'il y avait en effet diversité d'espèce; la première et la plus grande est le *phassa* ou *phatta*, qui est notre ramier; la seconde est le *péléias*, qui est notre biset; la troisième, le *trugon* ou la *tourterelle;* la quatrième, qui fait la première des intermédiaires, est l'*œnas*, qui, étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers; enfin la cinquième est le *phaps*, qui est un ramier plus petit que le *phassa*, et qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor*, mais qui ne nous paraît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que, suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands: ainsi, toutes

les espèces nominales, anciennes et modernes, se réduisent toujours à trois, c'est-à-dire à celles du biset, du ramier et de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété presque infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard. C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; et il paraît qu'ils viennent d'une seconde ponte, qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très-bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid, n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets; mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres; ils les placent à leur sommet et les construisent assez légèrement avec des bûchettes: ce nid est plat et assez large pour recevoir le mâle et la femelle. Je suis assuré qu'elle pond, de très-bonne heure au printemps, deux et souvent trois œufs; car on m'a apporté plusieurs nids où il y avait deux et quelquefois trois ramereaux (1) déja

(1) M. Salerne dit que « les *poulaillers* d'Orléans achètent, en Berri et « en Sologne, dans la saison des nids, une quantité considérable de « tourtereaux, qu'ils soufflent eux-mêmes avec la bouche, les engraissent

forts au commencement d'avril. Quelques gens ont prétendu que, dans notre climat, ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs; ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an (1); ce qui nous paraît très-vrai. Comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour et le soin des petits durent toute l'année. Or, la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle (2); elle ne couve que pendant quatorze autres jours, et il ne faut qu'autant de temps pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes : ainsi il y a toute apparence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une

« de millet en moins de quinze jours, pour les porter ensuite à Paris; « qu'ils engraissent de même les ramereaux; qu'ils y portent aussi des pi-« geons bisets, et d'autres pigeons qu'ils appellent des *postes;* que ces der-« niers sont, selon eux, des pigeons de colombier devenus fuyards ou va-« gabonds, qui nichent tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, « dans les églises, dans des tours, dans des murailles de vieux châteaux « ou dans des rochers. Ornith., pag. 162. » *Nota.* Ce fait prouve que les ramiers, ainsi que tous les pigeons et tourterelles, peuvent être élevés comme les autres oiseaux domestiques, et que par conséquent ils peuvent avoir donné naissance aux plus belles variétés et aux plus grandes races de nos pigeons de volière. M. Leroy, lieutenant des chasses et inspecteur du parc de Versailles, m'a aussi assuré que les ramereaux pris au nid s'apprivoisent et s'engraissent très-bien, et que même de vieux ramiers pris au filet s'accoutument aisément à vivre dans des volières, où l'on peut, en les soufflant, leur faire prendre graisse en fort peu de temps.

(1) Voyez Frisch, à l'article du Ringel-taube, planche 138.

(2) Aristote, Hist. animal. lib. 6, cap. 4.

par an : la première, comme je l'ai dit, au commencement du printemps ; et la seconde au solstice d'été, comme l'ont remarqué les anciens. Il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison des amours et dans les jours sereins ; car, dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hiver. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de faîne, de fraises dont ils sont très-avides, et aussi de fèves et de grains de toute espèce : ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés ; et quand ces aliments leur manquent, ils mangent de l'herbe : ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire de suite et sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin. Comme leur chair, et surtout celle des jeunes, est excellente à manger, on recherche soigneusement leurs nids, et on en détruit ainsi une grande quantité. Cette dévastation, jointe au petit produit, qui n'est que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'espèce n'est nombreuse nulle part. On en prend à la vérité beaucoup avec des filets dans les lieux de leur passage, surtout dans nos provinces voisines des Pyrénées ; mais ce n'est que dans une saison, et pendant peu de jours.

Il paraît que, quoique le ramier préfère les cli-

mats chauds et tempérés (1), il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède (2); et il paraît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre (3); car il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très-voisines de celle du ramier, et dont nous allons faire mention dans l'article suivant.

(1) Les rochers des deux îles de la Magdeleine servent de retraite à un nombre infini de pigeons ramiers naturels au pays, et qui ne diffèrent de ceux d'Europe qu'en ce qu'ils sont d'une délicatesse et d'un goût plus exquis. Voyage au Sénégal par M. Adanson, page 165.

(2) Linn. Faun. Suec. n° 175.

(3) A la Guadeloupe, les graines de bois d'Inde qui étaient mûres avaient attiré une infinité de ramiers; car ces oiseaux aiment passionnément ces graines; ils s'en engraissent à merveille, et leur chair en contracte une odeur de gérofle et de muscade tout-à-fait agréable.... Quand ces oiseaux sont gras, ils sont extrêmement paresseux.... plusieurs coups de fusil ne les obligent point de s'envoler; ils se contentent de sauter d'une branche à l'autre en criant et regardant tomber leurs compagnons. Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, tome V, page 486. — A la baie de Tous-les-Saints il y a de deux sortes de pigeons-ramiers, les uns de la grosseur de nos pigeons-ramiers (d'Europe) sont d'un gris obscur, les autres plus petits sont d'un gris-clair: les uns et les autres sont un très-bon manger; et il y en a de si grandes troupes depuis le mois de mai jusqu'en septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lorsque le ciel est couvert de brouillard et qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts. Voyage de Dampier, tome IV, page 66.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU RAMIER.

I.

Le pigeon-ramier des Moluques (1), indiqué sous ce nom par M. Brisson (2), et que nous avons fait représenter* avec une noix muscade dans le bec, parce qu'il se nourrit de ce fruit. Quelque éloigné que soit le climat des Moluques de celui de l'Europe, cet oiseau ressemble si fort à notre ramier par la grandeur et la figure, que nous ne pouvons le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en est de même de l'oiseau (3) indiqué et décrit par M. Edwards (4), et qu'il dit se trouver dans les provinces méridionales de la Guinée : comme il est à demi patu et à peu près de la gran-

(1) Columba Ænea, Linn.

(2) Ornithol. tom. I, p. 148, avec une figure, planche 13, fig. 2.

* Voyez les planches enluminées, nº 164.

(3) Columba Guinæa, Linn.

(4) The triangular Spotted pigeon. Hist. of Birds. pl. 75.

deur du ramier d'Europe, nous le rapporterons à cette espèce comme simple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs, étant marqué de taches triangulaires sur les ailes, et qu'il ait tout le dessous du corps gris, les yeux entourés d'une peau rouge et nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre : mais toutes ces différences de couleur dans le plumage, le bec et les yeux, peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troisième variété du ramier, qui se trouve dans l'autre continent, c'est le pigeon à queue annelée de la Jamaïque (1), indiqué par Hans Sloane (2) et Brown, qui, étant de la grandeur à peu près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre espèce : il est remarquable par la bande noire qui traverse sa queue bleue, par l'iris des yeux, qui est d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, et par deux tubercules qu'il a près de la base du bec.

2.

LE FOUNINGO.

Columba Madagascariensis, Linn.

L'oiseau appelé à Madagascar *founingo-menarabou*, et auquel nous conserverons partie de ce

(1) Columba Caribæa, Linn.

(2) Columba caudâ torquatâ, seu fasciâ fuscâ notata. Sloane, Jamaïc pag. 302. — Columba major, nigro cærulescens, caudâ fasciatâ. Browne, pag. 468.

nom, parce qu'il nous paraît être d'une espèce particulière, et qui, quoique voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété (1). M. Brisson a indiqué le premier cet oiseau (2), et nous l'avons fait représenter* sous la dénomination de *pigeon-ramier bleu de Madagascar*: il est beaucoup plus petit que notre ramier d'Europe, et de la même grandeur à peu près qu'un autre pigeon du même climat, qui paraît avoir été indiqué par Bontius (3), et qui a ensuite été décrit par M. Brisson (4) sur un individu venant de Madagascar, où il s'appelle *founingo maïtsou*; ce qui paraît prouver que, malgré la différence de couleur du vert au bleu, ces deux oiseaux sont de la même espèce, et qu'il n'y a peut-être entre eux d'autre différence que celle du sexe ou de l'âge. On trouvera cet oiseau vert représenté sous la dénomination de *pigeon-ramier*

(1) *Nota*. Ce qui nous fait présumer que le founingo est d'une autre espèce que celle de notre ramier, c'est que ce dernier se trouve dans ce même climat. « Nous vîmes (dit Bontekoe), dans l'île de Mascarenas, « quantité de pigeons-ramiers bleus qui se laissaient prendre à la main; « nous en tuâmes ce jour-là près de deux cents..... nous y trouvâmes « aussi quantité de ramiers. » Voyage aux Indes orientales, p. 16.

(2) Le pigeon-ramier bleu de Madagascar. Brisson, Ornithol. tome I, page 140, avec une figure, planche 14, fig. 1.

* Voyez les planches enluminées, n° 11.

(3) Columba viridissimi coloris. Bonti. Ind. or. pag. 62.

(4) Le pigeon-ramier vert de Madagascar. Ornithologie, tome I, p. 142, avec une figure. planche 14, fig. 2.

*vert de Madagascar** (1) dans nos planches enluminées.

3.

LE RAMIRET.

Columba speciosa, Linn.

L'oiseau représenté ** sous la dénomination de *pigeon-ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, et n'a été indiquée par aucun des naturalistes qui nous ont précédés; comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe et de celle du *founingo* d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, et nous l'avons appelé *ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier: c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, et qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou et l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur et par plusieurs caractères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

4.

Le pigeon des îles Nincombar, ou plutôt Nicobar (2), décrit et dessiné par Albin (3), qui, selon

* Voyez les planches enluminées, n° 111.

(1) Columba Madagascariensis, var. B., Linn. — Columba australis, Lath.

** Voyez les planches enluminées, n° 213.

(2) Columba Nicobarica, Linn.

(3) Pigeon de Nincombar. Albin, tom. III, pag 20, avec des figures,

lui, est de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête et la gorge sont d'un noir-bleuâtre, le ventre d'un brun-noirâtre, et les parties supérieures du corps et des ailes variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune et de vert. Selon M. Edwards, qui a donné, depuis Albin, une très-bonne description et une excellente figure de cet oiseau (1), il ne paraissait que de la grosseur d'un pigeon ordinaire.... Les plumes sur le cou sont longues et pointues comme celles d'un coq de basse-cour; elles ont de très-beaux reflets de couleurs variées de bleu, de rouge, d'or et de couleur de cuivre; le dos et le dessus des ailes sont verts avec des reflets d'or et cuivre... J'ai, ajoute M. Edwards, trouvé dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* et la *poule de cette espèce*; je les ai examinées ensuite chez le chevalier Sloane, et je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pourrait conclure que ces oiseaux étaient le mâle et la femelle... Albin l'appelle *pigeon Ninkcombar*: le vrai nom de l'île, d'où cet oiseau a été apporté, est Nicobar... Il y a plusieurs petites îles qui portent ce nom, et qui sont situées au nord de Sumatra.

5.

L'oiseau nommé par les Hollandais *crown-vogel*,

---

planche 47, le mâle; et planche 48, la femelle. *Nota*. Cette différence de sexe donnée par Albin n'est pas certaine : voyez ci-après ce qu'en dit M. Edwards.

(1) Edwards, Glanures, pag. 271 et suiv., pl. 339.

donné par M. Edwards, *planche* 338, sous le nom de *gros pigeon couronné des Indes*; et par M. Brisson (1), sous celui de *faisan couronné des Indes* * (2).

Quoique cet oiseau soit aussi gros qu'un dindon, il paraît certain qu'il appartient au genre du pigeon; il en a le bec, la tête, le cou, toute la forme du corps, les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, etc. C'est parce qu'on a été trompé par sa grosseur, qu'on n'a pas songé à le comparer au pigeon, et que M. Brisson, et ensuite notre dessinateur, l'ont appelé *faisan*. Le dernier volume des oiseaux de M. Edwards n'avait pas encore paru; mais voici ce qu'en dit cet habile ornithologiste. « Il est de « la famille des pigeons, quoique aussi gros qu'un « dindon de médiocre grandeur....... M. Loten a « rapporté des Indes plusieurs de ces oiseaux vi- « vants...... Il est natif de l'île de Banda..... M. Lo- « ten m'a assuré que c'est proprement un pigeon, « et qu'il en a tous les gestes et tous les tons ou « roucoulements en caressant sa femelle. J'avoue « que je n'aurais jamais songé à trouver un pi- « geon dans un oiseau de cette grosseur, sans une « telle information (3). »

Il est arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le

---

(1) Brisson, Ornith. tome I, page 278, pl. 6, fig. 1.

* Voyez les planches enluminées, n° 118.

(2) Columba coronata, Linn.

(3) Edwards, Glanures, page 269 et suiv.

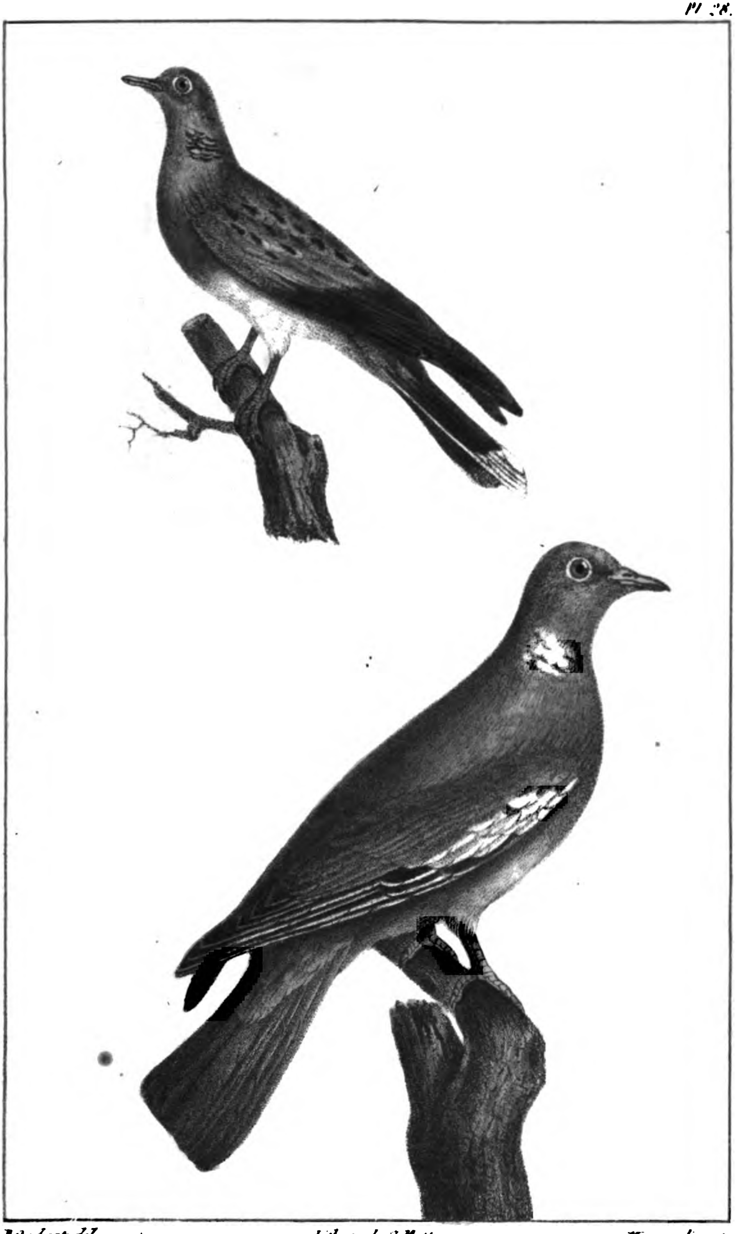
prince de Soubise, cinq de ces oiseaux vivants; ils sont tous cinq si ressemblants les uns aux autres par la grosseur et la couleur, qu'on ne peut distinguer les mâles et les femelles: d'ailleurs, ils ne pondent pas; et M. Mauduit, très-habile naturaliste, nous a assuré en avoir vu plusieurs en Hollande, où ils ne pondent pas plus qu'en France. Je me souviens d'avoir lu, dans quelques voyages, qu'aux grandes Indes on élève et nourrit ces oiseaux dans des basses-cours, à peu près comme les poules.

LA TOURTERELLE.[1]

LA COLOMBE TOURTERELLE, Temm.—*Columba turtur*, Linn.

La tourterelle aime, peut-être plus qu'aucun autre oiseau, la fraîcheur en été et la chaleur en hiver : elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août ; au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard, plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupes, arrivent, partent et voyagent ensemble ; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois : pendant ce court espace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais

(1) La tourterelle, en grec, Τρύγων; en latin, *turtur;* en espagnol, *tortota* ou *tortora ;* en italien, *tortora, tortorella;* en allemand, *turtel, turtel-taube*; en anglais, *turhe, turhe-dove;* en suédois, *turtur-dufwa ;* en polonais, *trakawke.*—Turterelle. Belon, hist. des oiseaux, p. 309.... Tourte, turterelle, torterelle, tourterelle. Idem, Portraits d'Oiseaux, pag. 77. *a.*—Turtur. Gesner, Avi. pag. 316.—Tortora nostrate. Olina, pag. 34, avec une figure.—Tourterelle. Albin, tome II, pag. 31, avec une figure.—Turtur. Frisch, planche 14, avec une figure coloriée.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte Meunier direxit

1, La Tourterelle commune 2, Le Ramier

qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède (1), en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce (2), et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne. Seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités : cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout (3) dans l'ancien continent; on les retrouve dans le nouveau (4) et jusque dans les îles de la

(1) Linnæus, Faun. Suec. n° 175.

(2) Nec hibernare apud nos patiuntur turtures.... volant gregatim turtures, cùm accedunt et abeunt.... coturnices quoque discedunt, nisi paucæ locis apricis remanserint : quod et turtures faciunt. Arist. Hist. anim. lib. 8, pag. 12.

« (3) Nous vîmes, dans le royaume de Siam, deux sortes de tourterel-« les : la première est semblable aux nôtres, et la chair en est bonne; la se-« conde a le plumage plus beau, mais la chair en est jaunâtre et de mau-« vais goût. Les campagnes sont pleines de ces tourterelles. » Second voyage de Siam, page 248; et Geronier, Hist. nat. et polit. de Siam, page 35. — Les pigeons ramiers et les tourterelles viennent aux îles Canaries des côtes de Barbarie. Hist. gén. des Voyag. tom. II, pag. 241. — A Fida, en Afrique, il y a une si grande quantité de tourterelles, qu'un homme, qui tirait assez bien, voulait s'engager à en tuer cent en six heures de temps. Bosman, Voyage de Guinée, page 416. — Il y a des tourterelles aux Philippines, aux îles de Pulo-condor, à Sumatra. Dampier, tome I, page 406; tome II, page 82; et tome III, page 155. — Il y a ici (à la Nouvelle Hollande) quantité de tourterelles dodues et grasses qui sont un très-bon manger. *Idem*, tome IV, page 139.

(4) Les campagnes du Chili sont peuplées d'une infinité d'oiseaux,

mer du Sud (1): elles sont comme les pigeons, sujettes à varier; et, quoique naturellement plus

particulièrement de pigeons-ramiers et de beaucoup de tourterelles. Voyage de Frésier, page 74..... Les pigeons ramiers y sont amers, et les tourterelles n'y sont pas un grand régal. *Idem*, page 111. — A la Nouvelle-Espagne il y a plusieurs oiseaux d'Europe, comme des pigeons, des tourterelles, grandes comme celles d'Europe et de petites comme des grives. Gemelli Carreri, tome VI, page 212. — Je n'ai vu en aucun endroit du monde une aussi grande quantité de tourterelles et de pigeons-ramiers qu'à Areca, au Pérou. Le Gentil, tome I, p. 94. — Il y a dans les terres de la baie de Campêche trois sortes de tourterelles: les unes ont le jabot blanc, le reste du plumage d'un gris tirant sur le bleu; ce sont les plus grosses, et elles sont bonnes à manger. Les autres sont de couleur brune partout le corps, moins grasses et plus petites que les premières; ces deux espèces volent par paires, et vivent des baies qu'elles cueillent sur les arbres. Les troisièmes sont d'un gris fort sombre, on les appelle *tourterelles de terre;* elles sont beaucoup plus grosses qu'une alouette, rondes et dodues; elles vont par couple sur la terre. Voyage de Dampier, tome III, page 310. — On croit communément qu'il y a à Saint-Domingue des perdrix rouges et des ortolans; on se trompe, ce sont différentes espèces de tourterelles; les nôtres y sont surtout fort communes. Charlevoix, Histoire de Saint-Domingue, tome I, pages 28 et 29. — A la Martinique et aux Antilles, les tourterelles ne se trouvent guère que dans les endroits écartés, où elles sont peu chassées; celles de l'Amérique m'ont paru un peu plus grosses que celles de France..... Dans le temps qu'elles font leurs petits on en prend beaucoup de jeunes avec des filets, on les nourrit dans des volières, elles s'y engraissent parfaitement bien, mais elles n'ont pas le goût si fin que les sauvages; il est presque impossible de les apprivoiser. Celles qui vivent en liberté se nourrissent de *prunes de monbin* et *d'olives sauvages*, dont les noyaux leur restent assez long-temps dans le jabot, ce qui a fait croire à quelques-uns qu'elles mangeaient de petites pierres: elles sont ordinairement fort grasses et de bon goût. Nouv. Voy. aux îles de l'Amérique, tome II, page 237.

(1) Dans les îles enchantées de la mer du Sud, nous vîmes des tourterelles qui étaient si familières, qu'elles venaient se percher sur nous. Hist. des navig. aux Terres Australes, tome II, page 52.... Il y a force tourterelles aux îles Galla-pagos, dans la mer du Sud: elles sont si pri-

sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés; on peut même les unir au pigeon, et leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'écrit un témoin digne de « foi (1), dans le Bugey, chez un chartreux, un « oiseau né du mélange d'un pigeon avec une « tourterelle : il était de la couleur d'une tourte-« relle de France; il tenait plus de la tourterelle « que du pigeon : il était inquiet, et troublait la « paix dans la volière. Le pigeon père était d'une « très-petite espèce, d'un blanc parfait, avec les « ailes noires. » Cette observation, qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et de la tourterelle était fécond, ou si ce n'était qu'un mulet stérile; cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces. Il est donc fort possible, comme nous l'avons déja insinué, que les bisets, les ramiers et les tourterelles, dont les espèces paraissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de nature, se soient néanmoins souvent unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des ra-

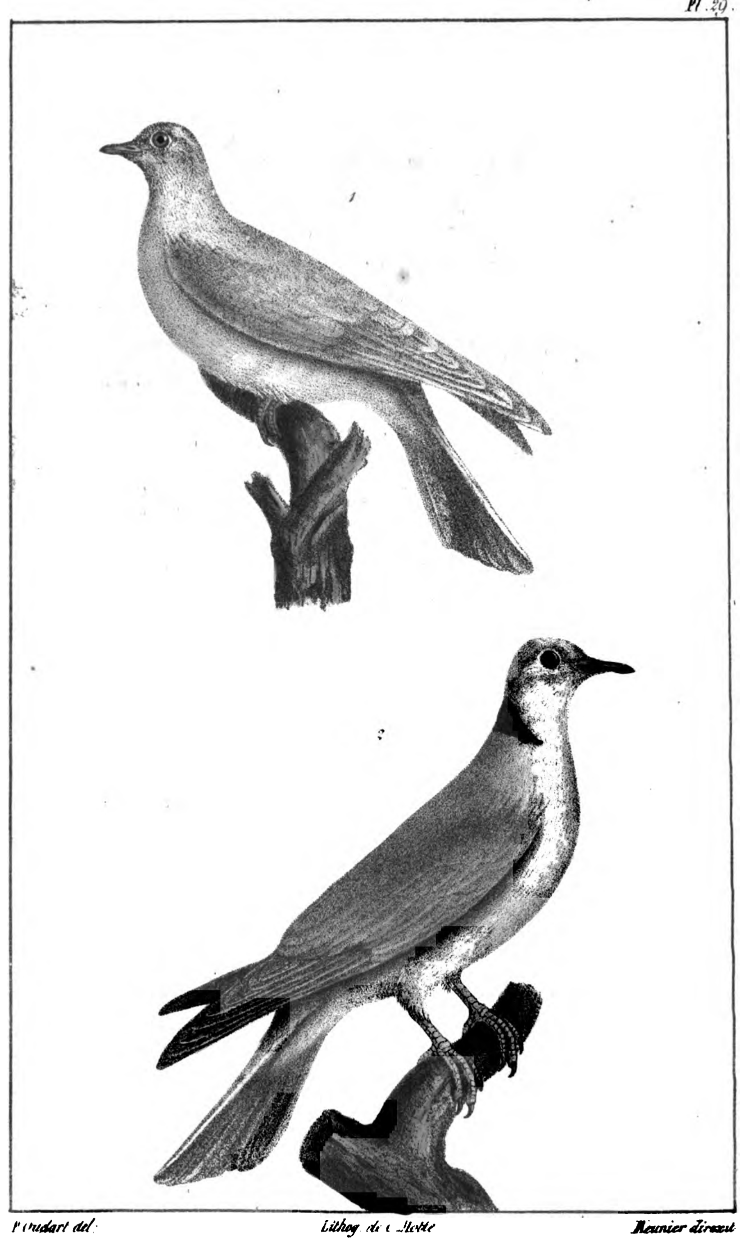
---

vées, qu'on en peut tuer cinq ou six douzaines en une après-midi avec un simple bâton. Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, tome II, page 67.

(1) M. Hébert, que j'ai déja cité plus d'une fois.

ces de nos pigeons domestiques, dont quelques-uns sont de la grandeur du ramier, et d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse, par la figure, etc., et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois.

Et ce qui semble confirmer la vérité de notre opinion sur ces unions qu'on peut regarder comme illégitimes, puisqu'elles ne sont pas dans le cours ordinaire de la nature, c'est l'ardeur excessive que ces oiseaux ressentent dans la saison de l'amour. La tourterelle est encore plus tendre, disons plus lascive, que le pigeon, et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond autour de sa femelle, en piaffant et se donnant des graces. Le mâle tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissements les plus tendres accompagnent ces salutations: d'abord la femelle y paraît insensible; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accents plaintifs qu'elle laisse échapper; et, lorsqu'une fois elle a senti le feu des premières approches, elle ne cesse de brûler, elle ne quitte plus son mâle; elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte Meunier direxit

1. La Tourterelle blanche. 2. La Tourterelle à collier.

aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps, et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardents (1) : c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des tourterelles mâles, et dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étaient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles : la contrainte et la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la nature en désordre, et non pas à l'éteindre!

Nous connaissons, dans l'espèce de la tourterelle, deux races ou variétés constantes : la première est la tourterelle commune*; la seconde s'appelle la *tourterelle à collier* (2) **, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir: toutes deux se trouvent dans notre climat; et, lorsqu'on les unit ensemble, elles produisent un métis : celui que Schwenckfeld décrit, et qu'il ap-

(1) La tourterelle, m'écrit M. Leroy, diffère du ramier et du pigeon par son libertinage et son inconstance, malgré sa réputation. Ce ne sont pas seulement les femelles enfermées dans les volières qui s'abandonnent indifféremment à tous les mâles; j'en ai vu de sauvages qui n'étaient ni contraintes ni corrompues par la domesticité, faire deux heureux de suite sans sortir de la même branche.

* Voyez les planches enluminées, n° 394.

(2) Turtur risoria, Linn. — *Nota*. Gmelin, dans le Systema naturæ, a décrit plusieurs variétés de la tourterelle commune et de la tourterelle à collier. L. 1825.

** Voyez les planches n° 244.

pelle *turtur mixtus* (1), provenait d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier, et tenait plus de la mère que du père : je ne doute pas que ces métis ne soient féconds, et qu'ils ne remontent à la race de la mère dans la suite des générations. Au reste, la tourterelle à collier est un peu plus grosse que la tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs: on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure ; ils mangent et boivent de même sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire; ils volent de même en troupes : dans tous, la voix est plutôt un gros murmure, ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé; tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année, dans des pays chauds ou dans des volières.

(1) Theriotrop. Sil. pag. 365.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA TOURTERELLE.

I.

La tourterelle, comme le pigeon et le ramier, a subi des variétés dans les différents climats, et se trouve de même dans les deux continents. Celle qui a été indiquée par M. Brisson (1), sous le nom de tourterelle du Canada (2), et que nous avons fait représenter*, est un peu plus grande, et a la queue plus longue que notre tourterelle d'Europe; mais ces différences ne sont pas assez considérables pour qu'on en doive faire une espèce distincte et séparée. Il me paraît qu'on peut y rapporter l'oiseau donné par M. Edwards sous le nom de *pigeon à longue queue* (*planche* 15), et que M. Brisson (3) a appelé *tourterelle d'Amérique*: (4) ces oiseaux se ressemblent beaucoup; et

(1) Ornithol. tom. I, pag. 118.

(2) Columba Canadensis, Linn. — *Nota.* Cette espèce diffère-t-elle beaucoup de columba migratoria, Linn.? L. 1825.

* Voyez les planches enluminées, n° 176.

(3) Columba marginata, Linn.

(4) Brisson, tome I, page 101.

II.

comme ils ne diffèrent que par leur longue queue de notre tourterelle, nous ne les regarderons que comme des variétés produites par l'influence du climat.

2.

La tourterelle du Sénégal (1) et la tourterelle à collier du Sénégal (2)*, toutes deux indiquées par M. Brisson (3), et dont la seconde n'est qu'une variété de la première, comme la tourterelle à collier d'Europe n'est qu'une variété de l'espèce commune, et ne nous paraissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à peu près de la même grandeur, et n'en différant guère que par les couleurs; ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle à gorge tachetée (4) du Sénégal (5), étant de la même grandeur et du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

---

(1) Columba afra, Linn.

(2) Columba vinacea, Linn. — *Nota.* On croit que la columba afra et la columba vinacea appartiennent à la même espèce. L. 1825.

* Voyez les planches enluminées, nos 160 et 161.

(3) La tourterelle du Sénégal, pl. 10, fig. 1. — La tourterelle à collier du Sénégal, pl. 11, fig. 1. Ornithol. tome I, pages 122 et 124.

(4) Columba Senegalensis, Linn.

(5) La tourterelle à gorge tachetée du Sénégal. Brisson, Ornithol. tome I, page 125, pl. 8, fig. 3.

3.

LE TOUROCCO.

Columba macroura, Linn.

Mais il y a dans cette même contrée du Sénégal un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédés, que nous avons fait représenter * sous la dénomination de *tourterelle à large queue du Sénégal*, nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson. Néanmoins, comme cette espèce nouvelle nous paraît réellement différente de celle de la tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de *tourocco*, parce que cet oiseau, ayant le bec et plusieurs autres caractères de la tourterelle, porte sa queue comme le hocco.

4.

LA TOURTELETTE.

Columba Capensis, Linn.

Un autre oiseau, qui a rapport à la tourterelle, est celui qui a été indiqué par M. Brisson (1), et que nous avons fait représenter ** sous la dénomination de *tourterelle à cravate noire du cap de*

---

* Voyez les planches enluminées, n° 329.

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 120, avec une figure, planche 9, fig. 2.

** Voyez les planches enluminées, n° 140.

Bonne-Espérance. Nous croyons devoir lui donner un nom propre, parce qu'il nous paraît être d'une espèce particulière et différente de celle de la tourterelle; nous l'appelons donc *tourtelette*, parce qu'il est beaucoup plus petit que notre tourterelle: il en diffère aussi en ce qu'il a la queue bien plus longue, quoique moins large que celle du tourocco; il n'y a que les deux plumes du milieu de la queue qui soient très-longues: c'est le mâle de cette espèce qui est représenté dans nos planches enluminées; il diffère de la femelle en ce qu'il porte une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou et sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties. Cet oiseau se trouve au Sénégal comme au cap de Bonne-Espérance, et probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique.

5.
LE TURVERT.

Columba viridis, Linn. — *Columba Javanica*, Linn. — *Columba melanocephala*, Linn. (1).

Nous donnons le nom de *turvert* à un oiseau vert qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paraît être d'une espèce distincte et séparée de toutes les autres. Nous comprenons sous cette

(1) Gmelin, dans le Systema naturæ de Linnée, a fait trois espèces d'une seule espèce de Buffon. L. 1825.

espèce du turvert les trois oiseaux représentés *:
le premier de ces oiseaux a été indiqué par M. Brisson (1) sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine*, et dans nos planches enluminées sous celle de *tourterelle à gorge pourprée d'Amboine*, parce que cette couleur de la gorge est le caractère le plus frappant de cet oiseau (2); le second, sous le nom de *tourterelle de Batavia*, n'a été indiqué par aucun naturaliste; nous ne le regardons pas comme formant une espèce différente du turvert; on peut présumer qu'étant du même climat, et peu différent par la grandeur, la forme et les couleurs, ce n'est qu'une variété peut-être de sexe ou d'âge; le troisième, sous la dénomination de *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venait de cette île, ainsi que le précédent, ne nous paraît encore être qu'une simple variété du turvert, mais plus caractérisée que la première par la différence de la couleur sous les parties inférieures du corps.

6.

Ce ne sont pas là les seules espèces ou variétés du genre des tourterelles : car, sans sortir de

---

* Voyez les planches enluminées, le premier, n° 142; le second, n° 214; le troisième, n° 177.

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 152, avec une figure, pl. 15, figure 2.

(2) C'est vraisemblablement à cette espèce qu'il faut rapporter les passages suivants. « Il y a dans l'île de Java un nombre infini de tour-« terelles de couleurs différentes, de vertes avec des taches noires et

l'ancien continent (1), on trouve la *tourterelle de Portugal* (2), qui est brune avec des taches noires et blanches de chaque côté et vers le milieu du cou; la *tourterelle rayée* (3) *de la Chine* (4), qui est un bel oiseau, dont la tête et le cou sont rayés de jaune, de rouge et de blanc; la *tourterelle* (5) *rayée des Indes* (6), qui n'est pas rayée longitudinalement sur le cou comme la précédente, mais transversalement sur le corps et les ailes; la *tourterelle d'Amboine* (7), aussi rayée transversalement de lignes noires sur le cou et la poitrine, avec la queue très-longue : mais, comme

---

« blanches; de jaunes et blanches, de blanches et noires, et une espèce « dont la couleur est cendrée : leur grosseur est aussi différente que leurs « couleurs sont variées; les unes sont de la grosseur d'un pigeon, et les « autres sont plus petites qu'une grive. » Le Gentil, Voyage autour du Monde, tome III, page 74.

« Il y a aux Philippines une sorte de tourterelle qui a les plumes grises « sur le dos et blanches sur l'estomac, au milieu duquel on voit une « tache rouge comme une plaie fraîche dont le sang sortirait. » Gemelli Carreri, tome V, page 266.

(1) Colomba turtur, var. *y*, Linn.

(2) Colombe de Portugal. Albin, tome II, page 32, avec une figure, planche 48. — Brisson, Ornithol. tome I, page 98.

(3) Columba sinica, Linn.

(4) Colombe de la Chine. Albin, tome II, page 19, avec une figure, planche 46. — Brisson, Ornithologie, tome I, page 107.

(5) Columba striata, Linn.

(6) Pigeon-barré. Edwards, Hist. of Birds, tom. I, pl. 16.—Brisson, Ornithol., tome I, page 109.

(7) Columba rufa; caudâ longissimâ; pennis collum et pectus tegentibus nigricante transversim striatis; remigibus fuscis, retricibus fuscorufescentibus.... Turtur Amboinensis. La tourterelle d'Amboine. Ornithol. pag. 127, avec une figure, pl. 9, fig. 3.

nous n'avons vu aucun de ces quatre oiseaux en nature, et que les auteurs qui les ont décrits les nomment *colombes* ou *pigeons*, nous ne devons pas décider si tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

7.

LA TOURTE.

Columba Carolinensis, Linn.

Dans le nouveau continent, on trouve d'abord la tourterelle de Canada, qui, comme je l'ai dit, est de la même espèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiseau, qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte*, est celui qui a été donné par Catesby (1) sous le nom de *tourterelle de la Caroline*. Il nous paraît être le même *; la seule différence qu'il y ait entre ces deux oiseaux est une tache couleur d'or, mêlée de vert et de cramoisi, qui, dans l'oiseau de Catesby, se trouve au-dessous des yeux, sur les côtés du cou, et qui ne se voit pas dans le nôtre; ce qui nous fait croire que le premier est le mâle, et le second la femelle. On peut avec quelque fondement rapporter à cette espèce le *picacuroba* du Brésil, indiqué par Marcgrave (2).

---

(1) Hist. nat. de la Caroline, t. I, p. 24, avec une figure coloriée.

* Voyez les planches enluminées, n° 175.

(2) Picacuroba Brasiliensis. Hist. nat. Brasil. pag. 204.

Je présume aussi que la tourterelle de la Jamaïque, indiquée par Albin (1), et ensuite par M. Brisson (2), étant du même climat que la précédente *, et n'en différant pas assez pour faire une espèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'espèce de la tourte; et c'est par cette raison que nous ne lui avons pas donné de nom propre et particulier (3).

Au reste, nous observerons que cet oiseau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, et que le sien pourrrait bien être la femelle du nôtre (4). La seule chose qui s'oppose à cette présomption, fondée sur les ressemblances, c'est la différence des climats. On a dit à M. Edwards que son oiseau venait des Indes orientales, et le nôtre se trouve en Amérique : ne se pourrait-il pas qu'il y eût erreur sur le climat dans M. Edwards? Ces oiseaux se ressemblent trop entre eux, et ne sont pas assez différents de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats si éloignés; car, nous sommes assurés que celui dont nous donnons la représentation a été envoyé de la Jamaïque au cabinet du Roi.

---

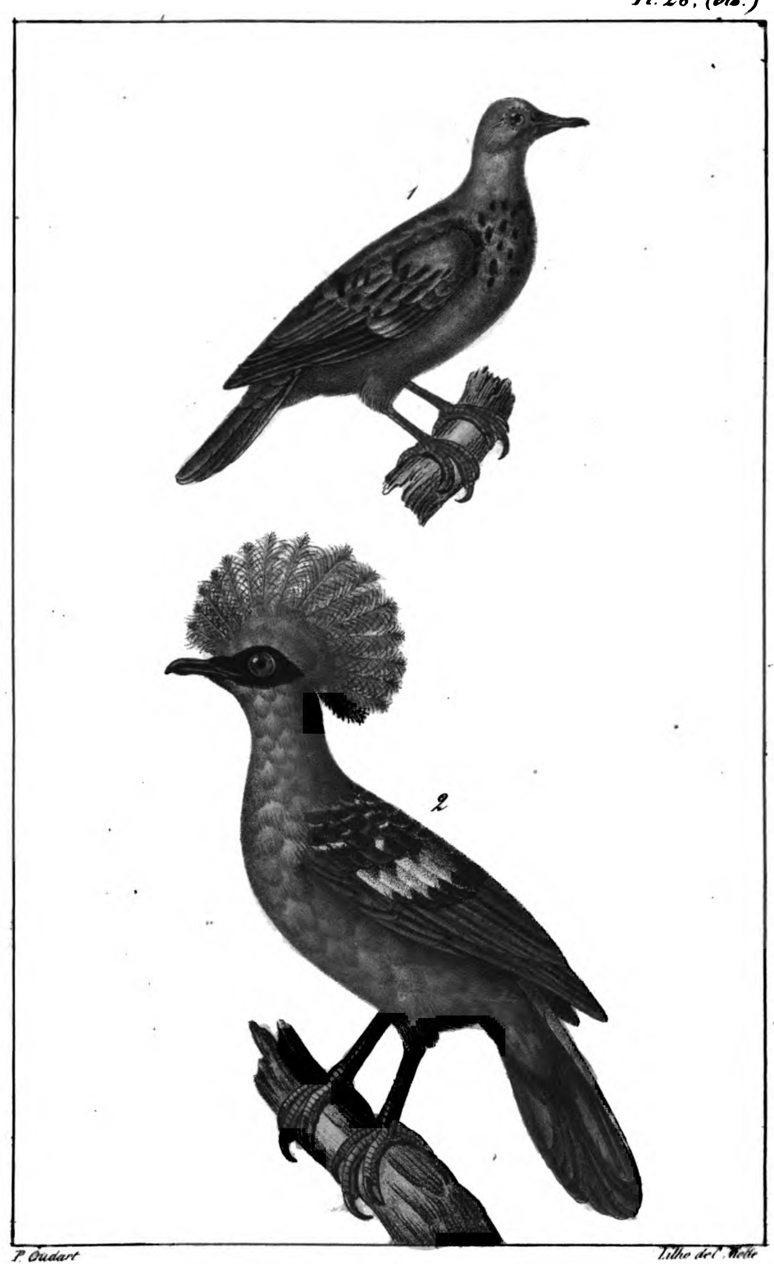
(1) Albin, tome II, page 32, avec une figure, pl. 49.

(2) Ornithologie, tome I, page 135, avec une figure, planche 13, fig. 1.

* Voyez les planches enluminées, n° 174.

(3) Columba cyanocephala, Linn.

(4) Edwards, Hist. nat. of Birds, tom. I, pl. 14.



P. Oudart — Lith. de C. Motte

1 la petite Tourterelle de St. Domingue 2 le Faisan huppé des Indes.

8.

LE COCOTZIN.

Columba Passerina, Linn.

L'oiseau d'Amérique indiqué par Fernandez (1) sous le nom de *cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une espèce différente de tous les autres; et, comme il est aussi plus petit qu'aucune des tourterelles, plusieurs naturalistes l'ont désigné par ce caractère en l'appelant *petite tourterelle* (2); d'autres l'ont appelé *ortolan* (3), parce que, n'étant guère plus gros que cet oiseau, il est de même très-bon à manger. On l'a repré-

(1) Cocotzin. Hist. nat. nov. Hisp. pag. 24, cap. 44.—Cocotti. Idem, ibidem, pag. 23, cap. 42.—Cocotzin aliud genus. Idem, ibidem, p. 24, cap. 44. *Nota*. Ces trois oiseaux ne nous paraissent être que de légères variétés dans la même espèce.

(2) Turtur minimus, alis maculosis. Ray, Syn. Avi. pag. 184, n° 25. — Turtur minimus, guttatus. Sloane, Jamaïc. pag. 305. — Columba subfusca minima, etc. Browne, Nat. hist. of Jamaïc. pag. 469. — Petite tourterelle tachetée. Catesby, tome I, p. 26, avec une figure coloriée de la femelle, planche 26.

(3) Ortolan de la Martinique. Du Tertre, Hist. des Antilles, tome II, p. 254. — Les oiseaux à qui nos insulaires donnent le nom d'*ortolan* ne sont que des tourterelles beaucoup plus petites que celles d'Europe..... Leur plumage est d'un gris cendré, le dessous de la gorge tire un peu sur le roux: elles vont toujours par couple, et on en trouve beaucoup dans les bois. Ces oiseaux aiment à voir le monde, se promenant dans les chemins sans s'effaroucher; et, quand on les prend jeunes, ils deviennent très-privés : ce sont des pelotons d'une graisse qui a un goût excellent. Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome II, page 237.

senté * sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, figure 1, et de *petite tourterelle de la Martinique*, figure 2. Mais, après les avoir examinés et comparés en nature, nous présumons que tous deux ne font que la même espèce d'oiseau, dont celui représenté *figure* 2 est le mâle, et celui *figure* 1 la femelle. Il paraît aussi qu'on doit y rapporter le *picuipinima* de Pison et de Marcgrave (1), et la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri (2). Ainsi, cet oiseau se trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 243.

(1) Picuipinima. Pison, Hist. nat. pag. 86.—Picuipinima Brasiliensis. Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 204.

(2) Aux environs d'Acapulco on voit des tourterelles plus petites que les nôtres, avec la pointe des ailes coloriée, qui volent jusque dans les maisons. Gemelli Carreri, tome VI, page 9.

AVERTISSEMENT

QUI SE TROUVE EN TÊTE DU 3e VOLUME DES OISEAUX, ÉDITION DE L'IMPRIMERIE ROYALE. 1775.

J'EN étais au seizième volume de mon ouvrage sur l'Histoire Naturelle, lorsqu'une maladie grave et longue a interrompu pendant près de deux ans le cours de mes travaux. Cette abréviation de ma vie, déja fort avancée, en produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner dans les deux ans que j'ai perdus deux ou trois autres volumes de l'Histoire des Oiseaux, sans renoncer pour cela au projet de l'Histoire des Minéraux, dont je m'occupe depuis plusieurs années; mais, me trouvant aujourd'hui dans la nécessité d'opter entre ces deux objets, j'ai préféré le dernier comme m'étant plus familier, quoique plus difficile, et comme étant plus analogue à mon goût par les belles découvertes et les grandes vues dont il est susceptible. Et, pour ne pas priver le public de ce qu'il est en droit d'attendre au sujet des oiseaux, j'ai engagé l'un de mes meilleurs amis, M. Gueneau de Montbeillard, que je regarde comme l'homme du monde dont la façon de voir, de juger et d'écrire, a plus de rapport avec la mienne; je l'ai

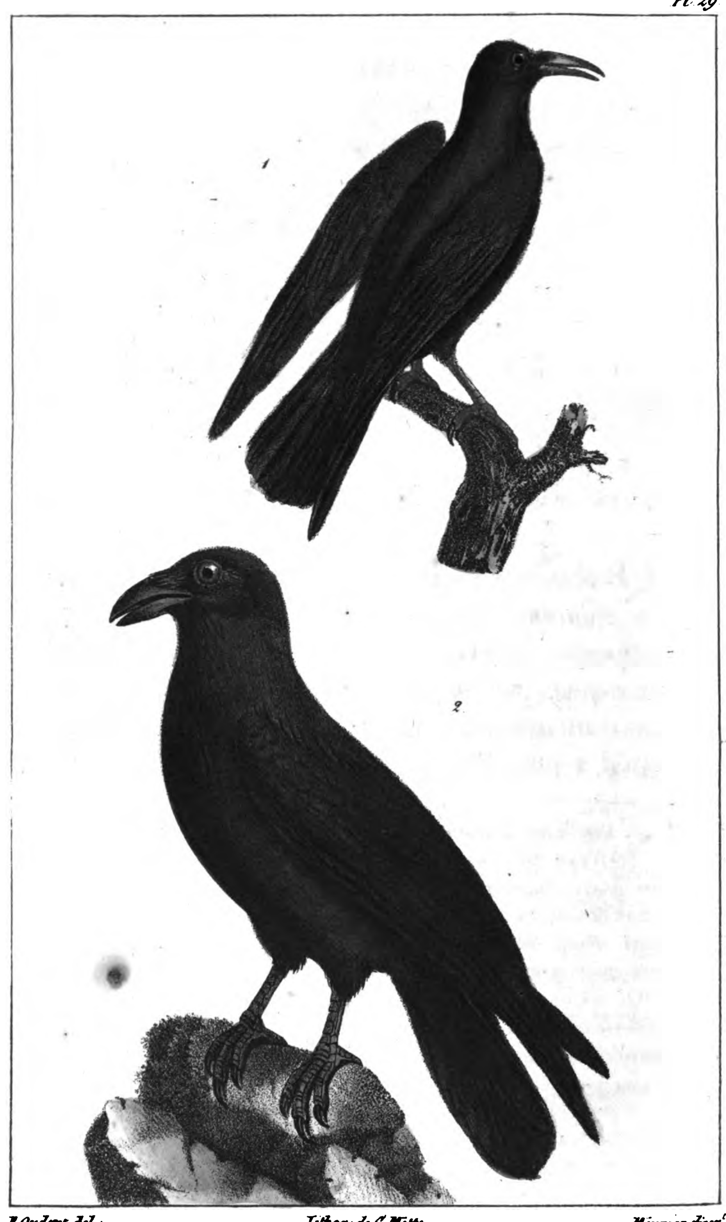
engagé, dis-je, à se charger de la plus grande partie des oiseaux : je lui ai remis tous mes papiers à ce sujet, nomenclature, extraits, observations, correspondances; je ne me suis réservé que quelques matières générales et un petit nombre d'articles particuliers déja faits en entier ou fort avancés. Il a fait de ces matériaux informes un prompt et bon usage, qui justifie bien le témoignage que je viens de rendre à ses talents; car, ayant voulu se faire juger du public sans se faire connaître, il a imprimé, sous mon nom, tous les chapitres de sa composition, depuis l'autruche jusqu'à la caille, sans que le public ait paru s'apercevoir du changement de main; et, parmi les morceaux de sa façon, il en est, tel que celui du paon, qui ont été vivement applaudis et par le public et par les juges les plus sévères. Il ne m'appartient donc en propre dans le second volume de l'Histoire des Oiseaux que les articles du pigeon, du ramier et des tourterelles; tout le reste, à quelques pages près de l'histoire du coq, a été écrit et composé par M. de Montbeillard. Après cette déclaration, qui est aussi juste qu'elle était nécessaire, je dois encore avertir que pour la suite de l'Histoire des Oiseaux, et peut-être de celle des Végétaux, sur laquelle j'ai aussi quelques avances, nous mettrons, M. de Montbeillard et moi, chacun notre nom aux articles qui seront

de notre composition, comme je l'ai fait avec M. Daubenton dans l'Histoire des Animaux. On va loin sans doute avec de semblables aides ; mais le champ de la nature est si vaste, qu'il semble s'agrandir à mesure qu'on le parcourt ; et la vie d'un, deux et trois hommes est si courte, qu'en la comparant avec cette immense étendue, on sentira qu'il n'était pas possible d'y faire de plus grands progrès en aussi peu de temps.

Un nouveau secours qui vient de m'arriver, et que je m'empresse d'annoncer au public, c'est la communication, aussi franche que généreuse, des lumières et des observations d'un illustre voyageur, M. le chevalier James Bruce de Kinnaird, qui, revenant de Nubie et du fond de l'Abyssinie, s'est arrêté chez moi plusieurs jours, et m'a fait part des connaissances qu'il a acquises dans ce voyage, aussi pénible que périlleux. J'ai été vraiment émerveillé en parcourant l'immense collection de dessins qu'il a faits et coloriés lui-même : les animaux, les oiseaux, les poissons, les plantes, les édifices, les monuments, les habillements, les armes, etc., des différents peuples ; tous les objets, en un mot, dignes de nos connaissances, ont été décrits et parfaitement représentés ; rien ne paraît avoir échappé à sa curiosité, et ses talents ont tout saisi. Il nous reste à désirer de jouir pleinement de cet ouvrage précieux. Le gouver-

nement d'Angleterre en ordonnera sans doute la publication : cette respectable nation, qui précède toutes les autres en fait de découvertes, ne peut qu'ajouter à sa gloire en communiquant promptement à l'univers celles de cet excellent voyageur, qui ne s'est pas contenté de bien décrire la nature, mais a fait encore des observations très-importantes sur la culture de différentes espèces de grains, sur la navigation de la mer Rouge, sur le cours du Nil, depuis son embouchure jusqu'à ses sources, qu'il a découvert le premier, et sur plusieurs autres points de géographie et de moyens de communication qui peuvent devenir très-utiles au commerce et à l'agriculture; grands arts peu connus, mal cultivés chez nous, et desquels néanmoins dépend et dépendra toujours la supériorité d'un peuple sur les autres (1).

(1) Buffon, en parlant de Bruce comme il le fait, veut témoigner à ce voyageur toute sa reconnaissance pour lui avoir communiqué, en le visitant, les manuscrits et les dessins qu'il avait rapportés de son voyage. Il paraît que quelques Anglais ont blamé l'hommage rendu par Bruce au naturaliste le plus éloquent du dernier siècle. L. 2825.



P. Oudart del: Lithog. de C. Motte. Meunier direx.

1, Le Crave ou le Coracias. 2, Le Corbeau.

LE CRAVE*

OU

LE CORACIAS.(1)

Le pyrrhocorax coracias, Temm. — *Corvus graculus*, Linn.

Quelques auteurs ont confondu cet oiseau avec le choquard appelé communément *choucas des Alpes :* cependant il en diffère d'une manière assez marquée par ses proportions totales (2) et par les dimensions, la forme et la couleur de son bec, qu'il a plus long, plus menu, plus arqué et de

* Voyez les planches enluminées, n° 255.

(1) Crave est le nom qu'on lui donne en Picardie, suivant Belon; en grec, Κοράκιας; en grec moderne, *scurapola ;* en latin, selon Cambden, *avis incendiaria ;* en italien, *spelviero, taccola, tatula, pazon, zorl, cutta ;* en français, *chouette* et *choucas rouge ;* dans le Valais, *choquart* et *chouette ;* en allemand, *steintahen* (choucas de roche), *stein-tulen, stein-krae ;* en anglais, *cornish-chough ; cornwall-kae, killegrew.* En comparant ces noms divers avec ceux du *choquart* ou *choucas des Alpes,* on en trouvera qui sont les mêmes; effet de la méprise qui a fait confondre ces deux espèces en une seule.

C'est le coracias de M. Brisson, tome II, page 3.

(2) *Nota.* Que le module de la planche enluminée est presque double de ce qu'elle doit être.

couleur rouge ; il a aussi la queue plus courte, les ailes plus longues, et, par une conséquence naturelle, le vol plus élevé; enfin, ses yeux sont entourés d'un petit cercle rouge.

Il est vrai que le crave ou coracias se rapproche du choquard par la couleur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles. Ils ont tous deux le plumage noir, avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur. Tous deux se plaisent sur le sommet des plus hautes montagnes, et descendent rarement dans la plaine, avec cette différence néanmoins que le premier paraît beaucoup plus répandu que le second.

Le coracias est un oiseau d'une taille élégante, d'un naturel vif, inquiet, turbulent, et qui cependant se prive à un certain point. Dans les commencements on le nourrit d'une espèce de pâtée faite avec du lait, du pain, des grains, etc.; et dans la suite il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables.

Aldrovande en a vu un à Bologne en Italie qui avait la singulière habitude de casser les carreaux de vitres de dehors en dedans, comme pour entrer dans les maisons par la fenêtre (1) : habitude qui tenait sans doute au même instinct qui porte les corneilles, les pies et les choucas, à s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui est luisant; car

(1) Voyez l'Ornithologie d'Aldrovande, tome I, page 766; et celle de Brisson, tome II, page 3.

le coracias est attiré, comme ces oiseaux, par ce qui brille, et, comme eux, cherche à se l'approprier. On l'a vu même enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison; en sorte que ce dangereux oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique. Mais on pourrait, ce me semble, tourner contre lui-même cette mauvaise habitude et la faire servir à sa propre destruction, en employant les miroirs pour l'attirer dans les piéges, comme on les emploie pour attirer les alouettes.

M. Salerne dit avoir vu à Paris deux coracias qui vivaient en fort bonne intelligence avec des pigeons de volière: mais apparemment il n'avait pas vu le corbeau sauvage de Gesner, ni la description qu'en donne cet auteur, lorsqu'il a dit, d'après M. Ray, qu'il *s'accordait en tout*, excepté pour la grandeur, avec le coracias (1); soit qu'il voulût parler, sous ce nom de coracias, de l'oiseau dont il s'agit dans cet article; soit qu'il entendît notre choquard ou le *pyrrhocorax* de Pline, car le choquard est absolument différent: et Gesner, qui avait vu le coracias de cet article et son corbeau sauvage, n'a eu garde de confondre ces deux espèces; il savait que le corbeau sauvage diffère du coracias par sa huppe, par le port de son corps, par la forme et la longueur de son bec,

(1) Hist. nat. des Oiseaux, page 91. — Ray, Synops. Avi. pag. 40.

par la brièveté de sa queue, par le bon goût de sa chair, du moins de celle de ses petits; enfin, parce qu'il est moins criard, moins sédentaire, et qu'il change plus régulièrement de demeure en certains temps de l'année (1), sans parler de quelques autres différences qui le distinguent de chacun de ces deux oiseaux en particulier.

Le coracias a le cri aigre, quoique assez sonore, et fort semblable à celui de la pie de mer; il le fait entendre presque continuellement: aussi Olina remarque-t-il que, si on l'élève, ce n'est point pour sa voix, mais pour son beau plumage (2). Cependant Belon (3) et les auteurs de la Zoologie Britannique (4) disent qu'il apprend à parler.

La femelle pond quatre ou cinq œufs blancs, tachetés de jaune sale: elle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés, mais non pas indistinctement; car, selon M. Edwards, ces oiseaux préfèrent les rochers de la côte occidentale d'Angleterre à ceux des côtes orientales et méridionales, quoique celles-ci pré-

---

(1) Adventant initio veris eodem tempore quo Ciconiæ..... Primæ omnium quod sciam avolant circa initium julii, etc.—Gesner, de Avibus, pag. 352.

(2) La cutta del becco rosso, che è del resto tutta nera come cornacchia, fuor che i piedi che son gialli vien dalle montagne. Latinamente dicesi coracias. Questa non parla, ma solo si tiene per bellezza. Uccellaria, fol. 35.

(3) Nature des Oiseaux, page 287.

(4) Page 84.

sentent à peu près les mêmes sites et les mêmes expositions.

Un autre fait de même genre, que je dois à un observateur digne de toute confiance (1), c'est que ces oiseaux, quoique habitants des Alpes, des montagnes de Suisse, de celles d'Auvergne, etc., ne paraissent pas néanmoins sur les montagnes du Bugey, ni dans toute la chaîne qui borde le pays de Gex jusqu'à Genève. Belon, qui les avait vus sur le mont Jura en Suisse, les a retrouvés dans l'île de Crète, et toujours sur la cime des rochers (2). Mais M. Hasselquist assure qu'ils arrivent et se répandent en Égypte vers le temps où le Nil débordé est prêt à rentrer dans son lit (3). En admettant ce fait, quoique contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs de la nature de ces oiseaux, il faut donc supposer qu'ils sont attirés en Égypte par une nourriture abondante, telle qu'en peut produire un terrain gras et fertile, au moment où, sortant de dessous les eaux, il reçoit la puissante influence du soleil. Et en effet, les craves se nourrissent d'insectes et de grains nouvellement semés et ramollis par le premier travail de la végétation.

Il résulte de tout cela que ces oiseaux ne sont point attachés absolument et exclusivement aux sommets des montagnes et des rochers, puisqu'il

(1) M. Hébert, trésorier de l'extraordinaire des guerres, à Dijon.
(2) Nature des Oiseaux, page 287; et Observations, fol. 11, verso.
(3) Itinera, page 240.

y en a qui paraissent régulièrement en certains temps de l'année dans la Basse-Égypte, mais qu'ils ne se plaisent pas également sur les sommets de tout rocher et de toute montagne, et qu'ils préfèrent constamment les uns aux autres, non point à raison de leur hauteur ou de leur exposition, mais à raison de certaines circonstances qui ont échappé jusqu'à présent aux observateurs.

Il est probable que le coracias d'Aristote (1) est le même que celui de cet article, et non le *pyrrhocorax* de Pline, dont il diffère en grosseur, comme aussi par la couleur du bec que le pyrrhocorax a jaune (2). D'ailleurs, le crave ou coracias à bec et pieds rouges ayant été vu par Belon sur les montagnes de Crète (3), il était plus à portée d'être connu d'Aristote que le *pyrrhocorax*, lequel passait chez les anciens pour être propre et particulier aux montagnes des Alpes, et qu'en effet Belon n'a point vu dans la Grèce.

Je dois avouer cependant qu'Aristote fait de son coracias une espèce de choucas (χολοίος), comme nous en faisons une du *pyrrhocorax* de Pline; ce qui semble former un préjugé en faveur de l'identité, ou du moins de la proximité de ces deux espèces : mais, comme dans le même chapitre je trouve un palmipède joint aux choucas, comme étant de même genre, il est visible que ce philo-

(1) Historia Animalium, lib. 9, cap. 24.
(2) Luteo rostro Pline, lib. 10, cap. 48.
(3) Observations, fol. 11, verso.

sophe confond des oiseaux de nature différente, ou plutôt que cette confusion résulte de quelques fautes de copistes, et qu'on ne doit pas se prévaloir d'un texte probablement altéré, pour fixer l'analogie des espèces, mais qu'il est plus sûr d'établir cette analogie d'après les vrais caractères de chaque espèce. Ajoutez à cela que le nom de *pyrrhocorax*, qui est tout grec, ne se trouve nulle part dans les livres d'Aristote; que Pline, qui connaissait bien ces livres, n'y avait point aperçu l'oiseau qu'il désigne par ce nom, et qu'il ne parle point du *pyrrhocorax* d'après ce que le philosophe grec a dit du coracias, comme il est aisé de s'en convaincre en comparant les passages.

Celui qui a été observé par les auteurs de la Zoologie Britannique, et qui était un véritable coracias, pesait treize onces, avait environ deux pieds et demi de vol, la langue presque aussi longue que le bec, un peu fourchue, et les ongles noirs, forts et crochus (1).

M. Gerini fait mention d'un coracias à bec et pieds noirs, qu'il regarde comme une variété de l'espèce dont il s'agit dans cet article, ou comme la même espèce différente d'elle-même par quelques accidents de couleur, suivant l'âge, le sexe, etc. (2).

---

(1) Britisch Zoology, pag. 84.
(2) Storia degli Uccelli, tom. II, pag. 38.

LE CORACIAS HUPPÉ

OU

LE SONNEUR.[1]

Corvus eremita, Linn. (2).

J'ADOPTE ce nom, que quelques-uns ont donné à l'oiseau dont il s'agit dans cet article, à cause du rapport qu'ils ont trouvé entre son cri et le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail.

Le sonneur est de la grosseur d'une poule; son plumage est noir, avec des reflets d'un beau vert, et variés à peu près comme dans le crave ou coracias, dont nous venons de parler : il a aussi, comme lui, le bec et les pieds rouges; mais son bec est encore plus long, plus menu, et fort propre à s'insinuer dans les fentes de ro-

(1) C'est le Corvus sylvaticus de Gesner, page 351 ; et le coracias huppé de M. Brisson, tome II, page 6, appelé à Zurich, *scheller, waldt-rapp, stein-rap ;* et en Bavière, comme en Stirie, *clauss-rapp*; en italien, *corvo spilato ;* en polonais, *kruk-lesny, nocny*; en anglais, *wood crow from switzerland.*

(2) Cet oiseau n'existe point dans la nature, d'après M. Temminck ; celui que l'on a décrit sous ce nom est un coracias ordinaire, affublé de quelques plumes d'un autre oiseau. L. 1825.

chers, dans les crevasses de la terre, et dans les trous d'arbres et de murailles, pour y chercher les vers et les insectes dont il fait sa principale nourriture. On a trouvé dans son estomac des débris de grillons-taupes, vulgairement appelés *courtilières*. Il mange aussi des larves de hannetons, et se rend utile par la guerre qu'il fait à ces insectes destructeurs.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête sont plus longues que les autres, et lui forment une espèce de huppe pendante en arrière : mais cette huppe, qui ne commence à paraître que dans les oiseaux adultes, disparaît dans les vieux; et c'est de là sans doute qu'ils ont été appelés, en certains endroits, du nom de *corbeaux-chauves*, et que, dans quelques descriptions, ils sont représentés comme ayant la tête jaune, marquée de taches rouges. Ces couleurs sont apparemment celles de la peau, lorsqu'au temps de la vieillesse elle est dépouillée de ses plumes.

Cette huppe, qui a valu au sonneur le nom de *huppe de montagne* (1), n'est pas la seule différence qui le distingue du crave ou coracias; il a encore le cou plus grêle et plus allongé, la tête plus petite, la queue plus courte, etc. De plus, il n'est connu que comme oiseau de passage, au lieu que le crave ou coracias n'est oiseau de passage qu'en certains pays et certaines circonstan-

(1) Klein, Ordo avium, pag. 111, n° 16.

ces, comme nous l'avons vu plus haut: c'est d'après ces traits de dissemblance que Gesner en a fait deux espèces diverses, et que je me suis cru fondé à les distinguer par des noms différents.

Les sonneurs ont le vol très-élevé, et vont presque toujours par troupes (1); ils cherchent souvent leur nourriture dans les prés et dans les lieux marécageux, et ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées, ou dans les fentes des rochers escarpés et inaccessibles, comme s'ils sentaient que leurs petits sont un mets délicat et recherché, et qu'ils voulussent les mettre hors de la portée des hommes: mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de courage ou de mépris d'eux-mêmes pour exposer leur vie par l'appât du plus vil intérêt; et l'on en voit beaucoup dans la saison, qui, pour dénicher ces petits oiseaux, se hasardent à se laisser couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où sont les nids, et qui, suspendus ainsi au-dessus des précipices, font la plus vaine et la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée; et ceux qui cherchent leurs petits, laissent ordinairement un jeune oiseau dans chaque

---

(1) Je sais que M. Klein fait du sonneur un oiseau solitaire; mais c'est contre le témoignage formel de Gesner, qui paraît être le seul auteur qui ait parlé de cet oiseau d'après sa propre observation, et que M. Klein copie lui-même dans tout le reste, sans le savoir, en copiant Albin.

nid, afin de s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enlève la couvée, les père et mère jettent un cri, *ka-ka*, *kæ-kæ;* le reste du temps ils se font rarement entendre. Les jeunes se privent assez facilement, et d'autant plus facilement, qu'on les a pris plus jeunes et avant qu'ils fussent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'avril, en même temps que les cigognes; on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, et ils s'en vont au mois de juin avant tous les autres oiseaux (1). Je ne sais pourquoi M. Barrère en a fait une espèce de courlis.

Le sonneur se trouve sur les Alpes et sur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse, de Bavière, et sur les hauts rochers qui bordent le Danube, aux environs de Passau et de Kelheym. Ces oiseaux choisissent pour leur retraite certaines gorges bien exposées entre ces rochers, d'où leur est venu le nom de *Klauss-rappen*, corbeaux des gorges.

---

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 351.

LE CORBEAU.[1]

LE CORBEAU NOIR, Temm. — *Corvus corax*, Linn.

QUOIQUE le nom de corbeau ait été donné par les nomenclateurs à plusieurs oiseaux, tels que les corneilles, les choucas, les craves ou coracias, etc., nous en restreindrons ici l'acception, et nous l'attribuerons exclusivement à la seule espèce du grand corbeau, du *corvus* des anciens, qui est assez différent de ces autres oiseaux par

(1) C'est le corbeau de M. Brisson, tome II, page 8. En Grec, Κοράξ; en latin, *corvus;* en espagnol, *cuervo;* en italien, *corvo;* en allemand, *rabe, rave, kol-rave;* en anglais, *raven;* en suédois, *korp;* en polonais, *kruk;* en hébreu, *oreb;* en arabe, *gerabib;* en persan, *calak;* en vieux français, *corbin;* en Guienne *escorbeau.* Ses petits se nomment *corbillats* et *corbillards;* et le mot *corbiner* exprimait autrefois le cri des corbeaux et des corneilles, selon Cotgrave. Voyez Salerne, page 85. En comparant les noms qu'on a donnés à cet oiseau dans les idiomes modernes, on remarquera que ces noms dérivent tous visiblement de ceux qu'il avait dans les anciennes langues, en se rapprochant plus ou moins de son cri. Il faut se souvenir que les voyageurs donnent souvent, et très-mal à propos, le nom de corbeau à un oiseau d'Amérique, qui a été rapporté à l'espèce du vautour, tome Ier de cette histoire des oiseaux, page 158.



sa grosseur (1), ses mœurs, ses habitudes naturelles, pour qu'on doive lui appliquer une dénomination distinctive, et surtout lui conserver son ancien nom.

Cet oiseau a été fameux dans tous les temps; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux faibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. (2). On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage; et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur avoir crevé les yeux (3);

(1) Le corbeau est de la grosseur d'un bon coq; il pèse trente-quatre ou trente-cinq onces : par conséquent, masse pour masse, il équivaut à trois corneilles et à deux freux.

(2) Aldrovand. Ornitholog. tome I, page 702. — Traité de la Pipée, où l'on raconte la chasse d'un lièvre entreprise par deux corbeaux qui paraissaient s'entendre, lui crevèrent les yeux et finirent par le prendre.

(3) Voyez Ælian, Natur. animal. lib. 2, cap. 51, et le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, t. VIII, pages 273 et suiv. C'est peut-être là l'origine de l'antipathie qu'on a dit être entre le bœuf et le corbeau. Voyez Aristot. Hist. animal. lib. 9,

et ce qui rendrait cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle serait en lui l'effet, non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes et même des poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'omnivore (1).

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant: en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il était autrefois

---

cap. 1. Au reste, j'ai peine à croire qu'un corbeau attaque un buffle, comme les voyageurs disent l'avoir observé. Il peut se faire que ces oiseaux se posent quelquefois sur les dos des buffles, comme la corneille mantelée se pose sur le dos des ânes et des moutons, et la pie sur le dos des cochons, pour manger les insectes qui courent dans le poil de ces animaux; il peut se faire encore que par fois les corbeaux entament le cuir des buffles par quelques coups de bec mal mesurés, et même qu'ils leur crèvent les yeux, par une suite de cet instinct qui les porte à s'attacher à tout ce qui est brillant : mais je doute fort qu'ils aient pour but de les manger tout vifs, et qu'ils pussent en venir à bout.

(1) Voyez Aristot. hist. animal. lib. 8, cap. 3. Willughby, Ornitholog. pages 82 et suiv. J'en ai vu de privés qu'on nourrissait en grande partie de viande, tantôt crue, tantôt cuite.

défendu en Angleterre, suivant Belon, de lui faire aucune violence (1), et que dans l'île Feroé, dans celle de Malte, etc., on a mis sa tête à prix (2).

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le corbeau, on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-faible, à proportion de sa grosseur; son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection (3), on ne sera pas surpris que dans presque tous les temps, il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur : sa chair était interdite aux juifs; les sauvages n'en mangent jamais (4); et parmi nous, les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après

---

(1) Nature des oiseaux, page 279. Belon écrivait vers l'an 1550: Sancta avis a nostris habetur, nec facile ab ullo occiditur. FAUNA SUECICA, n° 69. Les corbeaux jouissent de la même sauve-garde à Surinam, selon le docteur Fermin; description de Surinam, tome 2, page 148.

(2) Actes de Copenhague, années 1671, 1672. Observat. 49. A l'égard de l'île de Malte, on m'assure que ce sont des corneilles; mais on me dit en même temps que ces corneilles sont établies sur les rochers les plus déserts de la côte; ce qui me fait croire que ce sont des corbeaux.

(3) Les auteurs de la *Zoologie Britannique* sont les seuls qui disent que le corbeau exhale une odeur agréable; ce qui est difficile à croire d'un oiseau qui vit de charogne. D'ailleurs, on sait par expérience que les corbeaux nouvellement tués laissent aux doigts une odeur aussi désagréable que celle du poisson. C'est ce que m'assure M. Hébert, observateur digne de toute confiance, et ce qui est confirmé par le témoignage de Hernandès, page 331. Il est vrai qu'on a dit du carancro, espèce de vautour d'Amérique, à qui on a aussi appliqué le nom de corbeau, qu'il exhale une odeur de musc, quoiqu'il vive de voiries (voyez le Page du Pratz, histoire de la Louisiane, tome II, page 111); mais le plus grand nombre assure précisément le contraire.

(4) Voyage du père Théodat, récollet, page 300.

avoir enlevé la peau, qui est très-coriace. Partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de corbeaux et d'autres oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations (1). Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitants de l'air, à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changements, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changements. Dans les provinces méridionales de la Suède, dit M. Linnæus, lorsque le ciel est serein, les corbeaux volent très-haut en faisant un certain cri qui s'entend de fort loin (2). Les auteurs de la *Zoologie britannique* ajoutent que dans cette circonstance ils volent le plus souvent par paires (3). D'autres écrivains,

(1) Voyez Æneas Sylvius, Hist. Europ. cap. 53. — Bembo, Init. lib. 5. — Gesner, de Avibus, pag. 347.

(2) « In Smolandia et Australioribus provinciis cœlo sereno altè volitat, « et singularem clangorem seu tonum Clong remotissimè sonantem excitat. « Fauna Suecica, n° 69. »

(3) British Zoology, page 75.

moins éclairés, ont fait d'autres remarques mêlées plus ou moins d'incertitudes et de superstitions (1).

Dans le temps que les aruspices faisaient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvaient qu'être des oiseaux fort intéressants; car, la passion de prévoir les évènements futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain : aussi s'attachait-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avait compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier (2); chacune avait sa signification déterminée; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence (3), ni de gens simples pour y croire. Pline lui-même, qui n'était ni charlatan ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui était la plus sinistre (4). Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie (5).

(1) Voyez Pline, Belon, Gesner, Aldrovande, etc.

(2) Aldrovande, tome I, page 693.

(3) Voyez Pline, lib. 29, cap. 4.

(4) Pessima eorum significatio cùm glutiunt vocem velut strangulati, lib. 10, cap. 12.

(5) Porphyr. de abstinendo ab animant. lib. 2.

Non seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux (1), et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément (2); et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim, appelait distinctement le cuisinier de la maison, nommé *Conrad* (3). Ces mots ont, en effet, quelques rapports avec le cri ordinaire du corbeau.

On faisait grand cas à Rome de ces oiseaux parleurs; et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux (4). Ils n'apprennent pas seulement à parler, ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison; ils se privent, quoique vieux (5), et paraissent même capables

(1) Aldrovande, tome I, pag. 693.

(2) Belon, Nature des Oiseaux, page 279.

(3) Exercitatio (in Cardanum, 237). Scaliger remarque, comme une chose plaisante, que ce même corbeau, ayant trouvé un papier de musique, l'avait criblé de coups de bec, comme s'il eût voulu lire cette musique (ou battre la mesure). Il me paraît plus naturel de penser qu'il avait pris les notes pour des insectes, dont on sait qu'il fait quelquefois sa nourriture.

(4) « Maturè (et adhùc pullus) sermoni assuefactus omnibus matutinis « evolans in Rostra,..... Tiberium, dein Germanicum et Drusum Cæ- « sares nominatim, mox transeuntem populum Romanum salutabat, post- « eà ad tabernam remeans, etc. » Pline, lib. 10, cap. 43.

(5) Corvus longævus citissimè fit domesticus. Voyez Gesner, page 338.

d'un attachement personnel et durable (1).

Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Craterus d'Asie, qui s'était rendu fameux par son habileté à les dresser pour la chasse, et qui savait se faire suivre, même par les corbeaux sauvages (2). Scaliger rapporte que le roi Louis (apparemment Louis XII) en avait un ainsi dressé, dont il se servait pour la chasse des perdrix (3). Albert en avait vu un autre à Naples qui prenait et des perdrix et des faisans, et même d'autres corbeaux: mais, pour chasser ainsi les oiseaux de son espèce, il fallait qu'il y fût excité et comme forcé par la présence du fauconnier (4). Enfin, il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître, et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée, du moins si l'on peut croire ce que rap-

(1) Témoin ce corbeau privé dont parle Schwenckfeld, lequel s'étant laissé entraîner trop loin par ses camarades sauvages, et n'ayant pu sans doute retrouver le lieu de sa demeure, reconnut dans la suite sur le grand chemin l'homme qui avait coutume de lui donner à manger, plana quelque temps au-dessus de lui en croassant, comme pour lui faire fête, vint se poser sur sa main, et ne le quitta plus. Aviarium Silesiæ, page 245.

(2) Pline, lib. 10, cap. 43.

(3) In Cardanum exercitat. 232.

(4) Voyez Aldrovande, page 702. Voyez aussi Dampier, tome II, page 25.

porte Aulu-Gelle, du corbeau de Valerius (1).

Ajoutons à tout cela, que le corbeau paraît avoir une grande sagacité d'odorat pour éventer de loin les cadavres (2); Thucydide lui accorde même un instinct assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste (3): mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois, et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires, comme nous le verrons plus bas. Enfin, c'est encore à l'un de ces oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie, pour amener à sa portée l'eau qu'il avait aperçue au fond d'un vase trop étroit, d'y laisser tomber une à une de petites pierres, lesquelles, en s'amoncelant, firent monter l'eau insensiblement, et le mirent à même d'étancher sa soif (4). Cette soif, si le fait est vrai, est

(1) Un Gaulois de grande taille ayant défié à un combat singulier les plus braves des Romains, un tribun, nommé Valerius, qui accepta le défi, ne triompha du Gaulois que par le secours d'un corbeau qui ne cessa de harceler son ennemi, et toujours à propos, lui déchirant les mains avec son bec, lui sautant au visage et aux yeux, en un mot, l'embarrassant de manière qu'il ne put faire usage de toute sa force contre Valerius, à qui le nom de *Corvinus* en resta. Noct. Atticæ, lib. 9, cap. 11.

(2) Corvi in auspiciis soli intellectum videntur habere significationum suarum : nam cùm Mediæ hospites occisi sunt, omnes è Peloponneso et Atticâ regione volaverunt. Pline, lib. 10, cap. 12. D'après Aristote, lib. 9, cap. 31. — Mirâ sagacitate cadavera subolfacit, licet remotissima. Fauna Suecica, n° 69.

(3) Voyez Thucydid. lib. 2.

(4) Pline, lib. 10, cap. 43.

un trait de dissemblance qui distingue le corbeau de la plupart des oiseaux de proie (1), surtout de ceux qui se nourrissent de proie vivante, lesquels n'aiment à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger, que par celui de boire. Une autre différence, c'est que les corbeaux ont les mœurs plus sociales; mais il est facile d'en rendre raison: comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres oiseaux carnassiers; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrain, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres. C'est ici le lieu de remarquer que, quoique les corbeaux privés mangent de la viande crue et cuite, et qu'ils passent communément pour faire, dans l'état de liberté, une grande destruction de mulots, de campagnols, etc. (2), M. Hé-

---

(1) Insigniter aquis oblectatur corvus ac cornix. Gesner, page 336.

(2) On dit qu'à l'île de France on conserve précieusement une certaine espèce de corbeau, destinée à détruire les rats et les souris. Voyage d'un officier du roi, 1772, pages 122 et suiv. On dit que les îles Bermudes ayant été affligées pendant cinq années de suite par une prodigieuse multitude de rats, qui dévoraient les plantes et les arbres, et qui passaient à la nage successivement d'une île à l'autre, ces rats disparurent tout d'un coup, sans qu'on en pût assigner d'autre cause, sinon que, dans les deux dernières années, on avait vu dans ces mêmes îles une grande quantité de corbeaux qui n'y avaient jamais paru auparavant et qui n'y ont point reparu depuis. Mais tout cela ne prouve point que les corbeaux soient de grands destructeurs de rats, car on peut être la dupe d'un préjugé dans l'île de France comme ailleurs; et, à l'égard des rats des îles Bermudes, il peut se faire qu'ils se soient entre-détruits,

bert, qui les a observés long-temps et de fort près, ne les a jamais vus s'acharner sur les cadavres, en déchiqueter la chair, ni même se poser dessus; et il est fort porté à croire qu'ils préfèrent les insectes, et surtout les vers de terre, à toute autre nourriture : il ajoute qu'on trouve de la terre dans leurs excréments.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagne, ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance; mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncements de rocher; c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre

comme il arrive souvent, ou qu'ils soient morts de faim après avoir tout consommé, ou qu'ils aient été submergés et noyés par un coup de vent, en passant d'une île à l'autre, et cela sans que les corbeaux y aient eu beaucoup de part.

de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans des trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés (1). Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite (2) : car ces oiseaux si odieux, si dégoûtants pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer comme la tourterelle par des caresses graduées, et semblent connaître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour (3); ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser; et l'on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres oiseaux, qu'ils s'accouplaient par le bec (4). Si cette ab-

(1) M. Linnæus dit qu'en Suède le corbeau niche principalement sur les sapins, Fauna Suecica, n° 69; et M. Frisch, qu'en Allemagne c'est principalement sur les grands chênes. (Pl. 63.) Cela veut dire qu'il préfère les arbres les plus hauts, et non l'espèce du chêne ou du sapin.

(2) Quandoque ad quadragesimum ætatis annum.... jura conjugii.... servare traduntur. Aldrov. Ornithol. tome I, page 700. Athénée renchérit encore là-dessus.

(3) Oppian. de aucupio.

(4) Aristote, qui attribue cette absurdité à Anaxagore, a bien voulu la réfuter sérieusement, en disant que les corbeaux femelles avaient une vulve et des ovaires..... que si la semence du mâle passait par le ventricule de la femelle, elle s'y digérerait et ne produirait rien. De Generatione, lib. III, cap. 6.

surde méprise pouvait être justifiée, c'est parce qu'il est aussi rare de voir ces oiseaux s'accoupler réellement, qu'il est commun de les voir se caresser: en effet, ils ne se joignent presque jamais de jour, ni dans un lieu découvert, mais au contraire dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages (1), comme s'ils avaient l'instinct de se mettre en sûreté dans le secret de la nature, pendant la durée d'une action qui, se rapportant toute entière à la conservation de l'espèce, semble suspendre dans l'individu le soin actuel de sa propre existence. Nous avons déjà vu le *jean-le-blanc* se cacher pour boire, parce qu'en buvant il enfonce son bec dans l'eau jusqu'aux yeux, et par conséquent ne peut être alors sur ses gardes (2). Dans tous ces cas, les animaux sauvages se cachent par une sorte de prévoyance qui, ayant pour but immédiat le soin de leur propre conservation, paraît plus près de l'instinct des bêtes que tous les motifs de décence dont on a voulu leur faire honneur; et ici le corbeau a d'autant plus besoin de cette prévoyance, qu'ayant moins d'ardeur et de force pour l'acte de la génération (3), son accouplement doit probablement avoir une certaine durée.

---

(1) Albert dit qu'il a été témoin une seule fois de l'accouplement des corbeaux, et qu'il se passe comme dans les autres espèces d'oiseaux. Voyez Gesner, de Avibus, page 337.

(2) Voyez l'histoire de cet oiseau, tome I des Oiseaux.

(1) Corvium genus libidinosum non est; quippe quòd parùm fœcun-

La femelle se distingue du mâle, selon Barrère, en ce qu'elle est d'un noir moins décidé et qu'elle a le bec plus faible; et, en effet, j'ai bien observé dans certains individus des becs plus forts et plus convexes que dans d'autres, et différentes teintes de noir et même de brun dans le plumage; mais ceux qui avaient le bec le plus fort étaient d'un noir moins décidé, soit que cette couleur fût naturelle, soit qu'elle fût altérée par le temps et par les précautions qu'on a coutume de prendre pour la conservation des oiseaux desséchés. Cette femelle pond, aux environs du mois de mars (1), jusqu'à cinq ou six œufs (2) d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure (3). Elle les couve pendant environ vingt jours (4), et, pendant ce temps, le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture: il y pourvoit même largement; car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux, ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'était pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous

---

dum sit; coire tamen id quoque visum est. Aristote, de Generatione, lib. 3, cap. 6.

(1) Willughby dit que quelquefois les corbeaux pondent encore plus tôt en Angleterre, Ornithologie, page 83.

(2) Arist. Hist. Animal., lib. 9, cap. 31.

(3) Willughby, à l'endroit cité.

(4) Arist. Hist. Animal., lib. 6, cap. 6.

deux pendant l'hiver (1). Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions, et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles, elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance; et il paraît qu'ils préfèrent les pièces de métal et tout ce qui brille aux yeux (2). On en a vu un à Erford qui eût bien la patience de porter une à une, et de cacher sous une pierre, dans un jardin, une quantité de petites monnaies, jusqu'à concurrence de cinq ou six florins (3); et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Quand les petits viennent d'éclore, il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère; ils sont plutôt blancs que noirs, au contraire des jeunes cygnes qui doivent être un jour d'un si beau blanc, et qui commencent par être bruns (4). Dans les premiers jours, la mère semble un peu négliger ses petits; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes; et l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençait que de ce moment à les reconnaître à leur plumage naissant, et à les traiter véritable-

(1) Aldrovande, Ornithologie, tome I, pages 691 et 699.

(2) Frisch, planche 63.

(3) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 338.

(4) Aldrovande, Ornitholog., tom. I, pag. 702.

ment comme siens (1). Pour moi, je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit plus ou moins dans presque tous les autres animaux, et dans l'homme lui-même; tous ont besoin d'un peu de temps pour s'accoutumer à un nouvel élément, à une nouvelle existence. Pendant ce temps de diète, le petit oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture : il en trouve une au-dedans de lui-même, et qui lui est très-analogue; c'est le restant du jaune que renferme l'*abdomen*, et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier (2). La mère, après ces premiers temps, nourrit ses petits avec des aliments convenables, qui ont déja subi une préparation dans son jabot, et qu'elle leur dégorge dans le bec, à peu près comme font les pigeons (3).

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense; et s'il s'aperçoit qu'un milan, ou tel autre oiseau de proie, s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec : si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut, qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce

(1) Aldrovande, tome I, page 702.

(2) Willughby, Ornithol., page 82.

(3) Idem, ibidem.

qu'excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs (1).

Aristote, et beaucoup d'autres d'après lui, prétendent que, lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district, trop stérile ou trop resserré, ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples (2); et en cela ils se montreraient véritablement oiseaux de proie : mais ce fait ne s'accorde point avec les observations que M. Hébert a faites sur les corbeaux des montagnes du Bugey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au-delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir par eux-mêmes. Comme l'occasion de faire de telles observations, et le talent de les faire aussi bien, ne se rencontrent pas souvent, j'ai cru devoir en rapporter ici le détail dans les propres termes de l'observateur.

« Les petits corbeaux éclosent de fort bonne « heure, et dès le mois de mai ils sont en état de « quitter le nid. Il en naissait chaque année une « famille en face de mes fenêtres, sur des rochers « qui bornaient la vue. Les petits, au nombre de « quatre ou cinq, se tenaient sur de gros blocs

(1) Frisch, planche 63.

(2) Aristote, Historia Animalium, lib. 9, cap. 31.

« éboulés à une hauteur moyenne, où il était fa-
« cile de les voir; et ils se faisaient d'ailleurs assez
« remarquer par un piaulement presque continuel.
« Chaque fois que le père ou la mère leur appor-
« taient à manger, ce qui arrivait plusieurs fois le
« jour, ils les appelaient par un cri *crau*, *crau*,
« *crau*, très-différent de leur piaulement. Quel-
« quefois il n'y en avait qu'un seul qui prît l'essor,
« et, après un léger essai de ses forces, il revenait
« se poser sur son rocher; presque toujours il en
« restait quelqu'un, et c'est alors que son piaule-
« ment devenait continuel. Lorsque les petits
« avaient l'aile assez forte pour voler, c'est-à-dire
« quinze jours au moins après leur sortie du nid,
« les père et mère les emmenaient tous les ma-
« tins avec eux et les ramenaient tous les soirs :
« c'était toujours sur les cinq ou six heures après
« midi que toute la bande revenait au gîte, et le
« reste de la soirée se passait en criailleries très-
« incommodes. Ce manége durait tout l'été; ce
« qui donne lieu de croire que les corbeaux ne
« font pas deux couvées par an. »

Gesner a nourri de jeunes corbeaux avec de la chair crue, des petits poissons et du pain trempé dans l'eau (1). Ils sont fort friands de cerises, et ils les avalent avidement avec les queues et les noyaux; mais ils ne digèrent que la pulpe, et deux heures après ils rendent par le bec les

(1) De Avibus, pag. 336.

noyaux et les queues. On dit qu'ils rejettent aussi les os des animaux qu'ils ont avalés avec la chair, de même que la cresserelle, les oiseaux de proie nocturnes, les oiseaux pêcheurs, etc., rendent les parties dures et indigestes des animaux ou des poissons qu'ils ont dévorés (1). Pline dit que les corbeaux sont sujets, tous les étés, à une maladie périodique de soixante jours, dont, selon lui, le principal symptôme est une grande soif (2); mais je soupçonne que cette maladie n'est autre chose que la mue, laquelle se fait plus lentement dans le corbeau que dans plusieurs autres oiseaux de proie (3).

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes corbeaux, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, sont vraiment adultes et en état de se reproduire; et si chaque période de la vie était proportionnée dans les oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourrait soupçonner que les corbeaux ne deviendraient adultes qu'au bout de plusieurs années; car, quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux corbeaux (4), cependant il pa-

---

(1) Voyez Aldrovande, tome I, page 697; et tome I de cette Histoire naturelle des Oiseaux, page 287.

(2) Lib. 29, cap. 3.

(3) Voyez Gesner, page 336.

(4) Hesiodus.... Cornici novem nostras adtribuit ætates, quadruplum ejus cervis, id triplicatum corvis. Pline, lib. 7, cap. 48. En prenant

raît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage : on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avaient atteint cet âge ; et, dans tous les pays et tous les temps, il a passé pour un oiseau très-vivace : mais il s'en faut bien que le terme de l'âge adulte, dans cette espèce, soit retardé en proportion de la durée totale de la vie ; car, sur la fin du premier été, lorsque toute la famille vole de compagnie, il est déja difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes ; et dès lors il est très-probable que ceux-ci sont en état de se reproduire dès la seconde année.

Nous avons remarqué plus haut que le corbeau n'était pas noir en naissant : il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse ; car, dans ce cas, son plumage change sur la fin, et devient jaune par défaut de nourriture (1) : mais il ne faut pas croire qu'en aucun temps cet oiseau soit d'un noir pur et sans mé-

---

l'âge d'homme, seulement pour trente ans, ce serait neuf fois 30 ou 270 ans pour la corneille, 1080 pour le cerf, et 3240 pour le corbeau. En réduisant l'âge d'homme à 10 ans, ce serait 90 ans pour la corneille, 360 pour le cerf, et 1080 pour le corbeau ; ce qui serait encore exorbitant. Le seul moyen de donner un sens raisonnable à ce passage, c'est de rendre le γενεὰ d'Hésiode et l'*ætas* de Pline par année ; alors la vie de la corneille se réduit à 9 années, celle du cerf à 36, comme elle a été déterminée dans l'histoire naturelle de cet animal, et celle du corbeau à 108, comme il est prouvé par l'observation.

(1) Corvorum pennæ postremò in colorem flavum transmutantur, cùm scilicet alimento destituuntur ; de Coloribus.

lange d'aucune autre teinte ; la nature ne connaît guère cette uniformité absolue. En effet, le noir qui domine dans cet oiseau paraît mêlé de violet sur la partie supérieure du corps, de cendré sur la gorge, et de vert sous le corps, sur les pennes de la queue, et sur les plus grandes pennes des ailes et les plus éloignées du dos (1). Il n'y a que les pieds, les ongles et le bec qui soient absolument noirs, et ce noir du bec semble pénétrer jusqu'à la langue, comme celui des plumes semble pénétrer jusqu'à la chair, qui en a une forte teinte. La langue est cylindrique à sa base, aplatie et fourchue à son extrémité, et hérissée de petites pointes sur ses bords. L'organe de l'ouïe est fort compliqué, et peut-être plus que dans les autres oiseaux (2). Il faut qu'il soit aussi plus sensible, si l'on peut ajouter foi à ce que dit Plutarque, qu'on a vu des corbeaux tomber comme étourdis par les cris d'une multitude nombreuse et agitée de quelque grand mouvement (3).

L'œsophage se dilate à l'endroit de sa jonction avec le ventricule, et forme, par sa dilatation, une espèce de jabot qui n'avait point échappé à Aristote. La face intérieure du ventricule est sillonnée de rugosités ; la vésicule du fiel est fort grosse et adhérente aux intestins (4). Redi a trouvé des vers

---

(1) Voyez Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 8.

(2) Actes de Copenhague, année 1673. Observat. 52.

(3) Vie de T. Q. Flaminius.

(4) Willughby, page 83 ; et Aristote, Hist. Animal. lib. II, cap. 17.

dans la cavité de l'*abdomen* (1). La longueur de l'intestin est à peu près double de celle de l'oiseau, même prise du bout du bec au bout des ongles, c'est-à-dire qu'elle est moyenne entre la longueur des intestins des véritables carnivores et celle des intestins des véritables granivores; en un mot, telle qu'il convient pour un oiseau qui vit de chair et de fruits (2).

Cet appétit du corbeau, qui s'étend à tous les genres de nourriture, se tourne souvent contre lui-même, par la facilité qu'il offre aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent. La poudre de noix vomique, qui est un poison pour un grand nombre d'animaux quadrupèdes, en est aussi un pour le corbeau: elle l'enivre au point qu'il tombe bientôt après qu'il en a mangé; et il faut saisir le moment où il tombe, car cette ivresse est quelquefois de courte durée, et il reprend souvent assez de forces pour aller mourir ou languir sur son rocher (3). On le prend aussi avec plusieurs sortes de filets, de lacets et de piéges, et même à la pipée, comme les petits oiseaux; car il partage avec eux leur antipathie pour le

(1) Collection Académique Étrangère, tome IV, page 521.

(2) Un observateur digne de foi m'a assuré avoir vu le manége d'un corbeau qui s'éleva plus de vingt fois à la hauteur de 12 ou 15 toises pour laisser tomber de cette hauteur une noix qu'il allait ramasser chaque fois avec son bec; mais il ne put venir à bout de la casser, parce que tout cela se passait dans une terre labourée.

(3) Voyez Gesner, page 339. — Journal Économique de décembre 1758.

hibou, et il n'aperçoit jamais cet oiseau, ni la chouette, sans jeter un cri (1). On dit qu'il est aussi en guerre avec le milan, le vautour, la pie de mer (2): mais ce n'est autre chose que l'effet de cette antipathie nécessaire qui est entre tous les animaux carnassiers, ennemis nés de tous les faibles qui peuvent devenir leur proie, et de tous les forts qui peuvent la leur disputer.

Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point: ils ont, comme les oiseaux de proie, les ailes longues et fortes (à peu près trois pieds et demi d'envergure); elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières (3) sont plus courtes que la quatrième, qui est la plus longue de toutes (4), et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces, cependant un peu inégales, les deux du milieu étant les plus longues, et ensuite les plus voisines de celles-là; en sorte que le bout de la queue paraît un peu arrondi sur son

(1) Traité de la Pipée.

(2) Voyez Ælian, Natur. Animal. lib. 2, cap. 51. — Aldrovand. tome Ier, page 710; et Collection Acad. Étrang., tome Ier de l'Histoire Naturelle, page 196.

(3) MM. Brisson et Linnæus disent deux, et M. Willughby dit trois.

(4) Ce sont ces pennes de l'aile qui servent aux facteurs pour emplumer les sautereaux des clavecins, et aux dessinateurs pour dessiner à la plume.

plan horizontal (1) : c'est ce que j'appellerai dans la suite *queue étagée.*

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol : aussi les corbeaux ont-ils le vol très-élevé, comme nous l'avons dit, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage traverser les airs ayant le bec chargé de feu (2). Ce feu n'était autre chose sans doute que celui des éclairs même, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces temps d'orage : et, pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'aigle le titre de ministre de la foudre ; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait (3),

---

(1) Ajoutez à cela que les corbeaux ont, sur presque tout le corps, double espèce de plumes, et tellement adhérentes à la peau, qu'on ne peut les arracher qu'à force d'eau chaude.

(2) Hermolaus Barbarus, vir gravis et doctus aliique Philosophi aiunt.... Dùm fulmina tempestatum tempore fiunt, corvi per aerem hàc illàc circumvolantes rostro ignem deferre. Scala Naturalis apud Aldrovand. tom. I, pag. 704.

(3) Quasvis aeris mutationes facilè tolerant, nec frigus nec calorem reformidant..... ubicumque alimenti copia suppetit degere sustinent..... in solitudine, in urbibus etiam populosissimis. Ornitholog. pag. 82.

il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire (1) jusqu'au cap de Bonne-Espérance (2), et à l'île de Madagascar (3), plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré (4). Il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe; on le retrouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada (5), et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre (6). Il reste même attaché au nid qu'il a construit, et il s'en sert plusieurs années de suite, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Son plumage n'est pas le même dans tous les pays. Indépendamment des causes particulières qui peuvent en altérer la couleur ou la faire va-

(1) Klein, Ordo avium, pages 58 et 167; mais ces auteurs parlaient-ils du même corbeau?

(2) Kolbe, Description du cap, page 136.

(3) Voyez Flaccourt.

(4) Pline dit, d'après Théophraste, que les corbeaux étaient étrangers à l'Asie, lib. 10., cap. 29.

(5) Charlevoix, Histoire de l'île Espagnole de St-Domingue, tome I, page 30; et Histoire de la nouvelle France, du même, page 155.

(6) Frisch (pl. 63). Aves quæ in urbibus solent præcipuè vivere, semper apparent, nec loca mutant aut latent, ut corvus et cornix. Aristot. Hist. Animal. lib. 9, cap. 23.

rier du noir au brun et même au jaune, comme je l'ai remarqué plus haut, il subit encore plus ou moins les influences du climat : il est quelquefois blanc en Norwége et en Islande, où il y a aussi des corbeaux tout-à-fait noirs, et en assez grand nombre (1). D'un autre côté, on en trouve de blancs (2), au centre de la France et de l'Allemagne, dans des nids où il y en a aussi de noirs (3). Le corbeau du Mexique, appelé *cacalotl* par Fernandez (4), est varié de ces deux couleurs (5); celui de la baie de Saldagne a un collier blanc (6); celui de Madagascar, appelé *coach*, selon Flaccourt, a du blanc sous le ventre, et l'on retrouve le même mélange de blanc et de noir dans quelques individus de la race qui réside en Europe, même dans celui à qui M. Brisson (7) a donné le

(1) Description de l'Islande, d'Horrebows, tome I, pages 206, 219.-- Klein, Ordo avium, pages 58, 167. Jean de Cay a vu en 1548, à Lubec, deux corbeaux blancs qui étaient dressés pour la chasse. Klein, Ordo avium, page 58.

(2) Corvus corax, var. albus, Linn.

(3) Voyez Éphémérides d'Allemagne. Décurie 1, année III, Observ. 57. Le docteur Wisel ajoute que l'année suivante on ne trouva dans le même nid que des corbeaux noirs, et que dans le même bois, mais dans un autre nid, on avait trouvé un corbeau noir et deux blancs. On en tue quelquefois de cette dernière couleur en Italie. Voyez Gerini, Storia degli Uccelli, tome II, page 33.

(4) Corvus Corax, Var. varius, Linn.

(5) Historia Avium novæ Hispaniæ, cap. 174, pag. 48.

(6) Voyage de Downton, à la suite de celui de Middleton, 1610.

(7) Corvus corax, var. Linn. — Corvus Borealis albus, Briss. — *Nota*. Toutes ces variétés de corbeau sont plutôt individuelles que constantes. L. 1825.

nom de *corbeau blanc du nord* (1), et qu'il eût été plus naturel, ce me semble, d'appeler *corbeau noir et blanc*, puisqu'il a le dessus du corps noir, le dessous blanc, et la tête blanche et noire, ainsi que le bec, les pieds, la queue et les ailes. Celles-ci ont vingt et une pennes, et la queue en a douze, dans lesquelles il y a une singularité à remarquer, c'est que les correspondantes de chaque côté, je veux dire les pennes qui, de chaque côté, sont à égale distance des deux du milieu, et qui sont ordinairement semblables entre elles pour la forme et pour la distribution des couleurs, ont, dans l'individu décrit par M. Brisson, plus ou moins de blanc, et distribué d'une manière différente; ce qui me ferait soupçonner que le blanc est ici une altération de la couleur naturelle, qui est le noir; un effet accidentel de la température excessive du climat, laquelle, comme cause extérieure, n'agit pas toujours uniformément en toutes saisons ni en toutes circonstances, et dont les effets ne sont jamais aussi réguliers que ceux qui sont produits par la constante activité du moule intérieur; et, si ma conjecture est vraie, il n'y a aucune raison de faire une espèce particulière, ni même une race ou variété permanente de cet oiseau, lequel ne diffère d'ailleurs de notre corbeau ordinaire que par ses ailes un peu plus longues; de même que tous les autres animaux des

(1) Ornithologie, tome VI. Supplément, page 33.

pays du nord ont le poil plus long que ceux de même espèce qui habitent des climats tempérés.

Au reste, les variations dans le plumage d'un oiseau aussi généralement, aussi profondément noir que le corbeau, variations produites par la seule différence de l'âge, du climat, ou par d'autres causes purement accidentelles, sont une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres, que la couleur ne fit jamais un caractère constant, et que dans aucun cas elle ne doit être regardée comme un attribut essentiel.

Outre cette variété de couleur, il y a aussi dans l'espèce des corbeaux variété de grandeur : ceux du mont Jura, par exemple, ont paru à M. Hébert, qui a été à portée de les observer, plus grands et plus forts que ceux des montagnes du Bugey ; et Aristote nous apprend que les corbeaux et les éperviers sont plus petits dans l'Égypte que dans la Grèce (1).

(1) Historia Animalium, lib. 8, cap. 38.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU CORBEAU.

LE CORBEAU DES INDES DE BONTIUS. (1)

Cet oiseau se trouve aux îles Moluques, et principalement dans celle de Banda : nous ne le connaissons que par une description incomplète et par une figure très-mauvaise; en sorte qu'on ne peut déterminer que par conjecture celui de nos oiseaux d'Europe auquel il doit être rapporté. Bontius, le premier, et, je crois, le seul qui l'ait vu, l'a regardé comme un corbeau (2); en quoi il a été suivi par Ray, Willughby (3) et quelques autres; mais M. Brisson en a fait un calao (4). J'avoue que je suis de l'avis des premiers, et voici mes raisons en peu de mots.

Cet oiseau a, suivant Bontius, le bec et la dé-

(1) C'est une espèce du genre calao Buceros hydrocorax, Linn., et non un corbeau comme le dit Buffon. Lam. 1825.

(2) Voyez Hist. Nat. et Med. Indiæ or.

(3) Ornithologie, page 86.

(4) Ornithologie, tome IV, page 566.

marche de notre corbeau; et, en conséquence, il lui en a donné le nom, malgré son cou un peu long, et la petite protubérance que la figure fait paraître sur le bec; preuve certaine qu'il ne connaissait aucun autre oiseau avec lequel celui-ci eût plus de rapports; et, néanmoins, il connaissait le calao des Indes. Bontius ajoute, à la vérité, qu'il se nourrit de noix muscades, et M. Willughby a regardé cela comme un trait marqué de dissemblance avec nos corbeaux: cependant nous avons vu que ceux-ci mangent les noix du pays, et qu'ils ne sont pas aussi carnassiers qu'on le croit communément. Or, cette différence, étant ainsi réduite à sa juste valeur, laisse, au sentiment de l'unique observateur qui a vu et nommé l'oiseau, toute son autorité.

D'un autre côté, ni la description de Bontius, ni la figure, ne présentent le moindre vestige de cette dentelure du bec dont M. Brisson a fait un des caractères de la famille des calaos; et la petite protubérance, qui paraît sur le bec dans la figure, ne semble point avoir de rapport avec celles du bec du calao. Enfin, le calao n'a ni ces tempes mouchetées, ni ces plumes du cou noirâtres dont il est parlé dans la description de Bontius; et il a lui-même un bec si singulier (1), qu'on ne peut, ce me semble, supposer qu'un observateur l'ait vu et n'en ait rien dit, et sur-

(1) Voyez-en la figure, planche 45 de l'Ornithologie de M. Brisson, tome IV.

tout qu'il l'ait pris pour un bec de corbeau ordinaire.

La chair du corbeau des Indes de Bontius a un fumet aromatique très-agréable, qu'elle doit aux muscades dont l'oiseau fait sa principale nourriture; et il y a toute apparence que, si notre corbeau se nourrissait de même, il perdrait sa mauvaise odeur.

Il faudrait avoir vu le corbeau du désert (*graab el zahara*) dont parle le docteur Shaw (1), pour le rapporter sûrement à l'espèce de notre pays dont il se rapproche le plus. Tout ce qu'en dit ce docteur, c'est qu'il est un peu plus gros que notre corbeau, et qu'il a le bec et les pieds rouges. Cette rougeur des pieds et du bec est ce qui a déterminé M. Shaw à le regarder comme un grand coracias. A la vérité, l'espèce du coracias n'est point étrangère à l'Afrique, comme nous l'avons vu plus haut; mais un coracias plus grand qu'un corbeau. Quatre lignes de description bien faite dissiperaient toute cette incertitude; et c'est pour obtenir ces quatre lignes de quelque voyageur instruit, que je fais ici mention d'un oiseau dont j'ai si peu à dire.

Je trouve encore dans Kempfer deux oiseaux auxquels il donne le nom de corbeaux, sans indiquer aucun caractère qui puisse justifier cette dénomination. L'un est, selon lui, d'une grosseur

(1) M. Shaw lui donne encore les noms suivants, Crow, of the desert, redlegged crow, pyrrhocorax. Voyez Travels of Barbary, p. 251

médiocre, mais extrêmement fier; on l'avait apporté de la Chine au Japon, pour en faire présent à l'empereur : l'autre, qui fut aussi offert à l'empereur du Japon, était un oiseau de Corée, fort rare, appelé *coreigaras*, c'est-à-dire corbeau de Corée. Kempfer ajoute qu'on ne trouve point au Japon les corbeaux qui sont communs en Europe, non plus que les perroquets et quelques autres oiseaux des Indes (1).

Nota. Ce serait ici le lieu de placer l'oiseau d'Arménie, que M. de Tournefort a appelé *roi des corbeaux* (2), si cet oiseau était en effet un corbeau, ou seulement s'il approchait de cette famille. Mais il ne faut que jeter les yeux sur le dessin en miniature qui le représente, pour juger qu'il a beaucoup plus de rapport avec les paons et les faisans par sa belle aigrette, par la richesse de son plumage, par la brièveté de ses ailes, par la forme de son bec, quoiqu'il soit un peu plus allongé, et quoiqu'on remarque d'autres différences dans la forme de la queue et des pieds. Il est nommé avec raison, sur ce dessin, *avis Persica pavoni congener*; et c'est aussi parmi les oiseaux étrangers, analogues aux faisans et aux paons, que j'en aurais parlé, si ce même dessin fût venu plus tôt à ma connaissance (3).

---

(1) Voyez Histoire du Japon, tome I, page 113.

(2) Voyez son Voyage du Levant, tome II, page 353.

(3) Il est à la Bibliothèque du Roi dans le cabinet des estampes, et fait partie de cette belle suite de miniatures en grand, qui représentent d'après nature les objets les plus intéressants de l'histoire naturelle.

LA CORBINE*

OU

CORNEILLE NOIRE. (1)

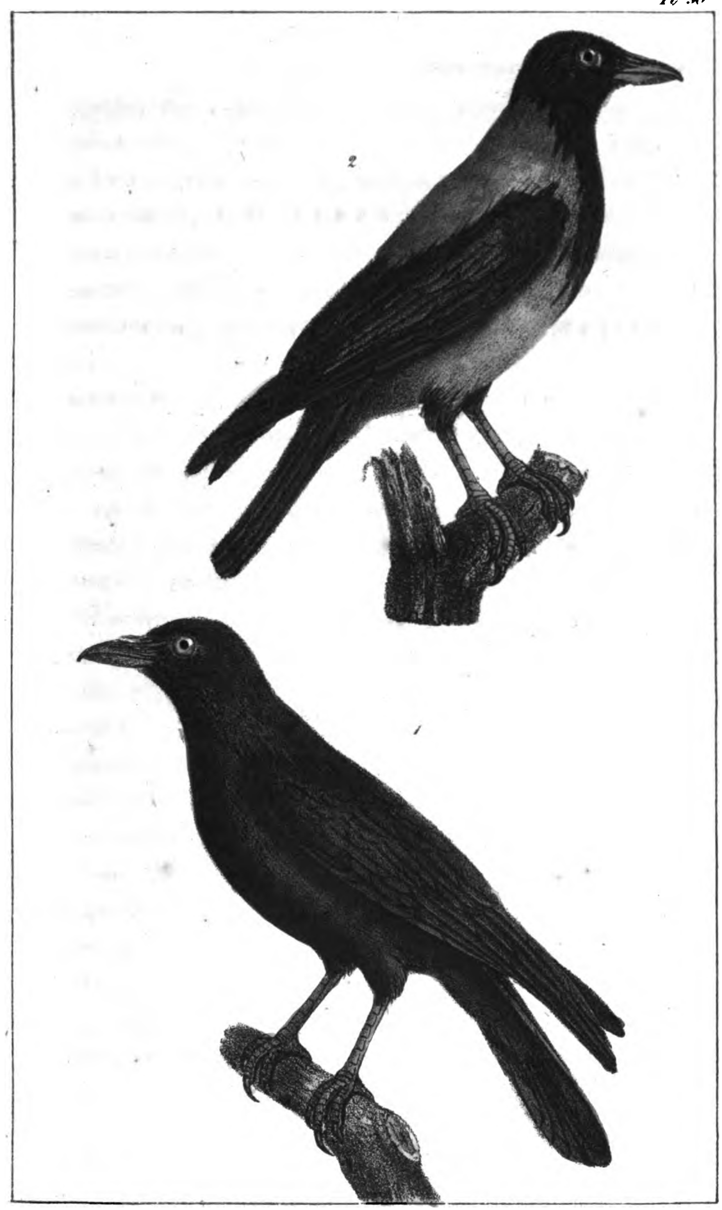
Corvus corone, Linn.

QUOIQUE cette corneille diffère, à beaucoup d'égards, du grand corbeau, surtout par la grosseur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles, cependant il faut avouer que d'un autre côté elle a assez de rapports avec lui, tant de conformation et de couleur que d'instinct, pour justifier la dénomination de *corbine*, qui est en usage dans plusieurs endroits, et que j'adopte par la raison qu'elle est en usage.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 483.

(1) C'est la corneille de M. Brisson, tome II, page 12. En chaldéen, *kurka;* en grec, Κορωνη; en grec moderne, Κουρουνα, Κουρανα, Κομβα; en italien, *cornice*, *cornacchia*, *cornacchio*, *gracchia;* en espagnol, *corneia;* en allemand, *kräe*, *schwartz krahe;* en Anglais, *a crow;* en illyrien, *wrana ;* en catalan, *graula*, *busaroca*, *cucula ;* en vieux francais, *graille*, *graillat;* en Touraine et ailleurs, selon M. Salerne, *grolle;* en bourbonnais, *agrolle;* en Sologne, *couale;* en Berri, *couar;* en Auvergne, *couas;* en Piémont, *croace*, (d'ou vient *croacer.*) On lui donne encore les noms suivants, dont quelques-uns paraissent corrompus, *hachoac*, *karime*, *borositis*, *xercula*, *kokis*, etc.



P. Oudart del. Lithog: de C. Motte. Meunier direxit

1, La Corbine ou Corneille noire. 2, La Corneille mantelée.

Ces corbines passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Le fond principal de cette subsistance, au printemps, ce sont les œufs de perdrix, dont elles sont très-friandes, et qu'elles savent même percer fort adroitement pour les porter à leurs petits sur la pointe de leur bec. Comme elles en font une grande consommation, et qu'il ne leur faut qu'un moment pour détruire l'espérance d'une famille entière, on peut dire qu'elles ne sont pas les moins nuisibles des oiseaux de proie, quoiqu'elles soient les moins sanguinaires. Heureusement il n'en reste pas un grand nombre; on en trouverait difficilement plus de deux douzaines de paires dans une forêt de cinq ou six lieues de tour aux environs de Paris.

En hiver elles vivent avec les mantelées, les frayonnes ou les freux, et à peu près de la même manière : c'est alors que l'on voit, autour des lieux habités, des volées nombreuses, composées de toutes les espèces de corneilles, se tenant presque toujours à terre pendant le jour, errant pêle-mêle avec nos troupeaux et nos bergers, voltigeant sur les pas de nos laboureurs, et sautant quelquefois sur le dos des cochons et des brebis, avec une familiarité qui les ferait prendre pour des oiseaux domestiques et apprivoisés. La nuit, elles se retirent dans les forêts sur de grands arbres qu'elles paraissent avoir adoptés, et

qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement où elles se rassemblent le soir de tous côtés, quelquefois de plus de trois lieues à la ronde, et d'où elles se dispersent tous les matins : mais ce genre de vie, qui est commun aux trois espèces de corneilles, ne réussit pas également à toutes ; car les corbines et les mantelées deviennent prodigieusement grasses, au contraire des frayonnes, qui sont presque toujours maigres, et ce n'est pas la seule différence qui se remarque entre ces espèces. Sur la fin de l'hiver, qui est le temps de leurs amours, tandis que les frayonnes vont nicher dans d'autres climats, les corbines, qui disparaisent en même temps de la plaine, s'éloignent beaucoup moins ; la plupart se réfugient dans les grandes forêts qui sont à sa portée ; et c'est alors qu'elles rompent la société générale pour former des unions plus intimes et plus douces : elles se séparent deux à deux, et semblent se partager le terrain, qui est toujours une forêt, de manière que chaque paire occupe son district d'environ un quart de lieue de diamètre, dont elle exclut toute autre paire (1), et d'où elle ne s'absente que pour aller à la provision. On assure que ces oiseaux restent constamment appariés toute leur vie ; on prétend même que, lorsque l'un des deux vient à mourir, le survivant

(1) C'est peut-être ce qui a donné lieu de dire que les corbeaux chassaient leurs petits de leur district, sitôt que ces petits étaient en état de voler.

lui demeure fidèle et passe le reste de ses jours dans une irréprochable viduité.

On reconnaît la femelle à son plumage qui a moins de lustre et de reflets. Elle pond cinq ou six œufs; elle les couve environ trois semaines; et, pendant qu'elle couve, le mâle lui apporte à manger.

J'ai eu occasion d'examiner un nid de corbine, qui m'avait été apporté dans les premiers jours du mois de juillet. On l'avait trouvé sur un chêne à la hauteur de huit pieds, dans un bois en côteau où il y avait d'autres chênes plus grands: ce nid pesait deux ou trois livres; il était fait en dehors de petites branches et d'épines entrelacées grossièrement, et mastiquées avec de la terre et du crotin de cheval; le dedans était plus mollet, et construit plus soigneusement avec du chevelu de racines. J'y trouvai six petits éclos; ils étaient encore vivants, quoiqu'ils eussent été vingt-quatre heures sans manger: ils n'avaient pas les yeux ouverts (1); on ne leur apercevait aucune plume, si ce n'est les pennes de l'aile, qui commençaient à poindre; tous avaient la chair mêlée de jaune et de noir, le bout du bec et des ongles jaune, les coins de la bouche blanc sale; le reste du bec et des pieds rougeâtre.

Lorsqu'une buse ou une cresserelle vient à passer près du nid, le père et la mère se réunissent

(1) Voyez Aristote, de Generatione, lib. 4, cap. 6.

pour les attaquer, et ils se jettent sur elles avec tant de fureur qu'ils les tuent quelquefois en leur crevant la tête à coups de bec. Ils se battent aussi avec les pies-grièches; mais celles-ci, quoique plus petites, sont si courageuses, qu'elles viennent souvent à bout de les vaincre, de les chasser et d'enlever toute la couvée.

Les anciens assurent que les corbines, ainsi que les corbeaux, continuent leurs soins à leurs petits bien au-delà du temps où ils sont en état de voler (1). Cela me paraît vraisemblable; je suis même porté à croire qu'ils ne se séparent point du tout la première année; car ces oiseaux, étant accoutumés à vivre en société, et cette habitude, qui n'est interrompue que par la ponte et ses suites, devant bientôt les réunir avec des étrangers, n'est-il pas naturel qu'ils continuent la société commencée avec leur famille, et qu'ils la préfèrent même à toute autre?

La corbine apprend à parler comme le corbeau, et comme lui elle est omnivore : insectes, vers, œufs d'oiseaux, voiries, poissons, grains, fruits, toute nourriture lui convient; elle sait aussi casser les noix en les laissant tomber d'une certaine hauteur (2); elle visite les lacets et les piéges, et fait son profit des oiseaux qu'elle y trouve engagés; elle attaque même le petit gibier affaibli ou blessé,

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 6, cap. 6.

(2) Plin. lib. 10, cap. 12.

ce qui a donné l'idée dans quelques pays de l'élever pour la fauconnerie (1) : mais, par une juste alternative, elle devient à son tour la proie d'un ennemi plus fort, tel que le milan, le grand duc, etc. (2).

Son poids est d'environ dix ou douze onces; elle a douze pennes à la queue, toutes égales, vingt à chaque aile, dont la première est la plus courte et la quatrième la plus longue; environ trois pieds de vol (3); l'ouverture des narines ronde et recouverte par des espèces de soies dirigées en avant; quelques grains noirs autour des paupières; le doigt extérieur de chaque pied uni à celui du milieu jusqu'à la première articulation; la langue fourchue et même effilée; le ventricule peu musculeux; les intestins roulés en un grand nombre de circonvolutions; les *cæcums* longs d'un demi-pouce; la vésicule du fiel grande et communiquant au tube intestinal par un double con-

(1) Les seigneurs turcs tiennent des éperviers, sacres, faucons, etc., pour la chasse; les autres de moindre qualité tiennent des corneilles grises et noires, qu'ils peignent de diverses couleurs, qu'ils portent sur le poing de la main droite, et qu'ils réclament en criant *houb*, *houb*, par diverses fois, jusqu'à ce qu'elles reviennent sur le poing. Villamont, page 677; et Voyage de Bender, par le chevalier Belleville, page 232.

(2) Ipse vidi milvum mediâ hieme cornicem juxta viam publicam deplumantem. Klein, Ordo Avium, pag. 177. Voyez l'histoire du grand duc, tome I, page 336.

(3) Willughby ne leur donne que deux pieds de vol; ce serait moins qu'il n'en donne au choucas : je crois que c'est une faute d'impression.

duit (1); enfin le fond des plumes, c'est-à-dire la partie qui ne paraît point au-dehors, d'un cendré foncé.

Comme cet oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très-subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher et ne donne guère dans les piéges des oiseleurs. On en attrape cependant quelques-uns à la pipée, en imitant le cri de la chouette et tendant les gluaux sur les plus hautes branches, ou bien en les attirant à la portée du fusil ou même de la sarbacane, par le moyen d'un grand duc ou de tel autre oiseau de nuit qu'on élève sur des juchoirs dans un lieu découvert. On les détruit en leur jetant des fèves de marais, dont elles sont très-friandes, et que l'on a eu la précaution de garnir en dedans d'aiguilles rouillées. Mais la façon la plus singulière de les prendre est celle-ci, que je rapporte parce qu'elle fait connaître le naturel de l'oiseau. Il faut avoir une corbine vivante, on l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de deux crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes ; dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier ; les autres corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix, comme pour lui donner du secours ; mais la prisonnière, cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec

(1) Willughby, page 83.

le bec et les griffes, qu'on lui a laissé libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur (1). On les prend encore avec des cornets de papier appâtés de viande crue : lorsque la corneille introduit sa tête pour saisir l'appât qui est au fond, les bords du cornet, qu'on a eu la précaution d'engluer, s'attachent aux plumes de son cou; elle en demeure coiffée, et, ne pouvant se débarrasser de cet incommode bandeau qui lui couvre entièrement les yeux, elle prend l'essor et s'élève en l'air, presque perpendiculairement (direction la plus avantageuse pour éviter les chocs), jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, elle retombe de lassitude, et toujours fort près de l'endroit d'où elle était partie. En général, quoique ces corneilles n'aient le vol ni léger ni rapide, elles montent cependant à une très-grande hauteur; et lorsqu'une fois elles y sont parvenues, elles s'y soutiennent long-temps, et tournent beaucoup.

Comme il y a des corbeaux blancs et des corbeaux variés (2), il y a aussi des corbines blanches (3) et des corbines variées (4) de noir et de blanc (5), lesquelles ont les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que les noires.

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 324.

(2) Corvus corone, var. albus, Linn. — Cornix alba, Briss.

(3) Voyez Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 243. — Salerne, page 84. M. Brisson ajoute qu'elles ont aussi le bec, les pieds et les ongles blancs.

(4) Corvus corone, var. Varius, Linn. — Cornix varia, Briss.

(5) Frisch, pl. 66.

Frisch dit avoir vu une seule fois une troupe d'hirondelles voyageant avec une bande de corneilles variées, et suivant la même route : il ajoute que ces corneilles variées passent l'été sur les côtes de l'Océan, vivant de tout ce que rejette la mer; que l'automne elles se retirent du côté du midi; qu'elles ne vont jamais par grandes troupes; et que, bien qu'en petit nombre, elles se tiennent à une certaine distance les unes des autres (1); en quoi elles ressemblent tout-à-fait à la corneille noire, dont elles ne sont apparemment qu'une variété constante, ou, si l'on veut, une race particulière.

Il est fort probable que les corneilles des Maldives, dont parle François Pyrard, ne sont pas d'une autre espèce, puisque ce voyageur, qui les a vues de fort près, n'indique aucune différence; seulement elles sont plus familières et plus hardies que les nôtres : elles entrent dans les maisons pour prendre ce qui les accommode, et souvent la présence d'un homme ne leur en impose point (2). Un autre voyageur ajoute que ces corneilles des Indes se plaisent à faire dans une chambre, lorsqu'elles peuvent y pénétrer, toutes les malices qu'on attribue aux singes : elles dérangent les meubles, les déchirent à coups de bec, renversent les lampes, les encriers, etc. (3).

(1) Frisch, pl. 66.

(2) Première partie de son Voyage, tome I, page 131.

(3) Voyage d'Orient, du père Philippe de la Trinité, page 279.

Enfin, selon Dampier, il y a à la Nouvelle-Hollande (1) et à la Nouvelle-Guinée (2) beaucoup de corneilles qui ressemblent aux nôtres ; il y en a aussi à la Nouvelle-Bretagne (3): mais il paraît que, quoiqu'il y en ait beaucoup en France, en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne, elles sont beaucoup moins répandues dans le nord de l'Europe; car M. Klein dit que la corbine est rare dans la Prusse (4); et il faut qu'elle ne soit point commune en Suède, puisqu'on ne trouve pas même son nom dans le dénombrement qu'a donné M. Linnæus des oiseaux de ce pays. Le père du Tertre assure aussi qu'il n'y en a point aux Antilles (5), quoique, suivant un autre voyageur, elles soient fort communes à la Louisiane (6)

(1) Voyage de Dampier, tome IV, page 138.

(2) Ibidem, tome V, pag. 81. Suivant cet auteur, les corneilles de la Nouvelle-Guinée diffèrent des nôtres seulement par la couleur de leurs plumes, dont tout ce qui paraît est noir, mais dont le fond est blanc.

(3) Navigation aux Terres Australes, tome II, page 167.

(4) Ordo avium, page 58.

(5) Histoire naturelle des Antilles, page 267, tome II.

(6) Voyez Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 134: il y est dit que leur chair est meilleure à manger dans ce pays qu'en France, parce qu'elles n'y vivent point de voiries, en étant empêchées par les carancros, c'est-à-dire par ces espèces de vautours d'Amérique, appelés *auras* ou *marchands*.

LE FREUX*

OU

LA FRAYONNE.(1)

Corvus feugilagus, Linn.

Le freux est d'une grosseur moyenne, entre le corbeau et la corbine, et il a la voix plus grave que les autres corneilles. Son caractère le plus frappant et le plus distinctif, c'est une peau nue, blanche, farineuse, et quelquefois galeuse, qui environne la base de son bec, à la place des plumes noires et dirigées en avant, qui, dans les autres espèces de corneilles, s'étendent jusque sur l'ouverture des narines : il a aussi le bec moins gros, moins fort et comme râpé. Ces disparités, si superficielles en apparence, en supposent de plus réelles et de plus considérables.

* Voyez les planches enluminées, n° 484.

(1) C'est la corneille moissonneuse de M. Brisson, tome II, page 16. On l'appelle frayonne dans les environs de Paris : en grec Σπερμολόγος; en latin, *frugilega*, *cornix frugivora ; gracculus*, suivant Belon : en allemand, *roeck*, peut-être à cause de son bec inégal et raboteux ; en anglais, *rook ;* en suédois, *roka ;* en polonais, *gawron ;* en hollandais, *koore-kraey ;* en vieux français *graye* (venant de *krae*) ; *grolle*, selon Belon.



P. Oudart del.t Lith. de C. Motte.

1. le Freux. 2. Geai bleu de l'Amérique septentr.le

Le freux n'a le bec ainsi râpé, et sa base dégarnie de plumes, que parce que, vivant principalement de grains, de petites racines et de vers, il a coutume d'enfoncer son bec fort avant dans la terre pour chercher la nourriture qui lui convient (1); ce qui ne peut manquer, à la longue, de rendre le bec raboteux, et de détruire les germes des plumes de sa base, lesquelles sont exposées à un frottement continuel (2). Cependant il ne faut pas croire que cette peau soit absolument nue : on y aperçoit souvent de petites plumes isolées ; preuve très-forte qu'elle n'était point chauve dans le principe, mais qu'elle l'est devenue par une cause étrangère ; en un mot, que c'est une espèce de difformité accidentelle, qui s'est changée en un vice héréditaire par les lois connues de la génération.

---

(1) Voyez Belon, Nature des Oiseaux, page 282.

(2) M. Daubenton le jeune, garde-démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle, au Jardin du Roi, fit dernièrement, en se promenant à la campagne, une observation qui a rapport à ceci. Ce naturaliste, à qui l'ornithologie a déja tant d'obligations, vit de loin, dans un terrain tout-à-fait inculte, six corneilles dont il ne put distinguer l'espèce, lesquelles paraissaient fort occupées à soulever et retourner les pierres éparses çà et là, pour faire leur profit des vers et des insectes qui étaient cachés dessous. Elles y allaient avec tant d'ardeur, qu'elles faisaient sauter les pierres les moins pesantes à deux ou trois pieds. Si ce singulier exercice, que personne n'avait encore attribué aux corneilles, est familier aux freux, c'est une cause de plus qui peut contribuer à user et faire tomber les plumes qui environnent la base de leur bec ; et le nom de *tourne-pierre*, que jusqu'ici l'on avait appliqué exclusivement au coulonchaud, deviendra désormais un nom générique qui conviendra à plusieurs espèces.

L'appétit du freux pour les grains, les vers et les insectes, est un appétit exclusif; car il ne touche point aux voiries ni à aucune chair, il a de plus le ventricule musculeux et les amples intestins des granivores.

Ces oiseaux vont par troupes très-nombreuses, et si nombreuses, que l'air en est quelquefois obscurci. On imagine tout le dommage que ces hordes de moissonneurs peuvent causer dans les terres nouvellement ensemencées, ou dans les moissons qui approchent de la maturité : aussi, dans plusieurs pays, le gouvernement a-t-il pris des mesures pour les détruire (1). La Zoologie Britannique réclame contre cette proscription, et prétend qu'ils font plus de bien que de mal, en ce qu'ils consomment une grande quantité de ces larves de hannetons et d'autres scarabées, qui rongent les racines des plantes utiles, et qui sont si redoutés des laboureurs et des jardiniers (2). C'est un calcul à faire.

Non seulement le freux vole par troupes, mais il niche aussi, pour ainsi dire, en société avec ceux de son espèce, non sans faire grand bruit; car ce sont des oiseaux très-criards, et principalement quand ils ont des petits. On voit quelquefois dix ou douze de leurs nids sur le même chêne, et un grand nombre d'arbres ainsi garnis

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologie, tome I, page 753.

(2) Voyez Britisch Zoology, pag. 77.

dans la même forêt, ou plutôt dans le même canton (1). Ils ne cherchent pas les lieux solitaires pour couver: ils semblent au contraire s'approcher dans cette circonstance des endroits habités; et Schwenckfeld remarque qu'ils préfèrent communément les grands arbres qui bordent les cimetières (2), peut-être parce que ce sont des lieux fréquentés, ou parce qu'ils y trouvent plus de vers qu'ailleurs; car on ne peut soupçonner qu'ils y soient attirés par l'odeur des cadavres, puisque, comme nous l'avons dit, ils ne touchent point à la chair. Frisch assure que, si, dans le temps de la ponte, on s'avance sous les arbres où ils sont ainsi établis, on est bientôt inondé de leur fiente.

Une chose qui pourra paraître singulière, quoique assez conforme à ce qui se passe tous les jours entre des animaux d'autre espèce, c'est que, lorsqu'un couple apparié travaille à faire son nid, il faut que l'un des deux reste pour le garder, tandis que l'autre va chercher des matériaux convenables: sans cette précaution, et s'ils s'absentaient tous deux à la fois, on prétend que leur nid serait pillé et détruit dans un instant par les autres freux habitants du même arbre, chacun d'eux emportant dans son bec son brin d'herbe ou de mousse pour l'employer à la construction de son propre nid (3).

(1) Frisch, planche 66.

(2) Aviarium Silesiæ, pag. 242.

(3) Voyez l'Ornithologie de Willughby, page 84.

Ces oiseaux commencent à nicher au mois de mars, du moins en Angleterre (1); ils pondent quatre ou cinq œufs plus petits que ceux du corbeau, mais ayant des taches plus grandes, surtout au gros bout. On dit que le mâle et la femelle couvent tour à tour : lorsque les petits sont édos et en état de manger, ils leur dégorgent la nourriture qu'ils savent tenir en réserve dans leur jabot, ou plutôt dans une espèce de poche formée par la dilatation de l'œsophage (2).

Je trouve dans la Zoologie britannique que, la ponte étant finie, ils quittent les arbres où ils avaient niché ; qu'ils n'y reviennent qu'au mois d'août, et ne commencent à réparer leurs nids ou à les refaire qu'au mois d'octobre (3). Cela suppose qu'ils passent à peu près toute l'année en Angleterre ; mais en France, en Silésie, et en beaucoup d'autres contrées, ils sont certainement oiseaux de passage, à quelques exceptions près, et avec cette différence, qu'en France ils annoncent l'hiver, au lieu qu'en Silésie ils sont les avant-coureurs de la belle saison (4).

(1) Britisch Zoology, pag. 76.

(2) Willughby, page 84.

(3) Britisch Zoology, loco citato. On dit que les hérons profitent de leur absence pour pondre et couver dans leurs nids. Aldrovande, p. 753.

(4) Voyez Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 243. J'ai vu à Baume-la-Roche, qui est un village de Bourgogne à quelques lieues de Dijon, environné de montagnes et de rochers escarpés, et où la température est sensiblement plus froide qu'à Dijon ; j'ai vu, dis-je, plusieurs fois en été une volée de freux qui logeait et nichait depuis plus

Le freux habite en Europe, selon M. Linnæus; cependant il paraît qu'il y a quelques restrictions à faire à cela, puisqu'Aldrovrande ne croyait pas qu'il s'en trouvât en Italie (1).

On dit que les jeunes sont bons à manger, et que les vieux même ne sont pas mauvais, lorsqu'ils sont bien gras (2); mais il est fort rare que les vieux prennent de la graisse. Les gens de la campagne ont moins de répugnance pour leur chair, sachant fort bien qu'ils ne vivent pas de charognes, comme la corneille et le corbeau.

---

d'un siècle, à ce qu'on m'a assuré, dans des trous de rochers exposés au sud-ouest, et où l'on ne pouvait atteindre à leurs nids que très-difficilement et en se suspendant à des cordes. Ces freux étaient familiers jusqu'à venir dérober les goûters des moissonneurs : ils s'absentaient sur la fin de l'été pour une couple de mois seulement, après quoi ils revenaient à leur gîte accoutumé. Depuis deux ou trois ans ils ont disparu, et ont été remplacés aussitôt par des corneilles mantelées.

(1) Ejusmodi cornicem quod sciam Italia non alit, tom. I, pag. 752.

(2) Voyez Belon, Nature des Oiseaux, page 284. M. Hébert m'assure que le freux est presque toujours maigre; en quoi il diffère, dit-il, de la corbine et de la mantelée.

LA CORNEILLE MANTELÉE.*(1)

Corvus cornix, Linn.

CET oiseau se distingue aisément de la corbine et de la frayonne ou du freux, par les couleurs de son plumage : il a la tête, la queue et les ailes d'un beau noir avec des reflets bleuâtres ; et ce noir tranche avec une espèce de scapulaire gris-blanc, qui s'étend par devant et par derrière, depuis les épaules jusqu'à l'extrémité du corps. C'est à cause de cette espèce de scapulaire ou de manteau, que les Italiens lui ont donné le nom de *monacchia* (moinesse), et les Français celui de *corneille mantelée*.

Elle va par troupes nombreuses, comme le freux, et elle est peut-être encore plus familière avec

* Voyez les planches enluminées, n° 76.

(1) C'est la *corneille mantelée* de M. Brisson, tome II, page 19. Il n'est point question de cette espèce chez les anciens, soit Grecs, soit Latins. Les modernes l'ont nommée en grec, Κορώνη σποδοειδὴς ; en latin, *cornix cinerea*, *varia*, *hiberna*, *sylvestris*, *corvus semicinereus ;* en italien, *mulacchia* ou *munacchia*, ou plutôt *monacchia ;* en allemand, *holzkrae*, *schiltkrae*, *nabelkrae*, *bundtekrae*, *pundterkrae*, *winterkrae*, *asskrae*, *grauekrae ;* en suédois, *kraoka ;* en polonais, *vrona ;* en anglais, *royston-crow*, *sea-crow*, *hooded-crow ;* en fançais en différents temps et en différentes provinces, *corneille mantelée*, *emmantelée*, *sauvage*, *cendrée*, *etc.*

l'homme, s'approchant par préférence, surtout pendant l'hiver, des lieux habités, et vivant alors de ce qu'elle trouve dans les égouts, les fumiers, etc.

Elle a encore cela de commun avec le freux, qu'elle change de demeure deux fois par an, et qu'elle peut être regardée comme un oiseau de passage: car nous la voyons chaque année arriver par très-grandes troupes sur la fin de l'automne, et repartir au commencement du printemps, dirigeant sa route au nord; mais nous ne savons pas précisément en quels lieux elle s'arrête. La plupart des auteurs disent qu'elle passe l'été sur les hautes montagnes (1), et qu'elle y fait son nid sur les pins et les sapins: il faut donc que ce soit sur des montagnes inhabitées et peu connues, comme celles des îles de Shetland, où l'on assure effectivement qu'elle fait sa ponte (2); elle niche aussi en Suède (3), dans les bois, et par préférence sur les aunes, et sa ponte est ordinairement de quatre œufs: mais elle ne niche point dans les Montagnes de Suisse (4), d'Italie, etc. (5).

---

(1) Voyez Aldrov. Ornithol. tome I, page 756. — Schwenckfeld. Aviar. Silesiæ, page 242. — Belon, Nat. des Oiseaux, page 284, etc.

(2) Voyez British Zoology, page 76. Les auteurs de cet ouvrage ajoutent que c'est la seule espèce de corneille qui se trouve dans ces îles. Gesner.

(3) Fauna Suecica, page 25.

(4) Gesner, de Avibus, page 332.

(5) Aldrovande, Ornithologie, tome I, page 756.

Enfin, quoique, selon le plus grand nombre des naturalistes, elle vive de toutes sortes de nourriture, entre autres de vers, d'insectes, de poissons (1), même de chair corrompue, et, par préférence à tout, de laitage (2); et quoique, d'après cela, elle dût être mise au rang des omnivores, cependant, comme ceux qui ont ouvert son estomac y ont trouvé de toutes sortes de grains mêlés avec de petites pierres (3), on peut croire qu'elle est plus granivore qu'autre chose; et c'est un troisième trait de conformité avec le freux: dans tout le reste, elle ressemble beaucoup à la corbine ou corneille noire; c'est à peu près la même taille, le même port, le même cri, le même son de voix, le même vol; elle a la queue et les ailes, le bec et les pieds, et presque tout ce que l'on connaît de ses parties intérieures, conformés de même dans les plus petits détails (4); ou, si elle s'en éloigne en quelque chose, c'est pour se rapprocher de la nature du freux: elle va souvent

(1) Frisch dit qu'elle épluche fort adroitement les arêtes des poissons; que, lorsqu'on vide les étangs, elle aperçoit très-vite ceux qui restent dans la boue, et qu'elle ne perd pas de temps à les en tirer. Planche 65. Avec ce goût, il est tout simple qu'elle se tienne souvent au bord des eaux; mais on n'aurait pas dû pour cela lui donner le nom de corneille aquatique ou de corneille marine, puisque ces dénominations conviendraient au même titre à la corneille noire et au corbeau, lesquels ne sont certainement pas des oiseaux aquatiques.

(2) Voyez Aldrovande, page 756.

(3) Gesner, de Avibus, page 383. — Ray, Sinopsis avium, p. 40.

(4) Voyez Willulghby, Ornithologia, pag. 84.

avec lui ; comme lui, elle niche sur les arbres (1). Elle pond quatre ou cinq œufs, mange ceux des petits oiseaux, et quelquefois les petits oiseaux eux-mêmes.

Tant de rapports et de traits de ressemblance avec la corbine et avec le freux me feraient soupçonner que la corneille mantelée serait une race métisse, produite par le mélange de ces deux espèces ; et, en effet, si elle était une simple variété de la corbine, d'où lui viendrait l'habitude de voler par troupes nombreuses, et de changer de demeure deux fois l'année ? ce que ne fit jamais la corbine (2), comme nous l'avons vu ; et si elle était une simple variété du freux, d'où lui viendraient tant d'autres rapports qu'elle a avec la corbine ? Au lieu que cette double ressemblance s'explique naturellement, en supposant que la corneille mantelée est le produit du mé-

(1) Frisch remarque qu'elle place son nid tantôt à la cime des arbres, et tantôt sur les branches inférieures ; ce qui supposerait qu'elle fait quelquefois sa ponte en Allemagne. Je viens de m'assurer par moi-même qu'elle niche quelquefois en France, et notamment en Bourgogne. Une volée de ces oiseaux réside constamment depuis deux ou trois années à Baume-la-Roche, dans certains trous de rochers où des corneilles frayonnes étaient ci-devant en possession de nicher tous les ans depuis plus d'un siècle : ces frayonnes ayant été une année sans revenir, une volée de quinze ou vingt mantelées s'empara aussitôt de leurs gîtes ; elles y ont déjà fait deux couvées, et elles sont actuellement occupées à la troisième (ce 26 mai 1773). C'est encore un trait d'analogie entre les deux espèces.

(2) Corvus et cornix semper conspicui sunt, nec loca mutant aut latent. Aristot. Histor. Animalium, lib. 9, cap. 23.

lange de ces deux espèces qu'elle représente par sa nature mixte, et qui tient de l'une et de l'autre. Cette opinion pourrait paraître vraisemblable aux philosophes qui savent combien les analogies physiques sont d'un grand usage pour remonter à l'origine des êtres, et renouer le fil des générations; mais on lui trouvera un nouveau degré de probabilité, si l'on considère que la corneille mantelée est une race nouvelle, qui ne fut ni connue ni nommée par les anciens, et qui, par conséquent, n'existait pas encore de leur temps, puisque, lorsqu'il s'agit d'une race aussi multipliée et aussi familière que celle-ci, il n'y a point de milieu entre n'être pas connue dans un pays et n'y être point du tout. Or, si elle est nouvelle, il faut qu'elle ait été produite par le mélange de deux autres races; et qu'elles peuvent être ces deux races, sinon celles qui paraissent avoir plus de rapports, d'analogie, de ressemblance avec elle?

Frisch dit que la corneille mantelée a deux cris: l'un plus grave, et que tout le monde connaît; l'autre plus aigu, et qui a quelque rapport avec celui du coq. Il ajoute qu'elle est fort attachée à sa couvée, et que, lorsqu'on coupe par le pied l'arbre où elle a fait son nid, elle se laisse tomber avec l'arbre, et s'expose à tout plutôt que d'abandonner sa géniture.

M. Linnæus semble lui appliquer ce que la Zoologie Britannique dit du freux, qu'elle est

utile par la consommation qu'elle fait des insectes destructeurs dont elle purge ainsi les pâturages (1). Mais, encore une fois, ne doit-on pas craindre qu'elle consomme elle-même plus de grains que n'auraient fait les insectes dont elle se nourrit? Et n'est-cè pas pour cette raison qu'en plusieurs pays d'Allemagne on a mis sa tête à prix (2)?

On la prend dans les mêmes piéges que les autres corneilles. Elle se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, mais en différents temps. Sa chair a une odeur forte, et on en fait peu d'usage, si ce n'est parmi le petit peuple.

Je ne sais sur quel fondement M. Klein a pu ranger parmi les corneilles l'*hoexototl* ou oiseau des saules de Fernandez, si ce n'est sur le dire de Seba, qui, décrivant cet oiseau comme le même que celui dont parle Fernandez, le fait aussi gros qu'un pigeon ordinaire, tandis que Fernandez, à l'endroit même cité par Seba, dit que l'*hoexototl* est un petit oiseau de la grosseur d'un moineau, ayant à peu près le chant du chardonneret, et la chair bonne à manger (3). Cela ne ressem-

(1) Purgat pascua et prata a vermibus...... apud nos relegata, at inaudita et indefensa..... Voyez Systema Naturæ, edit. 10, pag. 106. — Fauna Suecica, n° 71.

(2) Frisch, planche 65.

(3) Voyez Fernandez, Hist. Avium novæ Hispaniæ, cap. 58, et le cabinet de Seba, page 96, planche 61, fig. 1.

Nota. La corbine doit être répandue au loin, puisqu'elle se trouve

ble pas trop à une corneille; et de telles méprises, qui sont assez fréquentes dans l'ouvrage de Seba, ne peuvent que jeter beaucoup de confusion dans la nomenclature de l'histoire naturelle.

dans la belle suite d'oiseaux que M. Sonnerat vient d'apporter, et qu'il a tirés des Indes, des îles Moluques, et même de la terre des Papoux. Cet individu venait des Philippines.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX CORNEILLES.

1.

LA CORNEILLE DU SÉNÉGAL.*

Corvus Dauricus, Linn. — *Corvus scapularis*, Daud. Cuv.

A JUGER de cet oiseau par sa forme et par ses couleurs, qui est tout ce que nous en connaissons, on peut dire que l'espèce de la corneille mantelée est celle avec qui il a plus de rapports extérieurs, ou plutôt que ce serait une véritable corneille mantelée, si son scapulaire blanc n'était pas raccourci par devant et beaucoup plus par derrière. On aperçoit aussi quelques différences dans la longueur des ailes, la forme du bec et la couleur des pieds. C'est une espèce nouvelle et peu connue.

2.

LA CORNEILLE DE LA JAMAIQUE. (1)

Corvus Jamaïcensis, Linn.

Cette corneille étrangère paraît modelée à peu

* Voyez les planches enluminées, n° 327.

(1) C'est la corneille de la Jamaïque de M. Brisson, tome II, page 22. Les Anglais de la Jamaïque l'appellent aussi *chatering* ou *gabbeling crow*

près sur les mêmes proportions que les nôtres (1), à l'exception de la queue et du bec qu'elle a plus petits; son plumage est noir comme celui de la corbine. On a trouvé dans son estomac des baies rouges, des graines, des scarabées; ce qui fait connaître sa nourriture la plus ordinaire, et qui est aussi celle de notre freux et de notre mantelée. Elle a le ventricule musculeux et revêtu intérieurement d'une tunique très-forte. Cet oiseau abonde dans la partie septentrionale de l'île, et ne quitte pas les montagnes; en quoi il se rapproche de notre corbeau.

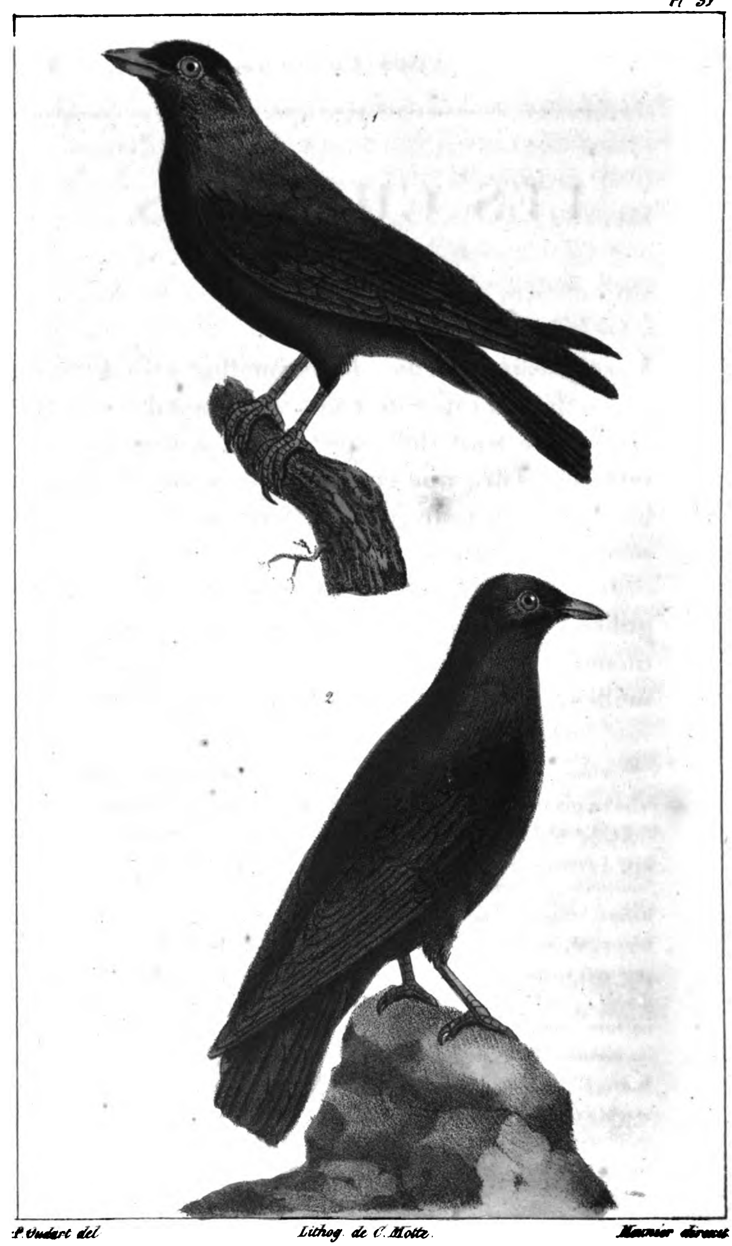
M. Klein caractérise cette espèce par la grandeur des narines (2); cependant M. Sloane, qu'il cite, se contente de dire qu'elles sont passablement grandes.

D'après ce que l'on sait de cet oiseau, on peut bien juger qu'il approche fort de nos corneilles; mais il serait difficile de le rapporter à l'une de ces espèces plutôt qu'à l'autre, vu qu'il réunit des qualités qui sont propres à chacune d'elles. Il diffère aussi de toutes par son cri, qu'il fait entendre continuellement.

(corneille babillarde), et *cacao walke*, sans doute parce qu'elle se tient ordinairement sur les cacaotiers. Voyez Sloane, Natural history of Jamaïca, tome II, page 298.

(1) Elle a un pied et demi de longueur prise de la pointe du bec au bout de la queue, et trois pieds de vol. (*Nota*. Que M. Sloane s'est servi selon toute apparence du pied anglais, plus court que le nôtre d'environ un onzième).

(2) Cornix nigra, garrula, RAI. Naribus amplis..... præter nares Europæ similis. Klein, Ordo Avium, page 59.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte. Meunier direxit.

1. Le Choucas. 2. Le Choquard ou Choucas des Alpes.

LES CHOUCAS.*(1)

Ces oiseaux ont, avec les corneilles, plus de traits de conformité que de traits de dissemblance ; et, comme ce sont des espèces fort voisines, il est bon d'en faire une comparaison suivie et détaillée, pour répandre plus de jour sur l'histoire des uns et des autres.

Je remarque d'abord un parallélisme assez singulier entre ces deux genres d'oiseaux ; car de même qu'il y a trois espèces principales de corneilles, une noire (la corbine), une cendrée (la

---

* Voyez les planches enluminées, n° 523 (le choucas proprement dit) ; n° 522 (le chouc) ; et n° 521 (le choucas chauve de Cayenne).

(1) Ce sont les *choucas* de M. Brisson, tome II, pages 24 et suiv. : en grec, Λύκος, Κολοιὸς, Βωμολόχος ; en latin, *lupus, graccus, gracculus, monedula, (a monetâ quam furatur)* : en espagnol, *grãio, graia* ; en italien, *ciagula, tattula, pola, monacchia, etc.* ; chez les Grisons, *beena* ; en savoyard, *chue, cauë, cauette, cauvette* et *fauvette* par corruption ; en vieux français, *chouette, chouchette* ; en quelques provinces, *chicas, chocas, chocotte, cornillon*, comme qui dirait petite corneille ; en turc, *tschauka* ; en allemand, *tul* ou *duhl, thale* ou *dahle, thalechc* ou *dahlike, tole* ou *dohle, graue dohle, tahe, doel* ; aux environs de Rostock, *wachtel*, qui est le nom de la caille partout ailleurs ; en saxon, *aelcke, kaeyke, gacke* ; en suisse, *graake* ; en hollandais, *kaw, chaw*, en illyrien, *kawku, kawa, zegzolka* ; en flamand, *gaey, hannekin* ; en suédois, *kaja* ; en anglais, *kae, caddo, chog, daw, jak-daw*.

mantelée), et une chauve (le freux ou la frayonne), je trouve aussi trois espèces ou races correspondantes de choucas, un noir (1) (le choucas proprement dit), un cendré (le chouc) (2), et enfin un choucas chauve (3). La seule différence est que ce dernier est d'Amérique, et qu'il a peu de noir dans son plumage; au lieu que les trois espèces de corneilles appartiennent toutes à l'Europe, et sont toutes ou noires ou noirâtres.

En général, les choucas sont plus petits que les corneilles: leur cri, du moins celui de nos deux choucas d'Europe, les seuls dont l'histoire nous soit connue, est plus aigre, plus perçant, et il a visiblement influé sur la plupart des noms qu'on leur a donnés en différentes langues, tels que ceux-ci : *choucas*, *graccus*, *kaw*, *klas*, etc.: mais ils n'ont pas pour une seule inflexion de voix; car on m'assure qu'on les entend quelquefois crier *tian*, *tian*, *tian*.

Ils vivent tous deux d'insectes, de grains, de fruits, et même de chair, quoique très-rarement: mais ils ne touchent point aux voiries, et ils n'ont pas l'habitude de se tenir sur les côtes pour se rassasier de poissons morts et autres cadavres rejetés par la mer (4). En quoi ils ressemblent

(1) Corvus monedula, Linn.

(2) Corvus monedula, var. niger, Linn.

(3) Corvus calvus, Linn. — Ampelis calvus, Illig. — Gymnocephalus, Geoff.

(4) Voyez Aldrovande. Ornithologia, pag. 772.

plus au freux, et même à la mantelée, qu'à la corbine ; mais ils se rapprochent de celle-ci par l'habitude qu'ils ont d'aller à la chasse aux œufs de perdrix, et d'en détruire une grande quantité.

Ils volent en grandes troupes, comme le freux ; comme lui, ils forment des espèces de peuplades, et même de plus nombreuses, composées d'une multitude de nids, placés les uns près des autres, et comme entassés, ou sur un grand arbre, ou dans un clocher, ou dans le comble d'un vieux château abandonné (1). Le mâle et la femelle une fois appariés, ils restent long-temps fidèles, attachés l'un à l'autre ; et par une suite de cet attachement personnel, chaque fois que le retour de la belle saison donne aux êtres vivants le signal d'une génération nouvelle, on les voit se rechercher avec empressement et se parler sans cesse ; car alors le cri des animaux est un véritable langage, toujours bien parlé, toujours bien compris : on les voit se caresser de mille manières, joindre leurs becs comme pour se baiser, essayer toutes les façons de s'unir avant de se livrer à la dernière union, et se préparer à remplir le but de la nature par tous les degrés du desir, par toutes les nuances de la tendresse. Ils ne manquent jamais à ces préliminaires, non pas même dans l'é-

(1) Voyez Belon, Nature dès Oiseaux, page 287. Aldrovan. loco citato, Willughby, Ornithologia, pag. 85 : ils nichent plus volontiers dans des trous d'arbres que sur les branches.



tat de captivité (1). La femelle étant fécondée par le mâle, pond cinq ou six œufs marqués de quelques taches brunes sur un fond verdâtre; et lorsque ses petits sont éclos, elle les soigne, les nourrit, les élève avec une affection que le mâle s'empresse de partager. Tout cela ressemble assez aux corneilles, et même, à bien des égards, au grand corbeau: mais Charleton et Schwenckfeld assurent que les choucas font deux couvées par an (2); ce qui n'a jamais été dit du corbeau ni des corneilles, mais qui d'ailleurs s'accorde très-bien avec l'ordre de la nature, selon lequel les espèces les plus petites sont aussi les plus fécondes.

Les choucas sont oiseaux de passage; non pas autant que le freux et la corneille mantelée, car il en reste toujours un assez bon nombre dans le pays pendant l'été; les tours de Vincennes en sont peuplées en tout temps, ainsi que tous les vieux édifices qui leur offrent la même sûreté et les mêmes commodités: mais on en voit toujours moins en France l'été que l'hiver. Ceux qui voyagent se réunissent en grandes bandes, comme la frayonne et la mantelée; quelquefois même ils ne font qu'une seule bande avec elles, et ils ne cessent de crier en volant: mais ils n'observent

(1) Voyez Aristot. De generatione, lib. 3, cap. 6.

(2) Bis in anno pullificant. Aviarium Silesiæ, page 305. Charleton, Exercitationes, etc. pag. 75.

pas les mêmes temps en France et en Allemagne; car ils quittent l'Allemagne en automne avec leurs petits, et n'y reparaissent qu'au printemps, après avoir passé l'hiver chez nous; et Frisch a raison d'assurer qu'ils ne couvent point pendant leur absence, et qu'à leur retour ils ne ramènent point de petits avec eux; car les choucas ont cela de commun avec tous les autres oiseaux, qu'ils ne font point leur ponte en hiver.

A l'égard des parties internes, je remarquerai seulement qu'ils ont le ventricule musculeux, et près de son orifice supérieur une dilatation de l'œsophage qui leur tient lieu de jabot, comme dans les corneilles, mais que la vésicule du fiel est plus allongée.

Du reste, on les prive facilement, on leur apprend à parler sans peine; ils semblent se plaire dans l'état de domesticité : mais ce sont des domestiques infidèles, qui, cachant la nourriture superflue qu'ils ne peuvent consommer, et emportant des pièces de monnaie et des bijoux qui ne leur sont d'aucun usage, appauvrissent le maître sans s'enrichir eux-mêmes.

Pour achever l'histoire des choucas, il ne s'agit plus que de comparer ensemble les deux races du pays, et d'ajouter à la suite, selon notre usage, les variétés et les espèces étrangères.

Le choucas. Nous n'avons en France que deux choucas (1): l'un, à qui je conserve le nom de

(1) Corvus monedula; var. niger. Linn.

choucas proprement dit (1), est de la grosseur d'un pigeon; il a l'iris blanchâtre, quelques traits blancs sous la gorge, quelques points de même couleur autour des narines, du cendré sur la partie postérieure de la tête et du cou: tout le reste est noir; mais cette couleur est plus foncée sur les parties supérieures, avec des reflets tantôt violets et tantôt verts.

Le chouc. L'autre espèce du pays, à laquelle je donne le nom de chouc d'après son nom Anglais (2), ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est un peu plus petit, et peut-être moins commun, qu'il a l'iris bleuâtre comme le freux, que la couleur dominante de son plumage est le noir, sans aucun mélange de cendré, et qu'on lui remarque des points blancs autour des yeux. Du reste, ce sont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, même port, même conformation, même cri, mêmes pieds, même bec; et l'on ne peut guère douter que ces deux races n'appartiennent à la même espèce, et qu'elle ne fussent en état de se mêler avec succès et de produire ensemble des individus féconds.

On sera peu surpris qu'une espèce qui a tant de rapports avec celles des corbeaux et des corneilles, présente à peu près les mêmes variétés.

(3) C'est le choucas de M. Brisson, et son sixième corbeau, tome II, page 24.

(2) C'est le choucas noir ou septième corbeau de M. Brisson, t. II, page 28. Les Anglais l'appellent chough.

Aldrovande a vu en Italie un choucas qui avait un collier blanc (1) ; c'est apparemment celui qui se trouve dans quelques endroits de la Suisse (2), et que, par cette raison, les anglais nomment choucas de Suisse (3).

Schwenckfeld a eu occasion de voir un choucas blanc (4), qui avait le bec jaunâtre (5). Ces choucas blancs sont plus communs en Norwége et dans les pays froids (6); quelquefois même dans des climats tempérés, tels que la Pologne, on a trouvé un petit choucas blanc dans un nid de choucas noirs (7); et dans ce cas la blancheur du plumage ne dépend pas, comme l'on voit, de l'influence du climat; mais c'est une monstruosité causée par quelque vice de nature, analogue à celui qui produit les corbeaux blancs en France et les nègres blancs en Afrique.

Schwenckfeld parle, 1° d'un choucas varié qui ressemble au vrai choucas, à l'exception des ailes, qui sont blanches et du bec qui est crochu (8);

2° D'un autre choucas très-rare, qui ne dif-

(1) Ornithologia, page 774.

(2) Gesner, de Avibus, page 522.

(3) Charleton, Exercit. page 75.

(4) Le choucas blanc, Brisson. — Corvus monedula, var. candidus, Linn.

(5) Aviarium Silesiæ, page 305.

(6) Gesner, page 523.

(7) Rzaczynski. Auctuarium, page 395.

(8) Choucas à ailes blanches et à bec un peu courbé, Daud. — Corvus monedula, var. Linn.

fère du choucas ordinaire (1) que par son bec croisé (2) : mais ce peuvent être des variétés individuelles, ou même des monstres faits à plaisir.

---

(1) Choucas à bec fourchu en pince, Daudin. — Corvus monedula, var. Linn. — *Nota*. Il existe plusieurs autres variétés de choucas dont Buffon ne fait pas mention. L. 1825.

(2) Aviarium Silesiæ, pag. 306. J'ai eu cette année dans ma basse-cour quatre poulets huppés d'origine flamande, lesquels avaient le bec croisé : la pièce supérieure était très-crochue, et du moins autant que dans le bec croisé lui-même ; la pièce inférieure était presque droite. Ces poulets ne prenaient pas leur nourriture à terre aussi-bien que les autres ; il fallait la leur présenter en grand volume.

LE CHOQUARD*

OU

CHOUCAS DES ALPES.(1)

LE PYRRHOCORAX CHOQUARD, Cuv., Temm. — *Corvus Pyrrhocorax*, Linn.

Cet oiseau, que nous avons fait représenter sous le nom de choucas des Alpes, Pline l'appelle de celui de *pyrrhocorax*, et ce seul nom renferme une description en raccourci; *korax*, qui signifie corbeau, indique la noirceur du plumage, ainsi que l'analogie de l'espèce; et *pyrrhos*, qui signifie roux, orangé, exprime la couleur du bec, qui varie en effet du jaune à l'orangé, et aussi celle des pieds qui est encore plus variable que celle du bec, puisque dans l'individu observé par Gesner les pieds étaient rouges (2), qu'ils étaient noirs

* Voyez les planches enluminées, n° 531.

(1) C'est le choucas des Alpes de M. Brisson, tome II, page 30. J'adopte ce nom, qui est en usage dans le Valais, selon Gesner. On l'appelle aussi chouette: les Grisons, qui parlent allemand, le nomment *taken*. Les Allemands, *bergdol*, *alprapp*, *bergtul*, *steinhetz*. Les Suisses, *alpkachel*, *Wildetul*.

(2) Gesner, de Avibus, page 528.

dans le sujet décrit par M. Brisson; que, selon cet auteur, ils sont quelquefois jaunes (1), et que, selon d'autres, ils sont jaunes l'hiver et rouges l'été. Ces pieds jaunes, ce bec de même couleur et plus petit que celui du choucas, ont donné lieu à quelques-uns de prendre le choquard pour un merle, et de le nommer le grand merle des Alpes. Cependant, en l'observant et le comparant, on trouvera qu'il approche beaucoup plus des choucas par la grosseur de son corps, par la longueur de ses ailes, et même par la forme de son bec, quoique plus menu, et par ses narines recouvertes de plumes, quoique ces plumes soient moins fermes que dans les choucas.

J'ai indiqué, à l'article du crave ou coracias, les différences qui sont entre ces deux oiseaux, dont Belon et quelques autres qui ne les avaient pas vus, n'ont fait qu'une seule espèce.

Pline croyait son *pyrrhocorax* propre et particulier aux montagnes des Alpes (2) : cependant Gesner, qui le distingue très-bien d'avec le crave ou coracias, dit qu'il y a certaines contrées au pays des Grisons où cet oiseau ne se montre que l'hiver, d'autres où il paraît à peu près toute l'année, mais que son vrai domicile, son domicile de préférence, celui où il se trouve toujours par grandes bandes, c'est le sommet des hautes

(1) Voyez Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 31.

(2) Historia Naturalis, lib. 10, cap. 48.

montagnes. Ces faits modifient, comme l'on voit, l'opinion de Pline un peu trop absolue; mais ils la confirment en la modifiant.

La grosseur du choquard est moyenne entre celle du choucas et celle de la corneille; il a le bec plus petit et plus arqué que l'un et l'autre, la voix plus aiguë, plus plaintive que celle des choucas, et fort peu agréable (1).

Il vit principalement de grains et fait grand tort aux récoltes; sa chair est un manger très-médiocre. Les montagnards tirent de sa façon de voler des présages météorologiques : si son vol est élevé, on dit qu'il annonce le froid, et que lorsqu'il est bas, il promet un temps plus doux (2).

(1) Schwenckfeld dit que le *pyrrhocorax*, qu'il appelle aussi *corbeau de nuit*, est criard, surtout pendant la nuit, et qu'il se montre rarement pendant le jour : mais je ne suis point sûr que Schwenckfeld entende le même oiseau que moi, sous ce nom de *pyrrhocorax*.

(2) Voyez Gesner, loco citato.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX CHOUCAS.

I.

LE CHOUCAS MOUSTACHE.* (1)

Corvus Hottentotus, Linn. (2).

CET oiseau, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est à peu près de la grosseur du merle; il a le plumage noir et changeant des choucas, et la queue plus longue à proportion qu'aucun d'entre eux; toutes les pennes qui la composent sont égales, et les ailes étant pliées n'atteignent qu'à la moitié de sa longueur. Ce sont les quatrième et cinquième pennes de l'aile qui sont les plus longues de toutes; elles ont deux pouces et demi de plus que la première.

* Voyez les planches enluminées, n° 226.

(1) C'est le choucas du cap de Bonne-Espérance de M. Brisson, tome II, page 33.

(2) Cuvier soupçonne que c'est un drongo (edalius), et qu'il est voisin des tyrans. L. 1825.

Il y a deux choses à remarquer dans l'extérieur de cet oiseau: 1° ces poils noirs, longs et flexibles, qui naissent de la base du bec supérieur, et qui sont une fois plus longs que le bec; outre plusieurs autres poils plus courts, plus roides, et dirigés en avant, qui environnent cette même base jusqu'aux coins de la bouche: 2° ces plumes longues et étroites de la partie supérieure du cou, lesquelles glissent et jouent sur le dos, suivant que le cou prend différentes situations, et qui forment à l'oiseau une espèce de crinière.

2.

LE CHOUCAS CHAUVE. *

Ampelis calvus, Illig. — *Gymmocephalus*, Geoff. — *Corvus calvus*, Linn.

Ce singulier choucas, qui se trouve dans l'île de Cayenne, est celui qui peut, comme je l'ai dit, faire pendant avec notre corneille chauve, qui est le freux : il a en effet la partie antérieure de la tête nue comme le freux, et la gorge peu garnie de plumes. Il se rapproche des choucas en général par ses longues ailes, par la forme des pieds, par son port, par sa grosseur, par ses larges narines à peu près rondes : mais il en diffère en ce que ses narines ne sont point recouvertes de plu-

* Voyez les planches enluminées, n° 521.

mes, et qu'elles se trouvent placées dans un enfoncement assez profond creusé de chaque côté du bec; en ce que son bec est plus large à la base et qu'il est échancré sur ses bords. A l'égard de ses mœurs, je n'en peux rien dire, cet oiseau étant du grand nombre de ceux qui attendent le coup d'œil de l'observateur. On ne le trouve pas même nommé dans aucune ornithologie.

3.

LE CHOUCAS
DE LA NOUVELLE GUINÉE.*

Corvus novæ Guineæ, Linn. — *Graucalus novæ Guineæ*, Cuv.

La place naturelle de cet oiseau est entre nos choucas de France et celui que j'ai nommé *colnud*. Il a le port de nos choucas, et le plumage gris de l'un d'eux (même un peu plus gris), au moins quant à la partie supérieure du corps : mais il est moins gros et a le bec plus large à sa base, en quoi il se rapproche du colnud. Il s'en éloigne par la longueur de ses ailes, qui atteignent presque l'extrémité de sa queue, et il s'éloigne du colnud et des choucas par les couleurs du dessous du corps, lesquelles consistent en une rayure noire et blanche qui s'étend jusque sous les ailes, et qui a quelque rapport avec celle des pics variés.

* Voyez les planches enluminées, n° 629.

4.

LE CHOUCARI
DE LA NOUVELLE GUINÉE.*

Corvus papuensis, Linn. — *Graucalus papaensis*, Cuv. (1)

La couleur dominante de cet oiseau (car nous n'en connaissons que la superficie) est un gris cendré, plus foncé sur la partie supérieure, plus clair sur la partie inférieure, et se dégradant presque jusqu'au blanc sous le ventre et ses entours. Les deux seules exceptions qu'il y ait à faire à cette espèce d'uniformité de plumage, c'est, 1° une bande noire qui environne la base du bec, et se prolonge jusqu'aux yeux; 2° les grandes pennes des ailes qui sont d'un brun noirâtre.

Le choucari a les narines recouvertes en entier, comme les choucas; il a aussi le bec conformé à peu près de même, si ne n'est que l'arête de la pièce supérieure est, non pas arrondie comme dans le choucas, mais anguleuse comme dans le colnud. Il a encore d'autres rapports avec cette dernière espèce, et lui ressemble par les propor-

---

* Ainsi nommé par M. Daubenton le jeune, à qui je dois aussi sa description et celle de l'espèce précédente, n'ayant pas été à portée de voir ces oiseaux, arrivés tout récemment à Paris. Voyez les planches enluminées n° 630.

(1) Le mâle a été nommé, par Vaillant, grollier à masque noir; corvus melarops, Lath. L. 1825.

tions relatives de ses ailes, qui ne s'étendent pas au-delà de la moitié de la queue, par ses petits pieds, par ses ongles courts; en sorte qu'on ne peut se dispenser de le placer, ainsi que le précédent, entre le colnud et les choucas. Sa longueur prise de la pointe du bec au bout de la queue est d'environ onze pouces.

Nous sommes redevables de cette espèce nouvelle, ainsi que de la précédente, à M. Sonnerat.

5.

LE COLNUD DE CAYENNE.*

Corvus nudus, Linn. (1).

Je mets le colnud de Cayenne à la suite des choucas, quoiqu'il en diffère à plusieurs égards; mais, à tout prendre, il m'a paru en différer moins que de tout autre oiseau de notre continent.

Il a, comme le n° 2 ci-dessus, le bec fort large à sa base; et il a encore avec lui un autre trait de conformité, en ce qu'il est chauve: mais il l'est d'une autre manière; c'est le cou qu'il a presque nu et sans plumes. La tête est couverte, depuis et compris les narines, d'une espèce de calotte de velours noir, composée de petites plumes droites, courtes, serrées et très-douces au toucher : ces

(*) Voyez les planches enluminées, n° 609.

(1) C'est un Gymmoderus de Geoffroy et un Ampelis d'Illiger. L. 1825.

plumes deviennent plus rares sous le cou, et bien plus encore sur ses côtés et à sa partie postérieure.

Le colnud est à peu près de la grosseur de nos choucas, et on peut ajouter qu'il porte leur livrée; car tout son plumage est noir, à l'exception de quelques-unes des couvertures et des pennes de l'aile, qui sont d'un gris blanchâtre.

A voir les pieds de celui que j'ai observé, on jugerait que le doigt postérieur a été tourné par force en arrière; mais que naturellement et de lui-même il se tourne en avant, comme dans les martinets. J'ai même remarqué qu'il était lié par une membrane avec le doigt intérieur de chaque pied. C'est une espèce nouvelle.

6.

LE BALICASE DES PHILIPPINES.*

Corvus balicassius, Linn. — *Edolius Balicassius*, Cuv.

Je répugne à donner à cet oiseau étranger le nom de choucas, parce qu'il est aisé de voir, par la description même de M. Brisson, qu'il diffère des choucas à plusieurs égards.

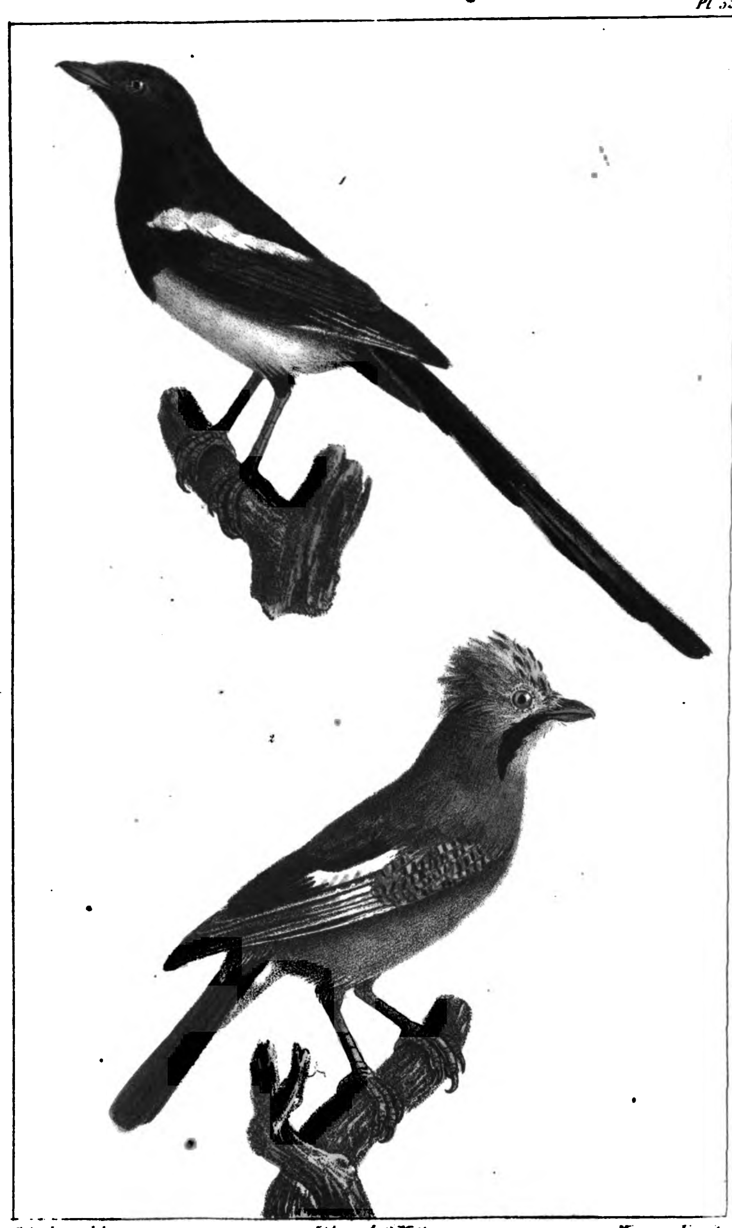
Il n'a que quinze à seize pouces de vol, et n'est guère plus gros qu'un merle; il a le bec plus gros et plus long à proportion que tous les choucas de notre Europe, les pieds plus grêles et la queue

* Voyez les planches enluminées, n° 603.

fourchue ; enfin, au lieu de cette voix aigre et sinistre des choucas, il a le chant doux et agréable. Ces différences sont telles, qu'on doit s'attendre à en découvrir plusieurs autres lorsque cet oiseau sera mieux connu.

Au reste, il a le bec et les pieds noirs, et le plumage de la même couleur avec des reflets verts (1); en sorte que du moins il est choucas par la couleur.

(1) C'est le choucas des Philippines de M. Brisson, tome II, p. 31. Cet auteur nous apprend que l'oiseau dont il s'agit dans cet article, s'appelle aux Philippines *bali-cassio*, dont j'ai formé le nom de *balicase*.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte Meunier direxit

1, La Pie. 2, Le Geai.

LA PIE.* (1)

LA PIE COMMUNE, Daud. — *Corvus pica*, Linn.

La pie a tant de ressemblance à l'extérieur avec la corneille, que M. Linnæus les a réunies toutes deux dans le même genre (2), et que, suivant Belon, pour faire une corneille d'une pie, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci, et faire disparaître le blanc de son plumage (3). En effet, la pie a le bec, les pieds, les yeux, et la forme totale des corneilles et des choucas : elle a encore avec eux beaucoup d'autres rapports plus intimes

---

* Voyez les planches enluminées, n° 488.

(1) C'est la pie de M. Brisson, tome II, page 35. Son nom hébreu est incertain ; en grec, Κίσσα, Κίττα, Ποικίλις ; en grec moderne, Αἰγαστρα ; en latin, *pica, cissa, avis pluvia* selon quelques-uns ; en mauvais latin moderne, *ajacia* ; en italien, *gazza*, *ragazza*, *aregazza*, *gazzuola*, *gazzara*, *pica*, *putta* ; en catalan, *grassa* ; en espagnol, *pega*, *picata*, *pigazza* ; en allemand, *aelster*, *atzel*, *aegerst*, *agelaster*, *algaster*, *agerluster (quasi agrilustra)* ; en flamand, *aexter* ; en illyrien, *strakavel*, *krzistela* ; en polonais, *stroka* ; en suédois, *skata* ; en anglais, *pye*, *piot*, *magpye*, *pianet* ; en français, en différents temps et en différents lieux, *pie*, *jaquette*, *dame*, *agasse*, *agace*, *ajace*, *ouasse*, etc.

(2) System. nat. edit. 10, page 106.

(3) Belon, Nature des oiseaux, page 291.

dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles; car elle est omnivore comme eux, vivant de toutes sortes de fruits (1), allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des oiseaux faibles, quelquefois même des père et mère, soit qu'elle les trouve engagés dans les piéges, soit qu'elle les attaque à force ouverte : on en a vu une se jeter sur un merle pour le dévorer; une autre enlever une écrevisse qui la prévint en l'étranglant avec ses pinces, etc. (2).

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante en la dressant à la chasse comme on y dresse les corbeaux (3). Elle passe ordinairement la belle saison appariée avec son mâle, et occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver elle vole par troupe, et s'approche d'autant plus des lieux habités qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière dans la maison, et finit par se rendre la maîtresse : j'en connais une qui passe les jours et les nuits au milieu d'une troupe de chats, et qui sait leur en imposer.

(1) Klein, ordo avium, page 61. J'en ai vu une qui mangeait fort avidement de l'écorce d'orange.

(2) Aldrovand., Ornithologie, tome I, page 780. Elle cause quelquefois beaucoup de désordre dans une pipée, et vient, pour ainsi dire, menacer le pipeur jusque dans sa loge.

(3) Frisch, planche 68.

Elle jase à peu près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux, et la parole de l'homme. On en cite une qui imitait parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétait en entier une fanfare de trompette (1). M. Willughby en a vu plusieurs qui prononçaient des phrases entières (2). Margot est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement; et Pline assure que cet oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation, qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris, qu'il cherche long-temps ceux qui lui ont échappé, qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau (3).

---

(1) Plutarque raconte, qu'une pie qui se plaisait à imiter d'elle-même la parole de l'homme, le cri des animaux et le son des instruments, ayant un jour entendu une fanfare de trompettes, devint muette subitement; ce qui surprit fort ceux qui avaient coutume de l'entendre babiller sans cesse: mais ils furent bien plus surpris quelques temps après, lorsqu'elle rompit tout-à-coup le silence, non pour répéter sa leçon ordinaire, mais pour imiter le son des trompettes qu'elle avait entendues, avec les mêmes tournures de chant, les mêmes modulations et dans le même mouvement. Opusc. de Plutarque. *Quels animaux sont les plus avisés ?*

(2) Willughby, Ornithologia, pag. 87.

(3) Voyez Histor. nat. lib. 10, cap. 42.

La pie a le plus souvent la langue noire comme le corbeau; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux, avec cette différence que le cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paraît le redouter (1). Elle happe aussi fort adroitement les mouches et autres insectes ailés qui volent à sa portée.

Enfin, on prend la pie dans les mêmes piéges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les mêmes mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions (2); habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire (3). D'un autre côté, elle s'éloigne du genre des corbeaux et des corneilles, par un assez grand nombre de différences.

Elle est beaucoup plus petite et même plus que le choucas, et ne pèse que huit à neuf onces: elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion; par conséquent son vol est beaucoup moins élevé et moins soutenu: aussi

(1) Salerne, hist. nat. des oiseaux, page 94.

(2) Je m'en suis assuré par moi-même en répandant devant une pie apprivoisée des pièces de monnaie et de petits morceaux de verre. J'ai même reconnu qu'elle cachait son vol avec un si grand soin, qu'il était quelquefois difficile de le trouver; par exemple, sous un lit, entre les sangles et le sommier de ce lit.

(3) Aldrovand. Ornitholog. page 781.

n'entreprend-elle point de grands voyages (1); elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher; car, pour l'action de voler, il s'en faut bien que la longueur de la queue compense la brièveté des ailes. Lorsqu'elle est posée à terre, elle est toujours en action, et fait autant de sauts que de pas: elle a aussi dans la queue un mouvement brusque et presque continuel comme la lavandière. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie (2). Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art dans la construction de son nid, soit qu'étant très-ardente pour son mâle (3), elle soit aussi très-tendre pour ses petits, ce qui va ordinairement de pair dans les animaux; soit qu'elle sache que plusieurs oiseaux de rapine sont fort avides de ses œufs et de ses petits, et de plus, que quelques-uns d'entre eux sont avec elle dans le cas de la représaille. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de

(1) C'est à tort que quelques naturalistes regardent la pie comme un oiseau voyageur. L. 1825.

(2) Vidi aliquandò picam advolantem ad avem.... In quodam loco ligatam, et cùm illa frustula carnis comedere vellet, pica suâ caudâ ea frustula removit; undè picam avem esse aliarum avium derisivam cognovi. Avicenna apud Gesner, page 697.

(3) Les anciens en avaient cette idée, puisque de son nom grec Κίσσα, ils avaient formé celui de κισσᾷν, qui est une expression de volupté.

ce qu'elle aime: elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons (1), et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr ; aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire-voie, d'une espèce d'abattis de petites branches épineuses et bien entrelacées ; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir. Sa prévoyance industrieuse ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité; car elle garnit le fond du nid d'un espèce de matelas orbiculaire (2), pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement; et, quoique ce matelas, qui est le nid véritable,

---

(1) C'est ordinairement sur la lisière des bois ou dans les vergers qu'elle l'établit.

(2) Lutea.... stragulum subjicit.... et merula et pica.... Aristot. Hist. animal. lib. 9, cap. 13. Je remarque à cette occasion que plusieurs écrivains ont pensé que la Κίσσα d'Aristote était notre geai, parce qu'il dit que cette Κίσσα faisait des amas de glands, et parce qu'en effet le gland est la principale nourriture de notre geai ; cependant on ne peut nier que cette nourriture ne soit commune au geai et à la pie. Mais deux caractères qui sont propres au geai, et qui n'eussent point échappé à Aristote, ce sont les deux marques bleues qu'il a aux ailes, et cette espèce de huppe que se fait cet oiseau en relevant les plumes de sa tête, caractère dont ce philosophe ne fait aucune mention; d'où je crois pouvoir conjecturer que la pie d'Aristote et la nôtre sont le même oiseau, ainsi que cette pie variée à longue queue, qui était nouvelle à Rome et encore rare du temps de Pline. Lib. 10, cap. 29.

n'ait qu'environ six pouces de diamètre, la masse entière, en y comprenant les ouvrages extérieurs et l'enveloppe épineuse, a au moins deux pieds en tout sens.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou, si l'on veut, à sa défiance; elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors: voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcelle et la poursuit sans relâche et avec de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écarter (1). Si c'est un ennemi plus respectable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse: cependant il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai ce qu'on dit, que, lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une autre manière encore plus incroyable (2). Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connaissances arithmétiques n'est guère moins étrange, quoique ces prétendues connaissances ne s'étendent pas au-delà du nombre de cinq (3).

---

(1) Frisch, planche 68.

(2) Surculo super bina ova imposito, ac ferruminato alvi glutino, subditâ cervice medio, æquâ utrimque librâ deportant aliò. Plin. lib. 10, cap. 33.

(3) Les chasseurs prétendent que, si la pie voit entrer un homme dans

Elle pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en entreprend tout de suite un autre, et le couple y travaille avec tant d'ardeur, qu'il est achevé en moins d'un jour; après quoi, elle fait une seconde ponte de quatre ou cinq œufs; et, si elle est encore troublée, elle fera un troisième nid semblable aux deux premiers, et une troisième ponte, mais toujours moins abondante (1). Ses œufs sont plus petits et d'une couleur moins foncée que ceux du corbeau; ce sont des taches brunes semées sur un fond vert-bleu, et plus fréquentes vers le gros bout. Jean Liébault, cité par M. Salerne (2), est le seul qui dise que le mâle et la femelle couvent alternativement.

---

une hutte construite au pied de l'arbre où est son nid, elle n'entrera pas elle-même dans son nid qu'elle n'ait vu sortir l'homme de la hutte; que si on a voulu la tromper en y entrant deux et n'en sortant qu'un, elle s'en aperçoit très-bien, et n'entre point qu'elle n'ait vu sortir aussi le second; qu'il en est de même pour trois ou pour quatre, et même encore pour cinq, mais que s'il y en est entré six, le sixième peut rester sans qu'elle s'en doute: d'où il résulterait que la pie aurait une appréhension nette de la suite des unités et de leurs combinaisons au-dessous de six: et il faut avouer que l'appréhension nette du coup d'œil de l'homme est renfermée à peu près dans les mêmes limites.

(1) C'est quelque chose de semblable qui aura donné lieu d'imputer à la pie le stratagème de faire constamment deux nids, afin de donner le change aux oiseaux de proie qui en veulent à sa couvée. C'est ainsi que Denys le tyran avait trente chambres à coucher.

(2) Hist. nat. des oiseaux, page 93.

Les piats, ou les petits de la pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant; ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide : la mère non seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins long-temps après qu'ils sont élevés. Leur chair est un manger médiocre; cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits corneillons.

A l'égard de la différence qu'on remarque dans le plumage, je ne la regarde point absolument comme spécifique, puisque parmi les corbeaux, les corneilles et les choucas, on trouve des individus qui sont variés de noir et de blanc, comme la pie; cependant, on ne peut nier que dans l'espèce du corbeau, de la corneille et du choucas proprement dit, le noir ne soit la couleur ordinaire, comme le noir et blanc est celle des pies; et que si l'on a vu des pies blanches, ainsi que des corbeaux et des choucas blancs, il ne soit très-rare de rencontrer des pies entièrement noires. Au reste, il ne faut pas croire que le noir et le blanc, qui sont les couleurs principales de la pie, excluent tout mélange d'autres couleurs, en y regardant de près et à certains jours, on y aperçoit des nuances de vert, de pourpre, de violet (1), et l'on est surpris de voir un si beau plumage à un

(1) Voyez British Zoology, page 77, ou plutôt observez une pie sous différents jours.

oiseau si peu renommé à cet égard. Mais ne sait-on pas que dans ce genre et dans bien d'autres, la beauté est une qualité superficielle, fugitive, et qui dépend absolument du point de vue? Le mâle se distingue de sa femelle par des reflets bleus, plus marqués sur la partie supérieure du corps, et non par la noirceur de la langue, comme quelques-uns l'ont dit.

La pie est sujette à la mue, comme les autres oiseaux; mais on a remarqué que ses plumes ne tombaient que successivement et peu à peu, excepté celles de la tête qui tombent toutes à la fois, en sorte que chaque année elle paraît chauve au temps de la mue (1). Les jeunes n'acquièrent leur longue queue que la seconde année, et sans doute ne deviennent adultes qu'à cette même époque.

Tout ce que je trouve sur la durée de la vie de la pie, c'est que le docteur Derham en a nourri une qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge était tout à fait aveugle de vieillesse (2).

Cet oiseau est très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, et dans toute l'Europe, excepté en Laponie (3), et dans les pays de montagnes où elle est rare; d'où l'on peut

(1) Plin. lib. 10, cap. 29. Il en est de même du geai et de plusieurs autres espèces.

(2) Voyez Albin, tome I, page 14.

(3) Voyez Fauna Suecica, n° 76. M. Hébert m'assure qu'on ne voit point de pies dans les montagnes du Bugey, ni même à la hauteur de Nantua.

conclure qu'elle craint le grand froid. Je finis son histoire par une description abrégée, qui portera sur les seuls objets que la figure ne peut exprimer aux yeux, ou qu'elle n'exprime pas assez distinctement.

Elle a vingt pennes à chaque aile, dont la première est fort courte, et les quatrième et cinquième sont les plus longues; douze pennes inégales à la queue, et diminuant toujours de longueur, plus elles s'éloignent des deux du milieu, qui sont les plus longues de toutes: les narines rondes, la paupière interne des yeux marquée d'une tache jaune, la fente du palais hérissée de poils sur ses bords, la langue noirâtre et fourchue, les intestins longs de vingt-deux pouces, le cœcum d'un demi-pouce, l'œsophage dilaté et garni de glandes à l'endroit de sa jonction avec le ventricule, celui-ci peu musculeux, la rate oblongue et une vésicule du fiel à l'ordinaire (1).

J'ai dit qu'il y avait des pies blanches (2), comme il y a des corbeaux blancs; et, quoique la principale cause de ce changement de plumage soit l'influence des climats septentrionaux, comme on peut le supposer à l'égard de la pie blanche de Wormius, qui venait de Norwége (3), et même à

(1) Willugby, page 87.

(2) Corvus pica, var. candidus, Linn. — Cette variété n'est pas très-rare dans le nord de la France. L. 1825.

(3) Voyez Musæum Voormianum, page 293. Ex Norwegiâ ad me transmissa est ubi in nido duo hujus generis pulli inventi..... Cum picis vulgaribus, quoad corporis constitutionem planè convenit, nisi

l'égard de quelques-unes de celles dont parle Rzaczynski (1), cependant il faut avouer qu'on en trouve quelquefois dans les climats tempérés, témoin celle qui fut prise il y a quelques années en Sologne, et qui était toute blanche, à l'exception d'une seule plume noire qu'elle avait au milieu des ailes (2); soit qu'elle eût passé des pays du nord en France, après avoir subi l'influence du climat, soit qu'étant née en France, cette altération de couleur eût été produite par quelque cause particulière. Il faut dire la même chose des pies blanches que l'on voit quelquefois en Italie (3).

Wormius remarque que sa pie blanche avait la tête lisse et dénuée de plumes; apparemment qu'il la vit au temps de la mue, et cela confirme ce que j'ai dit de celle des pies ordinaires.

Willughby a vu dans la ménagerie du roi d'Angleterre des pies brunes ou roussâtres (4), qui peuvent passer pour une seconde variété de l'espèce ordinaire.

---

quòd colore sit candido et staturâ minori, cùm ad adultam nondùm pervenerit ætatem..... Caput glabrum visitur.

(1) Pica alba in oppido Comarno Palatinatûs Russiæ educata.... Prope Viaska picæ quinque ejusdem coloris sunt conspectæ; in Volhiniâ non procùl à civitate Olikâ una comparuit. Rzaczynski, Auctuarium, page 412.

(2) Voyez Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 93.

(3) Voyez Gerini, Storia degli Ucceli, tome II, page 41.

(4) Ornithologie, à l'endroit cité.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA PIE.

I.

LA PIE DU SÉNÉGAL.* (1)

Corvus Senegalensis, Linn., Cuv. — *Corvus piapiac*, Daud.

Elle est un peu moins grosse que la nôtre, et cependant, elle a presque autant d'envergure, parce que ses ailes sont plus longues à proportion; sa queue est au contraire plus courte, du reste conformée de même. Le bec, les pieds et les ongles sont noirs, comme dans la pie ordinaire : mais le plumage est très-différent; il n'y entre pas un seul atome de blanc, et toutes les couleurs en sont obscures : la tête, le cou, le dos et la poitrine sont noirs avec des reflets violets; les pennes de la queue et les grandes pennes des ailes sont

* Voyez les planches enluminées, n° 538.

(1) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 40.

brunes : tout le reste est noirâtre plus ou moins foncé.

2.

LA PIE DE LA JAMAIQUE.(1)

Gracula Quiscala, Linn.—*Pica Jamaïcensis*, Briss.—*Sturnus Jamaïcensis*, Daud. (2).

Cet oiseau ne pèse que six onces, et il est d'environ un tiers plus petit que la pie commune, dont il a le bec, les pieds et la queue.

Le plumage du mâle est noir avec des reflets pourpres; celui de la femelle est brun, plus foncé sur le dos et sur toute la partie supérieure du corps, moins foncé sous le ventre.

Ils font leur nid sur les branches des arbres : on en trouve dans tous les districts de l'île, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit : c'est de là, qu'après avoir fait leur ponte et donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, ils se répandent l'automne dans les ha-

(1) On lui a donné le nom de pie, de choucas, de merops et de merle des Barbades. Voyez Brown, Natural History of Jamaïc. — Catesby, Histoire Naturelle de la Caroline, tome I, page 12.—M. Klein a copié la traduction française avec ses fautes, page 60 de l'Ordo Avium. Voyez aussi M. Brisson, tome II, page 41.

(2) Cet oiseau, que les ornithologistes ont promené d'un genre dans un autre, a servi de type au genre quiscala de Daudin, que M. Cuvier n'adopte point, et dont il renvoie les espèces en partie aux martins et en partie aux cassiques. L. 1825.

bitations, et arrivent en si grand nombre, que l'air en est quelquefois obscurci. Ils volent ainsi en troupes l'espace de plusieurs milles; et, partout où ils se posent, ils font un dommage considérable aux cultivateurs. Leur ressource pendant l'hiver est de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'ils sont frugivores; cependant on remarque qu'ils ont l'odeur forte, que leur chair est noire et grossière, et qu'on en mange fort rarement.

Il suit de ce que je viens de dire, que cet oiseau diffère de notre pie, non seulement par la façon de se nourrir, par sa taille et par son plumage, mais en ce qu'il a le vol plus soutenu, et, par conséquent, l'aile plus forte; qu'il va par troupes plus nombreuses, que sa chair est encore moins bonne à manger; enfin que, dans cette espèce, la différence du sexe en entraîne une plus grande dans les couleurs; en sorte qu'ajoutant à ces traits de dissemblance la difficulté qu'a dû rencontrer la pie d'Europe à passer en Amérique, vu qu'elle a l'aile trop courte et trop faible pour franchir les grandes mers qui séparent les deux continents sous les zones tempérées, et qu'elle fuit les pays septentrionaux où ce passage serait plus facile, on est fondé à croire que ces prétendues pies américaines peuvent bien avoir quelque rapport avec les nôtres, et les représenter dans le nouveau continent, mais qu'elles ne descendent pas d'une souche commune.

Le tesquizana du Mexique (1) paraît avoir beaucoup de ressemblance avec cette pie de la Jamaïque, puisque, suivant Fernandez, il a la queue fort longue; qu'il surpasse l'étourneau en grosseur; que le noir de son plumage a des reflets; qu'il vole en grandes troupes, lesquelles dévastent les terres cultivées où elles s'arrêtent; qu'il niche au printemps; que sa chair est dure et de mauvais goût; en un mot, qu'on peut le regarder comme une espèce d'étourneau ou de choucas: or, l'on sait qu'au plumage près, un choucas qui a une longue queue ressemble beaucoup à une pie.

Il n'en est pas ainsi de l'isana du même Fernandez (2), quoique M. Brisson le confonde avec la pie de la Jamaïque (3). Cet oiseau a, à la vérité, le bec, les pieds et le plumage des mêmes couleurs: mais il paraît avoir le corps plus gros (4), et le bec du double plus long; outre cela, il se plaît dans les contrées les plus froides du Mexique, et il a le naturel, les mœurs et le cri de l'étourneau. Il est difficile, ce me semble, de reconnaître à ces traits la pie de la Jamaïque de Catesby; et, si

(1) J'ai formé ce nom par contraction du nom mexicain tequixquiacazanatl. Fernandez l'appelle encore *étourneau des lacs salés*, et les espagnols, *tordo*. Cet oiseau a le chant plaintif. Voyez Fernandez, Hist. avium novæ Hispaniæ, cap. 34.

(2) Hist. avium novæ Hispaniæ, cap. 32. Il l'appelle *izanatl*, d'autres *yxtlaolzanatl*.

(3) Ornithologie, tome II, page 42.

(4) Brachium crassa, dit Fernandez.

on veut le rapporter au même genre, on ne peut au moins se dispenser d'en faire une espèce séparée, d'autant plus que Fernandez, le seul naturaliste qui l'ait vu, lui trouve plus d'analogie avec l'étourneau qu'avec la pie; et ce témoignage doit être de quelque poids auprès de ceux qui ont éprouvé combien le premier coup d'œil d'un observateur exercé, qui saisit rapidement le caractère naturel de la physionomie d'un animal, est plus décisif et plus sûr pour le rapporter à sa véritable espèce, que l'examen détaillé des caractères de pure convention, que chaque méthodiste établit à son gré.

Au reste, il est très-facile et très-excusable de se tromper en parlant de ces espèces étrangères, qui ne sont connues que par des descriptions incomplètes et par de mauvaises figures.

Je dois ajouter que l'isana a cette sorte de ris moqueur, ordinaire à la plupart des oiseaux qu'on appelle des *pies* en Amérique.

3.

LA PIE DES ANTILLES. (1)

Corvus Caribæus, Linn. (2)

M. Brisson a mis cet oiseau parmi les rolliers (3);

---

(1) Voyez l'Histoire générale des Antilles, tome II, page 258. — Aldrovandi, Ornithologia, tom. I, pag. 788.

(2) D'après Cuvier, c'est un merops ou guépier, dont la description a été pillée par du Tertre pour rendre un objet dont il se souvenait mal. Lam. 1825.

(3) Ornithologie, tome II, page 80.

je ne vois pas qu'il ait eu d'autres raisons, sinon que dans la figure donnée par Aldrovande, les narines sont découvertes; ce que M. Brisson établit en effet pour un des caractères du rollier (1); mais, 1° ce n'est qu'avec beaucoup d'incertitude qu'on peut attribuer ce caractère à l'oiseau dont il s'agit ici, d'après une figure qui n'a point paru exacte à M. Brisson lui-même, et qu'on doit supposer encore moins exacte sur cet article que sur aucun autre, tout ce détail de petites plumes étant bien plus indifférent au peintre qui veut rendre la nature dans ses principaux effets, qu'au naturaliste qui voudrait l'assujettir à sa méthode.

2° On peut opposer à cet attribut incertain, saisi dans une figure fautive, un attribut beaucoup plus marqué, plus évident, et qui n'a échappé ni au peintre ni aux observateurs qui ont vu l'oiseau même; ce sont les longues pennes du milieu de la queue, attribut dont M. Brisson a fait le caractère distinctif de la pie (2).

3° Ajoutez à cela que la pie des Antilles ressemble à la nôtre par son cri, par son naturel très-défiant, par son habitude de nicher sur les arbres et d'aller le long des rivières, par la qualité médiocre de sa chair (3); en sorte que, si l'on veut rapporter cet oiseau étranger de l'espèce d'Europe

(1) Ornithologie, page 63.

(2) Ibid. pag. 35.

(3) Hist. des Antilles, loco citato. La pie va aussi le long des eaux, puisqu'elle enlève quelquefois des écrevisses, comme nous l'avons dit.

avec laquelle il a le plus de rapports connus, il faut, ce me semble, le rapprocher de celle de la pie.

Il en diffère néanmoins par l'excès de longueur des deux pennes du milieu de la queue (1), lesquelles dépassent les latérales de huit ou dix pouces, et aussi par ses couleurs; car il a le bec et les pieds rouges, le cou bleu avec un collier blanc, la tête de même couleur bleue, avec une tache blanche mouchetée de noir qui s'étend depuis l'origine du bec supérieur jusqu'à la naissance du cou; le dos tanné, le croupion jaune, les deux longues pennes de la queue de couleur bleue avec du blanc au bout et la tige blanche, les autres pennes de la queue rayées de bleu et blanc, celles de l'aile mêlées de vert et de bleu, et le dessous du corps blanc.

En comparant la description de la pie des Antilles du P. du Tertre, avec celle de la pie des Indes à longue queue d'Aldrovande, on ne peut

(1) Je ne parle point d'une singularité que lui attribue Aldrovande; c'est de n'avoir que huit pennes à la queue: mais ce naturaliste ne les avait comptées que sur la figure coloriée, et l'on sent combien cette manière de juger est équivoque et sujette à l'erreur. Il est vrai que le P. du Tertre dit la même chose; mais il est encore plus vraisemblable qu'il le répète d'après Aldrovande, dont il connaissait bien l'ornithologie, puisqu'il la cite à la page suivante: d'ailleurs, il avait coutume de faire ses descriptions de mémoire, et la mémoire a besoin d'être aidée. (voyez page 247 du tome II). Enfin, sa description de la pie des Antilles est peut-être la seule où il soit fait mention du nombre des pennes de la queue.

douter qu'elles n'aient été faites l'une et l'autre d'après un oiseau de la même espèce, et par conséquent que ce ne soit un oiseau d'Amérique comme l'assure le P. du Tertre, qui l'a observé à la Guadeloupe, et non pas un oiseau du Japon, comme le dit Aldrovande, d'après une tradition fort incertaine (1); à moins qu'on ne veuille supposer qu'il s'est répandu du côté du nord, d'où il aura pu passer d'un continent à l'autre.

4.

L'HOCISANA. (2)

Corvus Mexicanus, Linn. (3)

Quoique Fernandez donne à cet oiseau le nom de grand étourneau, cependant on peut le rapporter, d'après ce qu'il dit lui-même, au genre des pies; car il assure qu'il serait exactement semblable au choucas ordinaire, s'il était moins gros, qu'il eût la queue et les ongles moins longs, et

(1) Speciosissimam hanc avem Japonensium rex summo Pontifici pro singulari munere ante aliquot annos transmisit, ut ex marchione Facchinetto, qui eas Innocentio nono....... Patruo suo acceptas referebat, intellexi. Aldrovand. loco citato.

(2) Voy. Fernandez, cap. 33. Le nom mexicain est *hocitzanatl*. Cet oiseau s'appelle encore *caxcaxtotolt* dans le pays. C'est la grande pie du Mexique de M. Brisson, tome II, page 43.

(3) C'est probablement un cassique, ou un tiherin, dit M. Cuvier. — Daudin le confond avec son quiscale de la Jamaïque. L. 1825.

le plumage d'un noir plus franc et sans mélange de bleu. Or, la longue queue est un attribut non de l'étourneau, mais de la pie, et celui par lequel elle diffère le plus à l'extérieur du choucas; et quant aux autres caractères par lesquels l'hocisana s'éloigne du choucas, ils sont autant ou plus étrangers à l'étourneau qu'à la pie.

D'ailleurs, cet oiseau cherche les lieux habités, est familier comme la pie, jase de même, et a la voix perçante : sa chair est noire et de fort bon goût.

5.

LA VARDIOLE.(1)

Pica papoensis, Briss. (2).

Seba lui a donné le nom d'*oiseau de Paradis*, comme il le donne à presque tous les oiseaux étrangers à longue queue; et, à ce titre, la vardiole le méritait bien, puisque sa queue est plus de deux fois aussi longue que tout le reste de son corps, mesuré depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité opposée : mais il faut avouer que cette queue n'est point faite comme dans l'oiseau de paradis,

(1) C'est la pie de l'île Papoe de M. Brisson, tome II, page 45. On l'appelle dans le pays *waygehoe* et *wardioe*, d'où j'ai fait *vardiole*.

(2) C'est un muscipeta de Cuvier. L. 1825.

ses plus grandes pennes étant garnies de barbes dans toute leur longueur, sans parler de plusieurs autres différences.

Le blanc est la couleur dominante de cet oiseau : il ne faut excepter que la tête et le cou, qui sont noirs avec des reflets de pourpre très-vifs; les pieds, qui sont d'un rouge clair, les ailes dont les grandes pennes ont des barbes noires; et les deux pennes du milieu de la queue, qui excèdent de beaucoup toutes les autres, et qui ont du noir le long de la côte, depuis leur base jusqu'à la moitié de leur longueur.

Les yeux de la vardiole sont vifs et entourés de blanc; la base du bec supérieur est garnie de petites plumes noires piliformes, qui reviennent en avant et couvrent les narines; ses ailes sont courtes, et ne dépassent point l'origine de la queue : dans tout cela elle se rapproche de la pie; mais elle en diffère par la brièveté de ses pieds, qu'elle a une fois plus courts à proportion, ce qui entraîne d'autres différences dans le port et dans la démarche.

On la trouve dans l'île de Papoe, selon Seba, dont la description, la seule qui soit originale, renferme tout ce que l'on sait de cet oiseau (1).

---

(1) Voyez Seba, tome I, page 85, pl. 52, fig. 3. Voyez aussi Klein, Ordo avium, page 62, n° 9.

6.

LE ZANOÉ.(1)

Corvus zanoe, Linn. — *Sturnus zanoe*, Daud.

Fernandez compare cet oiseau du Mexique à la pie commune, pour la grosseur, pour la longueur de la queue, pour la perfection des sens, pour le talent de parler, pour l'instinct de dérober tout ce qu'elle trouve à sa bienséance : il ajoute qu'il a le cri comme plaintif et semblable à celui des petits étourneaux, et que son plumage est noir partout, excepté sur le cou et sur la tête, où l'on aperçoit une teinte de fauve.

(1) C'est la petite pie du Mexique de M. Brisson, tome II, page 44. Voyez Fernandez, cap. 35. Le nom mexicain est *tsanahoei*.

LE GEAI *(1)

Corvus glandarius, Linn.

PRESQUE tout ce qui a été dit de l'instinct de la pie peut s'appliquer au geai ; et ce sera assez faire connaître celui-ci que d'indiquer les différences qui le caractérisent.

L'une des principales, c'est cette marque bleue, ou plutôt émaillée de différentes nuances de bleu, dont chacune de ses ailes est ornée, et qui suffirait seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe. Il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches : en général, toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher ; et il sait,

* Voyez les planches enluminées, n° 481.

(1) C'est le *geai* de M. Brisson, tome II, page 47. En grec, Μαλακοκρανεὺς, suivant Belon ; en grec moderne, Καρακάξα ; en latin, *garrulus ;* en espagnol, *gayo, cayo ;* en catalan, *gaitg, gralla ;* en italien, *ghiandaia, gaza verla, berta, bertina, baretino ;* en allemand, *håher, hâtzler, baum hatzel, eichen-heher, nuss-heher, nuss-hecker, jâck, broekexter, marggraff, marcolfus ;* en Suisse, *herren vogel ;* en polonais, *soyka ;* en suédois, *not-skrika ;* en anglais, *jay, ia ia ;* en français, en différents lieux, et différents temps, *jay, geai ; gai, jayon, gayon, jaques, jacuta, geta, gautereau, vautrot, richard, girard,* etc.

en relevant celles de sa tête, se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Il est d'un quart moins gros que la pie; il a la queue plus courte et les ailes plus longues à proportion, et, malgré cela, il ne vole guère mieux qu'elle (1).

Le mâle se distingue de la femelle par la grosseur de la tête et par la vivacité des couleurs (2): les vieux diffèrent aussi des jeunes par le plumage; et de là en grande partie, les variétés et le peu d'accord des descriptions (3): car il n'y a que les bonnes descriptions qui puissent s'accorder; et, pour bien décrire une espèce, il faut avoir vu et comparé un grand nombre d'individus.

Les geais sont fort pétulants de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques, et, dans leurs fréquents accès de colère, ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation, au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches, et ils meurent ainsi suspendus en l'air (4). Leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'il se

---

(1) Voyez Belon, Nature des Oiseaux, page 290.

(2) Olina, Ucceliera, page 35.

(3) In picâ glandariâ ab Aldrovando descriptâ...... maculæ nullæ transversales in caudâ apparent, Willughby, page 89. Ses pieds sont gris, suivant Belon; ils sont d'un brun tirant au couleur de chair, selon M. Brisson, Ornithologie, tome II, page 47, et selon nos propres observations. (Voyez la planche enluminée n° 481.)

(4) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 702. Cet instinct rend croyables ces batailles que l'on dit s'être données entre des armées de geais et des armées de pies. Voyez Belon, page 290.

sentent gênés; et c'est la raison pourquoi ils deviennent tout-à-fait méconnaissables en cage, ne pouvant y conserver la beauté de leurs plumes, qui sont bientôt cassées, usées, déchirées, flétries par un frottement continuel.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs oiseaux qui ne chantent pas mieux, tels que la cresserelle, le chat-huant, etc. (1). S'ils aperçoivent dans le bois un renard, ou quelque autre animal de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres, et on les voit en peu de temps rassemblés en force, et se croyant en état d'en imposer par le nombre ou du moins par le bruit (2). Cet instinct qu'ont les geais de se rappeler, de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les piéges (3), et il ne se passe guère de pipée sans qu'on n'en prenne plusieurs; car, étant plus pétulants que la pie, il s'en faut bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés: ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, quoiqu'ils paraissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier, ni moins de disposition à imiter tous les sons, tous les

(1) Frisch, planche 55.

(2) Frisch, Ibidem.

(3) Belon prétend que c'est un grand déduit de le voir voler aux oiseaux de fauconnerie, et aussi de le voir prendre à la passée.

bruits, tous les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement, et même la parole humaine. Le mot *richard* est celui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. Ils ont aussi, comme la pie et toute la famille des choucas, des corneilles et des corbeaux, l'habitude d'enfouir leurs provisions superflues (1), et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter: mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor; ou bien, selon l'instinct commun à tous les avares, ils sentent plus la crainte de le diminuer que le désir d'en faire usage; en sorte qu'au printemps suivant, les glands et les noisettes qu'ils avaient cachés et peut-être oubliés, venant à germer en terre, et à pousser des feuilles au dehors, décèlent ces amas inutiles, et les indiquent, quoiqu'un peu tard, à qui en saura mieux jouir.

Les geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lierre (2); mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la pie: on m'en a apporté plusieurs dans le mois de mai; ce sont des demi-sphères creuses, formées de petites racines entrelassées, ouvertes par dessus, sans matelas au dedans, sans défense au dehors: j'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 290.

(2) Olina, Uccelliera, pag. 35.

avoir trouvé cinq ou six : ces œufs sont un peu moins gros que ceux des pigeons, d'un gris plus ou moins verdâtre, avec de petites taches faiblement marquées.

Les petits subissent leur première mue dès le mois de juillet ; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante (1), temps où ils les quittent pour se réunir deux à deux, et former de nouvelles familles : c'est alors que la plaque bleue des ailes, qui s'était marquée de très-bonne heure, paraît dans toute sa beauté.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans (2) ; dans l'état de sauvage, ils se nourrissent non seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les petits des autres oiseaux, quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet ; et, dans cette circonstance, ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse (3) ; car leur chair, quoique peu délicate, est mangeable, surtout si on la fait bouillir

(1) Britisch Zoology, pag. 77.

(2) Olina, Uccelliera. — Frisch, planche 55.

(3) Frisch, loco citato. — British Zoology, loco citato, etc.

d'abord, et ensuite rôtir : on dit que de cette manière elle approche de celle de l'oie rôtie.

Les geais ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu ; le dedans de la bouche noir ; la langue de la même couleur, fourchue, mince, comme membraneuse, et presque transparente ; la vésicule du fiel oblongue ; l'estomac moins épais, et revêtu de muscles moins forts que le gésier des granivores. Il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent, comme on dit, des glands, des noisettes et même des châtaignes toutes entières, à la manière des ramiers (1) : cependant je suis sûr qu'ils n'avalent jamais les calices d'œillets tout entiers, quoiqu'ils soient très-friands de la graine qu'ils renferment. Je me suis amusé quelquefois à considérer leur manége ; si on leur donne un œillet, ils le prennent brusquement ; si on leur en donne un second, ils le prennent de même, et ils en prennent ainsi, tout autant que leur bec en peut contenir et même davantage ; car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux ils laissent tomber les premiers, qu'ils sauront bien retrouver. Lorsqu'ils veulent commencer à manger, ils posent tous les autres œillets, et n'en gardent qu'un seul dans leur bec ; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantageuse, ils savent fort bien le poser pour le reprendre mieux ; ensuite ils le saisissent

(1) Belon, Nature des Oiseaux.

sous le pied droit, et à coups de bec, ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur, puis l'enveloppe du calice, ayant toujours l'œil au guet, et regardant de tous côtés: enfin, lorsque la graine est à découvert, ils la mangent avidement, et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet.

On trouve cet oiseau en Suède, en Écosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe, ni même à aucune des contrées correspondantes de l'Asie.

Pline parle d'une race de geai ou de pie à cinq doigts, laquelle apprenait mieux à parler que les autres (1); cette race n'a rien de plus extraordinaire que celle des poules à cinq doigts, qui est connue de tout le monde, d'autant plus que les geais deviennent encore plus familiers, plus domestiques que les poules; et l'on sait que les animaux qui vivent le plus avec l'homme, sont aussi les mieux nourris, conséquemment qu'ils abondent le plus en molécules organiques superflues, et qu'ils sont plus sujets à ces sortes de monstruosités par excès. C'en serait une que les phalanges des doigts multipliées dans quelques individus au-delà du nombre ordinaire; ce qu'on

(1) Addiscere alias (Picas) negant posse quàm quæ ex genere earum sunt quæ glande vescuntur, et inter eas faciliùs quibus quini sunt digiti in pedibus. Lib. 10, cap. 42.

a attribué trop généralement à toute l'espèce (1).

Mais une autre variété plus généralement connue dans l'espèce du geai, c'est le geai blanc (2); il a la marque bleue aux ailes (3), et ne diffère du geai ordinaire que par la blancheur presque universelle de son plumage, laquelle s'étend jusqu'au bec et aux ongles, et par ses yeux rouges, tels qu'en ont tant d'autres animaux blancs. Au reste, il ne faut pas croire que la blancheur de son plumage soit bien pure ; elle est souvent altérée par une teinte jaunâtre plus ou moins foncée. Dans un individu que j'ai observé, les couvertures, qui bordent les ailes pliées, étaient ce qu'il y avait de plus blanc : ce même individu me parut aussi avoir les pieds plus menus que le geai ordinaire.

---

(1) Digiti pedum multis articulis flectuntur. Aldrovand. Ornitholog. tome I, page 788.

(2) Corvus glandarius, var. albus, Linn. — Garrulus albus, Briss.

(3) Voyez Gerini, Storia degli Uccelli, tome II, planche 162.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU GEAI.

I.

LE GEAI DE LA CHINE A BEC ROUGE.*

Corvus Erythrorynchos, Linn., Cuv.

CETTE espèce nouvelle vient de paraître en France pour la première fois. Son bec rouge fait d'autant plus d'effet, que toute la partie antérieure de la tête, du cou, et même de la poitrine, est d'un beau noir velouté; le derrière de la tête et du cou est d'un gris tendre, qui se mêle par petites taches sur le sommet de la tête avec le noir de la partie antérieure : le dessus du corps est brun, et le dessous blanchâtre; mais, pour se former une idée juste de ces couleurs, il faut supposer une teinte de violet répandue sur toutes, excepté sur le noir, mais plus foncée sur les ailes, un peu moins sur le dos et encore moins sous le ventre. La queue est étagée, les ailes ne passent pas le

* Voyez les planches enluminées, n° 622.

tiers de sa longueur, et chacune de ses pennes est marquée de trois couleurs; savoir, de violet clair à l'origine, de noir à la partie moyenne, et de blanc à l'extrémité: mais le violet tient plus d'espace que le noir, et celui-ci plus que le blanc.

Les pieds sont rouges comme le bec, les ongles blanchâtres à leur naissance, et bruns vers la pointe, du reste fort longs et fort crochus.

Ce geai est un peu plus gros que le nôtre, et pourrait bien n'être qu'une variété de climat.

2.
LE GEAI DU PÉROU.*

Corvus Peruvianus, Linn., Cuv.

Le plumage de cet oiseau est d'une grande beauté; c'est un mélange des couleurs les plus distinguées, tantôt fondues avec un art inimitable, tantôt contrastées avec une dureté qui augmente l'effet. Le vert tendre, qui domine sur la partie supérieure du corps, s'étend d'une part sur les six pennes intermédiaires de la queue, et de l'autre va s'unir, en se dégradant par nuances insensibles et prenant en même temps une teinte bleuâtre, à une espèce de couronne blanche qui orne le sommet de la tête. La base du bec est entourée d'un beau bleu, qui reparaît derrière l'œil et dans l'espace au-dessous. Une sorte de pièce de corps de velours noir, qui couvre la gorge et embrasse

* Voyez les planches enluminées, n° 625.

tout le devant du cou, tranche par son bord supérieur avec cette belle couleur bleue, et par son bord inférieur avec le jaune jonquille qui règne sur la poitrine, le ventre, et jusque sur les trois pennes latérales de chaque côté de la queue. Cette queue est étagée, et plus étagée que celle du geai de Sibérie.

On ne sait rien des mœurs de cet oiseau, qui n'avait point encore paru en Europe.

3.

LE GEAI BRUN DE CANADA.*(1)

Corvus Canadensis, Linn., Cuv.

S'il était possible de supposer que le geai eût pu passer en Amérique, je serais tenté de regarder celui-ci comme une variété de notre espèce d'Europe; car il en a le port, la physionomie, ces plumes douces et soyeuses, qui sont comme un attribut caractéristique du geai; il n'en diffère que par sa grosseur, qui est un peu moindre, par les couleurs de son plumage, par la longueur et la forme de sa queue, qui est étagée: ces différences pourraient à toute force s'imputer à l'influence du climat; mais notre geai a l'aile trop faible et vole trop mal pour avoir pu traverser des mers; et, en attendant qu'une connaissance plus détaillée des

* Voyez les planches enluminées, n° 530.

(1) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 54.

mœurs du geai brun de Canada nous mette en état de porter un jugement solide sur sa nature, nous nous déterminons à le produire ici comme une espèce étrangère, analogue à notre geai, et l'une de celles qui en approchent de plus près.

La dénomination de geai brun donne une idée assez juste de la couleur qui domine sur le dessus du corps : car le dessous, ainsi que le sommet de la tête, la gorge et le devant du cou sont d'un blanc sale; et cette dernière couleur se retrouve encore à l'extrémité de la queue et des ailes. Dans l'individu que j'ai observé, le bec et les pieds étaient d'un brun foncé, le dessous du corps plus rembruni, et le bec inférieur plus renflé que dans la figure; enfin, les plumes de la gorge, se portant en avant, formaient une espèce de barbe à l'oiseau.

4.

LE GEAI DE SIBÉRIE.*

LE GEAI IMITATEUR, Temm.— *Corvus Sibiricus*, Linn. (1).

Les traits d'analogie par lesquels cette nouvelle espèce se rapproche de celle de notre geai, consistent en un certain air de famille, en ce que la forme du bec et des pieds, et la disposition des narines, sont à peu près les mêmes, et en ce que le geai de Sibérie a sur la tête, comme le nôtre,

* Voyez les planches enluminées, n° 608.

(1) M. Temminck regarde le lanius infaustus de Gmelin, page 310, comme le geai imitateur ou corvus sibiricus. L. 1825.

des plumes étroites, qu'il peut à son gré relever en manière de huppe.

Ses traits de dissemblance sont qu'il est plus petit, qu'il a la queue étagée, et que les couleurs de son plumage sont fort différentes, comme on pourra s'en assurer en comparant les figures enluminées qui représentent ces deux oiseaux. Les mœurs de celui de Sibérie nous sont absolument inconnues.

5.

LE BLANCHE-COIFFE* OU LE GEAI DE CAYENNE. (1)

Corvus Cayanus, Linn.

Il est à peu près de la grosseur de notre geai commun; mais il a le bec plus court, les pieds plus hauts, la queue et les ailes plus longues à proportion; ce qui lui donne un air moins lourd et une forme plus développée.

On peut lui trouver encore d'autres différences, principalement dans le plumage: le gris, le blanc, le noir, et différentes nuances de violet, font toute la variété de ses couleurs; le gris sur le bec, les pieds et les ongles; le noir sur le front, les côtés de la tête et la gorge; le blanc autour des yeux, sur le sommet de la tête et le chignon jusqu'à la

* Voyez les planches enluminées, n° 373.

(1) C'est le Geai de Cayenne de M. Brisson, tome II, page 52.

naissance du cou, et encore sur toute la partie inférieure du corps; le violet, plus clair sur le dos et les ailes, plus foncé sur la queue: celle-ci est terminée de blanc et composée de douze pennes, dont les deux du milieu sont un peu plus longues que latérales.

Les petites plumes noires qu'il a sur le front sont courtes et peu flexibles: une partie, se dirigeant en avant, recouvre les narines; l'autre partie, se relevant en arrière, forme une sorte de toupet hérissé.

6.

LE GARLU

OU

LE GEAI A VENTRE JAUNE DE CAYENNE.*

Corvus flavus, Linn. — *Muscipeta flava*, Cuv.

C'est celui de tous les geais qui a les ailes les plus courtes, et qu'on peut le moins soupçonner d'avoir fait le trajet des mers qui séparent les deux continents, d'autant moins qu'il se tient dans les pays chauds. Il a les pieds courts et menus, et la physionomie caractérisée. Je n'ai rien à ajouter, quant aux couleurs, à ce que la figure présente, et l'on ne sait encore rien de ses mœurs; on ne sait pas même s'il relève les plumes de sa tête en manière de huppe, comme font les autres geais. C'est une espèce nouvelle (1).

---

* Voyez les planches enluminées, n° 249.

(1) Un voyageur instruit a cru reconnaître, dans la figure enluminée

7.

LE GEAI BLEU

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. * (1)

Corvus cristatus, Linn., Cuv.

Cet oiseau est remarquable par la belle couleur bleue de son plumage, laquelle domine avec quelque mélange de blanc, de noir et de pourpre, sur toute la partie supérieure de son corps, depuis le dessus de la tête jusqu'au bout de la queue.

Il a la gorge blanche avec une teinte de rouge; au-dessous de la gorge une espèce de hausse-col noir, et plus bas une zone rougeâtre, dont la couleur, se dégradant insensiblement, va se perdre dans le gris et le blanc qui règnent sur la partie inférieure du corps.

Les plumes du sommet de la tête sont longues, et l'oiseau les relève, quand il veut, en manière de huppe (2): cette huppe mobile est plus grande

---

de cet oiseau, celui qu'on appelle à Cayenne *bon jour commandeur*, parce qu'il semble prononcer ces trois mots. Mais il me reste des doutes sur l'identité de ces deux oiseaux, parce que ce même voyageur m'a paru confondre le garlu ou geai à ventre jaune, représenté dans les planches enluminées, n° 249, avec le tyran du Brésil, représenté n° 212 : celui-ci ressemble en effet au premier par le plumage; mais il a le bec tout différent.

* Voyez les planches enluminées, n° 529.

(1) C'est le geai bleu de Canada de M. Brisson, tome I, page 55.

(2) Je ne sais pourquoi M. Klein, qui a copié Catesby, avance que cette huppe est toujours droite et relevée. Ordo avium, page 61.

et plus belle que dans notre geai; elle est terminée sur le front par une sorte de bandeau noir, qui, se prolongeant de part et d'autre sur un fond blanc jusqu'au chignon, va se rejoindre aux branches du hausse-col de la poitrine: ce bandeau est séparé de la base du bec supérieur par une ligne blanche formée des petites plumes qui couvrent les narines. Tout cela donne beaucoup de variété, de jeu et de caractère, à la physionomie de cet oiseau.

La queue est presque aussi longue que l'oiseau même, et composée de douze pennes étagées.

M. Catesby remarque que ce geai d'Amérique a la même pétulance dans les mouvements que notre geai commun; que son cri est moins désagréable, et que la femelle ne se distingue du mâle que par ses couleurs moins vives. Cela étant, la figure qu'il a donnée doit représenter une femelle (1), et celle de M. Edwards un mâle (2): mais l'âge de l'oiseau peut faire aussi beaucoup à la vivacité et à la perfection des couleurs.

Ce geai nous vient de la Caroline et du Canada; et il doit y être fort commun, car on en envoie souvent de ces pays-là.

(1) Hist. nat. de la Caroline, tome I, page 15.

(2) Planche 239.

LE CASSE-NOIX.* (1)

Corvus coryocatactes, Linn., Cuv.

Cet oiseau diffère des geais et des pies par la forme du bec, qu'il a plus droit, plus obtus, et composé de deux pièces inégales; il en diffère encore par l'instinct qui l'attache de préférence au séjour des hautes montagnes, et par son naturel moins défiant et moins rusé. Du reste, il a beaucoup de rapports avec ces deux espèces d'oiseaux; et la plupart des naturalistes, qui n'ont pas été gênés par leur méthode, n'ont pas fait difficulté de le placer entre les geais et les pies, et même avec les choucas (2), qui, comme on sait, ressem-

* Voyez les planches enluminées, n° 488.

(1) C'est le casse-noix de M. Brisson, tome II, page 59.

Il n'a pas été connu des Grecs, quoiqu'il ait un nom grec, Καρυοκατάκτις; ce nom lui a été donné par Gesner. On lui a aussi appliqué celui de Κοκκοθραύστης; mais il convient mieux au gros-bec. Il s'appelle en latin *nucifraga*, *ossifragus*, et par quelques-uns, *turdela saxatilis*, *merula saxatilis*, *pica abietum guttata*, *graculus Alpinus*, *corvus*, *cinereus*, etc.; en turc, *garga;* en allemand, *nuss-bretscher*, *nuss-bicker*, etc., *tamen-keher*, *turckischer-holst-schreyer;* en polonais, *klesk*, *grabulusk;* en russe, *kostohryz;* en anglais, *nut-cracker;* en français, *pie grivelée*.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 244. — Turner, ibid. — Klein, Ordo



P. Oudart del: *Litho. de C. Motte.* *Meunier direx:*

1. Le Casse-noix, 2. le Rollier d'Europe.

blent beaucoup aux pies: mais on prétend qu'il est encore plus babillard que les uns et les autres.

M. Klein distingue deux variétés dans l'espèce du casse-noix (1): l'une, qui est mouchetée comme l'étourneau, qui a le bec anguleux et fort, la langue longue et fourchue, comme toutes les espèces de pies; l'autre, qui est moins grosse, et dont le bec (car il ne dit rien du plumage) est plus menu, plus arrondi, composé de deux pièces inégales, dont la supérieure est la plus longue, et qui a la langue divisée profondément, très-courte, et comme perdue dans le gosier (2).

Selon le même auteur, ces deux oiseaux mangent des noisettes; mais le premier les casse, et l'autre les perce: tous deux se nourrissent encore de glands, de baies sauvages, de pignons, qu'ils épluchent fort adroitement, et même d'insectes: enfin, tous deux cachent, comme les geais, les pies et les choucas, ce qu'ils n'ont pu consommer.

Les casse-noix, sans avoir le plumage brillant, l'ont remarquable par ses mouchetures blanches et triangulaires qui sont répandues partout, ex-

---

avium, page 61. Willughby, Ornithologie, page 90. — Linnæus, Syst. Naturæ, edit. 10, pag. 106. — Frisch, planche 56.

(1) Ordo avium, page 61.

(2) Selon Willughby, la langue ne paraît pas pouvoir s'avancer plus loin que les coins de la bouche, le bec étant fermé, parce que dans cette situation la cavité du palais, qui correspond ordinairement à la langue, se trouve remplie par une arête saillante de la mâchoire inférieure, laquelle correspond ici à cette cavité: il ajoute que le fond du palais et les bords de la fente ou fissure sont hérissés de petites pointes.

cepté sur la tête. Ces mouchetures sont plus petites sur la partie supérieure, plus larges sur la poitrine: elles font d'autant plus d'effet et sortent d'autant mieux qu'elles tranchent sur un fond brun.

Ces oiseaux se plaisent surtout, comme je l'ai dit ci-dessus, dans les pays montagneux. On en voit communément en Auvergne, en Savoie, en Lorraine, en Franche-Comté, en Suisse, dans le Bergamasque, en Autriche, sur les montagnes couvertes de forêts de sapins : on les retrouve jusqu'en Suède, mais seulement dans la partie méridionale de ce pays, et rarement au-delà (1). Le peuple d'Allemagne leur a donné les noms d'oiseaux de Turquie, d'Italie, d'Afrique; et l'on sait que dans le langage du peuple ces noms signifient, non pas un oiseau venant réellement de ces contrées, mais un oiseau étranger dont on ignore le pays (2).

Quoique les casse-noix ne soient point oiseaux de passage, ils quittent quelquefois leurs montagnes pour se répandre dans les plaines. Frisch dit qu'on les voit de temps en temps arriver en troupe avec d'autres oiseaux en différents cantons de l'Allemagne, et toujours par préférence dans ceux où ils trouvent des sapins. Cependant, en 1754,

(1) Habitat in Smolandià, rarior alibi. Fauna Suecica, pag. 26, n° 75. — Gerini remarque qu'on n'en voit point en Toscane. Storia degli Uccelli, tome II, page 45.

(2) Frisch, loco citato.

il en passa de grandes volées en France, et notamment en Bourgogne, où il y a peu de sapins (1). Ils étaient si fatigués en arrivant, qu'ils se laissaient prendre à la main. On en tua un la même année, au mois d'octobre, près de Maostyn en Flintshire (2), qu'on supposa venir d'Allemagne. Il faut remarquer que cette année avait été fort sèche et fort chaude, ce qui avait dû tarir la plupart des fontaines, et faire tort aux fruits dont les casse-noix font leur nourriture ordinaire: et d'ailleurs, comme en arrivant ils paraissaient affamés, donnant en foule dans tous les piéges, se laissant prendre à tous les appâts, il est vraisemblable qu'ils avaient été contraints d'abandonner leurs retraites par le manque de subsistance.

Une des raisons qui les empêchent de rester et

(1) Un habile ornithologiste de la ville de Sarbourg * m'apprend qu'en cette même année 1754, il passa en Lorraine des volées de casse-noix si nombreuses, que les bois et les campagnes en étaient remplis : leur séjour dura tout le mois d'octobre; et la faim les avait tellement affaiblis, qu'ils se laissaient approcher et tuer à coups de bâton. Le même observateur ajoute que ces oiseaux ont reparu en 1763, mais en beaucoup plus petit nombre; que leur passage se fait toujours en automne, et qu'ils mettent ordinairement, entre chaque passage, un intervalle de six à neuf années : ce qui doit se restreindre à la Lorraine; car, en France, etparticulièrement en Bourgogne, les passages des casse-noix sont beaucoup plus éloignés.

(2) Britisch Zoology, pag. 78.

* M. le docteur Lottinger, qui connaît très-bien les oiseaux de la Lorraine, et à qui je dois plusieurs faits concernant leurs mœurs, leurs habitudes et leurs passages : je me ferai un devoir de le citer pour toutes les observations qui lui seront propres ; et ce que je dis ici pourra suppléer aux citations omises.

de se perpétuer dans les bons pays, c'est, dit-on, que, comme ils causent un grand préjudice aux forêts en perçant les gros arbres à la manière des pics, les propriétaires leur font une guerre continuelle (1), de manière qu'une partie est bientôt détruite, et que l'autre est obligée de se réfugier dans des forêts escarpées, où il n'y a point de gardes-bois.

Cette habitude de percer les arbres n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ils ont avec les pics; ils nichent aussi comme eux dans des trous d'arbres, et peut-être dans des trous qu'ils ont faits eux-mêmes; car ils ont, comme les pics, les pennes du milieu de la queue usées par le bout (2), ce qui suppose qu'ils grimpent aussi comme eux sur les arbres; en sorte que, si on voulait conserver au casse-noix la place qui paraît lui avoir été marquée par la nature, ce serait entre les pics et les geais; et il est singulier que Willughby lui ait donné précisément cette place dans son Ornithologie, quoique la description qu'il en a faite n'indique aucun rapport entre cet oiseau et les pics.

Il a l'iris couleur de noisette; le bec, les pieds et les ongles noirs (3); les narines rondes, ombra-

(1) Salerne, Histoire des Oiseaux, page 99.

(2) Intermediis apice detritis. Linn. Syst. Nat., edit. 10, page 106.

(3) Digitis, ut in picâ glandariâ, variis articulis flexibilibus, ajoute Schwenckfeld, page 310; mais nous avons vu ci-dessus que les geais n'ont pas aux doigts un plus grand nombre d'articulations que les autres oiseaux.

gées par de petites plumes blanchâtres, étroites, peu flexibles, et dirigées en avant; les pennes des ailes et de la queue noirâtres, sans mouchetures, mais seulement la plupart terminées de blanc, et non sans quelques variétés dans les différents individus et dans les différentes descriptions (1); ce qui semble confirmer l'opinion de M. Klein sur les deux races ou variétés qu'il admet dans l'espèce du casse-noix.

On ne trouve, dans les écrivains d'histoire naturelle, aucuns détails sur leur ponte, leur incubation, l'éducation de leurs petits, la durée de leur vie: ..... c'est qu'ils habitent, comme nous avons vu, des lieux inaccessibles, où ils sont, où ils seront long-temps inconnus, et d'autant plus en sûreté, d'autant plus heureux.

---

(1) Voyez Gesner, Schvenckfeld, Aldrovande, Willughby, Brisson, etc. mais ne consultez Rzaczynski qu'avec précaution : car il confond perpétuellement le *cacothraustes* avec le *caryocatactes*. Auctuarium, page 399.

LES ROLLIERS.

Coracias garrula, Linn., Cuv.

Si l'on prend le rollier d'Europe pour type du genre, et que l'on choisisse pour son caractère distinctif, non pas une ou deux qualités superficielles, isolées, mais l'ensemble de ses qualités connues, dont peut-être aucune en particulier ne lui est absolument propre, mais dont la somme et la combinaison le caractérisent, on trouvera qu'il y a un changement considérable à faire au dénombrement des espèces dont M. Brisson a composé ce genre, soit en écartant celles qui n'ont point assez de rapports avec notre rollier, soit en rappelant à la même espèce les individus qui ont bien quelques différences, mais moindres cependant que celles que l'on observe souvent entre le mâle et la femelle d'une même espèce, ou entre l'oiseau jeune et le même oiseau plus âgé, et encore entre l'individu habitant un pays chaud et le même individu transporté dans un pays froid, et enfin entre un individu sortant de la mue et le même individu ayant réparé ses pertes

et refait des plumes nouvelles plus brillantes qu'auparavant.

D'après ces vues, qui me paraissent fondées, je me crois en droit de réduire d'abord à une seule et même espèce le rollier d'Europe (*planches enluminées*, n° 486) et le shaga-rag de Barbarie, dont parle le docteur Shaw.

2° Je réduis de même à une seule espèce le rollier d'Abyssinie (1), n° 626, et celui du Sénégal (2), n° 326, que M. Brisson ne paraît pas avoir connus.

3° Je réduis encore à une seule espèce le rollier de Mindanao (3), n° 285; celui d'Angola (4), n° 88, dont M. Brisson a fait ses deuxième et troisième rolliers (5), et celui de Goa (6), n° 627, dont M. Brisson n'a point parlé; ces trois espèces n'en feront ici qu'une seule, par les raisons que je dirai à l'article des rolliers d'Angola et de Mindanao.

4° Je me crois en droit d'exclure du genre des rolliers la cinquième espèce de M. Brisson, ou le rollier de la Chine, parce que c'est un oiseau

---

(1) Coracias Abyssina, Linn., Cuv.

(2) Coracias Senegala, Linn. Cuv.—*Nota.* C'est une variété du coracias Abyssinica. L. 1825.

(3) Coracias Bengalensis, Cuv.

(4) Coracias Abyssinica, Linn. Individu jeune. L. 1825.

(5) Voyez son Ornithologie, tome II, pages 69, 72 et 75.

(6) Lanius Mindanensis, Cuv. — Turdus Mindanensis, Gmel. et Lath. — Gracula Saularis, Linn. — *Nota.* Quelle confusion dans la synonymie de cet oiseau! L. 1825.

tout différent, et qui ressemble beaucoup plus au grivert de Cayenne, avec lequel je l'associerai sous la dénomination commune de *rolle;* et je les placerai tous deux avant les rolliers, parce que ces deux espèces me paraissent faire la nuance entre les geais et les rolliers.

5° J'ai renvoyé aux pies le rollier des Antilles, qui est la sixième espèce de M. Brisson (1), et cela par les raisons que j'ai dites ci-dessus à l'article des pies.

6° Je laisse parmi les oiseaux de proie l'ytzquauhtli, dont M. Brisson a fait sa septième espèce de rollier, sous le nom de rollier de la Nouvelle-Espagne, et dont M. de Buffon a donné l'histoire à la suite des aigles et des balbuzards (2). En effet, selon Fernandez, qui est l'auteur original (3), et selon Seba lui-même qui l'a copié (4), c'est un véritable oiseau de proie qui donne la chasse aux lièvres et aux lapins, et qui par conséquent est très-différent des rolliers. Fernandez ajoute qu'il est propre à la fauconnerie, et que sa grosseur égale celle d'un bélier.

7° Je retranche encore le hoxetot ou rollier jaune du Mexique (5), qui est le neuvième rollier

(1) Ornithologie, pag. 80.

(2) Voyez le tome I[er] de cette Histoire naturelle des Oiseaux

(3) Historia Avium novæ Hispaniæ, cap. 100.

(4) Seba, tome I, page 97, n° 2.

(5) Voyez Hist. Avium novæ Hispaniæ, cap. 58; et Seba, tome I, pag. 96, n° 1.

de M. Brisson, et que j'ai mis à la suite des pies, comme ayant plus de rapports avec cette espèce qu'avec aucune autre.

Enfin, j'ai renvoyé ailleurs l'ococolin de Fernandez (1), par les raisons exposées ci-dessus à l'article des cailles (2), et je ne puis admettre dans le genre du rollier l'ococolin de Seba, très-différent de celui de Fernandez, quoiqu'il porte le même nom; car il a la taille du corbeau, le bec gros et court, les doigts et les ongles très-longs, les yeux entourés de mamelons rouges, etc. (3). En sorte qu'après cette réduction, qui me paraît aussi modérée que nécessaire, et en ajoutant les espèces ou variétés nouvelles, inconnues à ceux qui nous ont précédés, et même le trente-unième troupiale de M. Brisson, que je regarde comme faisant la nuance entre les rolliers et les oiseaux de paradis, il reste deux espèces de rolles et sept espèces de rolliers avec leurs variétés.

(1) Hist. Avium novæ Hispaniæ, cap. 85.

(2) Voyez page 99 de ce volume.

(3) Voyez Seba, page 100, n° 1. Nouvel exemple de la liberté qu'a prise cet auteur d'appliquer les noms de certains oiseaux étrangers à d'autres oiseaux étrangers tout différents. On ne peut trop avertir les commençants de ces fréquentes méprises, qui tendent à faire un chaos de l'ornithologie.

LE ROLLE
DE LA CHINE.*

Coracias sinensis, Linn. — *Corvus sinensis*, Levaill. (1).

Il est vrai que cet oiseau a les narines découvertes comme les rolliers, et le bec fait à peu près comme eux: mais ces traits de ressemblance sont-ils assez décisifs pour qu'on ait dû le ranger parmi les rolliers? et ne sont-ils pas contre-balancés par des différences plus considérables et plus multipliées, soit dans les dimensions des pieds, que le rolle de la Chine a plus longs, soit dans les dimensions des ailes, qu'il a plus courtes, et composées d'ailleurs d'un moindre nombre de pennes, et de pennes autrement proportionnées (2), soit dans la forme de la queue, qu'il a étagée, soit enfin dans la forme de sa huppe, qui est une véritable

* Voyez les planches enluminées, n° 620.

(1) Cette espèce s'écarte par plusieurs caractères du genre des rolliers. Lam. 1825.

(2) Dans le rolle de la Chine, l'aile est composée de dix-huit pennes, dont la première est très-courte, et dont la cinquième est la plus longues de toutes, comme dans le geai; tandis que dans le rollier l'aile est composée de vingt-trois pennes, dont la seconde est la plus longue de toutes.

huppe de geai, et tout-à-fait semblable à celle du geai bleu de Canada? C'est d'après ces différences et surtout celle de la longueur des ailes, dont l'influence ne doit pas être médiocre sur les habitudes d'un oiseau, que je me suis cru en droit de séparer des rolliers le rolle de la Chine, et de le placer entre cette espèce et celle du geai, d'autant que presque toutes les disparités qui l'éloignent des rolliers semblent le rapprocher des geais; car, indépendamment de la huppe dont j'ai parlé, on sait que les geais ont aussi les pieds plus longs que les rolliers, les ailes plus courtes, les pennes de l'aile proportionnées comme dans le rolle de la Chine, et que plusieurs enfin ont la queue étagée, tels que le geai bleu de Canada, le geai brun du même pays, et le geai de la Chine.

LE GRIVERT

OU

ROLLE DE CAYENNE.*

Coracias Cayennensis, Linn. — *Tanagra Cayennensis*, Cuv. — *Fringilla coracina*, Kuhl.

On ne doit pas séparer cet oiseau du rolle de la Chine, puisqu'il a comme lui le bec fort, les ailes courtes, les pieds longs et la queue étagée : il n'en diffère que par la petitesse de la taille et par les couleurs du plumage, qu'on a tâché d'indiquer dans le nom de *grivert*. A l'égard des mœurs de ces deux rolles, nous ne sommes point en état d'en faire la comparaison : mais il est probable que des oiseaux qui ont à peu près la même conformation de parties extérieures, surtout de celles qui servent aux fonctions principales, comme de marcher, de voler, de manger, ont à peu près les mêmes habitudes; et il me semble que l'analogie des espèces se décèle mieux par cette similitude de conformation dans les principaux organes, que par de petits poils qui naissent autour des narines.

* Voyez les planches enluminées, n° 616.

LE ROLLIER
D'EUROPE. *(1)

Coracias garrula, Linn., Cuv.

Les noms de *geai de Strasbourg*, de *pie de mer* ou *des bouleaux*, de *perroquet d'Allemagne*, sous lesquels cet oiseau est connu en différents pays, lui ont été appliqués sans beaucoup d'examen, et par une analogie purement populaire, c'est-à-dire très-superficielle : il ne faut qu'un coup d'œil sur l'oiseau, ou même sur une bonne figure coloriée, pour s'assurer que ce n'est point un perroquet, quoiqu'il ait du vert et du bleu dans son plumage ; et, en y regardant d'un peu plus près,

* Voyez les planches enluminées, n° 486.

(1) Gesner avait ouï dire que son nom allemand *roller* exprimait son cri ; Schwenckfeld dit la même chose de celui de *rache :* il faut que l'un ou l'autre se trompe, et j'incline à croire que c'est Gesner, parce que le mot *rache*, adopté par Schwenckfeld, a plus d'analogie avec la plupart des noms donnés au rollier en différents pays, et auxquels on ne peut guère assigner de racine commune que le cri de l'oiseau. En allemand, *galgen-regel*, *halk-regel*, *gals-kregel*, *racher ;* en polonais, *kraska ;* en suédois, *spansk-kraoka*, etc. ; en Barbarie, *schaga-rag*. On lui donne aussi en allemand les noms de *heiden elster*, *kugel elster*, *mandel-krae*, *deutscher papagey ;* et enfin celui de *roller*, qui a été adopté par les Anglais ; en latin, ceux de *mercolfus*, *garrulus*, *galgulus*, *cornix cærulea*, *corvus dorso sanguineo*, *pica marina*, *coracias*, etc.

on jugera tout aussi sûrement qu'il n'est ni une pie ni un geai, quoiqu'il jase sans cesse comme ces oiseaux (1).

En effet, il a la physionomie et le port très-différents, le bec moins gros, les pieds beaucoup plus courts à proportion, plus courts même que le doigt du milieu, les ailes plus longues, et la queue faite tout autrement; les deux pennes extérieures dépassant de plus d'un demi-pouce (au moins dans quelques individus) les dix pennes intermédiaires qui sont toutes égales entre elles. Il a de plus une espèce de verrue derrière l'œil, et l'œil lui-même entouré d'un cercle de peau jaune et sans plumes (2).

Enfin, pour que la dénomination de *geai de Strasbourg* fût vicieuse à tous égards, il fallait que cet oiseau ne fût rien moins que commun dans les environs de Strasbourg; et c'est ce qui m'est assuré positivement par M. Hermann, professeur de médecine et d'histoire naturelle en cette ville : « Les rolliers y sont si rares, m'écrivait ce « savant, qu'à peine il s'y en égare trois ou quatre « en vingt ans. » Celui qui fut autrefois envoyé de Strasbourg à Gesner était sans doute un de ces égarés; et Gesner, qui n'en savait rien, et qui crut apparemment qu'il y était commun, le nomma *geai de Strasbourg*, quoique, encore une fois, il

(1) Aldrovande, Ornithologie, tome I, page 790.

(2) Voyez Edwards, planche 109. M. Brisson n'a parlé ni de cette verrue, ni de la forme singulière de la queue.

ne fût point un geai, et qu'il ne fût point de Strasbourg.

D'ailleurs c'est un oiseau de passage, dont les migrations se font régulièrement chaque année, dans les mois de mai et de septembre (1), et malgré cela il est moins commun que la pie et le geai. Je vois qu'il se trouve en Suède (2) et en Afrique (3); mais il s'en faut bien qu'il se répande, même en passant, dans toutes les régions intermédiaires; il est inconnu dans plusieurs districts considérables de l'Allemagne (4), de la France, de la Suisse (5), etc.; d'où l'on peut conclure qu'il parcourt dans sa route une zone assez étroite, depuis la Smalande et la Scanie jusqu'en Afrique; il y a même assez de points donnés dans cette zone pour qu'on puisse en déterminer la direction, sans beaucoup d'erreur, par la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Bavière, le Tirol, l'Italie (6), la Sicile (7), et enfin par l'île de Malte (8),

---

(1) Voyez l'extrait d'une lettre de M. le commandeur Godeheu de Riville, sur le passage des Oiseaux, tome III des Mémoires présentés à l'Académie royale des Sciences de Paris, page 82.

(2) Fauna Suecica, n° 73.

(3) Shaw's travels, etc., page 251.

(4) Frisch, planche 57.

(5) Capta apud nos anno 1561, augusti medio, nec agnita. Gesner, de Avibus, page 703.

(6) Memini hanc videre aliquandò Bononiæ. Gesner, page 703.

(7) Vidimus venales in ornithopolarum tabernis Messanæ Siciliæ. Willughby, Ornitholog., pag. 89.

(8) Vidimus melitæ in foro venales. Willughby, ibid. Voyez aussi la Lettre de M. le commandeur Godeheu, citée plus haut.

laquelle est comme un entrepôt général pour la plupart des oiseaux voyageurs qui traversent la Méditerranée. Celui qu'a décrit M. Edwards avait été tué sur les rochers de Gibraltar, où il avait pu passer des côtes d'Afrique; car ces oiseaux ont le vol fort élevé (1). On en voit aussi, quoique rarement, aux environs de Strasbourg, comme nous avons dit plus haut, de même qu'en Lorraine, et dans le cœur de la France (2): mais ce sont apparemment des jeunes qui quittent le gros de la troupe et s'égarent en chemin.

Le rollier est aussi plus sauvage que le geai et la pie; il se tient dans les bois les moins fréquentés et les plus épais, et je ne sache pas qu'on ait jamais réussi à le priver et à lui apprendre à parler (3). Cependant, la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela; c'est un assemblage des plus belles nuances de bleu et de vert, mêlées avec du blanc, et relevées par l'opposition de couleurs plus obscures (4): mais une figure bien enluminée donnera une idée plus juste de la distribution de ces

---

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 702.

(2) Ornithologie de Brisson, tome II, page 68. M. Lottinger m'apprend qu'en Lorraine ces oiseaux passent encore plus rarement que les casse-noix, et en moindre quantité: il ajoute qu'on ne les voit jamais qu'en automne, non plus que les casse-noix, et qu'en 1771 il en fut blessé un aux environs de Sarbourg, lequel, tout blessé qu'il était, vécut encore treize à quatorze jours sans manger.

(3) Sylvestris planè et immansueta. Schwenckfeld, page 243.

(4) M. Linnæus est le seul qui dise qu'il a le dos couleur de sang.

couleurs que toutes les descriptions; seulement, il faut savoir que les jeunes ne prennent leur bel azur que dans la seconde année, au contraire des geais, qui ont leurs belles plumes bleues avant de sortir du nid.

Les rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres (1); mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'île de Malte et en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre (2). Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, et produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps, et des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

Klein dit que, contre l'ordinaire des oiseaux,

Fauna Suecica, n° 73. Le sujet qu'il a décrit aurait-il été différent de tous ceux qui ont été décrits par les autres naturalistes?

(1) Frisch, planche 57.

(2) « Un chasseur, dit M. Godeheu, dans la lettre que j'ai déjà citée, « m'a assuré que dans le mois de juin il avait vu sortir un de ces oiseaux « d'une butte de terre où il y avait un trou de la grosseur du poing, « et qu'ayant creusé dans cet endroit en suivant le fil du trou, qui allait « horizontalement, il trouva, à un pied de profondeur, ou environ, un « nid fait de paille et de broussailles, dans lequel il y avait deux œufs. » Ce témoignage de chasseur, qui serait suspect s'il était unique, semble confirmé par celui du docteur Shaw, qui, parlant de cet oiseau, connu en Afrique sous le nom de *shaga-rag*, dit qu'il fait son nid dans les berges des lits des rivières. Malgré tout cela, je crains fort qu'il n'y ait ici quelque méprise, et que l'on n'ait pris le martin-pêcheur pour le rollier, à cause de la ressemblance des couleurs.

les petits du rollier font leurs excréments dans le nid (1); et c'est peut-être ce qui aura donné lieu de croire que cet oiseau enduisait son nid d'excréments humains, comme on l'a dit de la huppe (2): mais cela ne se concilierait point avec son habitation dans les forêts les plus sauvages et les moins fréquentées.

On voit souvent ces oiseaux avec les pies et les corneilles dans les champs labourés qui se trouvent à portée de leurs forêts; ils y ramassent les petites graines, les racines et les vers que le soc a ramenés à la surface de la terre, et même les grains nouvellement semés (3). Lorsque cette ressource leur manque, ils se rabattent sur les baies sauvages, les scarabées, les sauterelles et même les grenouilles (4). Schwenckfeld ajoute qu'ils vont quelquefois sur les charognes: mais il faut que ce soit pendant l'hiver, et seulement dans les cas de disette absolue (5); car ils passent, en général, pour n'être point carnassiers, et Schwenckfeld remarque lui-même qu'ils deviennent fort gras l'automne, et qu'ils sont alors un bon manger (6); ce qu'on ne peut guère dire des oiseaux qui se nourrissent de voiries.

(1) Ordo Avium, page 62.

(2) Schwenckfeld, page 243.

(3) Frisch, loco citato.

(4) Voyez Klein, Willughby, Schwenckfeld, Linnæus....

(5) S'ils y vont l'été, ce peut être à cause des insectes.

(6) Frisch compare leur chair à celle du ramier.

On a observé que le rollier avait les narines longues, étroites, placées obliquement sur le bec près de sa base, et découvertes; la langue noire, non fourchue, mais comme déchirée par le bout, et terminée en arrière par deux appendices fourchues, une de chaque côté; le palais vert, le gosier jaune, le ventricule couleur de safran, les intestins longs à peu près d'un pied, et les *cœcums* de vingt-sept lignes. On lui a trouvé environ vingt-deux pouces de vol, vingt pennes à chaque aile, et, selon d'autres, vingt-trois, dont la seconde est la plus longue de toutes; enfin, on a remarqué que partout où ces pennes et celles de la queue ont du noir au dehors, elles ont du bleu par dessous (1).

Aldrovande, qui paraît avoir bien connu ces oiseaux, et qui vivait dans un pays où il y en a, prétend que la femelle diffère beaucoup du mâle, et par le bec qu'elle a plus épais, et par le plumage, ayant la tête, le cou, la poitrine et le ventre couleur de marron tirant au gris cendré (2), tandis que dans le mâle ces mêmes parties sont d'une couleur d'aigue-marine plus ou moins foncée, avec des reflets d'un vert plus obscur en certains endroits. Pour moi, je soupçonne que les deux longues pennes extérieures de la queue, et ces verrues derrière les yeux, lesquelles ne pa-

(1) Willughby, Schwenckfeld, Brisson....

(2) Ornithologia, tom. I, pag. 793.

raissent que dans quelques individus, sont les attributs du mâle, comme l'éperon l'est dans les gallinacées, la longue queue dans les paons, etc.

VARIÉTÉ DU ROLLIER.

Le docteur Shaw fait mention dans ses voyages, d'un oiseau de Barbarie appelé par les Arabes *shaga-rag*, lequel a la grosseur et la forme du geai, mais avec un bec plus petit et des pieds plus courts.

Cet oiseau a le dessus du corps brun; la tête, le cou et le ventre, d'un vert clair; et sur les ailes, ainsi que sur la queue, des taches d'un bleu foncé. M. Shaw ajoute qu'il fait son nid sur le bord des rivières, et que son cri est aigre et perçant (1).

Cette courte description convient tellement à notre rollier, qu'on ne peut douter que le shaga-rag n'appartienne à la même espèce; et l'analogie de son nom avec la plupart des noms allemands donnés au rollier d'après son cri, est une probabilité de plus.

(1) Thomas Shaw's travels, pag. 251.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU ROLLIER.

I.

LE ROLLIER D'ABYSSINIE.*

Coracias Abyssinica, Linn.

CETTE espèce ressemble beaucoup, par le plumage, à notre rollier d'Europe; seulement les couleurs en sont plus vives et plus brillantes, ce qui peut s'attribuer à l'influence d'un climat plus sec et plus chaud. D'un autre côté, il se rapproche du rollier d'Angola par la longueur des deux pennes latérales de la queue, lesquelles dépassent toutes les autres de cinq pouces; en sorte que la place de cet oiseau semble marquée entre le rollier d'Europe et celui d'Angola. La pointe du bec supérieur est très-crochue. C'est une espèce tout-à-fait nouvelle.

* Voyez les planches enluminées, n° 626.

men des descriptions faites par M. Brisson (1), qui ne peut être soupçonné d'avoir voulu favoriser mon opinion sur l'identité spécifique de ces deux oiseaux, puisqu'il en fait deux espèces distinctes et séparées. Tous deux ont à peu près la grosseur de notre rollier d'Europe, sa forme totale, son bec un peu crochu, ses narines découvertes, ses pieds courts, ses longs doigts, ses longues ailes et même les couleurs de son plumage, quoique distribués un peu différemment : c'est toujours du bleu, du vert et du brun, tantôt séparés et tranchant l'un sur l'autre, tantôt mêlés, fondus ensemble, et formant plusieurs teintes intermédiaires différemment nuancées, et donnant des reflets différents, mais de manière que le vert bleuâtre ou vert de mer est répandu sur le sommet de la tête; le brun plus ou moins foncé, plus ou moins verdâtre, sur tout le dessus du corps, et toute la partie antérieure de l'oiseau, avec quelques teintes de violet sur la gorge; le bleu, le vert et toutes les nuances qui résultent de leur mélange, sur le croupion, la queue, les ailes et le ventre. Seulement le rollier de Mindanao a au-dessous de la poitrine une espèce de ceinture orangée que n'a point le rollier d'Angola.

On objectera peut-être contre cette identité d'espèce, que le royaume d'Angola est loin du Bengale, et bien plus encore des Philippines....

(1) Ornithologie, tome II, pages 69 et 72.

Mais est-il impossible, n'est-il pas au contraire assez naturel, que ces oiseaux soient répandus en différentes parties du même continent, et dans des îles qui en sont peu éloignées, ou qui y tiennent par une chaîne d'autres îles, surtout les climats étant à peu près semblables? D'ailleurs, on sait qu'il ne faut pas toujours se fier sur tous les points au témoignage de ceux qui nous apportent les productions des pays éloignés, et que même, en supposant ces personnes exactes et de bonne foi, elles peuvent très-bien, vu la communication perpétuelle que les vaisseaux européens établissent entre toutes les parties du monde, trouver en Afrique et apporter de Guinée ou d'Angola des oiseaux originaires des Indes orientales; et c'est à quoi ne prennent point assez garde la plupart des naturalistes lorsqu'ils veulent fixer le climat natal des espèces étrangères. Quoi qu'il en soit, si l'on veut attribuer les petites dissemblances qui sont entre le rollier de Mindanao et le rollier d'Angola à la différence de l'âge, c'est le dernier qui sera le plus vieux: que si on les attribue à la différence du sexe, ce sera encore lui qui sera le mâle; car l'on sait que, dans les rolliers, les belles couleurs des plumes, et sans doute les longues pennes de la queue, ne paraissent que la seconde année, et que, dans toutes les espèces, si le mâle diffère de la femelle, c'est toujours en plus et par la surabondance des parties, ou par l'intensité plus grande des qualités semblables.

VARIÉTÉ DES ROLLIERS D'ANGOLA ET DE MINDANAO.

Il vient d'arriver de Goa au Cabinet du Roi, un nouveau rollier qui a beaucoup de rapports avec celui de Mindanao : il en diffère seulement par sa grosseur et par une sorte de collier, couleur de lie de vin, qui n'embrasse que la partie postérieure du cou, un peu au-dessous de la tête. Il n'a pas, non plus que le rollier d'Angola, la ceinture orangée du rollier de Mindanao ; mais s'il s'éloigne en cela du dernier, il se rapproche d'autant du premier, qui est certainement de la même espèce.

3.

LE ROLLIER DES INDES. *

Coracias Orientalis, Linn. — *Coracias cyanecula*, Levaill. — *Colaris Orientalis*, Cuv.

Ce rollier, qui est le quatrième de M. Brisson, diffère moins de ceux dont nous avons parlé, par ses couleurs, qui sont toujours le bleu, le vert, le brun, etc., que par l'ordre de leur distribution : mais en général son plumage est plus rembruni ; son bec est aussi plus large à sa base, plus crochu, et de couleur jaune : enfin, c'est de tous les rolliers celui qui a les ailes les plus longues.

M. Sonnerat a remis depuis peu au Cabinet du Roi un oiseau ressemblant presqu'en tout au rol-

* Voyez les planches enluminées, n° 619.

lier des Indes: il a seulement le bec encore plus large; aussi l'avait-on étiqueté du nom de *grand' gueule de crapaud.* Mais ce nom conviendrait mieux au tette-chèvre.

4.

LE ROLLIER DE MADAGASCAR.*

Coracias Madagascariensis, Linn. — *Colaris*, Cuv.

Cette espèce diffère de toutes les précédentes par le bec, qui est plus épais à sa base; par les yeux, qui sont plus grands; par la longueur des ailes et de la queue, quoique cependant celle-ci n'ait point les pennes extérieures plus longues que les intermédiaires; enfin, par l'uniformité du plumage, dont la couleur dominante est un brun pourpre : seulement le bec est jaune, les plus grandes pennes de l'aile sont noires, le bas-ventre est d'un bleu clair, la queue est de même couleur, bordée à son extrémité d'une bande de trois nuances, pourpre, bleu clair, et la dernière bleu foncé presque noir. Du reste, cet oiseau a tous les autres caractères apparents des rolliers, les pieds courts, les bords du bec supérieur échancrés vers la pointe, les petites plumes qui naissent autour de sa base relevées en arrière, les narines découvertes, etc.

* Voyez les planches enluminées, n° 501.

5.

LE ROLLIER DU MEXIQUE.

Coracias Mexicana, Linn. (1).

C'est le merle du Mexique de Seba, dont M. Brisson a fait son huitième rollier. Il faudrait l'avoir vu pour le rapporter à sa véritable espèce; car cela serait assez difficile d'après le peu qu'en a dit Seba, lequel est ici l'auteur original. Si je l'admets en ce moment parmi les rolliers, c'est que, n'ayant aucune raison décisive de lui donner l'exclusion, j'ai cru devoir m'en rapporter sur cela à l'avis de M. Brisson, jusqu'à ce qu'une connaissance plus exacte confirme ou détruise cet arrangement provisionnel. Au reste, les couleurs de cet oiseau ne sont point du tout celles qui dominent ordinairement dans le plumage des rolliers : la partie supérieure du corps est d'un gris obscur mêlé d'une teinte de roux, et la partie inférieure d'un gris plus clair relevé par des marques couleur de feu (2).

6.

LE ROLLIER DE PARADIS. (3)

Oriolus aureus, Gmel.

Je place cet oiseau entre les rolliers et les oi-

(1) Geai du Canada, Cuvier.

(2) Voyez Seba, tome I, planche 64, fig. 5.

(3) Golden bird of Paradise. Edwards planche 112. Remarquez que

seaux de paradis, comme faisant la nuance entre ces deux genres, parce qu'il me paraît avoir la forme des premiers, et se rapprocher des oiseaux de paradis par la petitesse et la situation des yeux au-dessus et fort près de la commissure des deux pièces du bec, et par l'espèce de velours naturel qui recouvre la gorge et une partie de la tête. D'ailleurs, les deux longues plumes de la queue, qui se trouvent quelquefois dans notre rollier d'Europe, et qui sont bien plus longues dans celui d'Angola, sont encore un trait d'analogie qui rapproche le genre du rollier de celui de l'oiseau de paradis.

L'oiseau dont il s'agit dans cet article a le dessus du corps d'un orangé vif et brillant, le dessous d'un beau jaune; il n'a de noir que sous la gorge, sur une partie du maniement de l'aile et sur les pennes de la queue. Les plumes qui revêtent le cou par derrière sont longues, étroites, flexibles, et retombent un peu de chaque côté sur les parties latérales du cou et de la poitrine.

On avait fait l'honneur au sujet décrit et dessiné par M. Edwards, de lui arracher les pieds et les jambes, comme à un véritable oiseau de paradis; et c'est sans doute ce qui avait engagé M. Edwards à le rapporter à cette espèce, quoiqu'il n'en eût

---

dans cette figure, les grandes pennes de l'aile manquent, et que les pieds et les jambes ont été suppléés par M. Edwards, le sujet qu'il a dessiné en étant absolument privé. M. Linnæus en a fait sa 5[e] espèce de coracias, genre 49; et M. Brisson son 31[e] troupiale, tome IV, p. 37.

pas les principaux caractères. Les grandes pennes de l'aile manquaient aussi, mais celles de la queue étaient complètes; il y en avait douze de couleur noire, comme j'ai dit, et terminées de jaune. M. Edwards soupçonne que les grandes pennes de l'aile devaient aussi être noires, soit parce qu'elles sont le plus souvent de la même couleur que celles de la queue, soit par cela même qu'elles manquaient dans l'individu qu'il a observé; les marchands qui trafiquent de ces oiseaux ayant coutume, en les faisant sécher, d'arracher comme inutiles les plumes de mauvaise couleur, afin de laisser paraître les belles plumes pour lesquelles seules ces oiseaux sont recherchés.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte. Meunier direxit.

L'oiseau de Paradis. 2, Le Manucode.

L'OISEAU DE PARADIS.* (1)

L'OISEAU DE PARADIS ÉMERAUDE, Cuvier. — *Paradisea apoda*, Linn.

CETTE espèce est plus célèbre par les qualités fausses et imaginaires qui lui ont été attribuées, que par ses propriétés réelles et vraiment remarquables. Le nom d'*oiseau de paradis* fait naître encore, dans la plupart des têtes, l'idée d'un oiseau qui n'a point de pieds, qui vole toujours, même en dormant, ou se suspend tout au plus pour quelques instants aux branches des arbres, par le moyen des longs filets de sa queue (2); qui vole en s'accouplant, comme font certains insectes, et de plus, en pondant et en couvant ses

* Voyez les planches enluminées, n° 254.

(1) En latin, *avis paradisea*, *paradisiaca* et *paradisi*, *apos Indica*, *avis Dei*, *parvus pavo*, *pavo Indicus*, *manucodiata*, nom que les Italiens ont adopté : *manucodiata rex*, *manucodiata longa*, *hippomanucodiata*, *hirundo ternatensis* : Belon lui a appliqué mal à propos le nom de *phœnix*; en allemand, *luft-vogel*, *paradiss-vogel*; en anglais, *bird of paradise*; en portugais, *passaros de sol*; dans la nouvelle Guinée, *burong-arou*; en indien, *boëres*, c'est-à-dire *oiseaux*; ces peuples n'ayant point de noms particuliers pour désigner les différentes espèces.

(2) Voyez Acosta. Hist. naturelle et morale des Indes orientales et occidentales, page 196.

œufs (1), ce qui n'a point d'exemple dans la nature; qui ne vit que de vapeurs et de rosée; qui a la cavité de l'*abdomen* uniquement remplie de graisse, au lieu d'estomac et d'intestins (2), lesquels lui seraient en effet inutiles par la supposition, puisque, ne mangeant rien, il n'aurait rien à digérer ni à évacuer; en un mot, qui n'a d'autre existence que le mouvement, d'autre élément que l'air, qui s'y soutient toujours tant qu'il respire, comme les poissons se soutiennent dans l'eau, et qui ne touche la terre qu'après sa mort (3).

Ce tissu d'erreurs grossières n'est qu'une chaîne de conséquences assez bien tirées de la première erreur, qui suppose que l'oiseau de paradis n'a point de pieds, quoiqu'il en ait d'assez gros (4); et cette erreur primitive vient elle-même (5) de

(1) On a cru rendre la chose plus vraisemblable en disant que le mâle avait sur le dos une cavité dans laquelle la femelle déposait ses œufs, et les couvait au moyen d'une autre cavité correspondante qu'elle avait dans l'*abdomen*, et que, pour assurer la situation de la couveuse, ils s'entrelaçaient par leurs longs filets. D'autres ont dit qu'ils nichaient dans le paradis terrestre, d'où leur est venu le nom d'*oiseaux de paradis*. Voyez Musæum Wormianum, page 294.

(2) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. I, pag. 820.

(3) Les Indiens disent qu'on les trouve toujours le bec fiché en terre.... Navigations aux Terres Australes, tome II, page 252. Et en effet, conformés comme ils sont, ils doivent toujours tomber le bec le premier.

(4) M. Barrère, qui semble ne parler que par conjectures sur cet article, avance que les oiseaux de paradis ont les pieds si courts, et tellement garnis de plumes jusqu'aux doigts, qu'on pourrait croire qu'ils n'en ont point du tout. C'est ainsi qu'en voulant expliquer une erreur, il est tombé dans une autre.

(5) Les habitants des îles d'Arou croient que ces oiseaux naissent à

ce que les marchands indiens qui font le commerce des plumes de cet oiseau, ou les chasseurs qui les leur vendent, sont dans l'usage, soit pour les conserver et les transporter plus commodément, ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui leur est utile, de faire sécher l'oiseau même en plumes, après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles; et, comme on a été fort long-temps sans en voir qui ne fussent ainsi préparés, le préjugé s'est fortifié au point qu'on a traité de menteurs les premiers qui ont dit la vérité, comme c'est l'ordinaire (1).

Au reste, si quelque chose pouvait donner une apparence de probabilité à la fable du vol perpétuel de l'oiseau de paradis, c'est sa grande légèreté produite par la quantité et l'étendue considérable de ses plumes; car, outre celles qu'ont ordinairement les oiseaux, il en a beaucoup d'autres et de très-longues, qui prennent naissance de chaque côté dans les flancs entre l'aile et la cuisse,

---

la vérité, avec des pieds, mais qu'ils sont sujets à les perdre, soit par maladie, soit par vieillesse. Si le fait était vrai, il serait la cause de l'erreur et son excuse. (Voyez les observations de J. Otton Helbigitus, dans la Collection académique, partie étrangère, tome III, page 448). Et, s'il était vrai, comme le dit Olaüs Vormius (Musæum, page 295), que chacun des doigts de cet oiseau eût trois articulations, ce serait une singularité de plus; car l'on sait que, dans presque tous les oiseaux, le nombre des articulations est différent dans chaque doigt, le doigt postérieur n'en ayant que deux, compris celle de l'ongle, et parmi les antérieurs l'interne en ayant trois, celui du milieu quatre, et l'externe cinq.

(1) Antonius Pigaphetta pedes illis palmum unum longos falsissime tribuit. Aldrovande, tome I, page 807.

et qui, se prolongeant bien au-delà de la queue véritable, et se confondant, pour ainsi dire, avec elle, lui font une espèce de fausse queue à laquelle plusieurs observateurs se sont mépris. Ces plumes *subalaires* (1) sont de celles que les naturalistes nomment décomposées : elles sont très-légères en elles-mêmes, et forment, par leur réunion, un tout encore plus léger, un volume presque sans masse et comme aérien, très-capable d'augmenter la grosseur apparente de l'oiseau (2), de diminuer sa pesanteur spécifique, et de l'aider à se soutenir dans l'air, mais qui doit aussi quelquefois mettre obstacle à la vitesse du vol et nuire à sa direction, pour peu que le vent soit contraire : aussi a-t-on remarqué que les oiseaux de paradis cherchent à se mettre à l'abri des grands vents (3), et choisissent pour leur séjour ordinaire les contrées qui y sont les moins exposées.

Ces plumes sont au nombre de quarante ou cinquante de chaque côté, et de longueurs inégales; la plus grande partie passe sous la véritable queue, et d'autres passent par dessus sans la cacher, parce que leurs barbes effilées et séparées composent, par leurs entrelacements divers,

(1) Je les nomme ainsi parce qu'elles naissent *sub alâ.*

(2) Aussi dit-on qu'il a la grosseur apparente du pigeon, quoiqu'i soit en effet moins gros que le merle.

(3) Les îles d'Arou sont divisées en cinq îles : il n'y a que celles du milieu où l'on trouve ces oiseaux ; ils ne paraissent jamais dans les autres, parce qu'étant d'une nature très-faible, ils ne peuvent pas supporter les grands vents. Helbigius, loco citato.

un tissu à larges mailles, et, pour ainsi dire, transparent; effet très-difficile à bien rendre dans une enluminure.

On fait grand cas de ces plumes dans les Indes, et elles y sont fort recherchées : il n'y a guère qu'un siècle qu'on les employait aussi en Europe aux mêmes usages que celles d'autruche; et il faut convenir qu'elles sont très-propres, soit par leur légèreté, soit par leur éclat, à l'ornement et à la parure: mais les prêtres du pays leur attribuent je ne sais quelles vertus miraculeuses qui leur donnent un nouveau prix aux yeux du vulgaire, et qui ont valu à l'oiseau auquel elles appartiennent le nom d'*oiseau de Dieu*.

Ce qu'il y a de plus remarquable après cela dans l'oiseau de paradis, ce sont les deux longs filets qui naissent au-dessus de la queue véritable, et qui s'étendent plus d'un pied au-delà de la fausse queue formée par les plumes *subalaires*. Ces filets ne sont effectivement des filets que dans leur partie intermédiaire; encore cette partie elle-même est-elle garnie de petites barbes très-courtes, ou plutôt de naissances de barbes; au lieu que ces mêmes filets sont revêtus, vers leur origine et vers leur extrémité, de barbes d'une longueur ordinaire. Celles de l'extrémité sont plus courtes dans la femelle; et c'est, suivant M. Brisson, la seule différence qui la distingue du mâle (1).

(1) Ornithologie, tome II, page 135. Les habitants du pays disent

La tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites, courtes, fermes et serrées; celles de la poitrine et du dos sont plus longues, mais toujours soyeuses et douces au toucher. Toutes ces plumes sont de diverses couleurs, comme on le voit dans la figure; et ces couleurs sont changeantes et donnent différents reflets selon les différentes incidences de la lumière; ce que la figure ne peut exprimer.

La tête est fort petite à proportion du corps, les yeux sont encore plus petits et placés très-près de l'ouverture du bec, lequel devrait être plus long et plus arqué dans la planche enluminée. Enfin, Clusius assure qu'il n'y a que dix pennes à la queue: mais sans doute il ne les avait pas comptées sur un sujet vivant; et il est douteux que ceux qui nous viennent de si loin aient le nombre de leurs plumes bien complet, d'autant que cette espèce est sujette à une mue considérable et qui dure plusieurs mois chaque année. Ils se cachent pendant ce temps-là, qui est la saison des pluies pour le pays qu'ils habitent: mais au commencement du mois d'août, c'est-à-dire après la ponte, leurs plumes reviennent, et pendant les mois de septembre et d'octobre, qui sont un temps de calme, ils vont par troupes comme font les étourneaux en Europe (1).

que les femelles sont plus petites que les mâles, selon J. Otton Helbigius.

(1) J. Helbigius, loco citato.

Ce bel oiseau n'est pås fort répandu : on ne le trouve guère que dans la partie de l'Asie où croissent les épiceries, et particulièrement dans les îles d'Arou : il n'est point inconnu dans la partie de la nouvelle Guinée qui est voisine de ces îles, puisqu'il y a un nom ; mais ce nom même, qui est *burung-arou*, semble porter l'empreinte du pays originaire.

L'attachement exclusif de l'oiseau de paradis pour les contrées où croissent les épiceries, donne lieu de croire qu'il rencontre sur ces arbres aromatiques la nourriture qui lui convient le mieux (1); du moins est-il certain qu'il ne vit pas uniquement de la rosée. J. Otton Helbigius, qui a voyagé aux Indes, nous apprend qu'il se nourrit de baies rouges que produit un arbre fort élevé. Linnæus dit qu'il fait sa proie des grands papillons (2); et Bontius, qu'il donne quelquefois la chasse aux petits oiseaux et les mange (3). Les bois sont sa demeure ordinaire ; il se perche sur les arbres, où les Indiens l'attendent cachés dans des huttes légères qu'ils savent attacher aux branches, et d'où ils le tirent avec leurs flèches de roseau (4).

(1) Tarvernier remarque que l'oiseau de paradis est en effet très-friand de noix muscades, qu'il ne manque pas de venir s'en rassasier dans la saison ; qu'il en passe des troupes comme nous voyons des volées de grives pendant les vendanges, et que cette noix, qui est forte, les enivre et les fait tomber. Voyage des Indes, tome III, page 369.

(2) Systema Naturæ, edit. 10, pag. 110.

(3) Bontius, Historia nat. et medic. Indiæ orient. lib. 5, cap. 12.

(4) Il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau dès qu'ils sont

Son vol ressemble à celui de l'hirondelle ; ce qui lui a fait donner le nom d'*hirondelle de Ternate* (1); d'autres disent qu'il a en effet la forme de l'hirondelle, mais qu'il a le vol plus élevé, et qu'on le voit toujours au haut de l'air (2).

Quoique Marcgrave place la description de cet oiseau parmi les descriptions des oiseaux du Brésil (3), on ne doit point croire qu'il existe en Amérique, à moins que les vaisseaux européens ne l'y ait transporté ; et je fonde mon assertion non seulement sur ce que Marcgrave n'indique point son nom brésilien, comme il a coutume de faire à l'égard de tous les oiseaux du Brésil, et sur le silence de tous les voyageurs qui ont parcouru le nouveau continent et les îles adjacentes, mais encore sur la loi du climat : cette loi, ayant été établie d'abord pour les quadrupèdes, s'est ensuite appliquée d'elle-même à plusieurs espèces d'oiseaux, et s'applique particulièrement à celle-ci comme habitant les contrées voisines de l'équateur, d'où la traversée est beaucoup plus difficile, et comme n'ayant pas l'aile assez forte relativement au volume de ses plumes : car la légèreté seule ne suffit point pour faire une telle traver-

tombés à terre ; et, ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduisent dans la cavité un fer rouge, après quoi on les fait sécher à la cheminée, et on les vend à vil prix à des marchands. J. Helbigius, loco citato.

(1) Voyez Bontius, loco citato.

(2) Navigations aux Terres Australes, tome II, page 252.

(3) Historia Naturalis Brasiliæ, pag. 219.

sée; elle est même un obstacle dans le cas des vents contraires, ainsi que je l'ai dit. D'ailleurs, comment ces oiseaux se seraient-ils exposés à franchir des mers immenses pour gagner le nouveau continent, tandis que même dans l'ancien ils se sont resserrés volontairement dans un espace assez étroit, et qu'ils n'ont point cherché à se répandre dans des contrées contiguës qui semblaient leur offrir la même température, les mêmes commodités et les mêmes ressources?

Il ne paraît pas que les anciens aient connu l'oiseau de paradis. Les caractères si frappants et si singuliers qui le distinguent de tous les autres oiseaux; ces longues plumes subalaires, ces longs filets de la queue, ce velours naturel dont la tête est revêtue, etc., ne sont nulle part indiqués dans leurs ouvrages; et c'est sans fondement que Belon a prétendu y retrouver le phénix des anciens, d'après une faible analogie qu'il a cru apercevoir, moins entre les propriétés de ces deux oiseaux, qu'entre les fables qu'on a débitées de l'un et de l'autre (1). D'ailleurs, on ne peut nier que leur climat propre ne soit absolument différent, puisque le phénix se trouvait en Arabie et quelquefois en Égypte, au lieu que l'oiseau de paradis ne s'y montre jamais, et qu'il paraît attaché, comme nous venons de le voir, à la partie

(1) *Auri fulgore circa colla, cætera purpureus*, dit Pline en parlant du phénix; puis il ajoute.... *neminem exstitisse qui viderit vescentem*, lib. 10, cap. 2.

orientale de l'Asie, laquelle était fort peu connue des anciens.

Clusius rapporte, sur le témoignage de quelques marins, lesquels n'étaient instruits eux-mêmes que par des ouï-dire, qu'il y a deux espèces d'oiseaux de paradis : l'une, constamment plus belle et plus grande, attachée à l'île d'Arou; l'autre, plus petite et moins belle, attachée à la partie de la terre des Papoux, qui est voisine de Gilolo (1). Helbigius, qui a ouï dire la même chose dans les îles d'Arou, ajoute que les oiseaux de paradis de la nouvelle Guinée, ou de la terre des Papoux, diffèrent de ceux de l'île d'Arou, non seulement par la taille, mais encore par les couleurs du plumage qui est blanc et jaunâtre. Malgré ces deux autorités, dont l'une est trop suspecte, et l'autre trop vague pour qu'on puisse en rien tirer de précis, il me paraît que tout ce qu'on peut dire de raisonnable d'après les faits les plus avérés, c'est que les oiseaux de paradis, qui nous viennent des Indes, ne sont pas tous également conservés, ni tous parfaitement semblables; qu'on trouve en effet de ces oiseaux plus petits ou plus grands; d'autres, qui ont les plumes subalaires et les filets de la queue plus ou moins longs, plus ou moins nombreux; d'autres, qui ont ces filets différemment posés, différemment conformés, ou

(1) Clusius, Exotic. in Auctuario, pag. 359. J. Otton Helbigius parle de l'espèce qui se trouve à la nouvelle Guinée comme n'ayant point à la queue les deux longs filets qu'a l'espèce de l'île d'Arou.

qui n'en ont point du tout; d'autres, enfin, qui diffèrent entre eux par les couleurs du plumage, par des huppes ou touffes de plumes, etc.; mais que, dans le vrai, il est difficile, parmi ces différences aperçues dans des individus presque tous mutilés, défigurés, ou du moins mal desséchés, de déterminer précisément celles qui peuvent constituer des espèces diverses, et celles qui ne sont que des variétés d'âge, de sexe, de saison, de climat, d'accident, etc.

D'ailleurs, il faut remarquer que les oiseaux de paradis étant fort chers, comme marchandise, à raison de leur célébrité, on tâche de faire passer sous ce nom plusieurs oiseaux à longue queue et à beau plumage, auxquels on retranche les pieds et les cuisses pour en augmenter la valeur. Nous en avons vu ci-dessus un exemple dans le rollier de paradis, cité par M. Edwards, *planche* 112, et auquel on avait accordé les honneurs de la mutilation. J'ai vu moi-même des perruches, des promérops, d'autres oiseaux, qu'on avait ainsi traités; et l'on en peut voir plusieurs autres exemples dans Aldrovande et dans Seba (1). On trouve, même assez communément, de véritables oiseaux

(1) La seconde espèce de manucodiata d'Aldrovande (tome I, p. 811 et 812) n'a ni les filets de la queue, ni les plumes subalaires, ni la calotte de velours, ni le bec, ni la langue des oiseaux de paradis; la différence est si marquée, que M. Brisson s'est cru fondé à faire de cet oiseau un guêpier: cependant on l'avait mutilé comme un oiseau de paradis. A l'égard de la cinquième espèce du même Aldrovande, qui est

de paradis qu'on a tâché de rendre plus singuliers et plus chers en les défigurant de différentes façons. Je me contenterai donc d'indiquer, à la suite des deux espèces principales, les oiseaux qui m'ont paru avoir assez de traits de conformité avec elles pour y être rapportés, et assez de traits de dissemblance pour en être distingués, sans oser décider, faute d'observations suffisantes, s'ils appartiennent à l'une ou à l'autre, ou s'ils forment des espèces séparées de toutes les deux.

---

certainement un oiseau de paradis, c'est tout aussi certainement un individu non seulement mutilé, mais défiguré.

Des dix oiseaux représentés et décrits par Seba, sous le nom d'oiseaux de paradis, il n'y en a que quatre qui puissent être rapportés à ce genre; savoir, ceux des planches 38, fig. 5; 60, fig. 1; et 63, fig. 1 et 2. Celui de la planche 30, fig. 5, n'est point oiseau de paradis et n'a aucun de ses attributs distinctifs, non plus que ceux des planches 46 et 52. Ce dernier est la vardiole dont j'ai parlé à l'article des pies. Ces trois espèces ont à la queue deux pennes excédantes très-longues, mais qui, étant emplumées dans toute leur longueur, ressemblent peu aux filets des oiseaux de paradis. Les deux de la planche 60, fig. 2 et 3, ont aussi les deux longues pennes excédantes et garnies de barbes dans toute leur longueur; et de plus, ils ont le bec de perroquet; ce qui n'a pas empêché qu'on ne leur ait arraché les pieds comme à des oiseaux de paradis. Enfin, celui de la planche 66 non seulement n'est point un oiseau de paradis, mais n'est pas même du pays de ces oiseaux, puisqu'il était venu à Seba des îles Barbades.

LE MANUCODE.* (1)

Paradisea regia, Linn., Cuv.

Le manucode, que je nomme ainsi d'après son nom indien, ou plutôt superstitieux, *manucodiata*, qui signifie *oiseau de Dieu*, est appelé communément *le roi des oiseaux de paradis;* mais c'est par un préjugé qui tient aux fables dont on a chargé l'histoire de cet oiseau. Les marins, dont Clusius tira ses principales informations, avaient ouï dire dans le pays que chacune des deux espèces d'oiseaux de paradis avait son roi, à qui tous les autres paraissaient obéir avec beaucoup de soumission et de fidélité; que ce roi volait toujours au-dessus de la troupe, et planait sur ses sujets; que de là il leur donnait ses ordres pour aller reconnaître les fontaines où on pouvait aller boire sans danger, pour en faire l'épreuve sur

* Voyez les planches enluminées, n° 496.

(1) En latin, *manucodiata rex*, *rex paradisi*, *rex avium paradisearum*, *avis regia;* en anglais, *king of birds of paradise*.

eux-mêmes, etc. (1); et cette fable, conservée par Clusius, quoique non moins absurde qu'aucune autre, était la seule chose qui consolât Nieremberg de toutes celles dont Clusius avait purgé l'histoire des oiseaux de paradis (2): ce qui, pour le dire en passant, doit fixer le degré de confiance que nous pouvons avoir en la critique de ce compilateur. Quoi qu'il en soit, ce prétendu roi a plusieurs traits de ressemblance avec l'oiseau de paradis, et il s'en distingue aussi par plusieurs différences.

Il a, comme lui, la tête petite et couverte d'une espèce de velours, les yeux encore plus petits, situés au-dessus de l'angle de l'ouverture du bec, les pieds assez longs et assez forts, les couleurs du plumage changeantes, deux filets à la queue à peu près semblables, excepté qu'ils sont plus courts, que leur extrémité, qui est garnie de barbes, fait la boucle en se roulant sur elle-même, et qu'elle est ornée de miroirs semblables en petit à ceux du paon (3). Il a aussi sous l'aile, de chaque côté, un paquet de sept ou huit plumes plus longues que dans la plupart des oiseaux, mais moins longues et d'une autre forme que

(1) Voyez Clusius, Exotic., in Auctuario, page 359. Cela a rapport à la manière dont les Indiens se rendent quelquefois maîtres de toute une volée de ces oiseaux, en empoisonnant les fontaines où ils vont boire.

(2) Voyez Nieremberg, page 212.

(3) Collection Académique, tome III, partie étrangère, page 449.

dans l'oiseau de paradis, puisqu'elles sont garnies, dans toute leur longueur, de barbes adhérentes entre elles. On a disposé la figure de manière que ces plumes subalaires peuvent être aperçues. Les autres différences sont que le manucode est plus petit, qu'il a le bec blanc et plus long à proportion, les ailes aussi plus longues, la queue plus courte, et les narines couvertes de plumes.

Clusius n'a compté que treize pennes à chaque aile, et sept ou huit à la queue ; mais il n'a vu que des individus desséchés, et qui pouvaient n'avoir pas toutes leurs plumes. Ce même auteur remarque, comme une singularité, que dans quelques sujets les deux filets de la queue se croisent (1) : mais cela doit arriver souvent et très-naturellement dans le même individu à deux filets longs, flexibles et posés à côté l'un de l'autre.

---

(1) Voyez Clusius, page 362. — Edwards, planche 111.

LE MAGNIFIQUE
DE LA NOUVELLE GUINÉE*
OU
LE MANUCODE A BOUQUETS.(1)

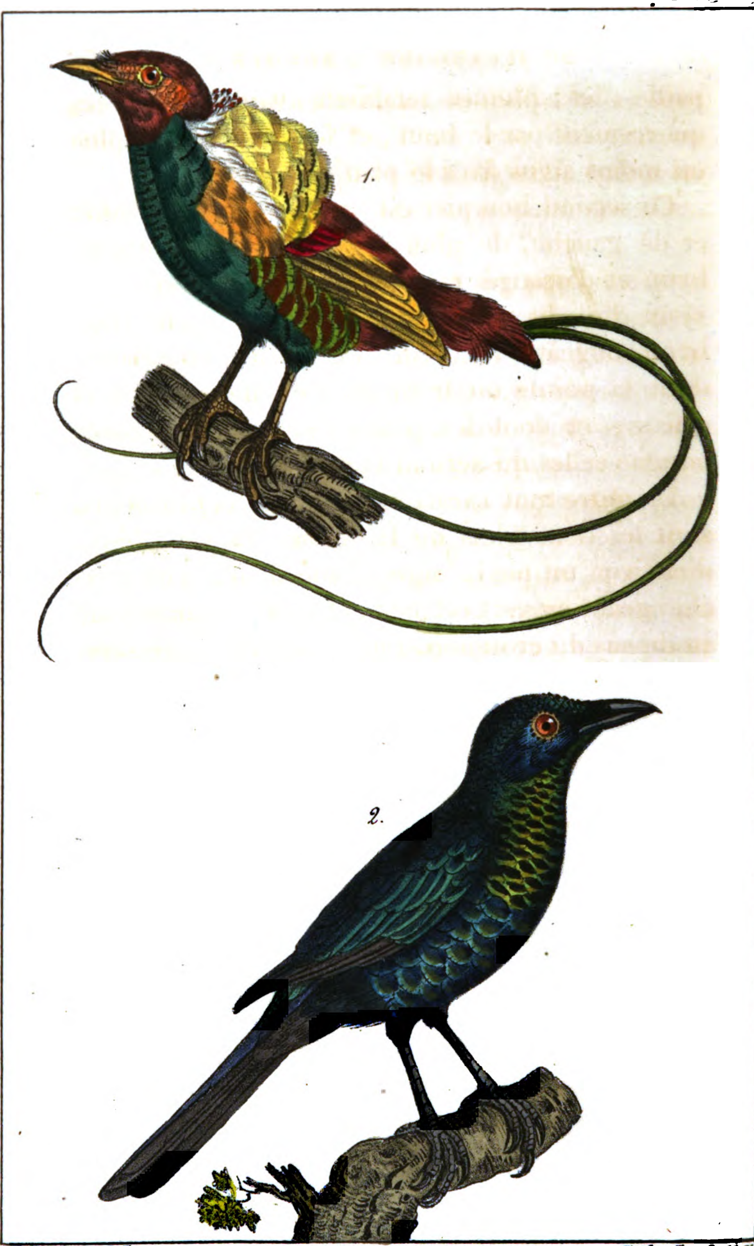
Paradisea magnifica, Linn., Cuv.

Les deux bouquets dont j'ai fait le caractère distinctif de cet oiseau se trouvent derrière le cou et à sa naissance. Le premier est composé de plusieurs plumes étroites, de couleur jaunâtre, marquées près de la poitrine d'une petite tache noire, et qui, au lieu d'être couchées comme à l'ordinaire, se relèvent sur leur base, les plus proches de la tête jusqu'à l'angle droit, et les suivantes de moins en moins.

Au-dessous de ce premier bouquet, on en voit un second plus considérable, mais moins relevé et plus incliné en arrière : il est formé de longues barbes détachées qui naissent de tuyaux fort courts, et dont quinze ou vingt se réunissent ensemble pour former des espèces de plumes couleur de

* Voyez les planches enluminées, n° 631.

(1) Cet oiseau a du rapport avec le *manucodiata cirrata* d'Aldrovande, tome I, pages 811 et 814. Ce dernier a un bouquet pareil, formé pareillement de plumes effilées, de même couleur et posées de même ; mais il paraît plus grand, et il a le bec et la queue beaucoup plus longs.



P. Oudart del.   Lith. de C. Motte

1. le Magnifique. 2. le Calybé de la nouv.lle Guinée

paille : ces plumes semblent avoir été coupées quarrément par le bout, et font des angles plus ou moins aigus avec le plan des épaules.

Ce second bouquet est accompagné, de droite et de gauche, de plumes ordinaires, variées de brun et d'orangé; et il est terminé en arrière, je veux dire du côté du dos, par une tache d'un brun rougeâtre et luisant, de forme triangulaire, dont la pointe ou le sommet est tourné vers la queue, et dont les plumes sont décomposées comme celles du second bouquet.

Un autre trait caractéristique de cet oiseau, ce sont les deux filets de la queue : ils sont longs d'environ un pied, larges d'une ligne, d'un bleu changeant en vert éclatant, et prennent naissance au-dessus du croupion. Dans tout cela ils ressemblent fort aux filets de l'espèce précédente; mais ils en diffèrent par leur forme; car ils se terminent en pointe, et n'ont de barbes que sur la partie moyenne du côté intérieur seulement.

Le milieu du cou et de la poitrine est marqué, depuis la gorge, par une rangée de plumes très-courtes, présentant une suite de petites lignes transversales qui sont alternativement d'un beau vert clair changeant en bleu, et d'un vert canard foncé.

Le brun est la couleur dominante du bas-ventre, du croupion et de la queue; le jaune roussâtre est celle des pennes des ailes et de leurs couvertures : mais les pennes ont de plus une ta-

che brune à leur extrémité; du moins telles sont celles qui restent à l'individu que l'on voit au Cabinet du Roi; car il est bon d'avertir qu'on lui avait arraché les plus longues pennes des ailes, ainsi que les pieds (1).

Au reste, ce manucode est un peu plus gros que celui dont nous venons de parler à l'article précédent : il a le bec de même, et les plumes du front s'étendent sur les narines, qu'elles recouvrent en partie; ce qui est une contravention assez marquée au caractère établi pour ces sortes d'oiseaux par l'un de nos ornithologistes les plus habiles (2): mais les ornithologistes à méthode doivent être accoutumés à voir la nature, toujours libre dans sa marche, toujours variée dans ses procédés, échapper à leurs entraves et se jouer de leurs lois.

Les plumes de la tête sont courtes, droites, serrées, et fort douces au toucher; c'est une espèce de velours de couleur changeante, comme dans presque tous les oiseaux de paradis; et le fond de cette couleur est un mordoré brun : la gorge est aussi revêtue de plumes veloutées; mais celles-ci sont noires, avec des reflets vert-dorés.

---

(1) Je ne sais si l'individu observé par Aldrovande avait le nombre des pennes de l'aile bien complet; mais cet auteur dit que ces pennes étaient de couleur noirâtre.

(2) Les plumes de la base du bec tournées en arrière, et laissant les narines à découvert. Ornithologie de Brisson, tome II, page 130.

LE MANUCODE NOIR
DE LA NOUVELLE GUINÉE*
DIT LE SUPERBE.

Paradisea superba, Linn., Cuv.

Le noir est, en effet, la principale couleur qui règne sur le plumage de cet oiseau; mais c'est un noir riche et velouté, relevé sous le cou et en plusieurs autres endroits par des reflets d'un violet foncé. On voit briller sur la tête, la poitrine et la face postérieure du cou, les nuances variables qui composent ce qu'on appelle un beau vert changeant; tout le reste est noir, sans en excepter le bec.

Je mets cet oiseau à la suite des oiseaux de paradis, quoiqu'il n'ait point de filets à la queue; mais on peut supposer que la mue ou d'autres accidents ont fait tomber ces filets : d'ailleurs, il se rapproche de ces sortes d'oiseaux, non seulement par sa forme totale et celle de son bec, mais encore par l'identité de climat, par la richesse de ses couleurs, et par une certaine surabondance, ou, si l'on veut, par un certain luxe de plumes qui est, comme on sait, propre aux oiseaux de

* Voyez les planches enluminées, n° 632.

paradis. Ce luxe de plumes se marque dans celui-ci, en premier lieu, par deux petits bouquets de plumes noires qui recouvrent les deux narines; en second lieu, par deux autres paquets de plumes de même couleur, mais beaucoup plus longues et dirigées en sens contraire. Ces plumes prennent naissance des épaules, et, se relevant plus ou moins sur le dos, mais toujours inclinées en arrière, forment à l'oiseau des espèces de fausses ailes qui s'étendent presque jusqu'au bout des véritables, lorsque celles-ci sont dans leur situation de repos.

Il faut ajouter que ces plumes sont de longueurs inégales, et que celles de la face antérieure du cou et des côtés de la poitrine sont longues et étroites.

LE SIFILET

OU

MANUCODE A SIX FILETS.*

Paradisea aurea, Linn.—*Paradisea sexsetacea*, Lath. (1).

Si l'on prend les filets pour le caractère spécifique des manucodes, celui-ci est le manucode par excellence; car, au lieu de deux filets, il en a six; et, de ces six, il n'en sort pas un seul du dos; mais tous prennent naissance de la tête, trois de chaque côté: ils sont longs d'un demi-pied, et se dirigent en arrière; ils n'ont de barbes qu'à leur extrémité, sur une étendue d'environ six lignes: ces barbes sont noires et assez longues.

Indépendamment de ces filets, l'oiseau dont il s'agit dans cet article a encore deux autres attributs, qui, comme nous l'avons dit, semblent propres aux oiseaux de paradis, le luxe des plumes et la richesse des couleurs.

Le luxe des plumes consiste, dans le sifilet, 1° en une sorte de huppe composée de plumes roides et étroites, laquelle s'élève sur la base du bec supérieur; 2° dans la longueur des plumes du ven-

* Voyez les planches enluminées, n° 633.

(1) Latham a donné à un autre oiseau le nom de *paradisea aurea*. L. 1825.

tre et du bas-ventre, lesquelles ont jusqu'à quatre pouces et plus : une partie de ces plumes, s'étendant directement, cache le dessous de la queue, tandis qu'une autre partie, se relevant obliquement de chaque côté, recouvre la face supérieure de cette même queue jusqu'au tiers de sa longueur, et toutes répondent aux plumes subalaires de l'oiseau de paradis et du manucode.

A l'égard du plumage, les couleurs les plus éclatantes brillent sur son cou; par derrière le vert doré et le violet bronzé; par devant, l'or de la topaze avec des reflets qui se jouent dans toutes les nuances du vert; et ces couleurs tirent un nouvel éclat de leur opposition avec les teintes rembrunies des parties voisines; car la tête est d'un noir changeant en violet foncé, et tout le reste du corps est d'un brun presque noirâtre, avec des reflets du même violet foncé.

Le bec de cet oiseau est le même à peu près que celui des oiseaux de paradis; la seule différence, c'est que son arête supérieure est anguleuse et tranchante, au lieu qu'elle est arrondie dans la plupart des autres espèces.

On ne peut rien dire des pieds ni des ailes, parce qu'on les avait arrachés à l'individu qui a servi de sujet à cette description, suivant la coutume des chasseurs ou marchands indiens; tout ce monde ayant intérêt, comme nous avons dit, de supprimer ce qui augmente inutilement le poids ou le volume, et bien plus encore ce qui peut offusquer les belles couleurs de ces oiseaux.

LE CALYBÉ

DE LA NOUVELLE GUINÉE.* (1)

Paradisea viridis, Linn. — *Barita viridis*, Cuv.

Nous retrouvons ici, sinon le luxe et l'abondance des plumes, au moins les belles couleurs et le plumage velouté des oiseaux de paradis.

Le velours de la tête est d'un beau bleu changeant en vert, dont les reflets imitent ceux de l'aigue-marine : le velours du cou a le poil un peu plus long ; mais il brille des mêmes couleurs, excepté que chaque plume étant d'un noir lustré dans son milieu, et d'un vert changeant en bleu seulement sur les bords ; il en résulte des nuances ondoyantes qui ont beaucoup plus de jeu que celles de la tête. Le dos, le croupion, la queue et le ventre, sont d'un bleu d'acier poli, égayé par des reflets très-brillants.

Les petites plumes veloutées du front se pro-

* Voyez les planches enluminées, n° 634.

(1) C'est le nom que M. Daubenton le jeune a donné à cet oiseau pour exprimer la principale couleur de son plumage, qui est celle de l'acier bronzé ; et c'est au même M. Daubenton que je dois tous les éléments des descriptions de ces quatre espèces nouvelles.

longent en avant jusque sur une partie des narines, lesquelles sont plus profondes que dans les espèces précédentes. Le bec est aussi plus grand et plus gros; mais il est de même forme, et ses bords sont pareillement échancrés vers la pointe. Pour la queue, on n'y a compté que six pennes; mais probablement elle n'était pas entière.

L'individu qui a servi de sujet à cette description, ainsi que ceux qui ont servi de sujets aux trois descriptions précédentes (1), est enfilé, dans toute sa longueur, d'une baguette qui sort par le bec, et le déborde de deux ou trois pouces. C'est de cette manière très-simple, et en retranchant les plumes de mauvais effet, que les Indiens savent se faire sur-le-champ une aigrette ou une espèce de panache tout-à-fait agréable, avec le premier petit oiseau à beau plumage qu'ils trouvent sous la main; mais aussi c'est une manière sûre de déformer ces oiseaux et de les rendre méconnaissables, soit en leur allongeant le cou outre mesure, soit en altérant toutes les autres proportions; et c'est par cette raison qu'on a eu beau-

(1) Ces quatre oiseaux font partie de la belle suite d'animaux et autres objets d'histoire naturelle, rapportée des Indes depuis fort peu de temps, et remise au Cabinet du Roi par M. Sonnerat, correspondant de ce même Cabinet. Il serait à souhaiter que tous les correspondants eussent le même zèle et le même goût pour l'histoire naturelle que M. Sonnerat, et que celui-ci, renchérissant encore sur lui-même, se mît en état de joindre à la peau de chaque animal une notice exacte de ses habitudes et de ses mœurs.

coup de peine à retrouver dans le calybé l'insertion des ailes qui lui avaient été arrachées aux Indes, en sorte qu'avec un peu de crédulité on n'eût pas manqué de dire que cet oiseau joignait à la singularité d'être né sans pieds la singularité bien plus grande d'être né sans ailes.

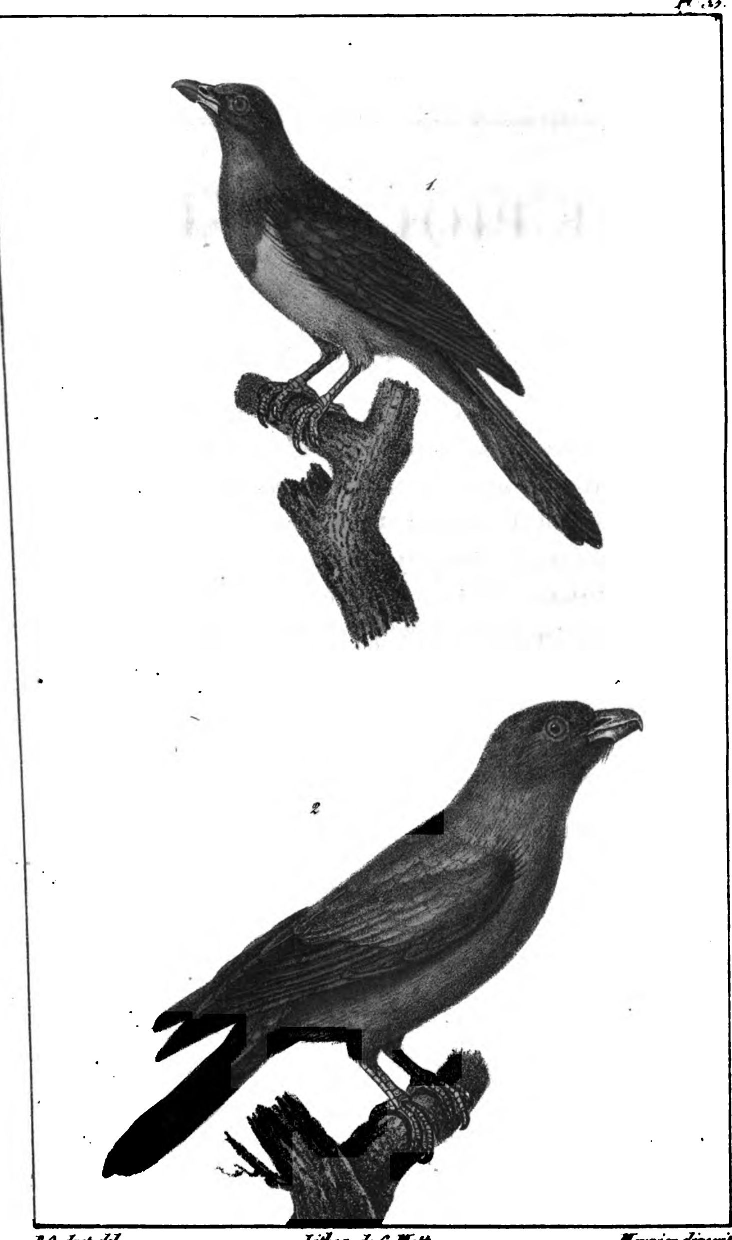
Le calybé s'éloigne plus des manucodes que les trois espèces précédentes; c'est pourquoi je l'ai renvoyé à la dernière place, et lui ai donné un nom particulier.

LE PIQUE-BOEUF *

Buphaga Africana, Linn.

M. Brisson est le premier qui ait décrit et fait connaître ce petit oiseau, envoyé du Sénégal par M. Adanson. Il a environ quatorze pouces de vol, et n'est guère plus gros qu'une alouette huppée. Son plumage n'a rien de distingué : en général, le gris-brun domine sur la partie supérieure du corps, et le gris-jaunâtre sur la partie inférieure. Le bec n'est pas d'une couleur constante : dans quelques individus il est tout brun ; dans d'autres, rouge à la pointe et jaune à la base ; dans tous, il est de forme presque quadrangulaire, et ses deux pièces sont renflées par le bout en sens contraire. La queue est étagée, et on y remarque une petite singularité, c'est que les douze pennes dont elle est composée sont toutes fort pointues. Enfin, pour ne rien oublier de ce que la figure ne peut dire aux yeux, la première phalange du doigt extérieur est étroitement unie avec celle du doigt du milieu.

* Voyez les planches enluminées, n° 293.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte. Meunier direxit.

1, Le Pique-bœuf. 2, Le Rollier de Madacascar.

Cet oiseau est très-friand de certains vers ou larves d'insectes qui éclosent sous l'épiderme des bœufs et y vivent jusqu'à leur métamorphose : il a l'habitude de se poser sur le dos de ces animaux, et de leur entamer le cuir à coup de bec, pour en tirer ces vers; c'est de là que lui vient son nom de pique-bœuf (1).

(1) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 436. Il le nomme en latin *buphagus*.

L'ÉTOURNEAU.* (1)

L'ÉTOURNEAU VULGAIRE, Temm. — *Sturnus vulgaris*, Linn.

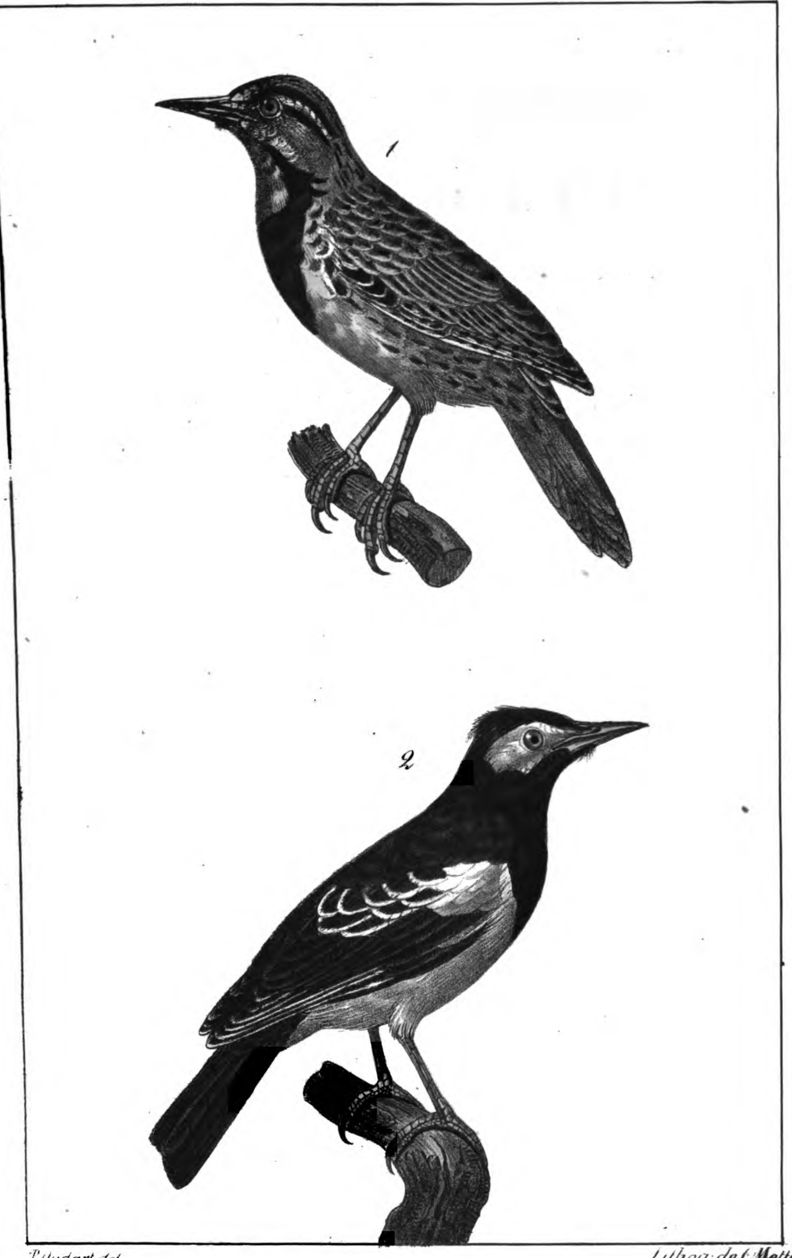
Il est peu d'oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, surtout dans nos climats tempérés; car, outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître sans jamais voyager au loin (2),

* Voyez les planches enluminées, n° 75.

(1) En hébreu, *sarsir*, selon quelques-uns; *zezir*, selon d'autres; en arabe, *alzarazir*, dont on a formé le nom latin, *zarater, azuri* selon d'autres; en grec Ψὰρ, Ψάρος, d'où Ψαρονίον, le granite, espèce de pierre tachetée, ainsi que l'étourneau, Ἀσράλος, Βάθος, Γολμὶς, ou Ψολμὶς : en latin, *sturnus*, *sturnellus*; en italien, *sturno*, *storno*, *stornello*; en portugais, *sturnino*; en espagnol, *estornino*; en catalan, *stornell*; en Périgord, *estournel*; en Guyenne, *tournel*; en français, *estourneau*, *estorneau*, *esterneau*, *éterneau*, *étourneau*, *sansonnet*, et même *chansonnet*, selon Cotgrave; ce qui indique son aptitude à apprendre à chanter; en allemand, *staar*, *staer*, *stoer*, *starn*, *rinder-star* (parce qu'ils suivent les troupeaux de bœufs), *spreche*, *sprehe*; en suédois, *stare*; en anglais, *stare*, *starll*, *starling*, *sterlyng*; en flamand, *spreuve*, *sprue*; en polonais, *szpak*, *spatzek*, *sspaczieck*, *skorzek*.

Polydore Virgile prétend que cet oiseau, appelé *sterlyng* en Anglais, a donné son nom à la livre numéraire anglaise, dite *sterling*. Il aurait pu faire venir tout aussi naturellement du mot français *étourneau* notre livre *tournois*: mais il est constant que ce mot tournois est formé du mot Tours, nom d'une ville de France; et il est probable que le mot sterling est formé du nom d'une ville d'Écosse, appelée *Sterling*.

(2) Il paraît que dans des climats plus froids, tels que la Suède et la



T Oudart del — Lithog de C Motte

1 l'Étourneau de la louisiane 2 l'Étourneau pie

la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation, fait qu'on en nourrit beaucoup en cage, et qu'on est dans le cas de les voir souvent et de fort près; en sorte qu'on a des occasions sans nombre d'observer leurs habitudes et d'étudier leurs mœurs, dans l'état de domesticité comme dans l'état de nature.

Les merles sont de tous les oiseaux ceux avec qui l'étourneau a le plus de rapports; les jeunes de l'une et l'autre espèce se ressemblent même si parfaitement, qu'on a peine à les distinguer (1). Mais, lorsqu'avec le temps ils ont pris chacun leur forme décidée, leurs traits caractéristiques, on reconnaît que l'étourneau diffère du merle par les mouchetures et les reflets de son plumage, par la conformation de son bec plus obtus, plus plat, et sans échancrure vers la pointe (2), par celle de sa

---

Suisse, ils sont moins sédentaires et deviennent oiseaux de passage: Discedit post mediam æstatem in Scaniam campestrem, dit M. Linnæus, Fauna Suecica, page 70. Cùm abeunt è nostrâ regione, dit Gesner, page 745, de avibus.

(1) Voyez Belon, page 322, Nature des Oiseaux.

Cette ressemblance entre les jeunes merles et les jeunes étourneaux est telle, que j'ai vu un procès véritable, une instance juridique entre deux particuliers, dont l'un réclamait un étourneau ou sansonnet qu'il prétendait avoir mis en pension chez l'autre pour lui apprendre à parler, siffler, chanter, etc.; et l'autre représentait un merle fort bien élevé, et réclamait son salaire, prétendant en effet n'avoir reçu qu'un merle.

(2) M. Barrère dit que l'étourneau a le bec quadrangulaire; Ornithologiæ specimen novum, page 39. Il conviendra au moins que les angles en sont fort arrondis.

tête aussi plus aplatie, etc. Mais une autre différence fort remarquable, et qui tient à une cause plus profonde, c'est que l'espèce de l'étourneau est une espèce isolée dans notre Europe, au lieu que les espèces des merles y paraissent fort multipliées.

Les uns et les autres se ressemblent encore, en ce qu'ils ne changent point de domicile pendant l'hiver : seulement ils choisissent, dans le canton où ils sont établis, les endroits les mieux exposés (1), et qui sont le plus à portée des fontaines chaudes; mais avec cette différence, que les merles vivent alors solitairement, ou plutôt qu'ils continuent de vivre seuls ou presque seuls, comme ils font le reste de l'année; au lieu que les étourneaux n'ont pas plutôt fini leur couvée, qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses : ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au-delà ; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance

(1) C'est apparemment ce qui a fait dire à Aristote que l'étourneau se tient caché pendant l'hiver.

commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tout sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général de révolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus qu'elles sont plus voisines du centre.

Cette manière de voler a ses avantages et ses inconvénients : elle a ses avantages contre les entreprises de l'oiseau de proie, qui, se trouvant embarrassé par le nombre de ces faibles adversaires, inquiété par leurs battements d'ailes, étourdi par leurs cris, déconcerté par leur ordre de bataille; enfin, ne se jugeant pas assez fort pour enfoncer des lignes si serrées, que la peur concentre encore de plus en plus, se voit contraint fort souvent d'abandonner une si riche proie sans avoir pu s'en approprier la moindre partie.

Mais, d'autre côté, un inconvénient de cette façon de voler des étourneaux, c'est la facilité qu'elle offre aux oiseleurs d'en prendre un grand nombre à la fois, en lâchant à la rencontre d'une de ces volées un ou deux oiseaux de la même espèce,

ayant à chaque patte une ficelle engluée : ceux-ci ne manquent pas de se mêler dans la troupe, et, au moyen de leurs allées et venues perpétuelles, d'en embarrasser un grand nombre dans la ficelle perfide, et de tomber bientôt avec eux aux pieds de l'oiseleur.

C'est surtout le soir que les étourneaux se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force et se garantir des dangers de la nuit : ils la passent ordinairement toute entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas (1). Ils jasent beaucoup le soir et le matin avant de se séparer, mais beaucoup moins le reste de la journée, et point du tout pendant la nuit.

Les étourneaux sont tellement nés pour la société, qu'ils ne vont pas seulement de compagnie avec ceux de leur espèce, mais avec des espèces différentes. Quelquefois, au printemps et en automne, c'est-à-dire avant et après la saison des couvées, on les voit se mêler et vivre avec les corneilles et les choucas, comme aussi avec les litornes et les mauvis, et même avec les pigeons.

Le temps des amours commence pour eux sur la fin de mars; c'est alors que chaque paire s'assortit : mais ici, comme ailleurs, ces unions si douces sont préparées par la guerre, et décidées

---

(1) Auventando ben spesso con tanta furia, che è per la moltitudine e per l'impeto con che vanno, nel giugnere si sente finder l'aria con un strepito horribile non dissimile alla gragnuola. Olina, Uccelliera, p. 18.

par la force. Les femelles n'ont pas le droit de faire un choix; les mâles, peut-être plus nombreux et toujours plus pressés, surtout au commencement, se les disputent à coups de bec, et elles appartiennent au vainqueur. Leurs amours sont presque aussi bruyants que leurs combats; on les entend alors gazouiller continuellement : chanter et jouir, c'est toute leur occupation; et leur ramage est même si vif qu'ils semblent ne pas connaître la longueur des intervalles.

Après qu'ils ont satisfait au plus pressant des besoins, ils songent à pourvoir à ceux de la future couvée, sans cependant y prendre beaucoup de peine; car souvent ils s'emparent d'un nid de pivert, comme le pivert s'empare quelquefois du leur : lorsqu'ils veulent le construire eux-mêmes, toute la façon consiste à amasser quelques feuilles sèches, quelques brins d'herbe et de mousse, au fond d'un trou d'arbre ou de muraille: c'est sur ce matelas fait sans art que la femelle dépose cinq ou six œufs d'un cendré verdâtre, et qu'elle les couve l'espace de dix-huit à vingt jours : quelquefois elle fait sa ponte dans les colombiers, au-dessus des entablements des maisons, et même dans des trous de rochers sur les côtes de la mer, comme on le voit dans l'île de Wight et ailleurs (1). On m'a quelquefois apporté, dans le mois de mai, de prétendus nids d'étourneaux qu'on avait trou-

(1) British Zoology, page 93.

vés, disait-on, sur des arbres : mais, comme deux de ces nids entre autres ressemblaient tout-à-fait à des nids de grives, j'ai soupçonné quelque supercherie de la part de ceux qui me les avaient apportés, à moins qu'on ne veuille imputer la supercherie aux étourneaux eux-mêmes, et supposer qu'ils s'emparent quelquefois des nids de grives et d'autres oiseaux, comme nous avons vu qu'ils s'emparaient souvent des trous des piverts. Je ne nie pas cependant que, dans certaines circonstances, ces oiseaux ne fassent leurs nids eux-mêmes, un habile observateur m'ayant assuré avoir vu plusieurs de ces nids sur le même arbre. Quoi qu'il en soit, les jeunes étourneaux restent fort long-temps sous la mère ; et, par cette raison, je douterais que cette espèce fît jusqu'à trois couvées par an, comme l'assurent quelques auteurs (1), si ce n'est dans les pays chauds où l'incubation, l'éducation, et toutes les périodes du développement animal, sont abrégées en raison du degré de chaleur.

En général, les plumes des étourneaux sont longues et étroites, comme dit Belon (2) ; leur couleur est dans le premier âge un brun noirâtre, uniforme, sans mouchetures comme sans reflets. Les mouchetures ne commencent à paraître qu'après la première mue, d'abord sur la partie infé-

(1) Cova..... due o tre volte l'anno, con quatro o cinque uccelli per covata. Olina, Uccelliera.

(2) Nature des Oiseaux, page 321.

rieure du corps, vers la fin de juillet; puis sur la tête, et enfin sur la partie supérieure du corps aux environs du 20 d'août. Je parle toujours des jeunes étourneaux qui étaient éclos au commencement de mai.

J'ai observé que, dans cette première mue, les plumes qui environnent la base du bec tombèrent presque toutes à la fois, en sorte que cette partie fut chauve pendant le mois de juillet (1), comme elle l'est habituellement dans la frayonne pendant toute l'année. Je remarquai aussi que le bec était presque tout jaune le 15 de mai : cette couleur se changea bientôt en couleur de corne, et Belon assure qu'avec le temps elle devient orangée.

Dans les mâles, les yeux sont plus bruns ou d'un brun plus uniforme (2), les mouchetures du plumage plus tranchées, plus jaunâtres, et la couleur rembrunie des plumes qui n'ont point de mouchetures, est égayée par des reflets plus vifs qui varient entre le pourpre et le vert foncé. Outre cela, le mâle est plus gros; il pèse environ trois onces et demie. M. Salerne ajoute une autre différence entre les deux sexes, c'est que la langue est

(1) Je ne sais pourquoi Pline a dit, en parlant des étourneaux : *Sed hi plumam non amittunt.* Pline, lib. 10, cap. 24.

(2) *La femina ha nel chiaro del occhio una maglietta, havendo lo maschio tutto nero bene.* Olina, page 18. Cette espèce de taie que les femelles ont sur les yeux, selon Olina, est apparemment ce que Willughby veut exprimer, en disant : *Oculorum irides avellaneæ, supernâ parte albidiores*, page 145, et il faut supposer que ce dernier parle ici de la femelle.

pointue dans le mâle et fourchue dans la femelle. Il semble en effet que M. Linnæus ait vu cette partie pointue en certains individus, et fourchue en d'autres (1) : pour moi je l'ai vue fourchue dans les sujets que j'ai eu occasion d'observer.

Les étourneaux vivent de limaces, de vermisseaux, de scarabées, surtout de ces jolis scarabées d'un beau vert-bronzé, luisant, avec des reflets rougeâtres, qu'on trouve au mois de juin sur les fleurs et principalement sur les roses ; ils se nourrissent aussi de blé, de sarrasin, de mil, de panis, de chenevis, de graine de sureau, d'olives, de cerises, de raisins, etc. On prétend que cette dernière nourriture est celle qui corrige le mieux l'amertume naturelle de leur chair (2), et que les cerises sont celles pour laquelle ils montrent un appétit de préférence : aussi s'en sert-on comme d'un appât infaillible pour les attirer dans des nasses d'osier que l'on tend parmi les roseaux où ils ont coutume de se retirer tous les soirs, et l'on en prend de cette manière jusqu'à cent dans une

(1) Linguâ acutâ, Syst. nat. edit. 10, page 167. Linguâ bifidâ, Fauna Suecica, page 70.

(2) Voyez Schwenckfeld, M. Salerne, etc. Cardan dit que, pour bonifier la chair des étourneaux, il ne s'agit que de leur couper la tête sitôt qu'ils sont tués ; Albin, qu'il faut leur enlever la peau; d'autres, que les étourneaux de montagne valent mieux que les autres : mais tout cela doit s'entendre des jeunes ; car, malgré les montagnes et les précautions, la chair des vieux sera toujours sèche, amère, et un très-mauvais manger.

seule nuit ; mais cette chasse n'a plus lieu lorsque la saison des cerises est passée.

Ils suivent volontiers les bœufs et autre gros bétail, paissant dans les prairies, attirés, dit-on, par les insectes qui voltigent autour d'eux, ou peut-être par ceux qui fourmillent dans leur fiente, et en général dans toutes les prairies. C'est de cette habitude que leur est venu le nom allemand, *rinder-staren.* On les accuse encore de se nourrir de la chair des cadavres exposés sur les fourches patibulaires (1) ; mais ils n'y vont apparemment que parce qu'ils y trouvent des insectes. Pour moi, j'ai fait élever de ces oiseaux, et j'ai remarqué que, lorsqu'on leur présentait de petits morceaux de viande crue, ils se jetaient dessus avec avidité et les mangeaient de même : si c'était un calice d'œillet, contenant de la graine formée, ils ne le saisissaient pas sous leurs pieds, comme font les geais, pour l'éplucher avec le bec ; mais le tenant dans le bec, ils le secouaient souvent et le frappaient à plusieurs reprises contre les bâtons ou le fond de la cage, jusqu'à ce que le calice s'ouvrît et laissât paraître et sortir la graine. J'ai aussi remarqué qu'ils buvaient à peu près comme les gallinacés, et qu'ils prenaient grand plaisir à se baigner. Selon toute apparence, l'un de ceux que je faisais élever est mort de refroidissement, pour s'être trop baigné pendant l'hiver.

(1) Aldrovande, tome II, page 642.

Ces oiseaux vivent sept ou huit ans, et même plus, dans l'état de domesticité. Les sauvages ne se prennent point à la pipée, parce qu'ils n'accourent point à l'appeau, c'est-à-dire au cri de la chouette. Mais outre la ressource des ficelles engluées et des nasses dont j'ai parlé plus haut, on a trouvé le moyen d'en prendre des couvées entières à la fois, en attachant aux murailles, et sur les arbres où ils ont coutume de nicher, des pots de terre cuite, d'une forme commode, et que ces oiseaux préfèrent souvent aux trous d'arbres et de murailles pour y faire leur ponte (1). On en prend aussi beaucoup au lacet et à la pantière. En quelques endroits de l'Italie, on se sert de belettes apprivoisées pour les tirer de leurs nids, ou plutôt de leurs trous; car le grand art de l'homme est de se servir d'une espèce esclave pour étendre son empire sur les autres.

Les étourneaux ont une paupière interne, les narines à demi recouvertes par une membrane, les pieds d'un brun rougeâtre (2), le doigt extérieur uni à celui du milieu jusqu'à la première phalange, l'ongle postérieur plus fort qu'aucun autre, le gésier peu charnu, précédé d'une dilatation de l'œsophage, et contenant quelquefois de

(1) Olina, Uccelliera, page 18. Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, page 352.

(2) Je ne sais pourquoi Willughby a dit : *Tibiæ ad articulos usque plumosæ*. Ornithologia, pag. 145. Je n'ai rien vu de pareil dans tous les étourneaux qui m'ont passé sous les yeux.

petites pierres dans sa cavité; le tube in
long de vingt pouces d'un orifice à l'autr
sicule du fiel à l'ordinaire, les *cœcums* for
et plus près de l'anus qu'ils ne sont ordina
dans les oiseaux.

En disséquant un jeune étourneau de c
avaient été élevés chez moi, j'ai remarqué
matières contenues dans le gésier et les
étaient absolument noires, quoique cet oi
été nourri uniquement avec de la mie
et du lait: cela suppose une grande ab
de bile noire, et rend en même temps ra
l'amertume de la chair de ces oiseaux, e
sage qu'on a fait de leurs excréments dans
métiques.

Un étourneau peut apprendre à parler
remment français, allemand, latin, grec,
et à prononcer de suite des phrases un p
gues: son gosier souple se prête à toute
flexions, à tous les accents. Il articule franc
la lettre R (2), et soutient très-bien son
sansonnet, ou plutôt de *chansonnet*, par
ceur de son ramage acquis, beaucoup plu
ble que son ramage naturel (3).

(1) Habebant et Cæsares juvenes item sturnum, luscinias g
latino sermone dociles; prætereà meditantes in diem, et assidu
quentes longiore etiam contextu. Pline, lib. 10, cap. 42.

(2) Scaliger, Exercit.

(3) Sturnus pisitat ore, isitat, pisistrat. C'est ainsi que les
primaient le cri de l'étourneau. Voyez Autor Philomelæ, etc

Cet oiseau est fort répandu dans l'ancien continent: on le trouve en Suède, en Allemagne, en France, en Italie, dans l'île de Malte, au cap de Bonne-Espérance (1), et partout, à peu près le même; au lieu que les oiseaux d'Amérique, auxquels on a donné le nom d'étourneaux, forment des espèces assez multipliées, comme nous le verrons bientôt.

(1) Voyez Kolbe, tome III, page 159.

VARIÉTÉS DE L'ÉTC

QUOIQUE l'empreinte du moul
assez ferme dans l'espèce de
pour empêcher que ses races dive
à un certain point, formassent e
distinctes et séparées, elle n'a pu
dre absolument nulle la tendance
porte la nature à la variété, tend
nifeste ici d'une manière fort mar
trouve des étourneaux noirs (ce
d'autres tout blancs, d'autres
enfin d'autres gris, c'est-à-dire d
fondu dans le blanc.

Il faut remarquer que souvent
variétés dans les nids des étourn
en sorte qu'on ne peut les consid
des variétés individuelles, ou pu
res, que la nature semble produ
sur la superficie, qu'elle anéantit
ration pour les renouveler et les
mais qui, ne pouvant ni se perpé
jusqu'au type spécifique, ne peu
ment donner aucune atteinte à

unité. Telles sont les variétés suivantes dont parlent les auteurs.

I. L'étourneau blanc (1) d'Aldrovande (2), aux pieds couleur de chair, et au bec jaune rougeâtre, tel qu'il est dans nos étourneaux devenus vieux. Aldrovande remarque que celui-ci avait été pris avec des étourneaux ordinaires; et Rzaczinski assure que, dans un certain canton de la Pologne (3), on voyait souvent sortir du même nid un étourneau noir et un blanc. Willughby parle aussi de deux étourneaux de cette dernière couleur, qu'il avait vus dans le Cumberland.

II. L'étourneau noir et blanc (4). Je rapporte à cette variété, 1° l'étourneau à tête blanche d'Aldrovande (5): cet oiseau avait, en effet, la tête blanche ainsi que le bec, le cou, tout le dessous du corps, les couvertures des ailes et les deux pennes extérieures de la queue; les autres pennes de la queue et toutes celles des ailes étaient comme dans l'étourneau ordinaire : le blanc de la tête était relevé par deux petites taches noires, situées au-dessus des yeux, et le blanc du dessous du corps était varié par de petites taches bleuâtres; 2° l'étourneau-pie de Schwenckfeld, qui avait le sommet de la tête, la moitié du bec du

(1) Sturnus vulgaris, var. albus. L. 1825.

(2) Tome II, page 631.

(3) Prope Coronoviam.

(4) Sturnus vulgaris, var. leucocephalus, Linn L. 1825.

(5) Tome II, page 637.

côté de la base, le cou, les pennes des ailes et de la queue, noirs, et tout le reste blanc (1); 3° l'étourneau à tête noire, vu par Willughby (2), ayant tout le reste du corps blanc.

III. L'étourneau gris cendré (3) d'Aldrovande (4). Cet auteur est le seul qui en ait vu de cette couleur, laquelle n'est autre chose, comme nous l'avons dit, que le blanc fondu avec le noir. On conçoit aisément combien ces variétés peuvent être multipliées, soit par les différentes distributions du noir et du blanc, soit par les différentes nuances de gris, résultant des différentes proportions de ces couleurs fondues ensemble.

---

(1) Aviarium Silesiæ, pag. 353.

(2) Ornithologia, page 145.

(3) Sturnus vulgaris, var. cinereus, Linn.

(4) Pages 638 et 639.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A L'ÉTOURNEAU.

I.

L'ÉTOURNEAU DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE OU L'ÉTOURNEAU-PIE*

Sturnus contra, Linn. — *Sturnus Capensis*, Linn.

J'AI donné à cet oiseau d'Afrique le nom d'étourneau-pie, parce qu'il m'a paru avoir plus de rapports, quant à sa forme totale, avec notre étourneau qu'avec aucune autre espèce, et parce que le noir et le blanc, qui sont les seules couleurs de son plumage, y sont distribuées à peu près comme dans le plumage de la pie.

S'il n'avait pas le bec plus gros et plus long que notre étourneau d'Europe, on pourrait le regarder comme une de ses variétés, d'autant

* Voyez les planches enluminées, n° 280.

plus que notre étourneau se retrouve au cap de Bonne-Espérance : cette variété se rapporterait naturellement à celle dont j'ai fait mention ci-dessus, et où le noir et le blanc sont distribués par grandes taches. La plus remarquable et celle qui caractérise le plus la physionomie de cet oiseau ; c'est une tache blanche fort grande, de forme ronde, située de chaque côté de la tête, sur laquelle l'œil paraît placé presqu'en entier, et qui, se prolongeant en pointe par devant jusqu'à la base du bec, a par derrière une espèce d'appendice variée de noir qui descend le long du cou.

Cet oiseau est le même que l'étourneau noir et blanc des Indes d'Edwards, *planche* 187 ; que le *contra* de Bengale d'Albin, *tome* III, *planche* 21 ; que l'étourneau du cap de Bonne-Espérance de M. Brisson, *tome* II, *page* 446, et même que son neuvième troupiale, *tome* II, *page* 94. Il a avoué et rectifié ce double emploi, *page* 54 de son supplément, et il est en vérité bien excusable au milieu de ce chaos de descriptions incomplètes, de figures tronquées et d'indications équivoques qui embarrassent et surchargent l'histoire naturelle. Cela fait voir combien il est essentiel, lorsqu'on fait l'histoire d'un oiseau, de le reconnaître dans les diverses descriptions que les auteurs en ont faites, et d'indiquer les différents noms qu'on lui a donnés en différents temps et en différents lieux ; seul moyen d'éviter ou de rectifier la stérile multipiication des espèces purement nominales.

2.

L'ÉTOURNEAU DE LA LOUISIANE
OU
LE STOURNE.*

Sturnus ludovicianus, Linn.—*Cassicus alaudarius*, Daud. (1).

Ce mot de stourne est formé du latin *sturnus;* je l'ai appliqué à un oiseau d'Amérique, assez différent de notre étourneau pour mériter un nom distinct, mais qui a assez de rapports avec lui pour mériter un nom analogue. Il a le dessus du corps d'un gris varié de brun et le dessous du corps jaune. Les marques les plus distinctives de cet oiseau en fait de couleur sont, 1° une plaque noirâtre variée de gris, située au bas du cou, et se détachant très-bien du fond, qui, comme nous venons de le dire, est de couleur jaune; 2° trois bandes blanches qu'il a sur la tête, toutes les trois partant de la base du bec supérieur, et s'étendant jusqu'à l'*occiput:* l'une tient le sommet ou le milieu de la tête; les deux autres, qui sont parallèles à cette première, passent de chaque côté au-dessus des yeux. En général, cet oiseau se rapproche de notre étourneau d'Europe par les proportions relatives des ailes et de la queue, et en ce que ses couleurs sont disposées par petites

* Voyez les planches enluminées, n° 256.

(1) Sonnini reunit à cette espèce le merle à collier de Gueneau de Montbeillard et la grande alouette de Virginie de Catesby. L. 1825.

taches. Il a aussi la tête plate, mais son bec est plus allongé.

Un correspondant du Cabinet nous assure que la Louisiane est fort incommodée par des nuées d'étourneaux; ce qui indiquerait quelque conformité dans la manière de voler des étourneaux de la Louisiane avec celle de nos étourneaux d'Europe: mais il n'est pas bien sûr que le correspondant veuille parler de l'espèce dont il s'agit ici.

3.

LE TOLCANA.(1)

Sturnus obscurus, Linn.

La courte notice que Fernandez nous donne de cet oiseau est non seulement incomplète, mais elle est faite très-négligemment; car, après avoir dit que le tolcana est semblable à l'étourneau, pour la forme et pour la grosseur, il ajoute tout de suite qu'il est un peu plus petit: cependant c'est le seul auteur original qu'on puisse citer sur cet oiseau, et c'est d'après son témoignage que M. Brisson l'a rangé parmi les étourneaux. Il me semble néanmoins que ces deux auteurs caractérisent le genre de l'étourneau par des attributs très-différents: M. Brisson, par exemple, établit pour l'un

(1) Nom formé du nom mexicain *tolocatzanatl*, et qui signifie étourneau des roseaux, Fernandez, Historia Avium novæ Hispaniæ, cap. 36. C'est le troisième étourneau de M. Brisson, tome II, page 488.

de ses attributs caractéristiques le bec droit, obtus et convexe; et Fernandez, parlant d'un oiseau du genre du *tzanatl* ou étourneau (1), dit qu'il est court, épais et un peu courbé; et, dans un autre endroit (2), il rapporte un même oiseau, nommé *cacalototl*, au genre du corbeau (qui se nomme en effet *cacalotl* en Mexicain, *chap.* 184) et à celui de l'étourneau (3); en sorte que l'identité des noms employés par ces deux écrivains ne garantit nullement l'identité de l'espèce dénommée, et c'est ce qui m'a déterminé à conserver à l'oiseau de cet article son nom mexicain, sans assurer ni nier qu'il soit un étourneau.

Le tolcana se plaît, comme nos étourneaux d'Europe, dans les joncs et les plantes aquatiques. Sa tête est brune, et tout le reste de son plumage est noir. Cet oiseau n'a point de chant, mais seulement un cri; et il a cela de commun avec beaucoup d'autres oiseaux d'Amérique, qui sont en général plus recommandables par l'éclat de leurs couleurs que par l'agrément de leur ramage.

(1) Fernandez, chap. 37.

(2) Ibidem, chap. 132.

(3) Cacalotototl seu avis corvina ad sturnorum tzanatlve genus videtur pertinere.

Cet oiseau a, selon Fernandez, le plumage noir tirant au bleu, le bec tout-à-fait noir, l'iris orangée, la queue longue, la chair mauvaise à manger et point de chant. Il se plaît dans les pays tempérés et les pays chauds. Il est difficile, d'après cette notice tronquée, de dire si l'oiseau dont il s'agit est un corbeau ou un étourneau.

4.

LE CACASTOL. (1)

Sturnus Mexicanus, Linn. (2).

Je ne mets cet oiseau étranger à la suite de l'étourneau, que sur la foi très-suspecte de Fernandez, et aussi d'après l'un de ses noms mexicains qui indique quelque analogie avec l'étourneau. D'ailleurs, je ne vois pas trop à quel autre oiseau d'Europe on pourrait le rapporter. M. Brisson, qui a voulu en faire un cottinga (3), a été obligé, pour l'y amener, de retrancher de la description de Fernandez, déja trop courte, les mots qui indiquaient la forme allongée et pointue du bec; cette forme de bec étant en effet plus de l'étourneau que du cottinga. Outre cela, le cacastol est à peu près de la grosseur de l'étourneau; il a la tête petite comme lui, et n'est pas un meilleur manger; enfin, il se tient dans les pays tempérés et les pays chauds. Il est vrai qu'il chante mal; mais nous avons vu que le ramage naturel de l'étourneau d'Europe n'était pas fort agréable, et

(1) Nom formé du nom mexicain *caxcaxtototl*. Fernandez, chap. 158. On lui donne encore, dans la nouvelle Espagne, le nom de *hueitzanatl*; et nous avons vu que le mot mexicain *tzanatl* répondait à notre mot étourneau.

(2) Daudin pense que cet oiseau forme une espèce voisine de son quiscale de la Jamaïque ou pie de la Jamaïque de Buffon. Cette espèce, ainsi que la précédente, sont très-voisines des troupiales. L. 1825.

(3) Brisson, tome II, page 347.

il est à présumer que s'il passait en Amérique, où presque tous les oiseaux chantent mal, il chanterait bientôt tout aussi mal, par la facilité qu'il a d'apprendre, c'est-à-dire d'imiter le chant d'autrui.

5.

LE PIMALOT.(1)

Le bec large de cet oiseau pourrait faire douter qu'il appartînt au genre de l'étourneau : mais, s'il était vrai, comme le dit Fernandez, qu'il eût la nature et les mœurs des autres étourneaux, on ne pourrait s'empêcher de le regarder comme une espèce analogue, d'autant plus qu'il se tient ordinairement sur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe se plaît dans les roseaux comme nous avons vu. Le pimalot est un peu plus gros.

6.

L'ÉTOURNEAU DES TERRES MAGELLANIQUES OU LE BLANCHE-RAIE.*

Sturnus militaris, Linn.

Je donne à cette espèce nouvelle, apportée par M. de Bougainville, le nom de blanche-raie, à

(1) Mot formé du nom mexicain de cet oiseau *pitzmalotl.*

* Voyez les planches enluminées, n° 113.

cause d'une longue raie blanche qui, de chaque côté, prenant naissance près de la commissure des deux pièces du bec, semble passer par dessous l'œil, puis reparaît au-delà pour descendre le long du cou. Cette raie blanche fait d'autant plus d'effet, qu'elle est environnée au-dessus et au-dessous de couleurs très-rembrunies : ces couleurs sombres dominent sur la partie supérieure du corps ; seulement les pennes des ailes et leurs couvertures sont bordées de fauve. La queue est d'un noir décidé, fourchue de plus, et ne s'étend pas beaucoup au-delà des ailes, qui sont fort longues. Le dessous du corps, y compris la gorge, est d'un beau rouge cramoisi, moucheté de noir sur les côtés ; la partie antérieure de l'aile est du même cramoisi sans mouchetures ; et cette couleur se retrouve encore autour des yeux et dans l'espace qui est entre l'œil et le bec. Ce bec, quoique obtus, comme celui des étourneaux, et moins pointu que celui des troupiales, m'a paru cependant, à tout prendre, avoir plus de rapport avec celui des troupiales ; et, si l'on ajoute à cela, que le blanche-raie a beaucoup de la physionomie de ces derniers, on ne fera pas difficulté de le regarder comme faisant la nuance entre ces deux espèces, qui d'ailleurs ont beaucoup de rapports entre elles.

LES TROUPIALES.

Ces oiseaux ont, comme je viens de dire, beaucoup de rapports avec nos étourneaux d'Europe ; et ce qui le prouve, c'est que souvent le peuple et les naturalistes ont confondu ces deux genres, et ont donné le nom d'étourneau à plus d'un troupiale : ceux-ci pourraient donc être regardés, à bien des égards, comme les représentants de nos étourneaux en Amérique, concurremment avec les étourneaux américains dont je viens de parler ; quoique cependant ils aient des habitudes très-différentes, ne fût-ce que dans la manière de construire leurs nids.

Le nouveau continent est la vraie patrie, la patrie originaire des troupiales et de tous les autres oiseaux qu'on a rapportés à ce genre, tels que les cassiques, les baltimores et les carouges ; et, si l'on en cite quelques-uns, soi-disant de l'ancien continent, c'est parce qu'ils y avaient été transportés originairement d'Amérique : tels sont probablement le troupiale du Sénégal, appelé *cap-more*, et représenté dans nos planches enluminées, à deux âges différents, sous les nos 375 et 376 (1) ;

(1) Oriolus textor, Linn.



Oudart del. Lithog: de C. Motte Meunier direxit.

1. Le Troupiale 2. L'Etourneau

le carouge du cap de Bonne-Espérance, *planche* 607 (1), et tous les prétendus troupiales de Madras auxquels on a donné ce nom sans les avoir bien connus.

Je retrancherai donc du genre des troupiales, 1° les quatre espèces venant de Madras, et que M. Brisson a empruntées de M. Ray (2), parce que la raison du climat ne permet pas de les regarder comme de vrais troupiales; que d'ailleurs je ne vois rien de caractéristique dans les descriptions originales, et que les figures des oiseaux décrits sont trop négligées pour qu'on puisse en tirer des marques distinctives qui les constituent troupiales plutôt que pies, geais, merles, loriots, gobe-mouches, etc. Un habile ornithologiste (M. Edwards) croit que le geai jaune et le geai-bouffe de Petiver, dont M. Brisson a fait son sixième et son quatrième troupiale, ne sont autre chose que le loriot mâle et sa femelle (3); que le geai bigarré de Madras, du même Petiver, dont M. Brisson a fait son cinquième troupiale, est son étourneau jaune des Indes (4); et enfin, que le troupiale huppé de Madras, dont M. Brisson a fait sa septième espèce (5), est le même oiseau que le gobe-

(1) Oriolus Capensis, Linn.

(2) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome II, pag. 90 et suiv.; et le Synopsis avium de Ray, pag. 194 et suiv.

(3) Voyez les Oiseaux d'Edwards, planche 185.

(4) Ibidem, planche 186.

(5) Ornithologie, tome II, page 92.

mouche huppé du cap de Bonne-Espérance du même M. Brisson (1).

2° Je retrancherai le troupiale de Bengale, qui est le neuvième de M. Brisson (2), puisque cet auteur s'est aperçu lui-même que c'était sa seconde espèce d'étourneau.

3° Je retrancherai encore le troupiale à queue fourchue, qui est le seizième de M. Brisson (3), et la grive noire de Séba (4): tout ce qu'en dit ce dernier, c'est qu'il surpasse de beaucoup la grive en grosseur; que son plumage est noir; qu'il a le bec jaune, le dessous de la queue blanc, le dessus, ainsi que le dos, comme voilé par une légère teinte de bleu, et une queue longue, large et fourchue; enfin, qu'à la différence près dans la forme de la queue et dans la grosseur du corps, il avait beaucoup de rapport à notre grive d'Europe: or, je ne vois rien dans tout cela qui ressemble à un troupiale; et la figure donnée par Séba, et que M. Brisson trouve très-mauvaise, ne ressemble pas plus à un troupiale qu'à une grive.

---

(1) Ornithologie, page 418, le mâle; et 414, la femelle: il ajoute que, si les deux longues pennes de la queue manquaient dans ces deux individus, c'est ou parce qu'elles n'étaient pas encore venues, ou parce que la mue ou quelque autre accident les avait fait tomber. Voyez Edwards, planche 325.

(2) Tome II, page 94.

(3) Ibidem, pag. 105.

(4) Tome I, page 102.

4° Je retrancherai le carouge bleu de Madras (1), parce que, d'une part, il m'est fort suspect à raison du climat; que, de l'autre, la figure ni la description de M. Ray, n'ont absolument rien qui caractérise un carouge, et que même il n'en a pas le plumage : il a, selon cet auteur, la tête, la queue et les ailes de couleur bleue, mais la queue d'une teinte plus claire : le reste du plumage est noir ou cendré, excepté cependant le bec et les pieds qui sont roussâtres.

5° Enfin, je retrancherai le troupiale des Indes (2), non seulement à cause de la différence de climat, mais encore pour d'autres raisons tout aussi fortes qui me l'ont fait placer ci-dessus entre les rolliers et les oiseaux de paradis.

Au reste, quoiqu'on ait réuni dans un même genre avec les troupiales, comme je l'ai dit plus haut, les cassiques, les baltimores et les carouges, il ne faut pas croire que ces divers oiseaux n'aient pas des différences, et même assez caractérisées pour constituer de petits genres subordonnés, puisqu'ils en ont eu assez pour qu'on leur donnât des noms différents. En général, je suis en état d'assurer, d'après la comparaison faite d'un assez grand nombre de ces oiseaux, que les cassiques ont le bec plus fort, ensuite les troupiales, puis

(1) M. Brisson, tome II, p. 125. M. Ray lui donne, d'après Petiver, le nom de petit geai bleu, petite pie de Madras; en langue du pays, *peach caye*. Voyez Synopsis avium, pag. 195.

(2) Brisson, tome VI, page 37.

les carouges. A l'égard des baltimores, ils ont le bec non seulement plus petit que tous les autres, mais encore plus droit et d'une forme particulière, comme nous le verrons plus bas. Ils paraissent d'ailleurs avoir d'autres mœurs et d'autres allures; ce qui suffit, ce me semble, pour m'autoriser à leur conserver leurs noms particuliers, et à traiter à part chacune de ces familles étrangères.

Les caractères communs que leur assigne M. Brisson, ce sont les narines découvertes et le bec en cône allongé, droit et très-pointu. J'ai aussi remarqué que la base du bec supérieur se prolonge sur le crâne, en sorte que le toupet, au lieu de faire la pointe, fait au contraire un angle rentrant assez considérable; disposition qui se retrouve à la vérité dans quelques autres espèces, mais qui est plus marquée dans celles-ci.

LE TROUPIALE.*(1)

Oriolus icterus, Linn.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'extérieur de cet oiseau, c'est son long bec pointu, les plumes étroites de sa gorge, et la grande variété de son plumage : on n'y compte cependant que trois couleurs, le jaune orangé, le noir et le blanc; mais ces couleurs semblent se multiplier par leurs interruptions réciproques et par l'art de leur distribution : le noir est répandu sur la tête, la partie antérieure du cou, le milieu du dos, la queue et les ailes; le jaune orangé occupe les intervalles et tout le dessous du corps; il reparaît encore dans l'iris (2) et sur la partie antérieure des ailes : le noir qui règne sur le reste, est interrompu par

* Voyez les planches enluminées, n° 532.

(1) C'est le troupiale de M. Brisson, tome II, page 86. Il le nomme en latin, *icterus* (l'un des noms latins du loriot, et qui ne peut convenir aux troupiales noirs); d'autres, *pica*, *cissa*, *picus*, *turdus*, *xanthornus*, *coracias*; les sauvages du Brésil, *guira tangeima*; ceux de la Guyane, *yapou*; nos colons, *cul-jaune*; les Anglais lui ont donné dans leur langue une partie des noms ci-dessus; Albin, celui d'*oiseau de Banana*.

(2) Albin ajoute que l'œil est entouré d'une large bande de bleu; mais il est le seul qui l'ait vue : c'est apparemment une variété accidentelle.

deux taches blanches oblongues, dont l'une est située à l'endroit des couvertures de ces même ailes, et l'autre à l'endroit de leurs pennes moyennes.

Les pieds et les ongles sont tantôt noirs et tantôt plombés : le bec ne paraît pas non plus avoir de couleur constante ; car il a été observé gris blanc dans les uns (1), brun cendré dessus et bleu dessous dans les autres (2) ; et enfin, dans d'autres, noir dessus et brun dessous (3).

Cet oiseau, qui a neuf à dix pouces de longueur de la pointe du bec au bout de la queue, en a quatorze d'envergure, et la tête fort petite, selon Marcgrave. Il se trouve répandu depuis la Caroline jusqu'au Brésil, et dans les îles Caraïbes. Il a la grosseur du merle : il sautille comme la pie et a beaucoup de ses allures, suivant M. Sloane ; il en a même le cri, selon Marcgrave : mais Albin assure qu'il ressemble, dans toutes ses actions, à l'étourneau, et il ajoute qu'on en voit quelquefois quatre ou cinq s'associer pour donner la chasse à un autre oiseau plus gros ; et que, lorsqu'ils l'ont tué, ils dévorent leur proie avec ordre, chacun mangeant à son rang ; cependant M. Sloane, qui est un auteur digne de foi, dit que les troupiales vivent d'insectes. Au reste, cela n'est pas absolument contradictoire ; car, tout animal qui se nourrit d'autres animaux vivants, quoique très-

(1) Brisson, Ornithologie, tome II, page 88.

(2) Albin, tome II, page 27.

(3) Sloane, Jamaïca ; et Marcgrave, Hist. Brasil., page 192.

petits, est un animal de proie, et en dévorera à coup sûr de plus grands, s'il trouve l'occasion de le faire avec sûreté; par exemple, en s'associant comme les troupiales d'Albin.

Ces oiseaux doivent avoir des mœurs très-sociales, puisque l'amour, qui divise tant d'autres sociétés, semble au contraire resserrer les liens de la leur : bien loin de se séparer deux à deux pour s'apparier et remplir, sans témoin, les vues de la nature sur la multiplication de l'espèce, on en voit quelquefois un très-grand nombre de paires sur un seul arbre, et presque toujours sur un arbre fort élevé et voisin des habitations, construisant leurs nids, pondant leurs œufs, les couvant et soignant leur famille naissante.

Ces nids sont de forme cylindrique, suspendus à l'extrémité des hautes branches, et flottants librement dans l'air; en sorte que les petits nouvellement éclos y sont bercés continuellement. Mais des gens qui se croient bien au fait des intentions des oiseaux assurent que c'est par une sage défiance que les père et mère suspendent ainsi leur nid, et pour mettre la couvée en sûreté contre certains animaux terrestres, et surtout contre les serpens.

On met encore sur la liste des vertus du troupiale la docilité, c'est-à-dire la disposition naturelle à subir l'esclavage domestique; disposition qui se rencontre presque toujours avec les mœurs sociales.

L'ACOLCHI DE SEBA.[1]

Oriolus novæ Hispaniæ, Linn.

SEBA a pris ce nom dans Fernandez (2), et l'ayant appliqué arbitrairement, selon son usage, à un oiseau tout différent de celui dont parle cet auteur, au moins quant au plumage, il a encore appliqué à ce même oiseau ce qu'a dit Fernandez du véritable acolchi, savoir, que les Espagnols l'appellent *tordo*, c'est-à-dire étourneau.

Ce faux acolchi de Seba a un long bec jaune, sortant d'une tête toute noire, la gorge de cette dernière couleur; la queue noirâtre, ainsi que les ailes : celles-ci ont pour ornement de petites plumes couleur d'or, qui font un bon effet sur ce fond rembruni.

Seba donne son acolchi pour un oiseau d'Amérique; et j'ignore pourquoi M. Brisson, qui ne cite d'autre autorité que celle de Seba, ajoute qu'on le trouve surtout au Mexique (3). Il est vrai que le mot acolchi est mexicain; mais on ne peut assurer la même chose de l'oiseau auquel Seba a trouvé bon de l'appliquer.

(1) Le vrai nom est *acolchichi*, que j'ai raccourci pour le rendre d'une prononciation moins désagréable. Voyez Seba, tome I, page 90; et planche 55, fig. 4.

(2) De Avibus novæ Hispaniæ, cap. 4, pag. 14.

(3) Voyez son Ornithologie, tome II, page 88. Il lui a donné, en conséquence, le nom de *troupiale du Mexique*.

L'ARC-EN-QUEUE.[1]

Oriolus annulatus, Linn.

FERNANDEZ donne le nom d'*oziniscan* (2) à deux oiseaux qui ne se ressemblent point du tout (3); et Seba a pris la licence d'appliquer ce même nom à un troisième oiseau qui diffère entièrement des deux autres (4), excepté pour la grosseur; car ils sont dits tous trois avoir la grosseur d'un pigeon.

Ce troisième *oziniscan*, c'est l'arc-en-queue dont il s'agit dans cet article. Je le nomme ainsi à cause d'un arc ou croissant noir qui paraît et se dessine très-bien sur la queue lorsqu'elle est épanouie, d'autant qu'elle est d'une belle couleur jaune, ainsi que le bec et le corps entier, tant dessus que dessous; la tête et le cou sont noirs, et les ailes de la même couleur, avec une légère teinte de jaune.

J'oubliais de dire que le croissant de la queue

(1) C'est le troupiale à queue annelée de Brisson.

(2) Tome II, page 89. La véritable orthographe sauvage ou brasilienne de ce mot, est *Otzinitzcan*.

(3) De avibus novæ Hispaniæ, cap. 86 et 156.

(4) Seba, tome I, page 97, planche 61, fig.3.

a sa concavité tournée du côté du corps de l'oiseau.

Seba ajoute qu'il a reçu d'Amérique plusieurs de ces oiseaux, et qu'ils passent dans le pays pour des espèces d'oiseaux de proie; peut-être ont-ils les mêmes habitudes que notre premier troupiale : d'ailleurs, la figure que donne Seba présente un bec un peu crochu vers la pointe.

LE JAPACANI.(1)

Oriolus Japacani, Linn. — *Oriolus Brasiliensis*, Linn. (2).

Je sais que M. Sloane a cru que son *petit gobe-mouche jaune et brun* (3) était le même que le japacani de Marcgrave. Cependant, indépendamment des différences de plumage, le japacani est huit fois plus gros, masse pour masse, toutes ses dimensions étant doubles de celles de l'oiseau de M. Sloane; car celui-ci n'a que quatre pouces de longueur et sept pouces de vol, tandis que, selon Marcgrave, le japacani est de la grosseur du bemtère, et le bemtère de celle de l'étourneau (4): or, l'étourneau a plus de huit pouces de longueur et plus de quatorze pouces de vol. Il est difficile de rapporter à la même espèce deux oiseaux, et sur-

(1) C'est le nom brasilien de cet oiseau. Marcgrave, Hist. Brasil. page 212; je n'y change rien parce qu'il peut être prononcé par un gosier européen. M. Klein lui a donné le non de *rossignol jaune et brun*. Ordo avium, page 75, n° 13. En allemand, *gell-braun-grasmuke*.

(2) Latham, et, d'après lui, plusieurs naturalistes, ont décrit cet oiseau sous deux noms différents. L. 1825.

(3) Natural History of Jamaïca, page 309, n° 43.

(4) Hist. Brasiliæ, pag. 216.

tout deux oiseaux sauvages de tailles si différentes.

Le japacani a le bec noir, long, pointu, un peu courbé; la tête noirâtre; l'iris couleur d'or; la partie postérieure du cou, le dos, les ailes et le croupion variés de noir et de brun clair; la queue noirâtre par dessus, marquée de blanc par dessous; la poitrine, le ventre, les jambes, variés de jaune et de blanc, avec des lignes transversales de couleur noirâtre; les pieds bruns, les ongles noirs et pointus (1).

Le petit oiséau de M. Sloane a le bec rond, presque droit, long d'un demi-pouce; la tête et le dos d'un brun clair avec quelques taches noires; la queue longue de dix-huit lignes et de couleur brune, ainsi que les ailes, qui ont un peu de blanc à leur extrémité; le tour des yeux, la gorge, les côtés du cou et les couvertures de la queue, jaunes; la poitrine de même couleur, mais avec des marques brunes; le ventre blanc; les pieds bruns, longs de quinze lignes, et du jaune dans les doigts.

Cet oiseau est commun aux environs de San-Jago, capitale de la Jamaïque : il se tient ordinairement dans les buissons. Son estomac est très-musculeux, et doublé, comme sont tous les gésiers, d'une membrane mince, insensible et sans adhérence. M. Sloane n'a rien trouvé dans le gésier de l'individu qu'il a disséqué; mais il a ob-

---

(1) Voyez Marcgrave, loco citato.

servé que ses intestins faisaient un grand nombre de circonvolutions.

Le même auteur fait mention d'une variété d'espèce qui ne diffère de son petit oiseau qu'en ce qu'elle a moins de jaune dans son plumage.

Cet oiseau sera, si l'on veut, un troupiale, à cause de la forme de son bec; mais ce sera certainement un troupiale autre que le japacani.

LE XOCHITOL ET LE COSTOTOL.

Oriolus Costotol, Linn.

M. Brisson fait sa dixième espèce ou son *troupiale de la nouvelle Espagne* (1) du *xochitol* de Fernandez, *chapitre* 122, que celui-ci dit n'être autre chose que le *costotol* adulte. Or, il fait mention de deux costotols, l'un au *chapitre* 28, l'autre au *chapitre* 143, et tous deux se ressemblent assez; mais, s'ils différaient à un certain point, il faudrait nécessairement appliquer ce que dit ici Fernandez au costotol du *chapitre* 28, puisque c'est au *chapitre* 122 qu'il en parle comme d'un oiseau dont il a déja été question, et que l'autre costotol est, comme nous l'avons dit, du *chapitre* 143.

Maintenant, si l'on compare la description du xochitol du *chapitre* 122 à celle du costotol du *chapitre* 28, on y trouvera des contradictions qui ne seront pas faciles à concilier : en effet, comment le costotol, qui, étant déjà assez formé pour avoir son chant, n'est alors que de la grosseur d'un serin de Canarie, peut-il parvenir dans la suite à celle de l'étourneau? Comment cet oiseau,

(1) Ornithologie, tome II, page 95.

qui, étant encore jeune, ou, si l'on veut, n'étant encore que costotol, a le ramage agréable du chardonneret, peut-il, étant devenu xochitol, n'avoir plus que le cri rebutant de la pie? Sans parler de la grande et trop grande différence qui se trouve entre les plumages; car le costotol a la tête et le dessous du corps jaunes, et le xochitol du *chapitre* 122 a ces mêmes parties noires; celui-là a les ailes jaunes, terminées de noir; celui-ci les a variées de noir et de blanc par dessus et cendrées par dessous, sans une seule plume jaune.

Or, toutes ces contradictions s'évanouissent, si au xochitol du *chapitre* 122 on substitue le xochitol ou l'oiseau fleuri du *chapitre* 125. Les grosseurs se rapprochent, puisqu'il n'est que de celle d'un moineau; il a le ramage agréable comme le costotol; le jaune de celui-ci se trouve mêlé avec les autres couleurs qui varient le plumage de celui-là; ils sont tous deux un bon manger, et de plus, le xochitol présente deux traits de conformité avec les troupiales, car il vit comme eux d'insectes et de graines, et il suspend son nid à l'extrémité des petites branches. La seule différence qu'on peut remarquer entre le xochitol du *chapitre* 125 et le costotol, c'est que celui-ci se trouve dans les pays chauds, au lieu que l'autre habite indifféremment tous les climats: mais n'est-il pas naturel de penser que les xochitols viennent nicher dans les pays chauds, où par conséquent leurs petits, c'est-à-dire les jeunes costotols, res-

tent jusqu'à ce qu'étant devenus plus grands, c'est-à-dire xochitols, ils soient en état de suivre leurs père et mère dans des pays plus froids? Le costotol a le plumage jaune avec le bout des ailes noir, comme j'ai dit; et le xochitol du *chapitre* 125 a le plumage varié de jaune pâle, de brun, de blanc et de noirâtre.

Il est vrai que M. Brisson a fait de ce dernier son premier carouge : mais comme il suspend son nid précisément à la manière des troupiales, c'est une raison décisive de le ranger avec ceux-ci, sauf à faire un autre troupiale du xochitol du *chapitre* 122 de Fernandez, lequel a la grosseur de l'étourneau, la poitrine, le ventre et la queue couleur de safran, variée d'un peu de noir; les ailes variées de noir et de blanc par dessus et cendrées par dessous; la tête et le reste du corps noirs, le chant de la pie, et la chair bonne à manger.

C'est, ce me semble, tout ce qu'on peut dire d'oiseaux si peu connus et si imparfaitement décrits.

LE TOCOLIN.[1]

Oriolus griseus, Linn.

FERNANDEZ regardait cet oiseau comme un pic, à cause de son bec long et pointu : mais ce caractère convient aussi aux troupiales, et je ne vois d'ailleurs, dans la description de Fernandez, aucun des autres caractères des pics ; je le laisserai donc avec les troupiales où l'a mis M. Brisson.

Il est de la grosseur de l'étourneau ; il se tient dans les bois, et niche sur les arbres ; son plumage est agréablement varié de jaune et de noir, excepté le dos, le ventre et les pieds, qui sont cendrés.

Le tocolin n'a point de ramage ; mais sa chair est un bon manger : on le trouve au Mexique.

(1) Son vrai nom c'est l'*ococolin*, Fernandez, pag. 54, cap. 211 ; mais comme j'ai déja appliqué ce nom à un autre oiseau (tome III, page 99), je l'ai changé ici en ajoutant la première lettre du mot *troupiale*. C'est le *troupiale gris* de M. Brisson, tome II, page 96.

LE COMMANDEUR.* (1)

Oriolus Phœniceus, Linn.

C'est ici le véritable acolchi de Fernandez (2); il doit son nom de commandeur à la belle marque rouge qu'il a sur la partie antérieure de l'aile, et qui semble avoir quelque rapport avec la marque d'un ordre de chevalerie : elle fait ici d'autant plus d'effet, qu'elle se trouve comme jetée sur un fond d'un noir brillant et lustré ; car le noir est la couleur générale, non seulement du plumage, mais du bec, des pieds et des ongles : il y a cependant de légères exceptions à faire ; l'iris des yeux est blanche, et la base du bec est bordée d'un cercle rouge fort étroit ; le bec est aussi quelquefois plutôt brun que noir, suivant Albin. Au reste, la vraie couleur de la marque des ailes n'est pas un rouge décidé, selon Fernandez, mais un rouge

* Voyez les planches enluminées, n° 402.

(1) On lui a donné presque dans toutes les langues le nom d'*étourneau rouge-ailes ;* M. Brisson l'appelle *troupiale à ailes rouges*, tome II, page 97. En latin, *icterus pterophœnicæus*, *avis rubeorum humerorum ;* en anglais, *red-winged-starling ;* en espagnol, *commendadoza ;* en mexicain, *acolchichi.*

(2) Historia avium novæ Hispaniæ, cap. 4.



P. Oudart del.t   Lith. de C. Motte.

1. le Troupiale commandeur. 2. le Baltimore.

affaibli par une teinte de roux, qui prévaut avec le temps, et devient à la fin la couleur dominante de cette tache : quelquefois même ces deux couleurs se séparent de manière que le rouge occupe la partie antérieure et la plus élevée de la tache, et le jaune la partie postérieure et la plus basse (1). Mais cela est-il vrai de tous les individus, et n'aura-t-on pas attribué à l'espèce entière ce qui ne convient qu'aux femelles? On sait qu'en effet dans celles-ci la marque des ailes est d'un rouge moins vif : outre cela, le noir de leur plumage est mêlé de gris (2), et elles sont aussi plus petites.

Le commandeur est à peu près de la grosseur et de la forme de l'étourneau : il a environ huit à neuf pouces de longueur de la pointe du bec au bout de la queue, et treize à quatorze pouces de vol; il pèse trois onces et demie.

Ces oiseaux sont répandus dans les pays froids comme dans les pays chauds; on les trouve dans la Virginie, la Caroline, la Louisiane, le Mexique, etc. Ils sont propres et particuliers au Nouveau-Monde, quoiqu'on en ait tué un dans les environs de Londres; mais c'était sans doute un oiseau privé qui s'était échappé de sa prison. Ils se privent en effet très-facilement, apprennent à parler et se plaisent à chanter et à jouer, soit

(1) Albin, tome I, page 33.

(2) Brisson, tome II, page 98.

qu'on les tienne en cage, soit qu'on les laisse courir dans la maison; car ce sont des oiseaux très-familiers et fort actifs.

L'estomac de celui qui fut tué près de Londres ayant été ouvert, on y trouva des débris de scarabés, de cerfs-volants, et de ces petits vers qui s'engendrent dans les chairs; cependant leur nourriture de préférence en Amérique, c'est le froment, le maïs, etc., et ils en consomment beaucoup. Ces redoutables consommateurs vont ordinairement par troupes nombreuses; et, se joignant, comme font nos étourneaux d'Europe, à d'autres oiseaux non moins nombreux et non moins destructeurs, tels que les pies de la Jamaïque, malheur aux moissons, aux terres nouvellement ensemencées sur lesquelles tombent ces essaims affamés! mais ils ne font nulle part tant de dommages que dans les pays chauds et sur les côtes de la mer.

Quand on tire sur ces volées combinées, il tombe ordinairement des oiseaux de plusieurs espèces; et, avant qu'on ait rechargé, il en revient autant qu'auparavant.

Catesby assure qu'ils font leur ponte dans la Caroline et la Virginie, toujours parmi les joncs Ils savent en entrelasser les pointes pour faire une espèce de comble ou d'abri sous lequel ils établissent leur nid à une hauteur si juste et si bien mesurée, qu'il se trouve toujours au-dessus des marées les plus hautes. Cette construction de nid est bien différente de celle de notre premier troupiale, et

annonce un instinct, une organisation et par conséquent une espèce différente.

Fernandez prétend qu'ils nichent sur les arbres, à portée des lieux habités. Cette espèce aurait-elle des usages différents, selon les différents pays où elle se trouve ?

Les commandeurs ne paraissent à la Louisiane que l'hiver, mais en si grand nombre, qu'on en prend quelquefois trois cents d'un seul coup de filet. On se sert pour cette chasse d'un filet de soie très-long et très-étroit, en deux parties comme le filet d'alouette. « Lorsqu'on veut le tendre, dit « M. Lepage Duprats, on va nettoyer un endroit « près du bois ; on fait une espèce de sentier dont « la terre soit bien battue, bien unie ; on tend les « deux parties du filet des deux côtés du sentier, « sur lequel on fait une traînée de riz ou d'autre « graine, et l'on va de là se mettre en embuscade « derrière une broussaille où répond la corde du « tirage : quand les volées de commandeurs pas« sent au-dessus, leur vue perçante découvre « l'appât : fondre dessus et se trouver pris n'est « l'affaire que d'un instant : on est contraint de « les assommer, sans quoi il serait impossible « d'en ramasser un si grand nombre (1). » Au reste, on ne leur fait la guerre que comme à des oiseaux nuisibles : car, quoiqu'ils prennent quelquefois beaucoup de graisse, dans aucun cas leur

---

(1) Lepage Duprats, Histoire de la Louisiane, tome II, page 134.

chair n'est un bon manger ; nouveau trait de conformité avec nos étourneaux d'Europe.

J'ai vu chez M. l'abbé Aubri une variété de cette espèce, qui avait la tête et le haut du cou d'un fauve clair : tout le reste du plumage était à l'ordinaire. Cette première variété semble indiquer que l'oiseau représenté dans nos planches enluminées, n° 343, sous le nom de *carouge de Cayenne*, en est une seconde, laquelle ne diffère de la première que par la privation des marques rouges des ailes ; car elle a tout le reste du plumage de même : à peu près même grosseur, mêmes proportions ; et la différence des climats n'est pas si grande qu'on ne puisse aisément supposer que le même oiseau peut s'habituer également dans tous les deux.

Il ne faut que jeter un coup d'œil de comparaison sur les planches enluminées, n° 402 (1) et n° 236 (2), *fig.* 2, pour se persuader que l'oiseau représenté dans cette dernière, sous le nom de *troupiale de Cayenne*, n'est qu'une seconde variété de l'espèce représentée, n° 402, sous le nom de *troupiale à ailes rouges de la Louisiane*, qui est notre commandeur : c'est à peu près la même grosseur, la même forme, les mêmes proportions, les mêmes couleurs distribuées de même, excepté que, dans le n° 236, le rouge colore non

(1) Oriolus Phæniceus, Linn.

(2) Oriolus Americanus, Linn.

seulement la partie antérieure des ailes, mais la gorge, le devant du cou, une partie du ventre et même l'iris.

Si l'on compare ensuite cet oiseau du n° 236 avec celui représenté n° 536 (1), sous le nom de *troupiale de la Guiane* (2), on jugera tout aussi sûrement que le dernier est une variété d'âge ou de sexe du premier, dont il ne diffère que comme la femelle troupiale diffère du mâle, c'est-à-dire par des couleurs plus faibles; toutes ses plumes rouges sont bordées de blanc, et les noires, ou plutôt les noirâtres, sont bordées de gris clair, en sorte que le contour de chaque plume se dessine très-nettement, et que l'oiseau paraît comme s'il était couvert d'écailles : c'est d'ailleurs la même distribution de couleurs, même grosseur, même climat, etc. Il est impossible de trouver des rapports aussi détaillés entre deux oiseaux d'espèces différentes.

J'ai appris que ceux-ci fréquentaient ordinairement les savanes dans l'île de Cayenne, qu'ils se tenaient volontiers sur les arbustes, et que quelques-uns leur donnaient le nom de *cardinal*.

---

(1) **Oriolus Guianensis, Linn.**

(2) **Voyez Brisson, tome II, page 107.**

LE TROUPIALE NOIR. *(1)

Oriolus niger, Linn.

Le plumage noir de cet oiseau lui a valu les noms de corneille, de merle et de choucas : cependant il n'est pas aussi profondément noir, d'un noir aussi uniforme qu'on l'a dit; car, à certains jours, ce noir paraît changeant, et jette des reflets verdâtres, principalement sur la tête et sur la partie supérieure du corps, de la queue et des ailes.

Ce troupiale est environ de la grosseur du merle, ayant dix pouces de longueur (2) et quinze à seize pouces de vol : les ailes, dans leur état de repos, vont à la moitié de la queue qui a quatre pouces et demi de long, est étagée et composée de douze pennes. Le bec a plus d'un pouce, et le doigt du milieu est plus long que le pied ou plutôt que le tarse.

Cet oiseau se plaît à Saint-Domingue, et il est fort commun en certains endroits de la Jamaïque, particulièrement entre Spanish-town et Passage-fort. Il a l'estomac musculeux, et on le trouve ordinairement rempli de débris de scarabées et d'autres insectes.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 534.

(1) On a appelé cet oiseau, *Cornix parva profundè nigra*, Klein; *Monedula tota nigra*, Sloane, Nat. History of Jamaïca, page 299, n° 14; en anglais, *small-black-bird*. C'est le *troupiale noir* de M. Brisson, tome II, pag. 103.

(2) J'entends toujours la longueur prise de la pointe du bec au bout de la queue.

LE PETIT TROUPIALE NOIR.

Oriolus minor, Linn.

J'AI vu un autre troupiale noir venant d'Amérique, mais beaucoup plus petit, plus petit même que le mauvis; il n'avait que six à sept pouces de longueur; et sa queue, qui était carrée, n'avait que deux pouces six lignes ; elle débordait les ailes d'un pouce.

Le plumage était tout noir sans exception; mais ce noir était plus lustré, et rendait des reflets bleuâtres sur la tête et les parties environnantes. On dit que cet oiseau s'apprivoise aisément, et qu'il s'accoutume à vivre familièrement dans la maison.

L'oiseau représenté, n° 606, *fig.* 1 *de nos planches enluminées*, est vraisemblablement la femelle de ce petit troupiale; car il est partout de couleur noire ou noirâtre, excepté sur la tête et le cou, qui sont d'une teinte plus claire, ou, si l'on veut, plus faible, comme cela a lieu dans toutes les femelles d'oiseau. On retrouve encore dans le plumage de celle-ci les reflets bleus qu'on a remarqués dans le plumage du mâle: mais, au lieu d'être sur les plumes de la tête, comme dans le mâle, ils se trouvent sur celles de la queue et des ailes.

Aucun naturaliste, que je sache, n'a fait mention de cette espèce.

LE TROUPIALE
A CALOTTE NOIRE. *

Oriolus Mexicanus, Linn.

Cet oiseau me paraît être absolument de la même espèce que le troupiale brun de la nouvelle Espagne de M. Brisson (1). Pour se former une idée juste de son plumage, qu'on se représente un oiseau d'un beau jaune avec une calotte et un manteau noirs. La queue est de la même couleur sans aucune tache; mais le noir des ailes est un peu égayé par du blanc qui borde les couvertures, et qui reparaît à l'extrémité des pennes.

Cet oiseau a le bec gris clair avec une teinte orangée et les pieds marrons. Il se trouve au Mexique et dans l'île de Cayenne.

* Voyez les planches enluminées, n° 533.

(1) Tome II, page 105.

LE TROUPIALE TACHETÉ DE CAYENNE.*

Oriolus melancholicus, var. *B.* Linn.

Les taches de ce petit troupiale résultent de ce que presque toutes ses plumes, qui ont du brun ou du noirâtre dans leur milieu, sont bordées tout autour d'un jaune plus ou moins orangé sur les ailes, la queue et la partie inférieure du corps; et d'un jaune plus ou moins rembruni sur le dos et toute la partie supérieure du corps. La gorge est sans tache et de couleur blanche : un trait de même couleur, qui passe immédiatement sur l'œil, se prolonge en arrière entre deux traits noirs parallèles, dont l'un accompagne le trait blanc par dessus, et l'autre embrasse l'œil par dessous; l'iris est d'un orangé vif et presque rouge : tout cela donne du jeu et de l'expression à la physionomie du mâle; je dis du mâle, car la femelle n'a aucune physionomie, quoiqu'elle ait aussi l'iris orangée : à l'égard de son plumage, c'est du jaune lavé qui, se brouillant avec du blanc sale, produit la plus fade uniformité.

* Voyez les planches enluminées, n° 448, fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Ces oiseaux ont le bec épais et pointu des troupiales, et d'un cendré bleuâtre ; leurs pieds sont couleur de chair. On jugera des proportions de leur forme par la figure indiquée ci-dessus.

Le carouge tacheté de M. Brisson (1), qui a plusieurs traits de ressemblance avec le troupiale de cet article, en diffère cependant à beaucoup d'égards, non seulement parce qu'il est plus de moitié plus petit, mais parce qu'il a l'ongle postérieur plus long, l'iris noisette, le bec couleur de chair, la gorge noire, ainsi que les côtés du cou ; enfin, le ventre, les jambes, les couvertures du dessus et du dessous de la queue, sans aucune tache.

M. Edwards hésitait à laquelle des deux espèces il fallait le rapporter, celle de la grive ou de l'ortolan ; M. Klein (2) décide assez lestement que ce n'est ni à l'une ni à l'autre, mais à celle du pinson. Malgré sa décision, la forme du bec et l'identité de climat me déterminent pour l'opinion de M. Brisson, qui en fait un carouge.

(1) Tome II, page 126.

(2) Page 98. Je ne sais pourquoi M. Klein caractérise cette espèce par sa queue relevée, *caudâ superbiens*, si ce n'est d'après la figure de M. Edwards, planche 85 ; mais on sait qu'un dessinateur ne représente qu'un moment, qu'une attitude, et qu'il choisit ordinairement le moment le plus beau, l'attitude la plus pittoresque. D'ailleurs, M. Edwards ne dit rien du port habituel de la queue de cet oiseau, qu'il appelle *schomburger*.

LE TROUPIALE OLIVE DE CAYENNE.*

Oriolus olivaceus, Linn.

Cet oiseau n'a que six à sept pouces de longueur: il doit son nom à la couleur olivâtre qui règne sur la partie postérieure du cou, sur le dos, la queue, le ventre et les couvertures des ailes. Mais cette couleur n'est point partout la même: plus sombre sur le cou, le dos et les couvertures des ailes les plus voisines, un peu moins sur la queue, elle devient beaucoup plus claire sous le ventre, comme aussi sur la plus grande partie des couvertures des ailes les plus éloignées du dos, avec cette différence entre les grandes et les petites, que celles-ci sont sans mélange d'autre couleur, au lieu que les grandes sont variées de brun. La tête, la gorge, le devant du cou et la poitrine sont d'un brun mordoré, plus foncé sous la gorge, et tirant à l'orangé sur la poitrine, où le mordoré se fond avec la couleur olivâtre du dessous du corps. Le bec et les pieds sont noirs; les pennes de l'aile, et quelques-unes de ses grandes couvertures, les plus proches du bord extérieur, sont de la même couleur, mais bordées de blanc.

Au reste, la forme du bec est celle des troupiales; la queue est assez longue, et les ailes, dans leur situation de repos, ne s'étendent pas au tiers de sa longueur.

* Voyez les planches enluminées, n° 606, fig. 2.

LE CAP-MORE. *

Oriolus textor, Linn.

LES deux individus représentés *dans les pl.* 375 et 376 ont été apportés par un capitaine de vaisseau, qui avait ramassé une quarantaine d'oiseaux de différents pays, entre autres du Sénégal, de Madagascar, etc., et qui avait nommé ceux-ci pinsons du Sénégal. Je leur ai donné le nom de cap-more, à cause de leur capuchon mordoré, et j'ai substitué ce nom qui exprime l'accident le plus remarquable de leur plumage, à la dénomination impropre de troupiales du Sénégal. Elle m'a paru impropre, cette dénomination, soit à raison du climat indiqué, qui n'est point celui des troupiales, soit à raison même de l'espèce désignée : car le cap-more s'éloigne assez de l'espèce des troupiales, et par les proportions du bec, de la queue et des ailes, et par la manière dont il travaille son nid, pour qu'on doive l'en distinguer par un nom particulier; et il pourrait se faire que, sans être un véritable troupiale, il fût en Afrique le représentant de cette espèce américaine. Les deux dont il

* Voyez les planches enluminées, n° 375 le mâle adulte, et 376 le jeune mâle, tous deux sous le nom de troupiale du Sénégal.

s'agit ici ont appartenu à une personne d'un haut rang, qui nous a permis de les faire dessiner chez elle ; et cette personne ayant jeté un coup d'œil sur leurs façons de faire, et ayant bien voulu nous communiquer ce qu'elle avait vu, elle nous a appris, sur l'histoire de cette espèce étrangère et nouvelle, tout ce que nous en savons.

Le plus vieux avait une sorte de capuchon brun, qui paraissait mordoré au soleil : ce capuchon s'effaça à la mue de l'arrière-saison, laissant à la tête une couleur jaune ; mais il reparut au printemps, ce qui se renouvela constamment les années suivantes. La couleur principale du reste du corps était le jaune plus ou moins orangé ; cette couleur régnait sur le dos comme sur la partie inférieure du corps, et elle bordait les couvertures des ailes, leurs pennes et celles de la queue, lesquelles avaient toutes le fond noirâtre.

Le jeune fut deux ans sans avoir le capuchon, et même sans changer de couleurs ; ce qui fut cause qu'on le prit d'abord pour une femelle, et qu'on le dessina sous cette dénomination, n° 376. La méprise était excusable, puisque, dans la plupart des animaux, le premier âge fait presque disparaître les différences qui distinguent les mâles des femelles, et qu'un des principaux caractères de ces dernières consiste à conserver très-longtemps les attributs de la jeunesse ; mais enfin, lorsqu'au bout de deux ans le jeune troupiale eut pris le capuchon mordoré, et toutes les cou-

leurs du vieux, on ne put s'empêcher de le reconnaître pour un mâle.

Avant ce changement de couleurs, le jaune de son plumage était d'une teinte plus faible que dans le vieux; il régnait sur la gorge, le cou, la poitrine, et bordait, comme dans le vieux, toutes les plumes de la queue et des ailes. Le dos était d'un brun olivâtre, qui s'étendait derrière le cou et jusque sur la tête. Dans l'un et l'autre, l'iris des yeux était orangée, le bec couleur de corne, plus épais et moins long que celui du troupiale, et les pieds rougeâtres.

Ces deux oiseaux vécurent d'abord en assez bonne intelligence dans la même cage : le plus jeune était ordinairement sur le bâton le plus bas, ayant le bec fort près de l'autre; il lui répondait toujours en battant des ailes et avec l'air de la subordination.

Comme on s'aperçut, dans l'été, qu'ils entrelaçaient des tiges de mouron dans la grille de leur cage, on prit cela pour l'indice d'une disposition prochaine à nicher, et on leur donna de petits brins de joncs, dont ils eurent bientôt construit un nid, lequel avait assez de capacité pour que l'un des deux y fût caché tout entier. L'année suivante ils recommencèrent; mais alors le vieux chassa le jeune, qui prenait déja la livrée de son sexe, et celui-ci fut obligé de travailler à part à l'autre bout de la cage. Nonobstant une conduite si soumise, il était souvent battu, et quelquefois

si rudement, qu'il restait sur la place : on fut obligé de les séparer tout-à-fait ; et, depuis ce temps, ils ont travaillé chacun de leur côté, mais sans suite ; l'ouvrage du jour était ordinairement défait le lendemain : un nid n'est pas l'ouvrage d'un seul.

Ils avaient tous deux un chant singulier, un peu aigre, mais fort gai. Le plus vieux est mort subitement, et le plus jeune à la suite de quelques attaques d'épilepsie. Leur grosseur était un peu au-dessous de celle de notre premier troupiale ; ils avaient aussi les ailes et la queue un peu plus courtes à proportion.

LE SIFFLEUR.*

Oriolus viridis, Linn.

Je ne sais pourquoi M. Brisson a fait un baltimore de cet oiseau (1); car il me semble que, soit par la forme du bec, soit par les proportions du tarse, il est plutôt troupiale que baltimore. Au reste, je laisse la question indécise en plaçant le siffleur entre les baltimores et les troupiales, sous le nom vulgaire qu'on lui donne à Saint-Domingue, nom qu'il doit sans doute aux sons aigus et perçants de sa voix.

En général, cet oiseau est brun par dessus, excepté les environs du croupion, et les petites couvertures des ailes, qui sont d'un jaune verdâtre, comme tout le dessous du corps; mais cette dernière couleur est plus rembrunie sous la gorge, et elle est variée de roux sur le cou et la poitrine : les grandes couvertures et les pennes des ailes, ainsi que les douze pennes de la queue, sont bordées de jaune. Mais, pour avoir une idée

---

* Voyez les planches enluminées, n° 236, fig. 1.

(1) C'est le *baltimore vert* de M. Brisson, tome II, page 113.

juste du plumage du siffleur, il faut supposer une teinte olive plus ou moins forte, répandue sur toutes ses différentes couleurs sans exception; d'où il résulte que, pour caractériser cet oiseau par la couleur dominante de son plumage, il eût fallu choisir l'olive et non pas le vert, comme à fait M. Brisson.

Le siffleur est de la grosseur du pinçon; il a environ sept pouces de longueur, et dix à onze pouces de vol; la queue, qui est étagée, a trois pouces, et le bec, neuf à dix lignes.

LE BALTIMORE *(1)

Oriolus Baltimore, Linn.

Cet oiseau d'Amérique a pris son nom de quelque rapport aperçu entre les couleurs de son plumage ou leur distribution, et les armoiries de milord Baltimore. C'est un petit oiseau de la grosseur d'un moineau-franc, pesant un peu plus d'une once; qui a six à sept pouces de longueur, onze à douze de vol, la queue composée de douze pennes, longue de deux à trois pouces, et dépassant les ailes en repos presque de la moitié de sa longueur. Une sorte de capuchon d'un beau noir lui couvre la tête, et descend par devant sur la gorge, et par derrière jusque sur les épaules; les grandes couvertures et les pennes des ailes sont pareillement noires, ainsi que les pennes de la queue; mais les premières sont bordées de blanc, et les dernières ont de l'orangé à leur extrémité, et d'autant plus qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu, qui n'en ont point du tout: le reste du plumage est d'un très-bel orangé; enfin, le bec et les pieds sont de couleur de plomb.

* Voyez les planches enluminées, n° 506, fig. 1.

(1) C'est le *baltimore* de M. Brisson, qui en a fait son dix-neuvième troupiale, tome II, page 109; et le *baltimore-bird* de Catesby, tome I, page et planche 48.

La femelle, que j'ai observée dans le Cabinet du Roi, avait toute la partie antérieure d'un beau noir, comme le mâle, la queue de la même couleur, les grandes couvertures et les pennes des ailes noirâtres, le tout sans aucun mélange d'autre couleur (1); et tout ce qui est d'un si bel orangé dans le mâle, elle l'avait d'un rouge terne.

J'ai dit plus haut que le bec des baltimores était non seulement plus court à proportion et plus droit que celui des carouges, des troupiales et des cassiques, mais d'une forme particulière : c'est celle d'une pyramide à cinq pans, dont deux pour le bec supérieur, et trois pour le bec inférieur. J'ajoute qu'ils ont le pied ou plutôt le tarse plus grêle que les carouges et les troupiales.

Les baltimores disparaissent l'hiver, du moins en Virginie et dans le Maryland, où Catesby les a observés. Ils se trouvent aussi dans le Canada; mais Catesby n'en a point vu dans la Caroline.

Ils font leurs nids sur les plus grands arbres, tels que peupliers, tulipiers, etc.: ils l'attachent à l'extrémité d'une grosse branche, et il est ordinairement soutenu par deux petits rejetons qui entrent dans ses bords; en quoi les nids des baltimores me paraissent avoir du rapport avec celui de nos loriots.

---

(1) M. Brisson remarque que l'oiseau donné par Catesby pour la femelle du baltimore bâtard, paraît être plutôt celle du baltimore véritable.

LE BALTIMORE BÂTARD.*

Oriolus spurius, Linn.

On a sans doute appelé cet oiseau ainsi, parce que les couleurs de son plumage sont moins vives que celles du baltimore, et qu'à cet égard on l'a considéré comme une espèce abâtardie. Et, en effet, lorsqu'on s'est assuré par une comparaison exacte que ces deux oiseaux sont ressemblants presque en tout (1), excepté pour les couleurs; qu'ils ne diffèrent, à vrai dire, que par les teintes des mêmes couleurs distribuées presque absolument de même, on ne peut guère se dispenser d'en conclure que le baltimore bâtard n'est qu'une variété de l'espèce franche; variété dégénérée, soit par l'influence du climat, soit par quelque autre cause. Le noir de la tête est un peu marbré, celui de la gorge est pur; la partie du coqueluchon, qui tombe par derrière, est d'un gris olivâtre, qui se fonce de plus en plus en approchant du dos. Presque tout ce qui est d'un orangé si

* Voyez les planches enluminées, n° 506, fig. 2; et l'Ornithologie de Brisson, tome II, pag. 111.

(1) Le bâtard a les ailes un peu plus courtes.

brillant dans l'autre, est, dans celui-ci, d'un jaune tirant sur l'orangé, plus vif sur la poitrine et sur les couvertures de la queue que partout ailleurs. Les ailes sont brunes; mais leurs grandes couvertures et leurs pennes sont bordées de blanc sale. Des douze pennes de la queue, les deux du milieu sont noirâtres dans leur partie moyenne, olivâtres à leur naissance, et marquées de jaune à leur extrémité : la suivante de chaque côté présente les deux premières couleurs mêlées confusément, et dans les quatre pennes suivantes les deux dernières couleurs sont fondues ensemble.

En un mot, le baltimore-franc est au baltimore bâtard, par rapport aux couleurs du plumage, à peu près ce que celui-ci est à sa femelle: or, cette femelle a les couleurs du dessus du corps et de la queue plus ternes, et le dessous du corps d'un blanc jaunâtre.

LE CASSIQUE JAUNE DU BRÉSIL*

OU

L'YAPOU. (1)

Oriolus Persicus, Linn. — *Cassicus Persicus*, Daud.

En comparant les cassiques aux troupiales, aux carouges et aux baltimores, avec lesquels ils ont beaucoup de choses communes, on s'apercevra qu'ils sont plus gros, qu'ils ont le bec plus fort, et les pieds plus courts à proportion, sans parler du caractère de leur physionomie, aussi facile à saisir par le coup d'œil, ou même à exprimer dans une figure, que difficile à rendre avec le seul pinceau de la parole.

Plusieurs auteurs ont donné la description et la figure du cassique jaune sous différents noms, et il y a à peine deux de ces figures ou de ces descriptions qui s'accordent parfaitement. Mais, avant d'entrer dans le détail de ces variétés, il est bon d'écarter tout-à-fait un oiseau qui me paraît avoir

* Voyez les planches enluminées, n° 184.

(1) C'est un oiseau fort approchant du *cassique jaune* de M. Brisson, tome II, page 100, et de la pie du Brésil de Belon, Nature des Oiseaux, page 292. On lui a donné plusieurs noms latins, *pica*, *picus minor*, *cissa nigra*, etc.; en italien, *gazza* ou *zalla di Terra nuova;* en anglais, *black and yellow daw of Brasil*; en français, *cul-jaune*. Barrère ajoute, *de la petite espèce*, Fr. équinoxiale, page 142 : mais il est évident que ce sont ceux dont j'ai parlé ci-dessus, qui sont les petits culs-jaunes, ayant à peu près la grosseur de l'alouette.

des différences trop caractérisées pour appartenir même de loin à l'espèce de l'yapou ; c'est la pie de Perse d'Aldrovande (1). Ce naturaliste ne l'a décrite que d'après un dessin qui lui avait été envoyé de Venise : il la juge de la grosseur de notre pie ; sa couleur dominante n'est pas le noir, elle est seulement rembrunie (*subfuscum*) ; elle a le bec fort épais, un peu court (*breviusculum*) et blanchâtre ; les yeux blancs et les ongles petits ; tandis que notre yapou n'est guère plus gros que le merle ; que tout ce qui est noir dans son plumage est d'un noir décidé ; que son bec est assez long et de couleur de soufre, l'iris de ses yeux couleur de saphir, et ses ongles assez forts, selon M. Edwards, et même bien forts et crochus, selon Belon. On ne peut guère douter que des oiseaux si différents n'appartiennent à des espèces différentes, surtout si celui d'Aldrovande était réellement originaire de Perse, comme on le lui avait dit ; car l'yapou est certainement d'Amérique.

Les couleurs principales de ce dernier sont constamment le noir et le jaune ; mais la distribution de ces couleurs n'est pas la même dans tous les individus observés : par exemple, dans celui que nous avons fait dessiner, tout est noir, excepté le bec et l'iris des yeux, comme nous venons de le dire, et encore les grandes couvertures des ailes les plus voisines du corps, qui sont jaunes, ainsi que toute la partie postérieure du corps, tant dessus

(1) Tome I, page 793.

que dessous, depuis et compris les cuisses jusques et par-delà la moitié de la queue.

Dans un autre individu venant de Cayenne, qui est au Cabinet du Roi, et qui est plus gros que le précédent, il y a moins de jaune sur les ailes et point du tout au bas de la jambe; enfin, les pieds paraissent plus forts à proportion: ce peut être le mâle.

Dans la pie noire et jaune de M. Edwards, qui est évidemment le même oiseau que le nôtre, il y a, sur quatre ou cinq des couvertures jaunes des ailes, une tache noire près de leur extrémité: outre cela, le noir du plumage a des reflets couleur de pourpre, et l'oiseau paraît être un peu plus gros.

Dans l'yapou ou le jupujuba de Marcgrave (1), la queue n'est mi-partie de noir et de jaune que par dessous; car sa face supérieure est toute noire, excepté la penne la plus extérieure de chaque côté, qui est jaune jusqu'à la moitié de sa longueur.

Il suit de toutes ces diversités, que les couleurs du plumage ne sont rien moins que fixes et constantes dans cette espèce ; et c'est ce qui me ferait pencher à croire avec Marcgrave que l'oiseau appelé par M. Brisson *cassique rouge* est encore une variété dans cette espèce (2) : j'en dirai les raisons plus bas.

(1) Historia Brasiliæ, page 193.

(2) Vidi quoque totaliter nigras, dorso sanguinei coloris. Marcgrave, loco citato.

VARIÉTÉ DE L'YAPOU.

Oriolus hæmorrhous, Linn. — *Cassicus hæmorrhous*, Daud.

LE CASSIQUE ROUGE DU BRÉSIL OU LE JUPUBA (1). Ce nom est l'un de ceux que Marcgrave donne à l'yapou, et je l'applique au cassique rouge de M. Brisson, parce qu'il lui ressemble exactement dans les points essentiels : mêmes proportions, même grosseur, même physionomie, même bec, mêmes pieds, même noir foncé sur la plus grande partie du plumage. Il est vrai que la moitié inférieure du dos est rouge au lieu d'être jaune, et que le dessous du corps et de la queue est noir en entier : mais cette différence ne peut guère être un caractère spécifique, dans une espèce surtout où les couleurs sont très-variables, comme nous avons eu occasion de le remarquer plus haut ; d'ailleurs, le jaune et le rouge sont des couleurs voisines, analogues, sujettes à se mêler, à se fondre ensemble dans l'orangé, qui est la couleur intermédiaire, ou à se remplacer réciproquement ;

(1) Voyez les planches enluminées, n° 482. La base du bec s'étend beaucoup sur le front, et y forme un angle rentrant assez profond, qui ne peut paraître dans le profil. Voyez l'Ornithologie de Brisson, t. II, page 98.

et cela, par la seule différence du sexe, de l'âge, du climat ou de la saison.

Ces oiseaux ont environ douze pouces de longueur, dix-sept pouces de vol, la langue fourchue et bleuâtre, les deux pièces du bec recourbées également en bas; la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie et comme soudée à celle du doigt du milieu, la queue composée de douze pennes, et le fond des plumes blanc, tant sous le noir que sous le jaune du plumage.

Ils construisent leurs nids de feuilles de gramen entrelacées avec des crins de cheval et des soies de cochon, ou avec des productions végétales qu'on a prises pour des crins d'animaux : ils leur donnent la forme d'une cucurbite étroite surmontée de son alambic. Ces nids sont bruns en dehors ; leur longueur totale est d'environ dix-huit pouces, mais la cavité intérieure n'est que d'un pied: la partie supérieure est pleine et massive sur la longueur d'un demi-pied ; et c'est par là que ces oiseaux les suspendent à l'extrémité des petites branches. On a vu quelquefois quatre cents de ces nids sur un seul arbre, de ceux que les Brasiliens appellent *uti;* et, comme les yapous pondent trois fois l'année, on peut juger de leur prodigieuse multiplication. Cette habitude de nicher ainsi en société sur un même arbre est un trait de conformité qu'ils ont avec nos choucas.

LE CASSIQUE VERT DE CAYENNE.*

Oriolus cristatus, var. *Y*, Linn. (1).

Je n'aurai point à comparer ou à concilier les témoignages des auteurs au sujet de ce cassique, car aucun n'en a parlé : aussi ne pourrai-je rien dire moi-même de ses mœurs et de ses habitudes. Il est plus gros que les précédents ; il a le bec plus épais à sa base et plus long ; il paraît avoir aussi les pieds plus forts, mais également courts. On l'a très-bien nommé cassique vert ; car toute la partie antérieure, tant dessus que dessous, et compris les couvertures des ailes, est de cette couleur : la partie postérieure est marron ; les pennes des ailes sont noires, celles de la queue en partie noires et en partie jaunes ; les pieds tout-à-fait noirs, et le bec rouge dans toute son étendue.

Ce cassique a environ quatorze pouces de longueur, et dix-huit à dix-neuf de vol.

* Voyez les planches enluminées, n° 328.

(1) Daudin prétend que c'est un jeune individu du cassique huppé. — Mauduyt, Gueneau de Montbeillard et Sonnini, le considèrent comme une espèce particulière. — Les colons de Cayenne lui donnent le nom de gros-cul-jaune. L. 1825.

LE CASSIQUE HUPPÉ DE CAYENNE.*

Oriolus cristatus, Linn. — *Cassicus cristatus*, Daud.

C'est encore ici une espèce nouvelle, et la plus grande de celles qui sont parvenues à notre connaissance; elle a le bec plus long et plus fort à proportion que toutes les autres, mais ses ailes sont plus courtes; la longueur totale de l'oiseau est d'environ dix-huit pouces, celle de la queue de cinq pouces, et celle du bec de deux pouces; il est, outre cela, distingué des espèces précédentes par de petites plumes qu'il hérisse à volonté sur le sommet de sa tête, et qui lui font une espèce de huppe mobile. Toute la partie antérieure de ce cassique, tant dessus que dessous, compris les ailes et les pieds, est noire; toute la partie postérieure est marron foncé. La queue, qui est étagée, a les deux pennes du milieu noires comme celles des ailes; mais toutes les latérales sont jaunes : le bec est de cette dernière couleur.

J'ai vu au Cabinet du Roi un individu dont les dimensions étaient un peu plus faibles, et qui avait la queue entièrement jaune : mais je n'oserais assurer que les deux pennes intermédiaires n'eussent point été arrachées, car il n'y avait que huit pennes en tout.

* Voyez les planches enluminées, n° 344.



LE CASSIQUE DE LA LOUISIANE. *

Oriolus Ludovicianus, Linn. — *Cassicus Leucocephalus*, Daud. (1).

Le blanc et le violet changeant, tantôt mêlés ensemble et tantôt séparés, composent toutes les couleurs de cet oiseau. Il a la tête blanche, ainsi que le cou, le ventre et le croupion; les pennes des ailes et de la queue sont d'un violet changeant et bordées de blanc; tout le reste du plumage est mêlé de ces deux couleurs.

C'est une espèce nouvelle, tout récemment arrivée de la Louisiane; on peut ajouter que c'est le plus petit des cassiques connus : il n'a que dix pouces de longueur totale, et ses ailes, dans leur état de repos, ne s'étendent que jusqu'au milieu de la queue, qui est un peu étagée.

* Voyez les planches enluminées, n° 646.

(1) D'après Mauduyt, ce ne serait qu'une variété du troupiale noir. L. 1825.

LE CAROUGE.*(1)

Oriolus bonana, Linn. — *Icterus bonana*, Daud.

En général, les carouges sont moins gros et ont le bec moins fort à proportion que les troupiales : celui de cet article a le plumage peint de trois couleurs distribuées par grandes masses. Ces couleurs sont, 1° le brun rougeâtre, qui règne sur toute la partie antérieure de l'oiseau, c'est-à-dire la tête, le cou et la poitrine ; 2° le noir plus ou moins velouté sur le dos, les pennes de la queue, celles des ailes et sur leurs grandes couvertures, et même sur le bec et les pieds ; 3° enfin, l'orangé foncé sur les petites couvertures des ailes, le croupion, et les couvertures de la queue. Toutes ces couleurs sont plus ternes dans la femelle.

* Voyez les planches enluminées, n° 535, fig. 1.

(1) En latin, *icterus minor*, *turdus minor varius*, *xanthornus minor* ; en français, *carouge*. Quelques-uns lui ont donné le nom *d'oiseau de banana*, comme au troupiale. M. Brisson le regarde, tome II, page 116, comme le même oiseau que le *xochitol altera* de Fernandez, cap. 125, dont j'ai parlé plus haut : cependant il construit son nid différemment dans le même pays, et d'ailleurs le plumage n'est point du tout le même ; ce qui aurait dû être pour M. Brisson une raison décisive de ne point rapporter ces deux oiseaux à la même espèce.

La longueur du carouge est de sept pouces, celle du bec de dix lignes, celle de la queue de trois pouces et plus; le vol de onze pouces, et les ailes, dans leur état de repos, s'étendent jusqu'à la moitié de la queue et par-delà. Cet oiseau a été envoyé de la Martinique; celui de Cayenne (1), représenté *planche* 607, *fig.* 1, en diffère parce qu'il est plus petit; que l'espèce de coqueluchon qui couvre la tête, le cou, etc., est noir, égayé par quelques taches blanches sur les côtés du cou, et par de petites mouchetures rougeâtres sur le dos; enfin, parce que les grandes couvertures et les pennes moyennes des ailes sont bordées de blanc: mais ces différences ne sont pas, à mon avis, si considérables, qu'on ne puisse regarder le carouge de Cayenne comme une variété dans l'espèce de la Martinique. On sait que celle-ci construit des nids tout-à-fait singuliers. Si l'on coupe un globe creux en quatre tranches égales, la forme de l'une de ces tranches sera celle du nid des carouges: ils savent le coudre sous une feuille de bananier, qui lui sert d'abri, et qui fait elle-même partie du nid; le reste est composé de petites fibres de feuilles (2).

Il est difficile de reconnaître, dans ce qui vient d'être dit, le rossignol d'Espagne de M. Sloane (3);

(1) Oriolus varius, Linn.

(2) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome II, page 117.

(3) Oriolus nidipendulus, Linn.

car cet oiseau est plus petit que le carouge (1), selon toutes ses dimensions, n'ayant que six pouces anglais de longueur et neuf de vol : il a le plumage différent, et il construit son nid sur un tout autre modèle ; ce sont des espèces de sacs suspendus à l'extrémité des petites branches par un fil que ces oiseaux savent filer eux-mêmes avec une matière qu'ils tirent d'une plante parasite, nommée *barbe de vieillard* (1) ; fil que bien des gens ont pris mal à propos pour du crin de cheval. L'oiseau de M. Sloane avait la base du bec blanchâtre et entourée d'un filet noir, le sommet de la tête, le cou, le dos et la queue d'un brun clair ou plutôt d'un gris rougeâtre ; les ailes d'un brun plus foncé, varié de quelques plumes blanches; la partie inférieure du cou marquée dans son milieu d'une ligne noire ; les côtés du cou, la poitrine et le ventre de couleur feuille morte.

M. Sloane fait mention d'une variété d'âge ou de sexe, qui ne différait de l'oiseau précédent que parce que le dos était plus jaune, la poitrine et le ventre d'un jaune plus vif, et qu'il y avait plus de noir sous le bec.

Ces oiseaux habitent les bois et chantent assez agréablement. Ils se nourrissent d'insectes et de vermisseaux ; car on en a trouvé des débris dans

(1) Nat. History of Jamaïca, page 299, nos 16 et 27. En anglais, *spanish nightingale*, *watchy picket*, *american hang-nest*.

(2) C'est probablement le tillandsia usneoides, Linn., qu'Esper a pris pour le fucus filum. L. 1825.

leur estomac ou gésier qui n'est point fort musculeux. Leur foie est partagé en un grand nombre de lobes, et de couleur noirâtre.

J'ai vu une variété des carouges de Saint-Domingue, autrement culs-jaunes de Cayenne, dont je vais parler, laquelle approchait fort de la femelle du carouge de la Martinique, excepté qu'elle avait la tête et le cou plus noirs. Cela me confirme dans l'idée que la plupart de ces espèces sont fort voisines, et que, malgré notre attention continuelle à en réduire le nombre, nous pourrions encore mériter le reproche de les avoir trop multipliées, surtout à l'égard des oiseaux étrangers, qui sont si peu observés et si peu connus.

LE PETIT CUL-JAUNE DE CAYENNE.[1]

Le carouge du Mexique, *Oriolus Xanthornus*, Linn. — Le carouge de St.-Domingue, *Oriolus Dominicensis*, Linn. (2).

C'est le nom que l'on donne dans cette île à l'oiseau représenté dans les planches enluminées, n° 5, *fig.* 1, sous le nom de carouge du Mexique; et *fig.* 2, sous le nom de carouge de Saint-Domingue : c'est le mâle et la femelle. Ils ont un jargon à peu près semblable à celui de notre loriot, et pénétrant comme celui de la pie.

Ils suspendent leurs nids en forme de bourses à l'extrémité des petites branches, comme les troupiales; mais on m'assure que c'est aux branches longues et dépourvues de rameaux des arbres qui ont la tête mal faite, et qui sont penchés sur une rivière : on ajoute que, dans chacun de ces nids, il y a de petites séparations où sont autant

(1) On leur donne à Saint-Domingue le nom de demoiselle; et M. Edwards celui de *bonanna*. M. Brisson, tome II, pages 118 et 121, croit que c'est l'*ayoquantototl* de Fernandez, chap. 207; et la vérité est que l'*ayoquantototl* est à peu près de même grosseur, et qu'en général il a dans son plumage du noir, du jaune et du blanc, comme nos *culs-jaunes* : mais Fernandez ne dit rien de la distribution de ces couleurs, ni de ce qui pourrait caractériser l'espèce.

(2) Ce sont deux oiseaux différents; et non le mâle et la femelle de la même espèce, ainsi que le dit Buffon. L. 1825.

de nichées; ce qui n'a point été observé dans les nids des troupiales.

Ces oiseaux sont extrêmement rusés et difficiles à surprendre : ils sont à peu près de la grosseur de l'alouette ; ils ont huit pouces de longueur, douze à treize pouces de vol, la queue étagée, longue de trois à quatre pouces, dépassant de plus de la moitié de sa longueur l'extrémité des ailes en repos. Les couleurs principales des deux individus représentés au n° 5 sont le jaune et le noir. Dans la *fig.* 1, le noir règne sur la gorge, le bec, l'espace compris entre le bec et l'œil, les grandes couvertures et les pennes des ailes, les pennes de la queue et les pieds ; le jaune, sur tout le reste : mais il faut remarquer que les pennes moyennes et les grandes couvertures de l'aile sont bordées de blanc, et que les dernières sont quelquefois toutes blanches (1). Dans la *fig.* 2, une partie des petites couvertures des ailes, les jambes et le ventre, jusqu'à la queue, sont jaunes; tout le reste est noir.

On peut rapporter à cette espèce, comme variété, 1° le carouge à tête jaune d'Amérique (2) de M. Brisson (3), qui a en effet le sommet de la tête, les petites couvertures de la queue, celles des ailes et le bas de la jambe, jaunes, et tout le reste noir ou noirâtre : il a environ huit pouces

(1) Voyez Edwards, planche 243.

(2) Oriolus chrysocephalus, Linn.

(3) Tome VI, page 38.

de longueur, douze pouces de vol; la queue étagée, composée de douze pennes, et longue de près de quatre pouces. 2° Le carouge de l'île Saint-Thomas (1) qui a aussi le plumage noir (2), à la réserve d'une tache jaune jetée sur les petites couvertures des ailes. Il a la queue composée de douze pennes, étagée comme dans les culs-jaunes, mais un peu plus longue (3). M. Edwards a dessiné un individu de la même espèce, *planche* 322, qui avait un enfoncement remarquable à la base du bec supérieur. 3° Le jamac (4) de Marcgrave (5), qui n'en diffère que très-peu, quant à la grosseur, et dont les couleurs sont les mêmes et à peu près distribuées de la même manière que dans la *fig.* 1, excepté que la tête est noire, que le blanc des ailes est rassemblé dans une seule tache, et que le dos est traversé, d'une aile à l'autre, par une ligne noire.

(1) Oriolus Cayanensis, Linn.

(2) Représenté dans les planches enluminées, n° 535, fig. 2. C'est le carouge de Cayenne de M. Brisson, tome II, page 123.

(3) *Nota.* Que dans la figure 2, n° 5, le dessinateur a fait la queue trop courte et le bec trop long.

(4) Oriolus Jamacaii, Linn.

(5) Histor. Brasiliæ, page 198. C'est le carouge du Brésil de M. Brisson, tome II, page 120.

LES COIFFES-JAUNES.* (1)

Oriolus icterocephalus, Linn.

Ce sont des carouges de Cayenne qui ont le plumage noir, et une espèce de coiffe jaune qui recouvre la tête et une partie du cou, mais qui descend plus bas par devant que par derrière. On aurait dû faire sentir dans la figure un trait noir qui va des narines aux yeux, et tourne autour du bec. L'individu représenté dans la *planche* 343 paraît notablement plus grand qu'un autre individu que j'ai vu au Cabinet du Roi : est-ce une variété d'âge, ou de sexe, ou de climat, ou bien un vice de la préparation ? Je l'ignore ; mais c'est d'après cette variété que M. Brisson a fait sa description. Sa grosseur est celle d'un pinson d'Ardenne : il a environ sept pouces de longueur et onze pouces de vol.

* Voyez les planches enluminées, n° 343.

(1) C'est le carouge à tête jaune de M. Brisson, tome II, page 124, et l'étourneau à tête jaune de M. Edwards, planche 323.

LE CAROUGE OLIVE
DE LA LOUISIANE.

Oriolus Capensis, Linn. — *Icterus flavescens*, Daud.

C'EST l'oiseau représenté dans les *planches enluminées*, n° 607, *figure* 2, sous le nom de carouge du cap de Bonne-Espérance (1). J'avais soupçonné depuis long-temps que ce carouge, quoique apporté peut-être du cap de Bonne-Espérance en Europe, n'était point originaire d'Afrique, et mes soupçons viennent d'être justifiés par l'arrivée récente (*en octobre* 1773) d'un carouge de la Louisiane, qui est visiblement de la même espèce, et qui n'en diffère absolument que par la couleur de la gorge, laquelle est noire dans celui-ci, et orangée dans celui-là. Je suis persuadé qu'il en sera de même de tous les prétendus carouges et troupiales de l'ancien continent, et que l'on reconnaîtra tôt ou tard ou que ce sont des oiseaux d'une autre espèce, ou que leur patrie véritable, leur climat originaire, est l'Amérique.

Le carouge olive de la Louisiane a en effet

(1) M. Brisson l'a donné sous le même nom de carouge du Cap, tome II, page 128.

beaucoup d'olivâtre dans son plumage, principalement sur la partie supérieure du corps; mais cette couleur n'a pas la même teinte partout: sur le sommet de la tête elle est fondue avec du gris; derrière le cou, sur le dos, les épaules, les ailes et la queue, avec du brun; sur le croupion et l'origine de la queue, avec un brun plus clair; sur les flancs et les jambes avec du jaune: enfin, elle borde les grandes couvertures et les pennes des ailes, dont le fond est brun. Tout le dessous du corps est jaune, excepté la gorge, qui est orangée; le bec et les pieds sont d'un brun cendré.

Cet oiseau a à peu près la grosseur du moineau-franc, six à sept pouces de longueur, et dix à onze pouces de vol. Le bec a près d'un pouce, et la queue deux pouces et plus: celle-ci est quarrée et composée de douze pennes. Dans l'aile, c'est la première penne qui est la plus courte, et ce sont les troisième et quatrième qui sont les plus longues.

LE KINK.*

Oriolus sinensis, Linn. — *Pastor Chinensis*, Temm.

Cette nouvelle espèce, arrivée dernièrement de la Chine, nous a paru avoir assez de rapport avec le carouge, d'une part, et, de l'autre, avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés, comme le merle ; mais les bords en sont sans échancrures comme dans celui du carouge ; et c'est avec raison que M. Daubenton le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une espèce distincte et séparée des deux autres espèces qu'elle semble réunir par un chaînon commun.

Le kink est plus petit que notre merle ; il a la tête, le cou, le commencement du dos et de la poitrine, d'un gris cendré ; et cette couleur se fonce davantage aux approches du dos : tout le reste du corps, tant dessus que dessous, est blanc, ainsi que les couvertures des ailes, dont les pennes sont d'une couleur d'acier poli, luisante, avec des reflets qui jouent entre le verdâtre et le vio-

* Voyez les planches enluminées, n° 617.

let. La queue est courte, étagée et mi-partie de cette même couleur d'acier poli et de blanc, de manière que, sur les deux pennes du milieu, le blanc ne consiste qu'en une petite tache à leur extrémité : cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes, qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu ; et la couleur d'acier poli, se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain, se réduit enfin, sur les deux pennes les plus extérieures, à une petite tache près de leur origine.

LE LORIOT.* (1)

Oriolus Galbula, Linn. — *Coracius Galbula*, Illig.

On a dit des petits de cet oiseau, qu'ils naissaient en détail et par parties séparées, mais que le premier soin des père et mère étaient de rejoindre ces parties, et d'en former un tout vivant par la vertu d'une certaine herbe. La difficulté de cette

* Voyez les planches enluminées, n° 26.

(1) C'est le *loriot* de M. Brisson, tome II, page 320. En grec, selon les auteurs, Χλωρίον (traduit en latin par *Vireo*); Χλωρίς, la femelle, suivant Élien; Κολιὸς, Κολέος, Κελέος (traduit par *Galgulus*), Κλορέος; (*Luteus*) en grec moderne, Συκοφάγος; (*quasi ficedula*) en latin, *chlorion*, *chloris*, *chloreus*, *oriolus*, *merula aurea*, *turdus aureus*, *luteus*, *lutea*, *luteolus*, *ales luridus*, *picus nidum suspendens*, *avis icterus*, *Galgulus* (ces quatre derniers noms sont de Pline), *Galbulus*, *Galbula*, *vireo*, *vineo*; en italien, *oriolo*, *regalbulo*, *gualbedro*, *galbero*, *reigalbero*, *garbella*, *rigeyo*, *melziozallo*, *becquafigo*, *becquafiga*, *brusola*; en espagnol, *oropendola*, *oroyendola*; en vieux français, *lorion*, *lourion*, *louriou*, *auriou*, *lauriol*, *oriol*, *orio*; en différentes provinces de France, *oriot*, *piloriot*, *bilorot*, *compère loriot*, *lousot*, *merle-jaune*, *merle doré*, *becfigue*, *courtpendu*. M. Salerne soupçonne que c'est le bel oiseau jaune qu'on appelle la *lutronne* du côté d'Abbeville; en Allemand, *bierholdt*, *bierolf*, *brouder berolft*, *byrolt*, *tyrolt*, *kirscholdt*, *gerolft*, *kersenrife*, *goldamsel*, *goldmerle*, *gut-merle*, *olimerle*, *gelbling*, *widdewal*, *witwol*; en anglais, *a witwol*; en suisse, *wittewalch*; en polonais, *wilga*, *wywielga*. On a dérivé le nom du loriot, les uns du mot grec *clhorion*, les autres du mot latin *aureolus*, d'autres enfin du cri de l'oiseau.

merveilleuse réunion n'est peut-être pas plus grande que celle de séparer avec ordre les noms anciens que les modernes ont appliqués confusément à cette espèce, de lui conserver tous ceux qui lui conviennent en effet, et de rapporter les autres aux espèces que les anciens ont eues réellement en vue; tant ceux-ci ont décrit superficiellement des objets trop connus, et tant les modernes se sont déterminés légèrement dans l'application des noms imposés par les anciens. Je me contenterai donc de dire ici que, selon toute apparence, Aristote n'a connu le loriot que par ouï-dire. Quelque répandu que soit cet oiseau, il y a des pays qu'il semble éviter: on ne le trouve ni en Suède, ni en Angleterre, ni dans les montagnes du Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il se montre régulièrement en Suisse deux fois l'année. Belon ne paraît pas l'avoir aperçu dans ses voyages de Grèce; et d'ailleurs comment supposer qu'Aristote ait connu par lui-même cet oiseau, sans connaître la singulière construction de son nid, ou que, la connaissant, il n'en ait point parlé?

Pline, qui a fait mention du *chlorion* d'après Aristote (1), mais qui ne s'est pas toujours mis en peine de comparer ce qu'il empruntait des Grecs avec ce qu'il trouvait dans ses Mémoires (2), a parlé

(1) Hist. Nat., lib. 10, cap 29.

(2) Picorum aliquis suspendit in surculo (nidum) primis in ramis cyathi modo. Plin. lib. 10, cap. 33. Jàm publicum quidem omnium est

du loriot sous quatre dénominations différentes, sans avertir que c'était le même oiseau que le *chlorion*. Quoi qu'il en soit, le loriot est un oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrées, et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour faire l'amour, ou plutôt pour accomplir la loi imposée par la nature à tous les êtres vivants, de transmettre à une génération nouvelle l'existence qu'ils ont reçue d'une génération précédente; car l'amour n'est que cela dans la langue des naturalistes. Les loriots suivent cette loi avec beaucoup de zèle et de fidélité. Dans nos climats, c'est vers le milieu du printemps que le mâle et la femelle se recherchent, c'est-à-dire presque à leur arrivée. Il font leur nid sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre; ils le façonnent avec une singulière industrie et bien différemment de ce que font les merles, quoiqu'on ait placé ces deux espèces dans

---

(galgulos) tabulata ramorum sustinendo nido providè eligere, camerâque ab imbri aut fronde protegere densâ. Ibidem.

La construction du nid du picus et du galgulus étant à peu près la même et fort ressemblante à celle du loriot, on en peut conclure que dans ces deux passages il s'agit de notre loriot sous deux noms différents; mais que le galgulus soit le même oiseau que l'avis icterus et que l'ales luridus, c'est ce qui est démontré par les deux passages suivants. Avis icterus vocatur à colore, quæ si spectetur, sanari id malum (regium) tradunt, et avem mori; hanc puto latinè vocari galgulum, lib. 30, cap. 11. Icterias (lapis) aliti lurido similis, ideo existimatur salubris contra regios morbos, lib. 37, cap. 10. D'ailleurs, ce que Pline dit de son galgubus, lib. 10, cap. 25, cùm fœtum eduxere, abeunt, convient tout-à-fait à notre loriot.

le même genre. Ils l'attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche, et ils enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns, allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, et les autres, pénétrant dans le tissu du nid, ou passant par dessous et revenant se rouler sur le rameau opposé, donnent la solidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille, qui prennent le nid par dessous, en sont l'enveloppe extérieure : le matelas intérieur, destiné à recevoir les œufs, est tissu de petites tiges de *gramen*, dont les épis sont ramenés sur la partie convexe, et paraissent si peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines; enfin, entre le matelas intérieur et l'enveloppe extérieure, il y a une quantité assez considérable de mousse, de lichen, et d'autres matières semblables, qui servent, pour ainsi dire, d'ouate intermédiaire, et rendent le nid plus impénétrable au dehors, et tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun presque noir, et plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines; et, lorsque les petits sont éclos, non seulement elle leur continue ses soins affectionnés pendant très-long-

temps (1), mais elle les défend contre leurs ennemis, et même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendrait d'un si petit oiseau. On a vu le père et la mère s'élancer courageusement sur ceux qui leur enlevaient leur couvée; et, ce qui est encore plus rare, on a vu la mère, prise avec le nid, continuer de couver en cage, et mourir sur ses œufs.

Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager; c'est ordinairement vers la fin d'août ou le commencement de septembre: ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses, ils ne restent pas même assemblés en famille; car on n'en trouve guère plus de deux ou trois ensemble. Quoiqu'ils volent peu légèrement et en battant des ailes, comme le merle, il est probable qu'ils vont passer leur quartier d'hiver en Afrique; car, d'une part, M. le chevalier Desmazy, commandeur de l'ordre de Malte, m'assure qu'ils passent à Malte dans le mois de septembre, et qu'ils repassent au printemps; et, d'autre part, Thévenot dit qu'ils passent en Égypte au mois de mai, et qu'ils repassent en septembre (2). Il ajoute qu'au mois de mai ils sont très-gras; et alors leur chair est un bon manger. Aldrovande s'étonne de ce qu'en France on n'en sert pas sur nos tables (3).

(1) Les petits (loriots) suivent long-temps leurs père et mère, dit Belon, jusqu'à ce qu'ils aient bien appris à se pourchasser eux-mêmes. Nature des Oiseaux, page 293.

(2) Voyage du Levant, tome I, page 493.

(3) Ornithologie, tome I, page 861.

Le loriot est à peu près de la grosseur du merle; il a neuf à dix pouces de longueur, seize pouces de vol, la queue d'environ trois pouces et demi, et le bec de quatorze lignes. Le mâle est d'un beau jaune sur tout le corps, le cou et la tête, à l'exception d'un trait noir qui va de l'œil à l'angle de l'ouverture du bec. Les ailes sont noires, à quelques taches jaunes près, qui terminent la plupart des grandes pennes, et quelques-unes de leurs couvertures; la queue est aussi mi-partie de jaune et de noir, de façon que le noir règne sur ce qui paraît des deux pennes du milieu, et que le jaune gagne toujours de plus en plus sur les pennes latérales, à commencer de l'extrémité de celles qui suivent immédiatement les deux du milieu: mais il s'en faut bien que le plumage soit le même dans les deux sexes; presque tout ce qui est d'un noir décidé dans le mâle n'est que brun dans la femelle, avec une teinte verdâtre; et presque tout ce qui est d'un si beau jaune dans celui-là est dans celle-ci olivâtre, ou jaune pâle, ou blanc; olivâtre sur la tête et le dessus du corps, blanc sale, varié de traits bruns, sous le corps, blanc à l'extrémité de la plupart des pennes des ailes, et jaune pâle à l'extrémité de leurs couvertures; il n'y a de vrai jaune qu'au bout de la queue et sur ses couvertures inférieures. J'ai observé de plus dans une femelle un petit espace derrière l'œil, qui était sans plumes et de couleur ardoisé clair.

Les jeunes mâles ressemblent d'autant plus à la femelle pour le plumage, qu'ils sont plus jeunes : dans les premiers temps, ils sont mouchetés encore plus que la femelle; ils le sont même sur la partie supérieure du corps ; mais, dès le mois d'août, le jaune commence déja à paraître sous le corps : ils ont aussi un cri différent de celui des vieux ; ceux-ci disent *yo, yo, yo,* qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement comme celui du chat ; mais indépendamment de ce cri, que chacun entend à sa manière (1), ils ont encore une espèce de sifflement, surtout lorsqu'il doit pleuvoir (2), si toutefois ce sifflement est autre chose que le miaulement dont je viens de parler.

Ces oiseaux ont l'iris des yeux rouges, le bec rouge-brun, le dedans du bec rougeâtre, les bords du bec inférieur un peu arqués sur leur longueur, la langue fourchue et comme frangée par le bout, le gésier musculeux, précédé d'une poche formée par la dilatation de l'œsophage, la vésicule du fiel verte, des *cæcums* très-petits et très-courts ; enfin, la première phalange du doigt extérieur soudée à celle du doigt du milieu.

Lorsqu'ils arrivent au printemps, ils font la guerre aux insectes, et vivent de scarabées, de

---

(1) Gesner dit qu'ils prononcent *oriot* ou *loriot* ; Belon qu'ils semblent dire, *compère loriot ;* d'autres ont cru entendre, *lousot bonnes merises*, etc. Voyez l'Hist. Nat. des oiseaux de M. Salerne, page 186.

(2) Aliquandò instar fistulæ canit, præsertim imminente pluviâ. Gesner, de Avibus, page 714.

chenilles, de vermisseaux, en un mot, de ce qu'il peuvent attraper: mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figues (1), les baies de sorbier, les pois, etc. Il ne faut que deux de ces oiseaux pour dévaster en un jour un cerisier bien garni, parce qu'ils ne font que becqueter les cerises les unes après les autres, et n'entament que la partie la plus mûre.

Les loriots ne sont point faciles à élever ni à apprivoiser. On les prend à la pipée, à l'abreuvoir, et avec différentes sortes de filets.

Ces oiseaux se sont répandus quelquefois jusqu'à l'extrémité du continent sans subir aucune altération dans leur forme extérieure ni dans leur plumage; car on a vu des loriots de Bengale, et même de la Chine, parfaitement semblables aux nôtres; mais aussi on en a vu d'autres venant à peu près des mêmes pays, qui ont quelques différences dans les couleurs, et que l'on peut regarder, pour la plupart, comme des variétés de climat, jusqu'à ce que des observations faites avec soin sur les allures et les mœurs de ces espèces étrangères, sur la forme de leurs nids, etc., éclairent ou rectifient nos conjectures.

(1) C'est de là qu'on leur a donné en certains pays les noms de becfigues, de συκοφάγος, etc., et c'est peut-être cette nourriture qui rend leur chair si bonne à manger. On sait que les figues produisent le même effet sur la chair des merles et d'autres oiseaux.

VARIÉTÉS DU LORIOT.

Oriolus Chinensis, Linn.

* I. Le coulavan (1). Cet oiseau de la Cochinchine est peut-être un tant soit peu plus gros que notre loriot; il a aussi le bec plus fort à proportion; les couleurs du plumage sont absolument les mêmes et distribuées de la même manière partout, excepté sur les couvertures des ailes, qui sont entièrement jaunes, et sur la tête, où l'on voit une espèce de fer-à-cheval noir; la partie convexe de ce fer-à-cheval borde l'occiput, et ses branches vont, en passant sur l'œil, aboutir aux coins de l'ouverture du bec: c'est le trait de dissemblance le plus caractérisé du coulavan; encore retrouve-t-on dans le loriot une tache noire entre l'œil et le bec, qui semble être la naissance de ce fer-à-cheval.

J'ai vu quelques individus coulavans qui avaient le dessus du corps d'un jaune rembruni. Tous ont le bec jaunâtre et les pieds noirs.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 570.

(1) Les Cochinchinois le nomment Couliavan. C'est le cinquante-neuvième merle de M. Brisson, tome II, page 326.

* II. LE LORIOT (1) DE LA CHINE (2). Il est un peu moins gros que le nôtre; mais c'est la même forme, les mêmes proportions et les mêmes couleurs, quoique disposées différemment. La tête, la gorge, et la partie antérieure du cou sont entièrement noires (3), et, dans toute la queue, il n'y a de noir qu'une large bande, qui traverse les deux pennes intermédiaires près de leur extrémité, et deux taches situées aussi près de l'extrémité des deux pennes suivantes. La plupart des couvertures des ailes sont jaunes, les autres sont mi-parties de noir et de jaune : les plus grandes pennes sont noires dans ce qui paraît au-dehors, l'aile étant dans son repos, et les autres sont bordées ou terminées de jaune : tout le reste du plumage est de cette dernière couleur et de la plus belle teinte.

La femelle (4) est différente; car elle a le front, ou l'espace entre l'œil et le bec, d'un jaune vif; la gorge et le devant du cou, d'une couleur claire

* Voyez les planches enluminées, n° 79.

(1) Oriolus melanocephalus, Linn.

(2) C'est le loriot de Bengale de M. Brisson, tome II, page 329, et le Black-headed Indian icterus de M. Edwards, planche 77.

(3) L'espèce de pièce noire qui couvre la gorge et le devant du cou, a dans la figure d'Edwards une échancrure de chaque côté vers le milieu de sa longueur.

(4) C'est l'yellow Indian starling d'Edvards, planche 186 ; et d'Albin, tome II, page 38. M. Edwards lui aurait donné le nom de loriot tacheté, *spotted icterus*, s'il n'avait cru plus à propos de conserver le nom d'Albin. Il pense que ce pourrait bien être le mottled jay de Madras, et par conséquent le cinquième troupiale de M. Brisson.

plus ou moins jaunâtre, avec des mouchetures brunes; le reste du dessous du corps d'un jaune plus foncé; le dessus d'un jaune brillant, toutes les ailes variées de brun et de jaune; la queue jaune aussi, excepté les deux pennes du milieu qui sont brunes, encore ont-elles un œil jaunâtre et sont-elles terminées de jaune.

III. LE LORIOT DES INDES* (1). C'est le plus jaune des loriots, car il est en entier de cette couleur, excepté, 1° un fer-à-cheval qui embrasse le sommet de la tête, et aboutit des deux côtés à l'angle de l'ouverture du bec; 2° quelques taches longitudinales sur les couvertures des ailes; 3° une bande qui traverse la queue vers le milieu de sa longueur, le tout de couleur azurée; mais le bec et les pieds sont d'un rouge éclatant.

---

* Oriolus Indicus, Linn.

(1) C'est le nom que lui donnent Aldrovande, tome I, page 862; et M. Brisson, qui en a fait son soixantième merle. Voyez le tome II, page 328.

LE LORIOT RAYÉ.[1]

Oriolus radiatus, Linn.

CET oiseau ayant été regardé par les uns comme un merle, et par les autres comme un loriot, sa vraie place semble marquée entre les loriots et les merles ; et comme d'ailleurs il paraît autrement proportionné que l'une ou l'autre de ces deux espèces, je suis porté à le regarder plutôt comme une espèce voisine et mitoyenne que comme une simple variété.

Le loriot rayé est moins gros qu'un merle, et modelé sur des proportions plus légères ; il a le bec, la queue et les pieds plus courts, mais les doigts plus longs ; sa tête est brune, finement rayée de blanc ; les pennes des ailes sont brunes aussi, et bordées de blanc ; tout le corps est d'un bel orangé, plus foncé sur la partie supérieure que sur l'inférieure ; le bec et les ongles sont à peu près de la même couleur, et les pieds sont jaunes.

(1) C'est le loriot à tête rayée de M. Brisson, tome II, page 332 ; et le merula bicolor d'Aldrovande, tome II, pages 623 et 624. Je ne sais pourquoi ce dernier auteur lui applique l'épithète de bicolor, vu que, selon sa description même, il entre trois ou quatre couleurs dans le plumage de cet oiseau, du brun, du blanc et de l'orangé de deux nuances.

LES GRIVES.

La famille des grives a sans doute beaucoup de rapports avec celle des merles (1), mais pas assez néanmoins pour qu'on doive les confondre toutes deux sous une même dénomination, comme ont fait plusieurs naturalistes ; et en cela, le commun des hommes me paraît avoir agi plus sagement en donnant des noms distincts à des choses vraiment distinctes. On a appelé Grives ceux de ces oiseaux dont le plumage était grivelé (2), ou marqué sur la poitrine de petites mouchetures disposées avec une sorte de régularité (3) : au contraire, on a appelé Merles ceux dont le plumage était uniforme, ou varié seulement par de grandes parties. Nous adopterons cette distinction de noms d'autant plus

(1) *Merulæ et turdi amicæ sunt aves*, dit Pline ; on ne peut guère douter que les merles et les grives n'aillent de compagnie, puisqu'on les prend communément dans les mêmes piéges.

(2) Ce mot grivelé, est formé visiblement du mot grive, et celui-ci paraît l'être d'après le cri de la plupart de ces oiseaux.

(3) Quoique les anciens ne fissent guère la description des oiseaux très-connus, cependant un trait échappé à Aristote, suppose que tous les oiseaux compris sous le nom grec χίχλαι, qui répond à notre mot français *grives*, étaient mouchetés, puisqu'en parlant du *turdus iliacus*, qui est notre mauvis, il dit que c'est l'espèce qui a le moins de ces mouchetures. Voyez Historia Animalium, lib. 9, cap. 20.

volontiers, que la différence du plumage n'est pas la seule qui se trouve entre ces oiseaux ; et, réservant les merles pour un autre article, nous nous bornons dans celui-ci à parler uniquement des grives. Nous en distinguons quatre espèces principales, vivant dans notre climat, à chacune desquelles nous rapporterons, selon notre usage, ses variétés, et, autant qu'il sera possible, les espèces étrangères analogues.

La première espèce sera la grive proprement dite, représentée dans les planches enluminées, nº 406 (1), sous le nom de *litorne :* je rapporte à cette espèce, comme variétés, la *grive à tête blanche* d'Aldrovande, et la *grive huppée* de Schwenckfeld ; et, comme espèces étrangères analogues, la *grive de la Guiane*, représentée dans les planches enluminées, nº 398 (2), *figure* 1 ; et la *grivette* d'Amérique dont parle Catesby (3).

La seconde espèce sera la *draine* de nos planches enluminées, nº 489 (4), qui est le *turdus viscivorus* des anciens, et à laquelle je rapporte, comme variété, la *draine blanche*.

La troisième espèce sera la *litorne*, représentée dans les planches enluminées, nº 490 (5), sous le nom de *calandrote*. C'est le *turdus pilaris* des an-

(1) Turdus musicus, Linn.

(2) Turdus Cayanensis ; Linn.

(3) Tome I, page 31.

(4) Turdus viscivorus, Linn.

(5) Turdus pilaris, Linn.

ciens: j'y rapporte, comme variétés, la *litorne tachetée* de Klein, la *litorne à tête blanche* de M. Brisson; et, comme espèces étrangères analogues, la *litorne de la Caroline* de Catesby (1), dont M. Brisson a fait sa huitième grive, et la *litorne de Canada* du même Catesby (2), dont M. Brisson a fait sa neuvième grive.

La quatrième espèce sera le *mauvis* de nos planches enluminées, n° 51, qui est le *turdus iliacus* des anciens, et notre véritable *calandrote* de Bourgogne.

Enfin, je placerai, à la suite de ces quatre espèces principales, quelques grives étrangères qui ne sont point assez connues pour pouvoir les rapporter à l'une plutôt qu'à l'autre, telles que la *grive verte de Barbarie* du docteur Shaw (3), et le *hoami* de la Chine de M. Brisson (4), que j'admets parmi les grives, sur la parole de ce naturaliste, quoiqu'il me paraisse différer des grives, non seulement par son plumage, qui n'est point grivelé, mais encore par les proportions du corps.

Des quatre espèces principales appartenantes à notre climat, les deux premières, qui sont la grive et la draine, ont de l'analogie entre elles : toutes deux paraissent moins assujetties à la nécessité de changer de lieu, puisqu'elles font sou-

(1) Tome I, page 28.

(2) *Ibid.* pag. 29.

(3) Travels, page 253.

(4) C'est sa septième grive. Voyez tome II, page 221.

vent leur ponte en France, en Allemagne, en Italie, en un mot, dans les pays où elles ont passé l'hiver; toutes deux chantent très-bien et sont du petit nombre des oiseaux dont le ramage est composé de différentes phrases; toutes deux paraissent d'un naturel sauvage et moins social, car elles voyagent seules, selon quelques observateurs. M. Frisch reconnaît encore entre ces deux espèces d'autres traits de conformité dans les couleurs du plumage et l'ordre de leur distribution, etc. (1).

Les deux autres espèces, je veux dire la litorne et le mauvis, se ressemblent aussi de leur côté, en ce qu'elles vont par bandes nombreuses, qu'elles sont plus passagères, qu'elles ne nichent presque jamais dans notre pays, et que, par cette raison, elles n'y chantent l'une et l'autre que très-rarement (2), en sorte que leur chant est inconnu, non seulement au plus grand nombre des naturalistes, mais encore à la plupart des chasseurs. Elles ont plutôt un gazouillement qu'un chant; et quelquefois, lorsqu'elles se trouvent une vingtaine sur un peuplier, elles babillent toutes à la fois, et font un très-grand bruit et très-peu mélodieux.

En général, parmi les grives, les mâles et les fe-

(1) Voyez Frisch, planche 27.

(2) Frisch, planche 28. — In æstate apud nos, dit Turner, aut rarò aut nunquàm videtur turdus pilaris; in hieme verò tanta copia est, ut nullius avis major sit.

melles sont à peu près de même grosseur, et également sujets à changer de couleur d'une saison à l'autre (1): toutes ont la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu, les bords du bec échancrés vers la pointe, et aucune ne vit de grains, soit qu'ils ne conviennent point à leur appétit, soit qu'elles aient le bec ou l'estomac trop faible pour les broyer ou les digérer. Les baies sont le fond de leur nourriture, d'où leur est venu la dénomination de *baccivores*: elles mangent aussi des insectes, des vers; et c'est pour attraper ceux qui sortent de terre après les pluies, qu'on les voit courir alors dans les champs et gratter la terre, surtout les draines et les litornes; elles font la même chose l'hiver dans les endroits bien exposés où la terre est dégelée.

Leur chair est un très-bon manger, surtout celle de nos première et quatrième espèces, qui sont la grive proprement dite et le mauvis; mais les anciens Romains en faisaient encore plus de cas que nous (2), et ils conservaient ces oiseaux toute l'année dans des espèces de volières qui méritent d'être connues.

Chaque volière contenait plusieurs milliers de grives et de merles, sans compter d'autres oiseaux bons à manger, comme ortolans, cailles, etc.; et il y avait une si grande quantité de ces volières

(1) Alius eis hieme color, alius æstate, Aristot.

(2) Inter aves turdus..... Inter quadrupedes gloria prima lepus, Martial.

aux environs de Rome, surtout au pays des Sabins, que la fiente de grives était employée comme engrais pour fertiliser les terres; et, ce qui est à remarquer, on s'en servait encore pour engraisser les bœufs et les cochons (1).

Les grives avaient moins de liberté dans ces volières que nos pigeons fuyards n'en ont dans nos colombiers, car on ne les en laissait jamais sortir; aussi n'y pondaient-elles point: mais, comme elles y trouvaient une nourriture abondante et choisie, elles y engraissaient au grand avantage du propriétaire (2). Les individus semblaient prendre leur servitude en gré; mais l'espèce restait libre. Ces sortes de *grivières* étaient des pavillons voûtés, garnis en dedans d'une quantité de juchoirs, vu que la grive est du nombre des oiseaux qui se perchent: la porte en était très-basse; ils avaient peu de fenêtres, et tournées de manière qu'elles ne laissaient voir aux grives prisonnières ni la campagne, ni les bois, ni les oiseaux sauvages voltigeant en liberté, ni rien de tout ce qui aurait pu renouveler leurs regrets et les empê-

---

(1) Ego arbitror præstare (stercus) ex aviariis turdorum ac merularum, quòd non solùm ad agrum utile, sed etiam ad cibum, ita bobus et suibus ut fiant pingues. Varro, de Re Rusticâ, lib. 1, cap. 38.

(2) Chaque grive grasse se vendait, hors des temps du passage, jusqu'à trois deniers romains, qui reviennent à environ trente sous de notre monnaie; et, lorsqu'il y avait un triomphe ou quelque festin public, ce genre de commerce rendait jusqu'à douze cents pour cent. Voyez Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 10. — Varron, lib. 3, cap. 5.

cher d'engraisser. Il ne faut pas que des esclaves voient trop clair : on ne leur laissait de jour que pour distinguer les choses destinées à satisfaire leurs principaux besoins. On les nourrissait de millet et d'une espèce de pâtée faite avec des figues broyées et de la farine, et outre cela de baies de lentisque, de myrte, de lierre; en un mot, de tout ce qui pouvait rendre leur chair succulente et de bon goût. On les abreuvait avec un filet d'eau courante qui traversait la volière. Vingt jours avant de les prendre pour les manger, on augmentait leur ordinaire et on le rendait meilleur; on poussait l'attention jusqu'à faire passer doucement, dans un petit réduit qui communiquait à la volière, les grives grasses et bonnes à prendre, et on ne les prenait en effet qu'après avoir bien refermé la communication, afin d'éviter tout ce qui aurait pu inquiéter et faire maigrir celles qui restaient; on tâchait même de leur faire illusion en tapissant la volière de ramée et de verdure souvent renouvelées, afin qu'elles pussent se croire encore au milieu des bois; en un mot, c'étaient des esclaves bien traités, parce que le propriétaire entendait ses intérêts. Celles qui étaient nouvellement prises se gardaient quelque temps dans de petites volières séparées avec plusieurs de celles qui avaient déja l'habitude de la prison (1); et, moyennant tous ces soins, on ve-

(1) Voyez Columelle et Varron, locis citatis.

nait à bout de les accoutumer un peu à l'esclavage, mais presque jamais on n'a pu en faire des oiseaux vraiment privés.

On remarque encore aujourd'hui quelques traces de cet usage des anciens, perfectionné par les modernes, dans celui où l'on est en certaines provinces de France d'attacher au haut des arbres fréquentés par les grives des pots où elles puissent trouver un abri commode et sûr sans perdre la liberté, et où elles ne manquent guère de pondre leurs œufs (1), de les couver et d'élever leurs petits. Tout cela se fait plus sûrement dans ces espèces de nids artificiels que dans ceux qu'elles auraient faits elles-mêmes; ce qui contribue doublement à la multiplication de l'espèce, soit par la conservation de la couvée, soit parce que, perdant moins de temps à arranger leurs nids, elles peuvent faire aisément deux pontes chaque année (2). Lorsqu'elles ne trouvent point de pots préparés, elles font leurs nids sur les arbres et même dans les buissons, et les font avec beaucoup d'art: elles les revêtissent par dehors de mousse, de paille, de feuilles sèches, etc.; mais le dedans est fait d'une sorte de carton assez

---

(1) Voyez Belon, Nature des Oiseaux, page 326.

(2) Il paraît même qu'elles font quelquefois trois couvées; car M. Salerne a trouvé au commencement de septembre un nid de grives de vigne où il y avait trois œufs qui n'étaient point encore éclos, ce qui avait bien l'air d'une troisième ponte. Voyez son Histoire Naturelle des Oiseaux, page 169.

ferme, composé avec de la boue mouillée, gâchée et battue, fortifiée avec des brins de paille et de petites racines : c'est sur ce carton que la plupart des grives déposent leurs œufs à cru et sans aucun matelas, au contraire de ce que font les pies et les merles.

Ces nids sont des hémisphères creux, d'environ quatre pouces de diamètre. La couleur des œufs varie, selon les diverses espèces, du bleu au vert, avec quelques petites taches obscures, plus fréquentes au gros bout que partout ailleurs. Chaque espèce a aussi son cri différent, quelquefois même on est venu à bout de leur apprendre à parler (1), ce qui doit s'entendre de la grive proprement dite ou de la draine, qui paraissent avoir les organes de la voix plus perfectionnés.

On prétend que les grives avalent les graines entières du genièvre, du gui, du lierre, etc.; les rendent souvent assez bien conservées pour pouvoir germer et produire lorsqu'elles tombent en terrain convenable (2); cependant, Aldrovande assure avoir fait avaler à ces oiseaux des raisins de vigne sauvage et des baies de gui, sans avoir jamais retrouvé dans leurs excréments aucune

(1) Agrippina conjux Cl. Cæsaris turdum habuit, quod nunquàm antè, imitantem sermones hominum. Plin. lib. 10, cap. 42. Voyez aussi le Traité du Rossignol, page 93.

(2) Disseminator visci, ilicis..... juniperi. Linnæus, System. Nat. edit. 10, page 168.

de ces graines qui eût conservé sa forme (1).

Les grives ont le ventricule plus ou moins musculeux, point de jabot, ni même de dilatation de l'œsophage qui puisse en tenir lieu, et presque point de *cæcum;* mais toutes ont une vésicule du fiel, le bout de la langue divisé en deux ou plusieurs filets, dix-huit pennes à chaque aile, et douze à la queue.

Ce sont des oiseaux tristes, mélancoliques, et, comme c'est l'ordinaire, d'autant plus amoureux de leur liberté : on ne les voit guère se jouer, ni même se battre ensemble, encore moins se plier à la domesticité. Mais, s'ils ont un grand amour pour leur liberté, il s'en faut bien qu'ils aient autant de ressources pour la conserver ni pour se conserver eux-mêmes : l'inégalité d'un vol oblique et tortueux est presque le seul moyen qu'ils aient pour échapper au plomb du chasseur (2), et à la serre de l'oiseau carnassier; s'ils peuvent gagner un arbre touffu, ils s'y tiennent immobiles de peur, et on ne les fait partir que difficilement (3). On en prend par milliers dans les piéges; mais la grive proprement dite et le mauvis sont les deux espèces qui se prennent le plus aisément

---

(1) Ornithologia, tome II, page 585.

(2) D'habiles chasseurs m'ont assuré que les grives étaient fort difficiles à tirer, et plus difficiles que les bécassines.

(3) C'est peut-être ce qui a fait dire qu'ils étaient sourds, et qui a fait passer leur surdité en proverbe, κωφότερος κιχλη : mais c'est une vieille erreur; tous les chasseurs savent que la grive a l'ouïe fort bonne.

au lacet, et presque les seules qui se prennent à la pipée.

Les lacets ne sont autre chose que deux ou trois crins de cheval tortillés ensemble et qui font un nœud coulant; on les place autour des genièvres, sous les aliziers, dans le voisinage d'une fontaine ou d'une mare; et, quand l'endroit est bien choisi et les lacets bien tendus, dans un espace de cent arpents, on prend plusieurs centaines de grives par jour.

Il résulte, des observations faites en différents pays, que, lorsque les grives paraissent en Europe, vers le commencement de l'automne, elles viennent des climats septentrionaux avec ces volées innombrables d'oiseaux de toute espèce qu'on voit aux approches de l'hiver traverser la mer Baltique, et passer de la Laponie, de la Sibérie, de la Livonie, en Pologne, en Prusse, et de là dans les pays plus méridionaux. L'abondance des grives est telle alors sur la côte méridionale de la Baltique, que, selon le calcul de M. Klein, la seule ville de Dantzick en consomme chaque année quatre-vingt-dix mille paires (1). Il n'est pas moins certain que, lorsque celles qui ont échappé aux dangers de la route repassent après l'hiver, c'est pour retourner dans le nord. Au reste, elles n'arrivent pas toutes à la fois : en Bourgogne, c'est la grive qui paraît la première, vers la fin de septembre;

(1) Ordo Avium, page 178.

ensuite le mauvis, puis la litorne avec la draine: mais cette dernière espèce est beaucoup moins nombreuse (1) que les trois autres; et elle doit le paraître moins en effet, ne fût-ce que parce qu'elle est plus dispersée.

Il ne faut pas croire non plus que toutes les espèces de grives passent toujours en même quantité: quelquefois elles sont en très-petit nombre, soit que le temps ait été contraire à leur multiplication, ou qu'il soit contraire à leur passage (2); d'autres fois, elles arrivent en grand nombre; et un observateur très-instruit (3) m'a dit avoir vu des nuées prodigieuses de grives de toute espèce, mais principalement de mauvis et de litornes, tomber au mois de mars dans la Brie, et couvrir, pour ainsi dire, un espace d'environ sept ou huit lieues: cette passée, qui n'avait point d'exemples, dura près d'un mois, et on remarqua que le froid avait été fort long cet hiver.

Les anciens disaient que les grives venaient tous les ans en Italie de delà les mers, vers l'équinoxe d'automne, qu'elles s'en retournaient vers l'équinoxe du printemps (ce qui n'est pas généralement vrai de toutes les espèces, du moins

(1) Klein, loco citato.

(2) On m'assure qu'il y a des années où les mauvis sont très-rares en Provence; et la même chose est vraie des contrées plus septentrionales.

(3) M. Hébert, receveur général de l'extraordinaire des guerres, qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur la partie la plus obscure de l'ornithologie, je veux dire les mœurs et les habitudes naturelles des oiseaux.

pour notre Bourgogne), et que, soit en allant, soit en venant, elles se rassemblaient et se reposaient dans les îles de Pontia, Palmaria et Pandataria, voisines des côtes d'Italie (1). Elles se reposent aussi dans l'île de Malte, où elles arrivent en octobre et novembre. Le vent de nord-ouest y en amène quelques volées; celui de sud ou de sud-ouest les fait quelquefois disparaître: mais elles n'y vont pas toujours avec des vents déterminés, et leur apparition dépend souvent plus de la température de l'air que de son mouvement; car, si dans un temps serein le ciel se charge tout-à-coup avec apparence d'orage, la terre se trouve alors couverte de grives (2).

Au reste, il paraît que l'île de Malte n'est point le terme de la migration des grives du côté du midi, vu la proximité des côtes d'Afrique, et qu'il s'en trouve dans l'intérieur de ce continent, d'où elles passent, dit-on, tous les ans en Espagne (3).

---

(1) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 5. Ces îles sont situées au midi de la ville de Rome, tirant un peu à l'est. On croit que l'île de Pandataria est celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de Ventotene.

(2) Voyez Lettres de M. le Commandeur Godeheu-de-Riville, t. I, pages 91 et 92, des Mémoires présentés à l'Academie royale des Sciences par les savants étrangers.

(3) « Étant en Espagne en 1707, dit le traducteur d'Edwards, dans « le royaume de Valence, sur les côtes de la mer, à deux pas de Castillon de la Plane, je vis en octobre de grandes troupes d'oiseaux « qui venaient d'Afrique en ligne directe. On en tua quelques-uns, qui se « trouvèrent être des grives, mais si sèches et si maigres, qu'elles n'avaient « ni substance ni goût. Les habitants de la campagne m'assurèrent que tous les ans, en pareille saison, elles venaient par troupes chez eux,

Celles qui restent en Europe se tiennent l'été dans les bois en montagnes; aux approches de l'hiver, elles quittent l'intérieur des bois où elles ne trouvent plus de fruits ni d'insectes, et elles s'établissent sur les lisières des forêts ou dans les plaines qui leur sont contiguës. C'est sans doute dans le mouvement de cette migration que l'on en prend une si grande quantité au commencement de novembre dans la forêt de Compiègne. Il est rare, suivant Belon, que les différentes espèces se trouvent en grand nombre, en même temps, dans les mêmes endroits (1).

Toutes, ou presque toutes, ont les bords du bec supérieur échancrés vers la pointe, l'intérieur du bec jaune, sa base accompagnée de quelques poils ou soies noires dirigées en avant, la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu, la partie supérieure du corps d'une couleur plus rembrunie, et la partie inférieure d'une couleur plus claire et grivelée ; enfin, dans toutes, ou presque toutes, la queue est à peu près le tiers de la longueur totale de l'oiseau, laquelle

---

« mais que la plupart allaient encore plus loin. » Voyez Edwards, préface du tome I, page 27. En admettant le fait, je me crois fondé à douter que ces grives qui arrivaient en Espagne au mois d'octobre, vinssent en effet d'Afrique, parce que la marche ordinaire de ces oiseaux est toute contraire, et que d'ailleurs la direction de leur route, au moment de leur arrivée, ne prouve rien, cette direction pouvant varier dans un trajet un peu long par mille causes différentes.

(1) Voyez Belon, Nature des oiseaux, page 326.

varie dans ces différentes espèces, entre huit et onze pouces, et n'est elle-même que les deux tiers du vol; les ailes dans leur situation de repos s'étendent au moins jusqu'à la moitié de la queue, et le poids de l'individu varie, d'une espèce à l'autre, de deux onces et demie à quatre onces et demie.

M. Klein prétend être bien informé que la partie septentrionale de l'Inde a aussi ses grives, mais qui diffèrent des nôtres, en ce qu'elles ne changent point de climat (1).

(1) De Avibus, page 170.

LA GRIVE.*(1)

LE MERLE GRIVE, Temm. — *Turdus musicus*, var. *B*, Linn.

CETTE espèce, que je place ici la première, parce qu'elle a donné son nom au genre, n'est que la troisième dans l'ordre de la grandeur : elle est fort commune en certains cantons de Bourgogne, où les gens de la campagne la connaissent sous les

* Voyez les planches enluminées, n° 406, où cette grive est nommée par erreur la litorne.

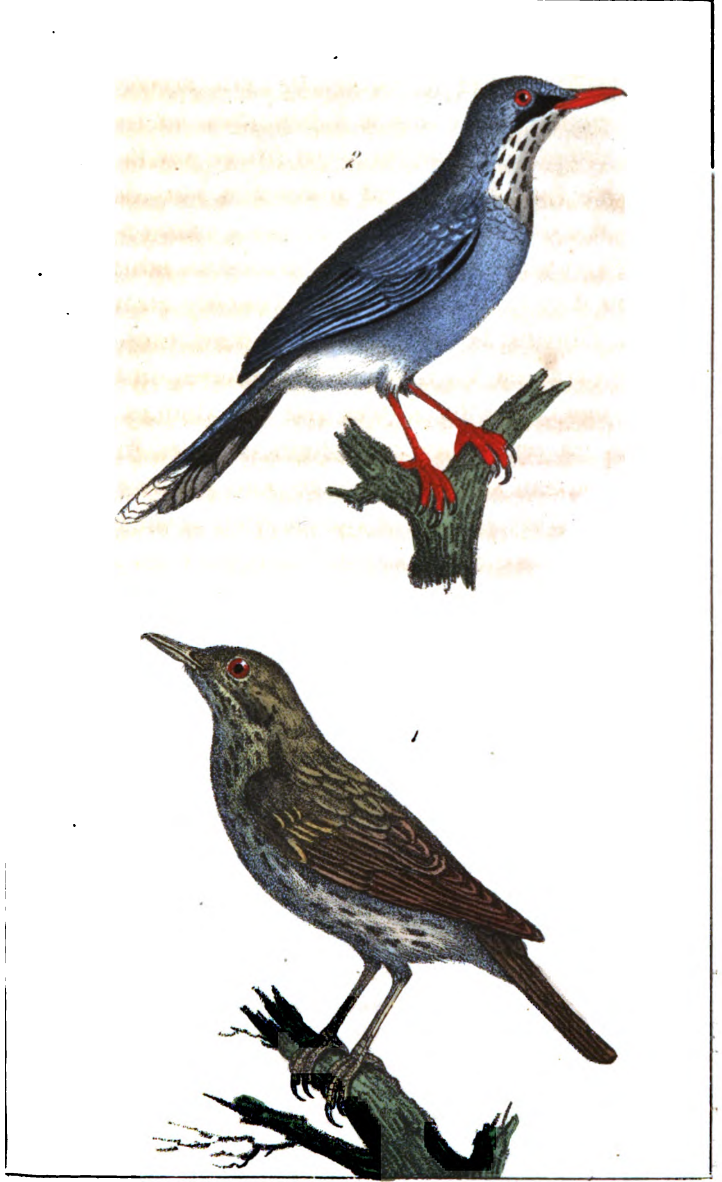
(1) La grive proprement dite; en grec, Κίχλα, Κύχλη; en latin, *turdus*, *turdus minor*, *turdus musicus ;* en italien, *tordo mezzano ;* en espagnol, *zorzal ;* en allemand, *drossel* ou *drostel*, mot qui s'altère de sept ou huit façons différentes, selon les différents dialectes, et auquel on ajoute quelquefois des épithètes qui ont rapport ou au plumage ou au chant de l'oiseau, *sing-drostel*, *weiss- drostel*, etc. Dans le Brandebourg, *zippe*; en anglais, *throstle*, *trossel*, *thrush*, *song-thrush*, *mavis ;* en gallois, *ceiliog bron fraith ;* en polonais, *drozd ;* en Smolande, *klera ;* en Ostrogothie, *klaedra* ; en certaines provinces de Frances, *tourdre*, *petit tourd*, *oiséau dunette*, *grive*, *siselle*, *vendangette*, *grivette*, *mauviette.* M. Salerne voyant que cette grive s'appelait *mavis* en anglais et *mauvis* en français, dans la Brie et quelques autres provinces, s'est persuadé qu'elle devait être le mauvis des naturalistes, et en conséquence il lui a appliqué tous les noms donnés par Belon au véritable mauvis. (Voyez Nature des Oiseaux, page 327.) Mais un coup d'œil de comparaison sur ces oiseaux, ou même sur leurs descriptions, lui eût fait connaître que le mauvis de Belon a le dessous et le pli de l'aile

noms de *grivette* et de *mauviette* : elle arrive ordinairement chaque année à peu près au temps des vendanges ; elle semble être attirée par la maturité des raisins, et c'est pour cela sans doute qu'on lui a donné le nom de *grive de vigne* : elle disparaît aux gelées et se remontre aux mois de mars ou d'avril, pour disparaître encore au mois de mai. Chemin faisant, la troupe perd toujours quelques traîneurs qui ne peuvent suivre, ou qui, plus pressés que les autres par les douces influences du printemps, s'arrêtent dans les forêts qui se trouvent sur leur passage pour y faire leur ponte (1). C'est par cette raison qu'il reste toujours quelques grives dans nos bois où elles font leur nid sur les pommiers et les poiriers sauvages,

---

orangé, en quoi il ressemble à la *grive rouge*, dont M. Salerne a fait sa quatrième espèce, et non à sa seconde espèce qu'il nomme *petite grive de gui*, laquelle est celle de cet article et a le dessous de l'aile roussâtre tirant un peu au citron. Voyez son Histoire des Oiseaux, page 168. Un Hollandais qui avait voyagé m'a assuré que notre grive ordinaire, qui est la plus commune en Hollande, y était connue, ainsi qu'à Riga et ailleurs, sous le nom de litorne. C'est la *petite grive* de M. Brisson, et sa deuxième espèce, tome II, page 205.

(1) M. le docteur Lottinger m'assure qu'elles arrivent aux mois de mars et d'avril dans les montagnes de la Lorraine, et qu'elles s'en retournent au mois de septembre et d'octobre ; d'où il s'ensuivrait que c'est dans ces montagnes, ou plutôt dans les bois dont elles sont couvertes, qu'elles passent l'été, et que c'est de là qu'elles nous viennent, en automne. Mais ce que dit M. Lottinger doit-il s'appliquer à toute l'espèce, ou seulement à un certain nombre de familles qui s'arrêtent en passant, dans les forêts de la Lorraine, comme elles font dans les nôtres ? C'est ce qui ne peut être décidé que par de nouvelles observations.



P. Oudart del. | Lith. de C. Motte | Meunier dirext

1 La Grive. 2 Le Tylly ou la Grive cendrée d'Amérique.

et même sur les genévriers et dans les buissons, comme on l'a observé en Silésie (1) et en Angleterre (2). Quelquefois elles l'attachent contre le tronc d'un gros arbre à dix ou douze pieds de hauteur; et, dans sa construction, elles emploient par préférence le bois pourri et vermoulu.

Elles s'apparient ordinairement sur la fin de l'hiver, et forment des unions durables : elles ont coutume de faire deux pontes par an, et quelquefois une troisième, lorsque les premières ne sont pas venues à bien. La première ponte est de cinq ou six œufs d'un bleu foncé, avec des taches noires plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; et dans les pontes suivantes le nombre des œufs va toujours en diminuant. Il est difficile dans cette espèce de distinguer les mâles des femelles, soit par la grosseur, qui est égale dans les deux sexes, soit par le plumage, dont les couleurs sont variables, comme je l'ai dit. Aldrovande avait vu et fait dessiner trois de ces grives, prises en des saisons différentes, et qui différaient toutes trois par la couleur du bec, des pieds et des plumes : dans l'une, les mouchetures de la poitrine étaient fort peu apparentes (3). M. Frisch prétend néanmoins que les vieux mâles ont une raie blanche au-dessus des yeux, et M. Linnæus

(1) Voyez Frisch, planche 27.

(2) Britisch Zoology, pag. 91.

(3) Ornithologia, tom. II, pag. 581 et 601.

fait de ces sourcils blancs un des caractères de l'espèce : presque tous les autres naturalistes s'accordent à dire que les jeunes mâles ne se font guère reconnaître qu'en s'essayant de bonne heure à chanter; car cette espèce de grive chante très-bien, surtout dans le printemps (1), dont elle annonce le retour: et l'année a plus d'un printemps pour elle, puisqu'elle fait plusieurs pontes; aussi dit-on qu'elle chante les trois quarts de l'année: elle a coutume, pour chanter, de se mettre tout au haut des grands arbres, et elle s'y tient des heures entières : son ramage est composé de plusieurs couplets différents, comme celui de la draine: mais il est encore plus varié et plus agréable; ce qui lui a fait donner, en plusieurs pays, la dénomination de *grive chanteuse*. Au reste, ce chant n'est pas sans intention; et l'on ne peut en douter, puisqu'il ne faut que savoir le contrefaire, même imparfaitement, pour attirer ces oiseaux.

Chaque couvée va séparément sous la conduite des père et mère. Quelquefois plusieurs couvées se rencontrant dans les bois, on pourrait penser, à les voir ainsi rassemblées, qu'elles vont par troupes nombreuses: mais leurs réunions sont fortuites, momentanées ; bintôt on les voit se diviser en autant de petits pelotons qu'il y avait de

(1) Dans les premiers jours de son arrivée, sur la fin de l'hiver, elle ne fait entendre qu'un petit sifflement, la nuit comme le jour, de même que les ortolans; ce que les chasseurs provençaux appellent *pister*.

familles réunies (1), et même se disperser absolument lorsque les petits sont assez forts pour aller seuls (2).

Ces oiseaux se trouvent ou plutôt voyagent en Italie, en France, en Lorraine, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, où ils se tiennent dans les bois qui abondent en érables (3): ils passent de Suède en Pologne quinze jours avant la Saint Michel, et quinze jours après, lorsqu'il fait chaud et que le ciel est serein.

Quoique la grive ait l'œil perçant, et qu'elle sache fort bien se sauver de ses ennemis déclarés et se garantir des dangers manifestes, elle est peu rusée au fond, et n'est point en garde contre les dangers moins apparents: elle se prend facilement soit à la pipée, soit au lacet, mais moins cependant que le mauvis. Il y a des cantons en Pologne où on en prend une si grande quantité qu'on en exporte de petits bateaux chargés (4). C'est un oiseau des bois, et c'est dans les bois qu'on peut lui tendre des piéges avec succès: on le trouve très-rarement dans les plaines; et, lors même que ces grives se jettent aux vignes, elles se retirent habituellement dans les taillis voisins

---

(1) Frisch, article relatif à la planche 27. M. le docteur Lottinger dit aussi que, quoiqu'elles ne voyagent pas en troupes, on en trouve plusieurs ensemble, ou peu éloignées les unes des autres.

(2) On m'assure cependant qu'elles aiment la compagnie des calandres.

(3) Linnæus, Fauna Suecica, page 72.

(4) Rzaczinski, Auctuarium, page 425.

le soir et dans le chaud du jour, en sorte que, pour faire de bonnes chasses, il faut choisir son temps, c'est-à-dire le matin à la sortie, le soir à la rentrée, et encore l'heure de la journée ou la chaleur est la plus forte. Quelquefois elles s'enivrent à manger des raisins mûrs, et c'est alors que tous les piéges sont bons.

Willughby, qui nous apprend que cette espèce niche en Angleterre et qu'elle y passe toute l'année, ajoute que sa chair est d'un goût excellent; mais en général la qualité du gibier dépend beaucoup de sa nourriture : celle de notre grive, en automne, consiste dans les baies, la faîne, les raisins, les figues, la graine de lierre, le genièvre, l'alize, et plusieurs autres fruits. On ne sait pas si bien de quoi elle subsiste au printemps; on la trouve alors le plus communément à terre dans les bois, aux endroits humides et le long des buissons qui bordent les prairies où l'eau s'est répandue. On pourrait croire qu'elle cherche les vers de terre, les limaces, etc. S'il survient au printemps de fortes gelées, les grives, au lieu de quitter le pays, et de passer dans des climats plus doux dont elles savent le chemin, se retirent vers les fontaines où elles maigrissent et deviennent étiques; il en périt même un grand nombre si ces secondes gelées durent trop: d'où l'on pourrait conclure que le froid n'est point la cause, du moins la seule cause déterminante de leurs migrations; mais que leur route est tracée

indépendamment des températures de l'atmosphère, et qu'elles ont chaque année un certain cercle à parcourir dans un certain espace de temps. On dit que les pommes de Grenade sont un poison pour elles. Dans le Bugey, on recherche les nids de ces grives, ou plutôt leurs petits, dont on fait de fort bons mets.

Je croirais que cette espèce n'était point connue des anciens; car Aristote n'en compte que trois toutes différentes de celle-ci (1), et dont il sera question dans les articles suivants : et l'on ne peut pas dire non plus, ce me semble, que Pline l'ait eue en vue en parlant de l'espèce nouvelle qui parut en Italie dans le temps de la guerre entre Othon et Vitellius; car cet oiseau était presque de la grosseur du pigeon (2), et par conséquent quatre fois plus gros que la grive proprement dite, qui ne pèse que trois onces.

J'ai observé, dans une de ces grives que j'ai eue quelque temps vivante, que, lorsqu'elle était en colère, elle faisait craquer son bec, et mordait à vide. J'ai aussi remarqué que son bec supérieur était mobile, quoique beaucoup moins que l'inférieur. Ajoutez à cela que cette espèce a la queue un peu fourchue, ce que la figure n'indique pas assez clairement.

(1) Historia Animalium, lib. 9, cap. 20.
(2) Plin., lib. 10, cap. 49.

VARIÉTÉS DE LA GRIVE PROPREMENT DITE.

I. LA GRIVE BLANCHE; elle n'en diffère que par la blancheur de son plumage : on attribue communément cette blancheur à l'influence des climats du nord, quoiqu'elle puisse être produite par des causes particulières sous les climats les plus tempérés, comme nous l'avons vu dans l'histoire du corbeau. Au reste, cette couleur n'est ni pure ni universelle; elle est presque toujours semée, à l'endroit du cou et de la poitrine, de ces mouchetures qui sont propres aux grives; mais qui sont ici plus faibles et moins tranchées. Quelquefois elle est obscurcie sur le dos par un mélange de brun plus ou moins foncé, altéré sur la poitrine par une teinte de roux, comme dans celles que Frisch a représentées, sans les décrire, *planche* 33. Quelquefois il n'y a, dans toute la partie supérieure, que le sommet de la tête qui soit blanc, comme dans l'individu que décrit Aldrovande (1) : d'autres fois, c'est la partie postérieure du cou qui a une bande transversale blanche en

(1) Ornithologia, tom. II, pag. 601.

manière de demi-collier: et l'on ne doit pas douter que cette couleur ne se combine de beaucoup d'autres manières en différents individus avec les couleurs propres à l'espèce; mais on doit aussi se souvenir que ces différentes combinaisons, loin de constituer des races diverses, ne constituent pas même des variétés constantes.

II. La grive huppée (1), dont parle Schwenckfeld (2), doit être aussi regardée comme variété de cette espèce, non seulement parce qu'elle en a la grosseur et le plumage, à l'exception de son aigrette blanchâtre, faite comme celle de l'alouette huppée, et de son collier blanc, mais encore parce qu'elle est très-rare; on peut même dire qu'elle est unique jusqu'ici, puisque Schwenckfeld est le seul qui l'ait vue, et qu'il ne l'a vue qu'une seule fois: elle avait été prise en 1599 dans les forêts du duché de Lignitz. Il est bon de remarquer que les oiseaux acquièrent quelquefois, en se desséchant, une huppe par une certaine contraction des muscles de la peau qui recouvrent la tête.

---

(1) Turdus musicus, var. *C.*, Linn.

(2) Aviarium Silesiæ, page 362.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA GRIVE

PROPREMENT DITE.

I.

LA GRIVE DE LA GUIANE.*

Turdus Guianensis, Linn.

La figure enluminée dit de ce petit oiseau à peu près tout ce que nous en savons : on voit qu'il a la queue plus longue et les ailes plus courtes à proportion que la grive; mais ce sont presque les mêmes couleurs; seulement les mouchetures sont répandues jusque sur les dernières couvertures inférieures de la queue.

Comme la grive proprement dite fréquente les pays du nord, et que d'ailleurs elle aime à changer de lieu, elle a pu très-bien passer dans l'Amérique septentrionale, et de là se répandre dans les parties du midi, où elle aura éprouvé les altérations que doit produire le changement de climat et de nourriture.

* Voyez les planches enluminées, n° 398, fig. 1.

2.

LA GRIVETTE DE L'AMÉRIQUE. (1)

Turdus minor, Linn.

Cette grive se trouve non seulement au Canada, mais encore dans la Pensilvanie, la Caroline et jusqu'à la Jamaïque, avec cette différence qu'elle ne passe que l'été seulement en Pensilvanie, en Canada, et autres pays septentrionaux où les hivers sont trop rudes; au lieu qu'elle passe l'année entière dans les contrées plus méridionales, comme la Jamaïque (2), et même la Caroline (3), et que, dans cette dernière province, elle choisit pour le lieu de sa retraite les bois les plus épais aux environs des marécages, tandis qu'à la Jamaïque, qui est un pays plus chaud, c'est toujours dans les bois qu'elle habite, mais dans les bois qui se trouvent sur les montagnes.

Les individus décrits ou représentés par les di-

(1) C'est le mauvis de la Caroline de M. Brisson, tome II, p. 212. La *petite grive* d'Edwards, planche 296. La *petite grive* de Catesby, tome I, page 31. Le *merula fusca* de M. Hans Sloane, Jamaïca, t. II, page 305. Je ne sais pourquoi plusieurs naturalistes ont confondu cette grive avec le *tamatia* de Marcgrave, page 208, lequel, ayant le bec et la tête d'une grandeur disproportionnée, et manquant absolument de queue, paraît être un oiseau tout différent des grives.

(2) M. Sloane, qui parle des endroits où habite cette grive, ne dit point que ce soit un oiseau de passage; d'où l'on peut présumer qu'il ne la regardait point comme telle.

(3) Voyez Catesby, loco citato.

vers naturalistes, diffèrent entre eux par la couleur des plumes, du bec et des pieds; ce qui donne lieu de croire (si tous ces individus appartiennent à la même espèce) que le plumage des grives d'Amérique n'est pas moins variable que celui de nos grives d'Europe, et qu'elles sortent toutes d'une souche commune. Cette conjecture est fortifiée par le grand nombre de rapports qu'a l'oiseau dont il s'agit ici, avec nos grives, et dans sa forme, et dans son port, et dans son habitude de voyager, et dans celle de se nourrir de baies, et dans la couleur jaune de ses parties intérieures, observées par M. Sloane, et dans les mouchetures de la poitrine : mais il paraît avoir des rapports encore plus particuliers avec la grive proprement dite et le mauvis qu'avec les autres; et ce n'est qu'en comparant les traits de conformité que l'on peut déterminer à laquelle de ces deux espèces elle doit être spécialement rapportée.

Cet oiseau est plus petit qu'aucune de nos grives, comme sont en général tous les oiseaux d'Amérique, relativement à ceux de l'ancien continent: il ne chante point, non plus que le mauvis; il a moins de mouchetures que le mauvis, qui en a moins qu'aucune de nos quatre espèces; enfin, sa chair est, comme celle du mauvis, un très-bon manger. Tels sont les rapports de la grive de Canada avec notre mauvis: mais elle en a davantage, et, à mon avis, de beaucoup plus décisifs,

avec notre grive proprement dite, à laquelle elle ressemble par les barbes qu'elle a autour du bec, par une espèce de plaque jaunâtre qu'on lui voit sur la poitrine, par sa facilité à devenir sédentaire dans tout pays où elle trouve sa subsistance, par son cri, assez semblable au cri d'hiver de la grive, et par conséquent fort peu agréable, comme sont ordinairement les cris de tous les oiseaux de ces contrées sauvages habitées par des sauvages; et si l'on ajoute à tous ces rapports l'induction résultante de ce que la grive, et non le mauvis, se trouve en Suède (1), d'où elle aura pu facilement passer en Amérique, il semble qu'on sera en droit de conclure que la grive de Canada doit être rapportée à notre grive proprement dite.

Cette grive, qui, comme je l'ai dit, est passagère dans le nord de l'Amérique, arrive en Pensilvanie au mois d'avril; elle y reste tout l'été, pendant lequel temps elle fait sa ponte et élève ses petits. Catesby nous apprend qu'on voit peu de ces grives à la Caroline, soit parce qu'il n'y en reste qu'une partie de celles qui y arrivent, ou parce que, comme on l'a vu plus haut, elles

(1) M. Brisson prend pour le mauvis le turdus alis subtus ferrugineis, etc., n° 189 de la Fauna Suecica; mais il paraît que c'est une méprise, puisque M. Linnæus le donne pour un oiseau qui chante très-bien et pour le même que le turdus viscivorus minor, que le turdus simpliciter dictus de M. Ray, et que le turdus musicus, lequel est la quatrième grive du Syst. Nat., page 169, et certainement notre grive proprement dite.

se tiennent cachées dans les bois : elles se nourrissent de baies de houx, d'aubépine, etc.

Les sujets décrits par M. Sloane avaient les ouvertures des narines plus amples et les pieds plus longs que ceux décrits par Catesby et M. Brisson ; ils n'avaient pas non plus le même plumage ; et si ces différences étaient permanentes, on serait fondé à les regarder comme les caractères d'une autre race, ou, si l'on veut, d'une variété constante dans l'espèce dont il s'agit ici.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

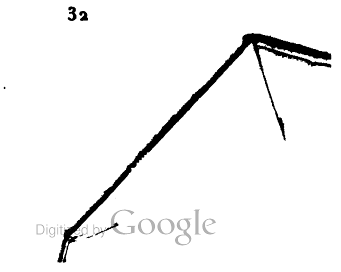
DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

HISTOIRE NATURELLE.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME DES OISEAUX.

HISTOIRE NATURELLE.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

40